

AUTOROUTE

01

Jeudi 9 avril 2015

A l'hôtel

Corinne monte les marches conduisant au premier. Elle ne se hâte pas : Roger, pris par son travail n'arriverait que vers dix-sept heures, une fois sa journée finie... Elle tient dans sa main droite un sac en plastique portant le logo d'un magasin. Sa main gauche glisse négligemment sur la main courante de bois vernis qui surmonte la rampe de fer vieillotte, et branlante par endroits...

Elle emprunte l'étroit couloir, passe devant les portes des deux cabines de WC, récemment ripolinées, et entame la seconde volée de marches... Leur chambre est au second. L'escalier sent l'encaustique. Au fond du corridor luit une armoire pansue. Une lueur blafarde tombe de la fenêtre aux vitres dépolies. Corinne, qui ne voit pas assez clair à cause de la lumière insuffisante, appuie sur le poussoir qui commande la minuterie, et deux quinquets de cuivre soigneusement astiqués s'allument...

De son sac à main suspendu à l'épaule, elle tire la grosse clé de fer et ouvre la porte de la chambre numéro douze...

Elle reconnaît tout de suite le grand lit de cuivre jaune. Soigneusement astiqué, comme la première fois... Toutefois, l'énergie de la femme de ménage n'a pu faire disparaître, sur les barreaux verticaux, les taches de vert de gris. Corinne a la bizarre impression de les reconnaître, aux mêmes endroits que lors de sa précédente visite.

Brusquement, elle a envie de revoir son achat. Une poussée de désir. Une pulsion irrépressible... C'est bête, elle le sait. Mais n'est-ce pas le cas de tout désir ? De toute passion ? Elle le sort donc du sac de plastique pour le contempler. Un sac. Un magnifique sac à main en cuir. Splendide. Avec la marque bien visible. Dès demain, elle le prendrait pour se rendre chez son coiffeur.

Elle éprouve un peu de remords d'avoir outrepassé ses possibilités financières. Maintenant, elle est à découvert, et il lui faudra de nouveau demander de l'argent à Thierry, son mari. Surtout qu'elle n'avait nul besoin d'un nouveau sac : elle en possède déjà plusieurs dizaines dont certains n'ont presque jamais servi. Tout comme de nombreux vêtements, d'ailleurs, achetés compulsivement.

Mais le remords ne fait-il pas partie du plaisir ? Il ajoute sa pointe d'amertume aux fautes dont on se délecte. D'ailleurs, il est de courte durée : Corinne le repousse du pied.

Il est cher, très cher, et ça se voit. La plupart des femmes ne peuvent pas se permettre une telle dépense, il donnera donc à Corinne la possibilité de plastronner, d'imposer à ces femmes sa supériorité pécuniaire. Et surtout, d'être *enviée* !

Fugitivement, elle se souvient des dernières années passées chez ses parents... Il lui arrivait alors de dissimuler dans de grands sacs anonymes de supermarché, ses onéreuses emplettes de vêtements ou d'accessoires, lorsqu'elle rentrait à la maison, puis de les cacher au fond d'une armoire, comme des trésors. Elle avait honte de sa manie dépensière.

Maintenant, la honte a disparu, mais elle fera tout de même en sorte que Thierry ne découvre pas tout de suite ce nouvel achat. Pour justifier sa demande d'argent, elle arguera de « dépenses imprévues » pour le ménage ou la maison...

Il ne dira rien. Il a été assez penaud après la dispute, la semaine précédente, au sujet d'une veste en fourrure...

Pour faire pression sur lui, Corinne était sortie furieuse, sans lui dire où elle allait. Elle l'avait laissé se ronger d'inquiétude jusqu'au repas du soir.

Il a fini par capituler. Dès le lendemain, il a exprimé ses regrets de s'être fâché, et son souhait de retrouver la bonne entente des débuts de leur union. Depuis, il n'a plus reparlé de cet incident.

Elle se devait de mettre à profit cette victoire rapide et totale. Subrepticement, elle a repris, dans un tiroir du bureau, le chéquier de l'entreprise. Au début de leur mariage, pour lui marquer sa confiance, il l'avait chargée d'acheter des rames de papier pour les imprimantes, et divers matériels pour décorer les bureaux au moment de Noël. Elle avait conservé la signature sur ce compte.

Il suffira de faire attention, de ne pas acheter trop, ni trop cher... Et il ne s'apercevra de rien, puisque seuls les numéros des chèques apparaissent sur les relevés de compte. Il croira que ce sont des chèques émanant de son secrétariat, et signés par lui-même.

Comment faire autrement ? Même s'il consent à renflouer son compte personnel, il ne lui reste rien jusqu'à la fin du mois, et nous ne sommes que le 9... *Je ne vais tout de même pas me priver d'achats jusqu'au 31 ?*

Il faut bien que les hommes servent à quelque chose.

Corinne s'approche de la fenêtre. En ce milieu d'après-midi, la rue est calme, avec juste quelques passants et quelques voitures en stationnement. La sienne, une petite Renault, est garée un peu plus loin. Comme elle n'a aucun revenu, c'est un cadeau de son mari, qu'elle avait obtenu de haute lutte, en faisant valoir la nécessité d'avoir son propre véhicule.

Saint Sixte au Mont d'Or, la localité où ils résident, est une charmante bourgade au bord de la Saône. Il est très agréable d'y vivre, mais ses ressources en matière de commerces de mode sont limitées. C'est pourquoi Corinne préfère les boutiques du centre de Lyon, qui valent presque celles de Paris, car elle est sûre d'y trouver les articles les plus en pointe en matière de vêtements ou d'accessoires, tous les « must » qu'une jolie femme soucieuse d'être toujours à la page se doit de respecter.

En se penchant par la fenêtre, elle peut la voir sur le parking, devant le square sur lequel s'élève la chapelle Saint Gilles, un édifice religieux sans style et sans charme, datant de la fin du XIX^{ème} siècle.

L'hôtel, d'ailleurs, s'appelle le « Saint Gilles »

Elle a l'impression que tout est faux. Il arrive parfois, même si c'est rare, qu'on rêve en étant conscient de rêver. On ne croit alors plus rien, ni ce qu'on voit, ni ce qu'on entend, ni

ce qu'on ressent... Mais on sait qu'on rêve, et qu'on va se réveiller, et que tout va rentrer dans l'ordre.

Pourquoi prendre un amant ? Un coup de tête. Puis, pour ne pas le peiner, elle lui avait accordé un second rendez-vous. *Mais je ne l'aime pas. Mon bonheur est ailleurs...* Elle songe à sa vie calme et sans passion, à la jolie maison où elle habite, à ses enfants... Surtout ses enfants. Son mari, aussi. Pas si mauvais, au fond.

Corinne tire néanmoins les rideaux.

Elle ouvre la petite armoire de style indéfinissable, et en sort un cintre pour y suspendre soigneusement son blazer. Puis elle commence à se déshabiller sans hâte : Roger ne sera pas là avant un bon quart d'heure. Lentement, elle étale sa jupe, griffée d'une grande maison de prêt à porter, sur la courtepoinette usée, dont la trame luit par endroit. Le contraste entre l'étoffe pimpante du vêtement qu'elle vient de quitter et la teinte pisseuse du couvre-pieds la choque.

Pourquoi prendre un amant ? Et surtout, pourquoi le conserver, puisque son mari s'est quasiment excusé ?

C'est décidé : ce sera leur dernière entrevue.

Dans une heure, au maximum, cette absurde aventure sera finie.

Pourquoi aussi choisir cette chambre ?

Ses moyens lui permettraient de louer une chambre plus agréable, dans un hôtel mieux coté. Mais cette chambre a l'avantage de la discrétion : elle ne risque pas d'y rencontrer une de ses connaissances, ou une des relations de son mari.

Elle déboutonne son chemisier de soie, le place sur un second cintre qui va aussitôt rejoindre le blazer dans l'armoire. La jupe est serrée dans une pince appropriée pour cet usage, puis rangée elle aussi...

Corinne est maintenant en sous-vêtements, ou plutôt, en *lingerie*, en proie à des sentiments contradictoires. Elle se sait jolie. Non seulement de visage, mais aussi de corps... Pour ce rendez-vous, elle a cherché à le mettre en valeur...

Elle a renoncé à ses sages sous-vêtements d'épouse et de mère. A ses petites culottes de coton blanc opaque, ornées en tout et pour tout d'une rangée de fine dentelle à l'élastique et autour des cuisses... Elle a renoncé aussi à ses soutiens-gorges minimiseurs, si épais et si fermes qu'ils empêchent tout mouvement suggestifs de ses seins, et qui lui ont semblé inadéquats pour la circonstance et même un peu ridicules. Et surtout à ses collants ! Ces horribles collants qui caparaçonnent le ventre... Une armure, une forteresse imprenable, et si peu accorte qu'elle ne donne guère envie à l'assiégeant de remporter la place.

Voilà ce qu'elle portait, étant jeune fille, et qu'elle a continué à mettre, même une fois mariée.

Il va se moquer de moi !

Au moment du déshabillage, il aurait éclaté de rire. Le charme serait rompu. Sans parler de la blessure d'amour propre, car Corinne est d'un tempérament fier, et supporte mal d'être à côté de la plaque...

La première fois, profitant que Roger lui tournait le dos, elle s'était éclipsée dans le minuscule cabinet de toilette pour ôter prestement collants et culotte. Elle s'était couchée sur

le lit, puis elle avait retroussé simplement sa jupe. Et il l'avait prise ainsi. Elle se souvenait de la bite, bien dure, qui se frayait un passage entre ses cuisses jusqu'au vagin, qu'elle a pénétré d'un seul coup. Comme elle n'était pas bien lubrifiée, le rapport fut un peu douloureux.

Cette fois, l'homme voudrait sans doute profiter davantage de sa présence, la regarder, la caresser... Moins se hâter... Faire ce qu'ils font tous, plus pour leur agrément personnel que pour celui de la femme.

Il lui fallait donc une lingerie plus coquette et plus élégante, plus féminine en un mot, tout en évitant les articles trop provocants.

Ce qu'il faut pour le cinq à sept d'une bourgeoise... Une vraie lingerie de femme, qui convienne à un adultère puisque, il faut bien en convenir, elle trompe son mari.

Elle s'était donc rendue, en voiture, dans un quartier éloigné de son domicile, une boutique où elle ne risquait pas d'être reconnue. Flairant une bonne affaire, la vendeuse avait fondu sur elle comme sur une proie... Du premier coup d'œil, elle avait repéré, en cette inconnue hésitante et timide, la femme qui débute dans l'adultère. Avec un sourire mielleux de professionnelle avertie, et ce qu'il faut de sous-entendus, elle l'avait guidée vers les articles les plus sexy, et aussi les plus chers.

Mais maintenant, avant même que Roger ne l'ait vue, elle en est gênée.

Elle se mire un moment dans la psyché qui occupe un angle de l'étroite chambre... Elle a l'impression d'être devant une inconnue, une sirène vouée à la séduction, et à la perte de la gent masculine. Incontestablement, elle est une belle femme. Très belle, même. Jamais, jusqu'à maintenant, elle n'en avait eu conscience, et sa gêne se modère un instant d'une bouffée de fierté naïve. Cette femme si parfaite, c'est bien elle.

La vendeuse l'avait bien conseillée : cette lingerie si coûteuse la met en valeur. Le soutien-gorge « push up », qui lui tient fermement les seins, modèle harmonieusement son buste. Elle n'a jamais vu sa poitrine aussi bien parée : une haute poitrine de reine... Une tentation, aussi. Elle s'admire. Sur la moitié supérieure des bonnets, le tulle diaphane surpiqué de broderies, laisse voir les aréoles. La petite culotte, de taille basse et surchargée de dentelles entre les cuisses, présente partout ailleurs les mêmes transparences. Son pubis, impeccablement moulé, arbore comme un trophée une toison intime aussi bien entretenue qu'un green de golf. La timide Corinne ressent une étrange fierté de cette audace soudaine, puis, aussitôt, la honte revient, plus forte, plus lancinante... Elle se retourne. Ses fesses sont splendides... Enfin, elles sont belles, sans contestation possible. Callipyges, pourrait-on dire. Avec, entre elles, une jolie raie, bien visible sous l'étoffe arachnéenne...

-Que va-t-il penser de moi ? gémit-elle à voix basse.

Trop tard ! Maintenant qu'elle est dans cette chambre, c'est ça ou rien. Pire encore, la parure comporte un porte-jarretelles assorti. Elle a renoncé à ses collants habituels, et opté pour des bas noirs aux lisières ornées de dentelles. Les attributs d'une femme qui découche.

La vendeuse, avait chuchoté : « *il va adorer !* ». Un clin d'œil égrillard ponctuant cette prédiction.

. Corinne avait rougi, et elle avait caché ses emplettes dans son cabas, comme une voleuse.

Je ne voulais pas avoir l'air d'une collégienne, se dit-elle. Mais maintenant, j'ai l'air d'une pute.

Heureusement, malgré la commerçante qui lui suggérait des dessous noirs, Corinne les avait préférés en blanc. Moins suggestifs, pensait-elle.

Elle a soudain envie de passer une de ses chemises de nuit longues et opaques. Comme celle qu'elle portait ces jours ci, dans le lit conjugal : une chemise de femme « comme il faut », une chemise d'épouse. En coton épais, montant jusqu'au ras du cou, et à peine ornée d'une simple broderie en couleurs : un petit chien avec un nœud pap. Simple et confortable, idéale pour une nuit calme... Malheureusement, pour ce rendez-vous de fin d'après-midi, elle n'avait pas jugé utile de l'apporter. Se mettre nue pour attendre Roger ? Ce serait pire encore, elle aurait l'air d'une nymphomane, avide de sexe, pressée de passer aux actes.

Il faut se résigner à ces oripeaux ! A ce harnachement d'hétaïre de bas étage.

La honte de Corinne redouble encore en pensant au prix qu'elle les a payés, non par radinerie mais parce que cet achat ne correspond pas à sa nature profonde, ni aux goûts qui sont habituellement les siens. Puis elle se dit qu'en plus, il faudrait les cacher à son époux. Une dissimulation de plus. Un pas de plus sur le chemin du mensonge

Elle s'étend sur le lit, résignée à attendre Roger dans cette tenue.

Un coup d'œil circulaire... Elle reconnaît tous les objets de leur précédente venue dans cette chambre... Le guéridon, placé devant la fenêtre, qui supporte un cache pot de cuivre étincelant dans lequel végète un sansevieria étique... La table de nuit de chêne teinté acajou, absurdement solennelle avec son dessus de marbre... Ce meuble étant bancal, on en avait calé le pied avec un vieux manuel scolaire... *Toute chose finit par trouver son utilité.* Elle regarde bêtement pour voir si le livre est toujours en place. Nul besoin : l'hôtelier, un homme minutieux, a compensé la longueur inégale en clouant une cale de bois blanc.

Elle se surprend à penser : « *Si au moins il ne venait pas !* ». C'en serait fini de cette histoire. De cet amour au rabais, qui lui est venu comme une maladie. Il lui suffirait de se rhabiller, de régler la note et de partir.

Corinne consulte sa montre. 16h45. Encore un bon quart d'heure d'attente. Elle soupire.

Quelle étrange idée de prendre un amant !

Elle a soudain envie de partir. Elle en a encore le temps. Peut importerait alors qu'il vienne, ou qu'il ne vienne pas. Ce serait si simple. Fuir. Poser un lapin. L'innocence retrouvée : elle serait de nouveau une honnête femme.

Pourtant, cette idée lui répugne. Son devoir est de rompre, de l'affronter et de lui dire de vive voix qu'elle veut mettre fin à cette aventure sans lendemain.

Elle ouvre l'armoire, en sort la jupe qu'elle a soigneusement rangée quelques minutes auparavant et l'étale sur le lit.

« Je vais me rhabiller », se dit-elle. « Quand il viendra, je lui ferais connaître ma décision de ne plus le revoir. Il n'insistera pas »

Pour cette dernière entrevue, elle veut paraître à son avantage. Refaire son maquillage. *Pour lui donner plus de regret ?*

Pour obtenir deux étoiles, et augmenter ainsi ses prix, l'hôtel avait dû équiper chacune de ses chambres d'une salle de bains. On avait donc mis en place une cloison en placo, pour créer un minuscule réduit isolé de la chambre, dans lequel on avait pu caser une cabine de douche et un lavabo surmonté d'un miroir.

Elle contemple un moment son reflet.

Je ne suis pas aussi jolie qu'Anaïs, se dit-elle avec une pointe de jalousie. Sa beauté fascine et subjugué... Mais je suis tout de même fort mignonne.

Et c'est vrai.. Un visage agréable, régulier. Des yeux bleus très profonds, un nez bien formé, une jolie bouche un peu pulpeuse, mutine... Très fraîche, Elle ne fait pas ses trente ans.

Elle est consciente du pouvoir que sa beauté lui donne, en particulier sur les hommes. Pauvres imbéciles !

Elle se met en devoir de raviver la couleur de ses lèvres avec son bâton de rouge. Ensuite, elle « refera » ses cils... Elle a tout le matériel pour se maquiller et se parfumer, en véritable experte de la beauté.

Envie de faire pipi ! L'envie, discrète au départ, se fait plus pressante. Odieusement, la nature reprend ses droits. Tyrannique. Voilà, qui casse l'instant dramatique... L'instant de la tragédie. Imagine-t-on l'héroïne d'opéra, ou le vaillant chevalier dans une telle situation ? Et pourtant ! Elle ne veut pas se retenir, craignant que cette envie insidieuse, qui ne peut que croître, la perturbe au moment crucial d'aborder la rupture avec Roger. Un moment où il faut se montrer énergique et implacable.

Corinne ne veut pas non plus descendre aux toilettes. Les deux cabines de premier servent à tout l'hôtel. Des hommes l'utilisent. Elle imagine l'appareil masculin, si laid et si ridicule, pendant au dessus de la cuvette. Cette seule idée l'écœure. Sans compter ceux qui urinent debout en visant maladroitement avec leur verge. Plus d'une fois, elle avait dû renoncer à utiliser des toilettes publiques et découvrant une lunette souillée de gouttes douteuses.

Un souvenir lui revient brusquement en mémoire. Un de ces souvenirs glauque, que l'on croit engloutis, mais qui reviennent de temps à autre en mémoire, comme des cadavres qui viennent flotter à la surface.

C'était par un beau jour d'été. Encore ado, âgée quatorze ans, elle était allée se promener au bord de la rivière avec Anaïs, sa meilleure amie. Un lien très fort les unissait toutes les deux, au point de les rendre pratiquement inséparables.

Cette sortie l'enchantait. Il faisait bon, mais le soleil, atténué par les frondaisons, ne tapait pas trop dur. Vêtues légèrement, les deux gamines baignaient dans une chaleur douce, tempérée par la présence de l'eau toute proche. De temps à autre, une légère brise caressait leurs bras nus, passait sous leur courtes robes, asséchait leur peau moite... La nature les accompagnait d'une rumeur continue, sur laquelle planaient les trilles puissants des oiseaux et les nasillements des canards... Toute une faune invisible, tapie dans l'ombre, se manifestait à leurs oreilles... Elles étaient gaies. Anaïs parlait sans cesse.

Soudain, sans prévenir, Anaïs la saisit par la main l'entraîna au-travers des fourrés. Corinne protesta bien un peu, mais sa camarade la tractait d'une manière péremptoire.

-Viens, dit-elle, je vais te faire voir quelque chose...

Au détour d'un buisson, elles se trouvèrent brusquement devant Thomas. Corinne le connaissait bien : c'était le fils des voisins.

Il était nu. Corinne baissa les yeux.

Mais Anaïs le regardait en souriant. Elle se moquait un peu du garçon qui, sous l'effet de la surprise, n'eut même pas le réflexe de se cacher. Plus encore, elle se moquait de son amie qui regardait fixement le sol. Elle claironna :

-Je savais bien que tu étais là !

Corinne tenta de s'échapper. Mais Anaïs la tenait fermement.

-Je suis en train de me changer, protesta le jeune homme

-Vilain garçon, persifla-t-elle, la baignade est interdite, ici !

Thomas se drapa dans une serviette et commença à s'essuyer. Anaïs alla vers lui, et déposa un baiser sur sa joue, puis elle lui dit simplement :

-Salut ! Je suis contente de t'avoir vu.

Lorsqu'elles furent seules, Corinne laissa éclater sa colère :

-Comment ? Tu savais qu'il était là ?

-Malgré l'interdiction, il vient se baigner tous les jours, à peu près à la même heure. Puis, il se change derrière les taillis. Je me suis cachée plusieurs fois pour le regarder.

Corinne était outrée :

-Tu n'as pas honte ?

-Honte ? Mais pourquoi ? Tu ne trouves pas qu'il est beau ? Tu as vu comme ses bras et ses cuisses sont musclés ? Et son ventre plat ? Et son torse qui commence à se couvrir d'un léger duvet ? Tout son corps est une harmonie.

Mais Corinne ne parvenait pas à se calmer : il lui semblait que son regard avait été souillé, qu'elle venait de subir un viol. Elle se sentait trahie, doublement trahie. Jusque là, Anaïs n'avait pas eu de secret pour elle : elles se disaient tout, dans une absolue confiance... Mais surtout, l'attrance qu'elle éprouvait pour les garçons la révoltait. Faudrait-il la partager avec eux ? Or, elle la voulait pour elle seule, dans une amitié exclusive.

Avec ostentation, elle tourna la tête vers la rivière et serra les mâchoires, comme décidée à ne plus lui adresser la parole.

-Tu l'as fait exprès, dit-elle néanmoins, avec rage.

Celle-ci l'enveloppa d'un regard ironique :

-Bien sûr, je l'ai fait exprès. Tu as quatorze ans, il est temps que tu t'informes... Tu as vu sa bite ? Pas mal, hein ?

Outrée par le regard salace de son amie, et ne sachant quoi répondre pour fustiger un tel comportement, Corinne était restée coite

-Quoi ? C'est le mot qui te choque ? Tu crois qu'ils se gênent, eux, pour parler de nos nichons ?

-Pas seulement le mot. C'est que tu puisses trouver du plaisir à regarder ça. Tu trouves que c'est beau ? Moi, je trouve que c'est répugnant.

-Non. Ce n'est pas vraiment beau. Mais c'est touchant : la nature l'a créée pour notre plaisir. Moi, j'aime bien la regarder, elle m'excite... Quand je la regarde, je me sens toute chaude dans mon ventre, et cela me plaît. Parfois, dès mon retour chez moi, je m'enferme dans la salle de bain pour me donner du plaisir. Je ferme les yeux et je rêve... Je rêve à lui, bien sur !

Au comble de l'horreur, Corinne s'écria :

-Tu es... Tu es...

Elle ne trouvait pas ses mots. Celle qui se prétendait son amie n'était plus qu'un monstre de perversité.

-Ne cherche pas. Je suis une vraie fille, avec du vrai sang qui bouillonne dans mes veines. Pas comme toi.

Il y eut un silence. Mais Corinne se sentait rabaissée par cette remarque. Après un bref instant, elle protesta :

-Ce n'est pas vrai. Un fille digne de ce nom a de la pudeur et déteste le corps d'un homme.

Anaïs éclata de rire.

-Dis plutôt que nous sommes des hypocrites, dressées dès le plus jeune âge à dissimuler nos désirs. Les gars, eux, sont plus francs : ils ne se gênent pas pour nous lorgner. Quelle n'est pas leur joie, lorsqu'ils ont l'occasion de glisser un œil sous nos jupes ou dans nos corsages ! Ou, mieux encore, d'apercevoir l'une de nous dans le plus simple appareil ! La chair féminine est une friandise dont ils raffolent.

-Ce sont des porcs, dit sombrement Corinne. Ils me dégoûtent, et ils me font peur.

-Et toi, coupa Anaïs, tu es un ange. Je te plains.

Il y eut quelques semaines de fâcherie. Elles ne se parlèrent plus jusqu'aux vacances, et il fallut attendre la rentrée pour qu'elles se réconcilient.

Pourquoi prendre un amant, si on n'aime pas l'amour physique ? Le coït avec Thierry, son mari, est pour elle une corvée terne et même dégradante. Une obligation, un contrat que l'on doit exécuter scrupuleusement, comme on paie ses impôts ou ses factures... Pire : pourquoi prendre un amant, si on n'aime pas la compagnie d'un homme ? Si on les trouve bêtes et sans intérêt ?

Corinne baisse sa culotte au niveau des genoux, puis elle s'accroupit sur le bord du bac douche... Elle ouvre largement les cuisses pour ne pas être aspergée, et oriente son ventre pour viser le trou d'évacuation, afin d'éviter le plus possible de souiller la faïence.

C'est bien malpropre de faire pipi ailleurs que dans les toilettes. Mais elle ne peut pas faire autrement, puisqu'elle ne peut plus attendre et qu'elle ne veut pas descendre.... Mais elle se sent quand même rabaissée au niveau d'une souillon. Dégoûtant. Indigne d'une fille, aurait dit sa mère. Il faut être un homme pour uriner dans le lavabo, ou dans tout autre sanitaire destiné à la toilette. Un homme, c'est sale.

Elle prend de grandes précautions pour que le jet n'atteigne pas ses bas. Ce serait particulièrement répugnant, car le nylon en serait imprégné, et elle ne pourrait pas nettoyer les souillures. Elle se cambre encore un peu plus. Avec précision, le jet tombe en moussant sur la plaque de métal perforé. Elle a écarté les genoux au maximum, et le frêle élastique est sur le point de se rompre... Sa culotte la gêne, et il ne faut pas la salir...

Elle peste contre ce sous vêtement de coquette, trop beau pour une femme honnête.

Demain, se dit-elle, j'aurai rompu. Tout cela ira au feu.

Elle se laisse aller à des pensées amères. Quel malheur d'être femme ! Nous sommes en but à tous les désirs, l'objet d'une immonde convoitise.

Pourtant, au fond d'elle-même, elle est heureuse de ne pas appartenir à cette *espèce* mal dégrossie, voire totalement idiote, que l'on appelle le sexe fort, et elle en éprouve une fierté absolue.

Dès qu'elle a fini, elle décroche la pomme de douche et se met en devoir d'arroser abondamment la faïence pour chasser toute trace d'urine. Elle remet ses escarpins, et se recoiffe. Il faut se dépêcher, maintenant. Dans une dizaine de minutes, tout serait fini, elle quitterait cet hôtel minable et rentrerait à la maison, pour retrouver ses enfants...

Elle revient dans la chambre, et reprend la jupe qu'elle a rangée dans l'armoire. Elle s'apprête à la passer...

La porte s'ouvre.

Roger est devant elle. C'est un homme au physique ordinaire, ni grand ni petit. Il n'a que 38 ans (Corinne lui a déjà demandé son âge), mais son front commence à se dégarnir. Sur une fiche de police on noterait : cheveux châtain, yeux gris, nez moyen... Rien de remarquable donc. Mentons et joues rasés du matin, laissant apparaître une barbe naissante.

-Excuse-moi, dit-il. Je t'ai fait attendre...

Elle répond, presque à voix basse :

-Cela n'a pas d'importance... J'étais en train de...

Corinne remarque son blouson de cuir avec un col de mouton, un peu sale...

-Ce blouson ne te va pas, dit-elle. Il est très laid, et démodé. Tu ne devrais plus le mettre.

-Il fait encore froid le matin, dit-il pour se justifier.

Ce vêtement lui avait coûté assez cher, mais c'est un investissement pour un chauffeur routier, amené à se trouver dehors par n'importe quel temps.

La détermination de la jeune femme a brusquement faibli. Roger n'est pas beau, mais il est gentil. Et il s'intéresse sincèrement à elle.

-Tiens, dit-il. Pour me faire pardonner.

Il lui tend un petit sachet rouge fermé par un ruban orné d'une cascade de bouclettes.

Corinne aime les cadeaux. Elle l'ouvre, malgré sa résolution d'en finir...

C'est un petit bracelet. En argent, avec quelques breloques émaillées, de couleurs vives...

Malgré la modicité du prix, Roger avait eu honte de distraire cette somme de l'argent du ménage. Mais il vient de toucher des heures sup. « C'est une rêveuse », avait-il pensé, pour se cacher à lui-même sa mauvaise conscience. « Une femme délaissée par les siens, et qui s'ennuie... Cette liaison ne pourra pas durer, mais elle restera comme un moment de douceur dans nos vies ternes et routinières... ».

Malgré sa gêne d'être en sous-vêtements, Corinne essaie aussitôt le bijou.

-Merci, dit-elle.

Pour toute réponse, Roger l'embrasse sur les deux joues, avec tendresse, comme il aurait embrassé une enfant.

« Une dernière fois », « je me donne à lui une dernière fois. Puis, je lui dirai adieu » Elle a l'impression de devoir « payer » pour le cadeau, pour la délicate pensée qu'il a eue, malgré le peu de valeur du présent... Et surtout pour ces deux baisers pleins de tendresse... Les hommes veulent du sexe. C'est dans cette monnaie qu'il faut les payer.

Elle se laisse donc enlacer. Accepte même les baisers que Roger dépose sur ses seins, à la limite des bonnets du soutien-gorge.

« Il n'y a pas un moment à perdre », se dit Roger. « Pour justifier notre présence dans cette chambre, il faut passer aux actes, puisque nous sommes des amants !... Et puis, j'ai

promis à Catherine d'être à la maison à sept heures, puisque c'est l'anniversaire de la petite... »

Tandis qu'il se déshabille elle se borne à reprendre la jupe qu'elle a si soigneusement étalée sur le lit, et à la ranger de nouveau dans l'armoire.

Il demande :

-Tu ne te déshabilles pas ?

-Je préfère que ce sois toi qui m'enlèves ma culotte pour me prendre, répond elle, en affectant un sourire coquin.

En réalité, elle ne veut pas se mettre nue, non seulement pour lui refuser le présent de sa beauté, mais aussi pour nier tout sentiment d'intimité. Le dévoilement de certaines parties de son corps lui semble moins répréhensible au moment de les utiliser. La pudeur, est-ce autre chose ? En particulier, elle ne veut pas qu'il puisse apercevoir sa vulve : ce serait bien suffisant qu'il la pénètre de sa verge, une fois qu'il serait couché sur elle... Roger bande. Corinne détourne le regard.

Elle s'allonge sur le lit, ainsi qu'une victime prête pour l'immolation. Elle n'en veut pas à Roger : ce n'est qu'un homme. Et, bien qu'elle ne l'aime pas, elle en apprécie la présence... Dans le don unilatéral qu'elle lui fait, elle découvre même une amère jubilation, celle de l'abaissement consenti. Elle ne proteste même pas quand il lui ôte son soutien-gorge.

Roger réitère ses baisers sur les seins, bécote les aréoles de plusieurs salves rapides. C'est un acte d'adoration et de respect, qu'il prodigue souvent à son épouse Catherine, et qui lui semblait dû à toute femme aimée. Cette quasi-inconnue, qu'il tient dans ses bras, est devenue une amie. Pas vraiment une amante, ni même ce qu'on appelle « une maîtresse », mais une sorte d'amie sexuelle, et il est déterminé à l'entourer de chaleur et d'affection...

Faute d'être passionné, un amant doit se monter consciencieux !

Corinne ne dit rien. Elle sent contre sa cuisse la verge dilatée et raide, qui la fait penser à un couteau...

Roger prend l'un des mamelons dans sa bouche, et le serre doucement entre ses lèvres. Du bout de la langue, il en titille longuement le bout. Enfin, il le sent gonfler, preuve que la sensualité de sa partenaire s'éveille.

Corinne se tait toujours. Mais son cœur s'est mis à battre plus vite, et son souffle s'est accéléré. C'est le moment redouté. Elle comprend qu'il veut lui donner du plaisir. Elle ne peut s'empêcher d'en être tout d'abord touchée, comme une maman qui se laisse attendrir par le présent dérisoire de son gamin. Puis, très vite, monte l'agacement : cela ne va donc jamais finir ? Va-t-il se perdre dans ces mignardises ? Elle est prête, résignée au sacrifice... Mais elle veut une immolation brève, qui abrège sa souffrance, un coït rapide. Un coup d'estoc.

Donner du plaisir ? Quelle prétention ! Comment ces pauvres hommes en seraient-ils capables ? Avec cet appendice qui nous dégoûte ? Pourtant, ils y croient dur comme fer. Son mari aussi, au début, cherchait à la faire jouir. Les rapports duraient interminablement, il jouait toute la gamme... Puis, la lassitude aidant, sa partition s'est rétrécie : il va à l'essentiel. Corinne préfère : plus vite pénétrée, plus vite fini. Elle peut se rendormir avec la satisfaction du devoir conjugal accompli.

Corinne ne bouge pas. Elle regarde le plafond, dont la peinture s'écaille... Dès le premier rapport, Roger a senti cette réticence, cette difficulté à la faire frémir. Il s'est résolu à

redoubler d'efforts, à solliciter toutes les zones qui éveillent la sensualité des femmes et les préparent au plaisir.

Méthodique et progressif, il s'intéresse au second téton, qu'il couvre de salive. A la grande horreur de Corinne, qui se garde pourtant de protester. Il parvient à obtenir un gonflement qui lui semble satisfaisant. Tout au moins de bon augure. Il se doit de persévérer, elle finira bien par s'éveiller : elle est simplement un peu longue...

L'énervement de Corinne se mue en exaspération. Cet imbécile va-t-il explorer tous les recoins de la carte du tendre ? Comment certaines femmes peuvent-elle supporter cela ?

Non sans brusquerie, elle lui dit.

-On n'a pas le temps. Enlève-moi ma culotte.

Roger obéit, baisse l'élastique au niveau des genoux. Corinne ouvre les cuisses pour s'offrir à l'immolation.

Mais l'homme n'a pas compris la hâte de sa partenaire. Il se met à caresser de ses lèvres le pubis galbé qui s'offre, couvert d'un pelage doux et soyeux. Tout ému, il y dépose un baiser, respectueux et tendre comme une offrande, qui lui donne la sensation de mordre dans un fruit succulent.

Corinne soupire. *Ils ne comprennent donc jamais rien ?*

Cependant, elle se retient de le rabrouer. Il a peut-être besoin de tout ça pour se mettre en condition. Il faut donc le laisser faire.

La bouche de Roger descend entre les cuisses... Longuement, il embrasse la vulve. Corinne ferme les yeux.

Elle se résigne à la souillure.

Elle sent la langue contre ses lèvres intimes. C'est la première fois qu'on la lèche ainsi : la langue chaude et gluante va et vient, prend possession de toute la vulve, se livre de temps à autre à de brèves incursion entre les lèvres...

Il sent bien qu'elle est rétive.

Mais Catherine adore ça. Elle reçoit cette caresse comme un hommage à sa féminité, un doux moment avant l'éclat de la jouissance... Roger pense à elle. Un bref instant, il a la vision de ses charmes, et il croit même la sentir dans ses bras, amoureuse et frémissante. C'est elle qu'il aime, et elle seule... Il a honte de la tromper. Mais cette liaison absurde ne durera pas. Il en est certain.

Corinne est envahie de honte... Mais bizarrement, l'obscénité de cet acte l'excite : une douce chaleur prend naissance dans son sexe, comme une étrange faim, une envie de plénitude.

Les yeux fermés, elle imagine la bite de Roger... Bien bandante. Juteuse comme un fruit mûr. Malgré elle, l'idée d'une corne d'abondance, dispensatrice de joie et de félicité, s'impose à son esprit. *Dire qu'il y a des femmes qui aiment ça !*

Anaïs ! Pourquoi m'as-tu trahie ? Comment peux-tu aimer ce plaisir ignoble ?

Elle revoit le visage de son amie de jeunesse, et il lui semble même entendre le son de sa voix murmurant des mots familiers. La chaleur de cette amitié la rassure.

Roger perçoit ce tressaillement. De bout de bois qu'elle était, Corinne redevient vivante. Il darde sa langue sur le clitoris, qu'il sollicite de caresses multiples, appliquées rythmiquement.

Sans être vraiment amoureux, il éprouve une étrange amitié pour cette femme qui lui semble si fragile. Il se veut un professionnel du plaisir et de la tendresse.

Le corps surpasse parfois le cerveau en finesse, voire même en intelligence. Corinne se détend, soupire doucement. Son petit bouton se gonfle, s'épanouit, mûrit comme un bourgeon sous la caresse du soleil... Une petite pointe rose se met à saillir hors de la vulve entrouverte...

Roger passe son doigt entre les nymphes et découvre que l'entrée du vagin s'humidifie.

-C'est bien, dit-il. Laisse-toi aller.

Ce geste la révolte : pour elle, c'est un acte contre nature.

Pourtant, son sexe va son chemin. Tout seul, pour ainsi dire. Ce contact un peu salace l'a éperonné. Telle une pouliche fougueuse longtemps tenue à la longe, sa chatte s'apprête à partir au triple galop, à s'enivrer de liberté, à sauter l'obstacle... Corinne se sent errer au bord de la jouissance, et elle en est effrayée. Auparavant, elle n'a jamais connu d'orgasme avec un homme, pas même avec son mari, et le plaisir des sens lui apparaît comme une perversion et un danger.

Pourtant, elle n'est pas frigide, elle a même de bonnes dispositions pour l'amour. Mais elle s'est toujours retenue... *Une femme honnête n'a pas de plaisir !* Ce plaisir grossier, il faut le laisser aux hommes, qui s'ébrouent comme des bêtes, une fois l'acte achevé. Le divorce est à jamais prononcé entre son corps et son esprit car, si le premier est prêt à accueillir la joie, le second veille pour empêcher toute faiblesse.

Quant à son cœur, il demeure inébranlable : certes, Roger lui est sympathique, amical même. Elle l'aime un peu. Mais pour rien au monde, pas même pour l'amant le plus chaleureux, elle n'eût consenti à compromettre le cocon familial si patiemment construit.

Mais Roger ne peut pas suivre les méandres de sa pensée. Il entretient un singulier dialogue avec la chair de Corinne, prête à l'accueillir... Encouragé, il va de l'avant, sa langue s'affaire de plus en plus profond, muse avec les nymphes, débusque le petit bourgeon, maintenant complètement congestionné.

Corinne se force à rester immobile. Malgré la douceur de l'instant, sentant que Roger veut la mener au point de non retour, une étrange fureur se met à bouillir en elle.

Mais elle ne peut retenir la montée de ses sécrétions intimes, dont l'amant se délecte aussitôt.

-Arrête, ordonne-t-elle. C'est répugnant.

Décontenancé, il la regarde. Le visage de son amante n'exprime aucune félicité, aucun désir. Pourtant, il sait qu'elle dissimule, et que tout son corps réclame l'amour.

-Prends-moi, souffle-t-elle comme sous la contrainte.

De nouveau, il obéit. Il se couche sur elle et pointe sa verge à l'aveuglette, entre les cuisses ouvertes. Il tend ses lèvres vers le visage de son amie : il veut l'embrasser, fourrer sa langue dans sa bouche... Chanter le poème de l'amour, si puissant même lorsqu'on n'est pas réellement épris. Mais elle détourne la tête.

Lorsqu'elle sent le gland pénétrer dans son sexe, elle émet un petit gémissement. On y est donc ! Dans quelques minutes, ce serait fini, ils se sépareraient. Pour toujours. De toute la puissance de ses reins, l'homme va et vient en elle. Le coït est des plus confortables : la verge de l'homme coulisse sans douleur dans son puits d'amour abondamment lubrifié, déclenchant

à chaque poussée une gerbe de plaisir. Corinne se surprend à aimer cela ! Elle se dégoûte. Elle a l'impression d'être une bigote, qui dévore en cachette un gâteau très sucré, et qui est tenaillée par la nécessité d'aller à confesse, pour avouer à Monsieur le Curé son délicieux forfait !

Voilà ce qu'il est advenu d'elle sur cette courtepointhe râpée. Un naufrage. Une déroute.

L'affreuse chambre a disparu : elle se croit sur un atoll, face à l'immensité des cieux. bercée par le murmure du vent qui se mêle au bruit du ressac, elle se laisse pénétrer par la chaleur du soleil. Comme un fétu de paille entraîné par une pluie d'orage, elle est sur le point de s'abandonner à l'homme qui pèse sur elle... Elle va même jusqu'à consentir à un baiser.

Roger s'active. Consciencieusement. Pour lui, l'homme a le devoir de prodiguer du plaisir à sa partenaire, tout comme l'artiste a celui de produire du beau.

Le souffle de la femme est devenu plus chaud. Plus saccadé aussi. Il comprend qu'elle est sur le point de s'accomplir.

Elle le sent, elle aussi. Son sexe est devenu chaud, et porteur d'une nuée qu'elle n'a jamais connue avec un homme. Tout son corps tremble dans l'attente d'un cataclysme imminent. Elle comprend qu'elle va jouir, que l'orgasme va fondre sur elle comme la foudre lancée par un dieu vengeur. De toutes ses forces, elle veut se retenir au bord du maelstrom, allant jusqu'à invoquer l'image de ses enfants, des anges qui la protégeraient du mal.

Gabriel est rentré de l'école... Pauvre petit bonhomme. Six ans ! Il cherche sa maman partout dans la grande maison vide. Et Julie, sa petite sœur de deux ans sa cadette... La voilà qui pleure, elle aussi... La bonne leur a donné leur goûter. Mais c'est moi qu'ils veulent : ils se sentent abandonnés.

Elle se cramponne à eux, tel un naufragé qui s'accroche avec désespoir à un débris qui flotte sur la mer. Ses sauveurs...

Promis. Jamais plus je ne vous laisserai. Maman sera toujours présente quand vous rentrerez de l'école.

Julie, surtout. En tant que fille, elle est l'archange de la pureté, comme elle-même jadis, avant son mariage. Elle articule, à voix basse, comme une prière adressée à une sainte : « protège-moi ! ».

Soudain, Corinne lâche prise. Aussitôt, elle se sent aspirée par le gouffre. Un spasme délicieux lui tord les entrailles, brutal comme un coup de poignard. Elle jouit. Un flux amer la submerge : elle n'a jamais éprouvé un tel plaisir avec son époux, pas même aux premiers temps de leur union. En dépit de la joie qui vient d'envahir son ventre et qui imprègne ses membres d'une suave torpeur, elle flotte sur sa honte comme sur une mare putride. Elle aurait voulu expirer, mourir de son forfait. Disparaître, n'avoir jamais existé.

Elle s'agrippe à son amant, imprimant dans l'épaule de celui-ci l'empreinte de ses ongles. Planté en elle, Roger l'arrose abondamment de sa semence.

Lorsqu'elle revient à elle, Corinne a conscience qu'on l'embrasse sur les seins. Une succession de baisers, appliqués posément, avec ferveur. Remerciements ? Culte rendu au dieu inconnu de la fécondité et de la luxuriance ? Ex-voto pour l'obscur rédemption du plaisir ?

Enfin, Roger se lève, la libérant de son poids. Elle bondit sur ses pieds et se reculotte à la hâte. Roger est toujours nu, mais sa verge est redevenue flasque... Elle évite de le regarder.

-Excuse-moi de t'avoir fait attendre, dit-il. Au retour, on est obligés de reconduire le camion sur le parking de l'entreprise. Ensuite, il m'a fallu revenir en ville...

Encore quelque peu étourdie, Corinne éprouve à son égard un bizarre mélange de gratitude et de fureur. Elle répond platement :

-Je connais... Mon mari dirige une entreprise de transport.

-En plus, j'ai eu des problèmes avec mon chronotachygraphe : je risquais de dépasser mes 9 heures de temps de conduite quotidien. En cas de contrôle, ça peut coûter chaud. A Bernoux, j'ai dû appeler un copain pour qu'il vienne me reprendre. J'ai attendu une heure. Heureusement j'ai pu le prévenir avec mon portable...

C'est le moment de signifier son congé à cet amant par intérim. Mais Corinne ressent encore au fond d'elle-même cette étrange suavité qu'elle vient de connaître pour la première fois.

-A Bernoux ? interroge-t-elle. On ne peut pas vous laisser conduire 25 km de plus pour rentrer ?

-Oh non ! Ils sont très stricts. Il vaut mieux ne pas jouer avec ça. Mon pote est arrivé en auto, il avait encore droit à trente minutes, alors il a mis sa propre carte conducteur dans l'appareil. C'est une carte à puce, qui nous est personnelle, et qui enregistre toutes les données, en particulier le temps de conduite. Moi, j'ai pris le volant de sa voiture et je l'ai suivi. Entre chauffeurs, on s'entraide.

-C'est vrai, dit-elle rêveusement. La vie au travail est toujours dure. Quelle que soit la profession... Il faudrait toujours s'entraider.

-Demain, j'ai encore une longue journée. On m'envoie à Fort-Ligny, un village près de Nancy...400 bornes ! Un trajet de dix heures, aller et retour, si on ajoute les temps de chargement et de déchargement.

-Dix heures ? Tu viens de me dire qu'il est interdit de dépasser neuf heures de conduite par jour.

-Dix heures, c'est toléré, au maximum deux fois dans la semaine... A condition de bien prendre les temps de repos toutes les quatre heures et demie.

-C'est pas trop crevant ?

-Non. Je prends mon service à neuf heures, en banlieue. Le camion sera chargé : c'est des emballages en carton, que je dois transporter à Fort-Ligny. Sur le coup de dix heures ou dix heures et quart, je m'arrête à Trécy le Comte, un agréable petit bled pas loin de l'autoroute. Je connais bien : il y a un restau sympa, un « routier », avec un grand parking pour les camions... C'est mieux qu'une aire d'autoroute. Ça fait un tout petit détour, mais j'ai demandé la permission au chef d'équipe : il est d'accord. Je fais la pause réglementaire de quarante-cinq minutes, j'en profite pour avaler un bon casse-croûte, puis je repars jusqu'à Fort-Ligny, sans arrêt, et j'y serai en début d'après-midi. Les gars mettent une heure pour décharger, ce sera ma seconde pause... Je repars vers quinze heures et je serai de retour pour dix-neuf heures...

Corinne sourit, admirative :

-Il est drôlement précis, ton planning !

-Il le faut : les règlements sont plutôt tatillons.

Des propos banals, purement professionnels, sans intérêt pour elle. Elle les écoute à peine, se bornant à y apporter la réponse nécessaire, comme le ferait un ordinateur... Secrètement, elle interroge son cœur rongé d'angoisse : va-t-elle aimer cet homme ? Sera-t-elle partagée entre la tiédeur quiète de son foyer, qui lui tient lieu d'amour conjugal, et un amour à l'état brut, dressé contre l'ordre social ?

L'amour ? Elle n'y a jamais cru. Bien sûr, elle aime sa famille, ses enfants... Et même son mari, on pourrait dire qu'elle l'aime, à sa façon... Mais aimer un homme ?

L'aimer passionnément ? Souffrir de son absence, Avoir faim de sa présence, attendre ses mots doux, ses caresses et, pour finir, en arriver à souhaiter le contact de cette chair étrange, dispensatrice de plaisir ? Cela lui semble incongru, obscène... Sa conscience se révolte contre ce danger qui la menace.

Mais Roger est là, avec sa naïve gentillesse. Il s'habille tout en continuant à parler. Tenailée par la honte et la crainte, elle ne l'écoute même pas. Pourtant, malgré la nécessité de la rupture, un étrange sentiment l'empêche de prononcer les mots que lui dicte son devoir d'épouse.

-On se revoit mercredi prochain ? hasarde-t-il.

-Non... Mercredi, c'est le jour des enfants. Plutôt jeudi. C'est le jour où je fais quelques courses en ville. Je viendrai aussitôt après.

Cette fois, elle est décidée à ne pas y aller. Ça lui laisse une semaine pour lui envoyer, à l'adresse de l'hôtel Saint Gilles, sa lettre de rupture.

Elle serait ferme.

Néanmoins, il l'embrasse sur la joue en lui disant au revoir, puis il sort en lui adressant un dernier sourire.

Une fois seule, Corinne se rhabille doucement. Puis, elle s'approche de la fenêtre dont elle tire les rideaux. De l'autre côté de la rue, l'étrange chapelle se dore maintenant dans les rayons du soleil déclinant. Posée sur sa pelouse râpée, elle est encore plus hideuse.

Il faut rentrer à la maison, retrouver la vie quotidienne, les habitudes claires et honnêtes. Superviser le bain des enfants, puis les faire manger, car la bonne est sans doute déjà partie. Gabriel se débrouille tout seul, mais Julie est plus capricieuse, et rechigne souvent. Il faudra probablement la gronder. Doucement, mais fermement...

Corinne appuie son front contre la vitre. Chaque soir, elle leur demande ce qu'ils ont fait à l'école, comment s'est passée leur journée... Que répondra-t-elle, si le garçonnet lui demande : « Et toi, Maman, où es-tu allée ? ». La liste des magasins visités, et l'exhibition de ses emplettes lui suffiront-elles pour se justifier ? Aux yeux des enfants, peut-être...

Mais elle ne pourra pas se dissimuler la vérité à elle-même. Et cette duplicité la mettra sur le gril.

Puis, il faudra les mettre au lit, les câliner, leur lire une histoire... Dans cette chambre si quiète, devant leur innocence, comment ne pas avoir honte ?

Elle croit sentir, au creux de son ventre, la goutte de sperme que Roger vient d'y injecter. Un poids. Une boule qui la dilate d'une étrange façon. Machinalement, elle pose sa main pour savoir si elle est enflée. Si « ça » se voit.

Mon Dieu ! Et si elle allait être enceinte ? Trahir la foi conjugale... Abuser de la confiance de ses enfants, en leur donnant un frère ou une sœur d'un sang étranger. Un bâtard. Le plaisir ressenti lors du coït lui revient en mémoire : elle a entendu dire que la jouissance est

plus intense lorsque la femme se trouve dans la période féconde de son cycle. Une bouffée d'angoisse monte.

Le plaisir, surtout décuple la honte

Une telle liaison ne peut pas durer. Il faut y mettre fin.

Corinne n'est pas seule dans l'existence : elle a une famille, un mari, des enfants, une maison. Elle ne peut pas se permettre d'agir comme si ses actes ne concernaient qu'elle. Que penseraient-ils, tous ses proches, s'ils savaient ?

Thierry, son époux est un homme plutôt terne. Elle l'a épousé sans être amoureuse, mais il lui assure une existence matérielle plutôt confortable.

Va-t-elle tout sacrifier ?

Roger n'est qu'un simple ouvrier. Chaque jour, il passe huit heures au volant d'un poids lourd. Il mange dans des restos bon marché, dort parfois dans des hôtels minables, comme celui-ci, car il lui arrive d'effectuer de longs trajets. Dans ces cas là, il ne voit pas sa famille pendant plusieurs jours... Tout cela pour un salaire guère supérieur au SMIC.

Thierry, lui, est patron. Il dispose d'une flotte de cinquante-sept camions qui sillonnent la France. Une entreprise familiale. Son grand père a commencé, avec trois vieux bahuts, immédiatement après la guerre. Profitant du boom économique des « trente glorieuses », son père a développé la boîte. Thierry a naturellement pris la suite. Et s'il a été chauffeur à ses débuts, voilà plus de dix ans qu'il ne conduit plus lui-même. Il se borne à gérer le travail d'autrui, assisté d'une secrétaire et d'un comptable à mi-temps. Chaque jour, il se rend à son bureau, en costume trois pièces et cravate.

Certes, elle n'a pas fait un mariage d'amour, mais elle quand même fière de cette union, qui est la réussite de sa vie. Fière et contente de pouvoir dire : « Je suis Madame Dhoury, mon mari est chef d'entreprise... »

En ville, cela lui vaut le respect des commerçants.

02

Vendredi 10 avril 2015

Moloch.

« Jusqu'ici, j'ai eu de la chance... »

L'homme conduit une grosse berline. Une allemande cossue : l'une des plus récentes sortie des usines BMW... Impeccable. Les sièges de cuir blanc sont exempts de toute salissure, le tableau de bord de toute trace de poussière. Quant à la carrosserie, la peinture d'un gris sobre ne comporte ni rayure, ni impact de boue. Les chromes brillent.

L'autoroute défile rapidement. Toutefois, l'homme n'appuie pas trop sur l'accélérateur de sa puissante voiture : il prend bien garde de ne pas dépasser la vitesse limite autorisée. Il respecte scrupuleusement la distance de sécurité avec le véhicule précédent : *un trait = danger, deux traits = sécurité...*

Il ne faut pas attirer l'attention des gendarmes. On ne sait jamais : ils pourraient bien remarquer quelque chose d'anormal...

Il porte un costume trois pièces de couleur anthracite, et une cravate à fines rayures. Pour être plus à l'aise pour conduire, il a ôté son veston et l'a soigneusement disposé côté de lui sur le siège passager, afin d'éviter de le froisser. La chaîne stéréo de bord diffuse de la musique classique...

Dans sa tête, il repasse toute l'organisation de sa journée... Tout est prévu d'avance, au millimètre près, à la minute près. Le hasard n'aura aucune place, aucun rôle à jouer.

La veille, il avait prévenu ses collaborateurs les plus proches qu'il ne viendrait pas au bureau. Il avait même ordonné à sa secrétaire de reporter tous les rendez-vous prévus pour la journée...

Ce n'est pas une pulsion, à laquelle on obéit sans réfléchir.

L'homme ne cherche même pas cette excuse. Son acte a été prémédité, planifié.

Le matin, il a quitté son domicile, comme d'autres partent pour la chasse le dimanche. Le long de l'autoroute, il a franchi une centaine de kilomètres sur l'autoroute A6, jusqu'à un endroit repéré à l'avance. Le village de Trécy le Comte, où il a fait plusieurs repérages.

Le collège se trouve en périphérie du bourg. Une sorte de passage souterrain permet aux écoliers de traverser la route pour rejoindre l'arrêt d'autobus. Tout autour, le sol est tapissé de fourrés, de broussailles. Plusieurs petits bosquets coupent la perspective et empêchent toute surveillance...

L'endroit idéal.

Il a garé sa voiture dans un petit chemin de terre, l'avant dirigé vers la route. Assez près pour permettre une retraite rapide. Assez loin pour qu'on ne la remarque pas, et hors de vue de l'arrêt d'autobus... Il est près de onze heures lorsqu'il se met à l'affût.

Il est sûr qu'une proie ne tardera pas à se présenter.

Une sonnerie retentit dans le collège. Peu après, des petits groupes de jeunes passent sur le chemin, en direction du passage souterrain. Ils discutent, plaisantent... Quelques garçons parlent fort, se bousculent, chahutent un peu, et se moquent parfois des gamines, trop sages à leurs yeux... Personne ne remarque l'homme tapi derrière un fourré.

Celui-ci ressent cette faim qui tenaille l'animal qui chasse, celle du loup, ou du tigre qui attend l'instant propice. Cette faim odieuse, au creux de son ventre, qu'il veut à tout prix assouvir...

Pourvu... Pourvu qu'une occasion se présente !

La peur d'être bredouille surpasse la peur de se faire prendre. Il se sent prêt à tout pour réussir, même à commettre une imprudence. La gorge sèche, il repasse dans sa tête le

protocole précis qu'il a arrêté chez lui, à tête reposée, et qui comporte toutes sortes de précautions...

La dernière heure de cours de la matinée vient de commencer. Sur le chemin, les groupes se font plus rares.

Il faut se résigner : ce ne sera pas pour aujourd'hui. Attaquer un groupe est vraiment trop dangereux. *Il faudra revenir...*

Sur le chemin : une gamine seule... Enfin !

C'est une préado... Environ treize ans. Elle a déjà un peu de poitrine, mais pas trop. Elle n'a pas encore l'aspect d'une femme. Elle est jolie : il préfère. Elle a l'air d'être douce et sérieuse. Il préfère. Sans doute une bonne élève.

Peut-être a-t-elle demandé une explication à un prof, ou réglé un problème administratif avec le principal. Toujours est-il qu'elle est en retard : le bus scolaire est déjà parti.

L'homme se place à l'entrée du passage, barrant la route à l'écolière. Sa haute silhouette se découpe sur le ciel, face à la gamine. Il se sent fort, invulnérable, comme un dieu. Un dieu qui réclame son dû, son tribut de chair fraîche.

Il lui sourit. Il n'a pas l'air d'un clodo, mais d'un homme tout à fait respectable. Il est habillé comme *Monsieur le Directeur*, ou même comme *Monsieur l'Inspecteur...* Alors... Son visage, il le sait, inspire confiance.

Il se penche un peu vers elle.

-Bonjour.

-Bonjour, Monsieur...

L'homme suit son inspiration :

-Je suis un scientifique en mission, dit-il. Je suis ici pour observer la nature.

La petite l'interroge du regard. Elle semble intéressée, et le prestige de la science fait son effet sur cette enfant studieuse. L'homme doit impérativement la séduire, car il est impossible d'user de la violence en ce lieu où on peut le voir.

-J'ai repéré un nid, un peu plus loin. Il y a des petits. Si tu veux, je peux te les montrer. Elle hésite.

-Je suis déjà en retard. J'ai raté le bus, et il faut que je rentre en ville à pied.

-Ne t'inquiète pas. Je te ramènerai chez toi en voiture.

Elle hésite encore. Il insiste :

-On y va ?

Elle le suit, marche sur les touffes d'herbe rase souillées de poussière, de sacs plastiques, de mégots...

-Plus loin, dit-il. Au milieu du bosquet.

Un groupe d'arbres et de buissons touffus. Elle cherche des yeux... Il n'y a rien. Pas le moindre nid. Elle commence à sentir le piège.

La peur. Elle veut s'enfuir. Elle court. Quelques pas vers le chemin.

Trop tard ! L'homme la saisit par le poignet. Il la plaque au sol, il la traîne au centre du bouquet d'arbre, à l'abri des regards.

D'une voix presque inaudible, elle supplie. :

-Ne me faites pas de mal.

Il faut l'empêcher de crier. L'homme lui fourre dans la bouche plusieurs mouchoirs de papier froissés en forme de boule. Il tasse. Elle hoquette. Ses yeux s'emplissent de larmes. Elle comprend que quelque chose de grave va lui arriver.

L'homme la plaque durement sur le sol pour l'immobiliser. Elle remarque qu'il a pris la précaution de mettre des gants. Des gants de fin cuir noir, élégants... Il l'écrase de tout son poids, l'empêche presque de respirer.

Il lui déboutonne son jean. Il le baisse à mi cuisses. Elle comprend. Elle tente de se débattre. Désespérément. Mais il est le plus fort. Il s'acharne sur sa culotte. La déchire.

-Toutes des salopes ! grogne-t-il, en découvrant la vulve surmontée d'un fin duvet.

L'homme la maintient d'une seule main. Sans peine, car la petite est à moitié étouffée... Il ôte le gant de sa main droite pour déboutonner entièrement sa braguette. Il sort son sexe, déjà érigé, et le montre. Triomphant. Il ne lui faut que quelques secondes pour mettre le préservatif.

Ne pas laisser de traces... Surtout, pas de traces ! Je les encule, les flics, et leurs tests ADN.

-Toutes des salopes ! reprend-il. Je ne suis peut-être même pas le premier !

Avec brutalité, il a mis son doigt ganté dans le sexe de la fillette. Elle a mal. Elle crie, mais le son ne sort pas de sa bouche. Elle fait un effort surhumain pour se dégager.

-C'est un vrai défilé, là dedans. Je parie que tous les garçons de ta classe y sont passés.

Plaisir sadique de salir. Humilier la victime pour décupler sa souffrance. En fait, elle est vierge.

Il lui serre le cou. La faire suffoquer pour qu'elle ne puisse pas se défendre. Pas trop : il ne faut pas qu'elle meure. Pas tout de suite. Il la pénètre. D'un seul coup. Il voit deux yeux qui se remplissent de larmes. Les traits du visage, qui se déforment sous la douleur. Elle a crié. Un cri étouffé par le bouchon de papier.

Elle ne bouge plus. Pleine d'un espoir insensé, elle le laisse se satisfaire. *Peut-être qu'après... il me laissera partir.*

Je lui promettrai de ne rien dire à personne, il me laissera la vie... Ce cauchemar aura une fin.

Espoir.

Il la bourre. Il la bourre encore à grands coups d'une brutalité calculée. Sous chaque assaut, elle geint doucement, comme une bête blessée... Le cou, frêle et gracile est solidement maintenu entre les mains de la brute... A intervalles réguliers, il lui laisse prendre une brève goulée d'air. Il faut qu'elle reste en vie. Qu'il puisse la sentir palpiter de souffrance. Surtout, ne pas la rater, comme *celle d'avant*, morte avant qu'il ait fini de la violer. D'un geste maladroit, il lui avait rompu les vertèbres cervicales.

L'homme ressort son sexe. Le préservatif est maculé du sang de la défloration. Il le retire, le noue et le met dans la poche de son pantalon. *Il ne faut pas le laisser sur place.* Puis, il se reboutonne. Ses gestes sont gauches... Il lui est nécessaire de retirer le gant de sa main droite... Pour cela, il doit desserrer son étreinte.

La prochaine fois, je mettrai des gants de latex, plus souples que ces gants de cuir.

La fillette comprend qu'il a fini. C'est le moment ! Son cœur bat à tout rompre. Elle a compris qu'il faut faire vite pour sauver sa vie ! Malgré la douleur qui lui perfore le ventre,

elle se coule entre le sol et le corps de son agresseur. Fol espoir ! Une brusque détente. La voilà dégagée. Quelques centimètres... Un mètre !

-Pas si vite !

L'homme la rattrape. L'empoigne avec brutalité !

-Je ne peux pas te laisser partir ! Tu me reconnaîtrais.

Il lui serre le cou. Elle se débat. Son corps est secoué de spasmes...

Puis plus rien.

Voilà. C'est là qu'il voulait en venir. La mort. Elle lui donne plus de plaisir encore que l'acte sexuel. Il la contemple un instant. Elle a les yeux grands ouverts. Des yeux remplis d'épouvante. Une trace bleue autour du cou... Son œuvre.

Il retourne à sa voiture : Il a prévu un plaid...

La jeune fille est encore souple. Il la traîne sur le plaid... Puis, il ôte les mouchoirs entassés dans la bouche, essuie avec un chiffon propre le cou, les cuisses, le pubis... *Ne pas laisser de traces ADN...*

Le plaid est enroulé autour du corps...

Il la soulève, la porte. Il a l'air de porter un simple paquet. *On ne peut pas deviner ce qu'il y a dedans.* Se dépêcher quand même, pour ne pas éveiller les soupçons. Il avait laissé le coffre ouvert, pour faire disparaître plus vite le *paquet*.

Il s'installe au volant. Tourne la clé, démarre.

Zut ! J'ai oublié...

La culotte. La culotte déchirée est restée sur place. *Quelle erreur grossière !* Il faut retarder le plus possible le travail de la police. Il court la ramasser, il la fourre dans sa poche. Demain, il faudra la brûler, avec le plaid... Inspecter le coffre. Il a fait bien attention, en posant son *paquet*, que les cheveux et la peau de la fillette n'entre pas en contact avec l'intérieur du coffre.

Faire bien attention : une erreur comme celle-là pourrait bien me valoir perpète.

Cette fois, il peut démarrer. Quitter les lieux le plus vite possible.

Ouf ! C'est fini...

Il s'arrache, roule en direction de la petite cité... Un panneau : Trécy le Comte, ville fleurie. Le centre ville est animé. On peut dire gai... Personne ne sait encore... Quelques ménagères portant des cabas s'activent, un homme en bleu de travail sort de la boulangerie, une baguette à la main... L'horloge de bord marque 11 heures 22. Dans un peu plus d'une demi-heure, les gens commenceront à quitter leur travail, ateliers et bureaux se videront. Les écoles aussi... Pour l'instant la circulation est encore fluide.

L'homme roule prudemment. Sa berline de luxe se remarque déjà assez... Ne pas risquer un accrochage, surtout si près. Sa plaque minéralogique montre qu'il n'est pas du département.

Ne pas freiner trop sec non plus : ce serait une catastrophe de se faire emboutir et de devoir ouvrir le coffre !

Un quartier pavillonnaire, avec ses maisons coquettes entourées de jardins. Il y a déjà des fleurs, des tulipes et des primevères, et un rayon de soleil donne à l'ensemble un aspect riant.

Il pense : *je suis peut-être passé devant chez elle...*

A l'angle d'une rue latérale, une jolie maison. Une femme est occupée à balayer son perron. Elle s'arrête quelques secondes pour regarder passer la belle voiture. *La ville est petite, elle connaît probablement la gamine... C'est peut-être même une parente... Qui sait ?*

Il sort de l'agglomération. Il peut accélérer. Suivre les panneaux bleus : direction l'autoroute A6

11 heures 31.

A midi, la maman rentrera du travail et constatera que sa fille n'est pas rentrée. L'attente commencera. D'abord l'irritation. « *Qu'est-ce qu'elle fiche ?* ». Puis l'angoisse qui monte.

L'homme imagine la table mise, les assiettes, les couverts, les verres... Les serviettes entourées de leurs ronds. Le pain sur un coin de la table. Le frichti qui mijote dans la cuisine. La mère qui effectue d'incessants va et vient entre la fenêtre et la cuisinière. « *Pourquoi est-elle en retard ? D'habitude, elle rentre tout droit à la maison.* ». Elle a peut-être des frères et sœurs... « *Maman, on a faim !* »

On l'attend pour servir. S'ils savaient !

Voici le péage. L'homme ouvre sa vitre, prend un ticket. Il avait pris soin de retirer son badge de télépéage.

L'intérêt de l'autoroute, c'est de pouvoir s'éloigner très vite du lieu du crime.

11 heures 48.

Il roule paisiblement, à cent-vingt à l'heure.

Pour Claire, qu'il avait violée et tuée en milieu d'après-midi, l'alerte n'avait été donnée que vers vingt heures... Il était déjà rentré chez lui. Au journal télévisé, on avait montré les visages angoissés des parents. Le corps n'avait été trouvé que le lendemain.

A chaque bulletin d'information, le petit écran montrait la benne de gravats, où le cadavre avait été déposé. La jeune fille avait quinze ans. L'homme se souvient de la réaction indignée de son épouse. « *On devrait rétablir la peine de mort* », avait-elle dit. Lui, il avait acquiescé. Le soir, ils avaient fait l'amour.

L'homme revoit le corps de sa femme, qui se love contre lui et se tord sous ses caresses. Une belle femme, dans la maturité de la quarantaine. Des traits fins, un corps parfait. Une amoureuse ardente... Après de longs préliminaires, il lui avait sucé la vulve. Elle adore. Il croit entendre encore ses petits cris de ravissement. Par jeu, elle faisait mine d'être choquée d'une telle audace. Lui, il revoyait la vulve de Claire, d'où suintait un filet sanglant. Claire était vierge... Puis, il avait pénétré sa femme comme il avait pénétré Claire, il l'avait besognée vigoureusement avant de s'épancher en elle.

Englué dans ses souvenirs, il conduit comme un automate. Tout à coup, il se rend compte qu'il chevauche la ligne pointillée. Dans le rétro, un appel de phare impérieux le rappelle à l'ordre : une grosse voiture, lancée à toute allure, exige qu'il libère la voie de gauche. Encore un qui n'a que faire des limitations de vitesse. Un chauffard.

Que fait la police ?

La vulve. Maintenant, il revoit celle de la gamine inconnue. Qui n'a pas encore de nom. Cet organe le fascine.

Ne plus y penser. Conduire le plus normalement possible.

12 heures 45.

Maintenant, la mère est rongée par l'angoisse. Par le pressentiment que quelque chose de grave va peut-être se produire. Elle tourne dans sa maison, elle voudrait protéger sa fille, mais elle est impuissante. *Téléphoner à la police ? Pas tout de suite... Elle est peut-être simplement chez une copine... Un quart d'heure encore... Non, cinq minutes... Si au moins je savais où elle est ! Quand elle rentrera, je lui passerai un savon !* Elle a servi ses autres enfants : pommes de terre et steak haché... Elle-même, elle ne peut rien avaler : elle est nouée.

Il a pris l'autoroute dans la direction opposée à celle qui le ramènerait chez lui. Il faut trouver un endroit pour dissimuler le corps. Chercher à égarer le plus possible les enquêteurs... Il sait que, lorsque le cadavre sera découvert, ils mettront le « paquet » pour retrouver l'assassin.

Surtout qu'on en est déjà à la troisième victime. Toujours le même protocole : viol, meurtre, transport et dissimulation du corps.

L'opinion publique va s'alarmer ! « *La France a peur !* » avait dit un journaliste, lors d'une précédente affaire criminelle, déjà lointaine. Chauffées par la presse, les autorités policières feront pression sur leurs limiers pour obtenir rapidement des résultats. Le préfet, le procureur, voire même le ministre de l'intérieur vont se succéder à la télé pour exiger que le criminel soit traqué sans relâche et mis hors d'état de nuire.

La première, c'était Myriam... Elle rentrait chez elle après le lycée. Il était 17h30, mais en décembre, il fait déjà nuit. Il l'avait longuement suivie. Puis, dans une ruelle déserte où elle était obligée de passer, il l'avait soudain abordée. Facile. Elle était paralysée par la peur et n'osait même pas crier. Il n'avait eu qu'à la pousser dans un terrain vague pour lui faire son affaire. Après avoir hâtivement dissimulé le corps sous quelques cageots qui se trouvaient là, il était revenu avec sa voiture pour le charger et l'emmener loin de son forfait. Un risque, mais un risque payant, car le cadavre pouvait être rapidement découvert.

C'est bien pour elle qu'il avait pris le plus de risques. Un débutant ! *Un bleu...* D'abord, c'est le crime le plus proche de son domicile : à peine vingt cinq kilomètres de chez lui. Il n'avait même pas utilisé de préservatif. Il se souvient aussi des marques de pneus qu'il avait laissées dans la boue du terrain vague... *Pas le temps de les effacer !* Comme il était déjà tard, il lui avait fallu enterrer le corps dans un petit bois, pas très loin, après seulement une dizaine de minutes d'autoroute... Il était rentré chez lui, avec les vêtements maculés de terre. Il se souvient de s'être faufilé à l'étage pour se changer à l'insu de sa femme, et pour laver ses mains souillées... *Sur la pointe des pieds !* Heureusement, elle regardait la télé, dans le salon.

Le lendemain, il avait nettoyé sa voiture. Surtout les roues. Puis, profitant d'une absence de sa femme, il avait brûlé dans l'insert du salon ses vêtements de la veille, et tout ce qui avait un rapport avec le crime. Les semaines suivantes, il les avait passées dans l'inquiétude, s'attendant à chaque instant de recevoir la visite des policiers... Avec l'impression de jouer à un jeu de hasard, une sorte de monstrueuse roulette, où on misait sa liberté sur tapis vert. Pour gagner la vie d'une victime innocente.

Cette fois là, la chance était avec lui. Le corps n'avait été découvert que dix jours plus tard, en état de putréfaction avancée. Le sperme était inexploitable pour une recherche ADN.

La police était *sur les dents*. Au bout de quelques semaines de recherches intenses, il lui avait bien fallu diminuer les effectifs qui travaillaient sur ce crime pour les réaffecter à d'autres affaires... Mais l'homme avait senti le vent du boulet. Il s'est tenu tranquille pendant plus de deux mois, se contentant de réfléchir à un protocole infailible pour passer en dehors des mailles du filet. Chaque erreur était passée au crible d'une réflexion approfondie, qui envisageait tout événement inopiné, tout aléa pouvant survenir, afin de disposer d'un correctif efficient. Un organigramme. Le crime en algorithme.

La peur. Non pas la peur de la prison ou de l'opprobre, mais la peur du joueur qui ne veut pas perdre.

Cinq. Il m'en faut cinq, comme Jack l'Eventreur.

L'homme voue une admiration sans bornes à ce fantôme de la nuit, le sanguinaire tueur de femmes qui ne s'est jamais fait prendre, et qui finalement s'est évanoui dans le brouillard. Inconnu. Inconnu à jamais. Il ne reste, sur son identité que de vagues suppositions.

Cinq. Après, je m'arrêterai définitivement. Comme lui.

13h52

L'heure du repas est passée. L'homme commence à avoir un peu faim. Mais il ne veut pas s'arrêter sur une aire pour se restaurer. Trop de perte de temps. Il voudrait bien rentrer chez lui en fin d'après midi, une fois son *travail* accompli. Pour cela, il lui faudra refaire en sens inverse tout le chemin parcouru, soit près de quatre cents kilomètres.

14h07

L'homme n'a pas mis la radio... Son imagination travaille, bâtit un scénario.

La petite, il le sait, n'est pas rentrée chez elle pour manger. *Elle est dans son coffre*. La maman n'a rien pris, elle non plus. Elle a téléphoné fébrilement au collègue et aux copines de sa fille... Elle a prévenu son employeur qu'elle ne viendrait pas, que sa fille a *disparu*. Peut-être a-t-elle déjà appelé la police ?

Souffrance atroce ! Ne pas savoir où elle est. Ni ce qui lui est arrivé. Ne pas savoir si elle souffre... Si elle a peur. Ni même si elle vit encore... Torture abjecte qui troue le cœur, qui dévore l'âme... Supplice qui va se prolonger jusqu'à...

Une bouffée d'orgueil. Oui, l'assassin ressent une bouffée d'orgueil ! Il se sent pareil aux dieux, ou aux démons qui jouent avec le chagrin des hommes !

Claire...

Claire est sa préférée...

Il revoit, sur l'écran de la télé, les parents de Claire. Effondrés. Perdus de douleur. S'appuyant l'un sur l'autre pour ne pas tomber. N'ayant même plus la force de maudire le tortionnaire de leur enfant. Leur tortionnaire, à eux aussi... Ils viennent de reconnaître le corps martyrisé, sale, sanglant, dénudé pour l'ignoble souillure, à moitié recouvert de gravats. La télé ne l'a pas montré, il y a quand même des limites, mais le criminel se souvient très bien.

14h 38

Une aire à 3000m. Une de ces aires dépourvues de restauration et de commerces. Un parking, plutôt, équipé seulement de toilettes et de quelques tables de pique-nique.

L'homme décide de s'arrêter. Il va soulager sa vessie, et manger quelques barres de céréales. Il a tout prévu, même une bouteille d'eau minérale pour éteindre sa soif. C'est qu'il faut tenir le coup. Un dur travail de *terrassement* l'attend : pelle et pioche sont dans le coffre, sous le plaid et *ce qu'il contient*... Il les y a mis le matin, avant de prendre la route. Il connaît un petit bois, à une trentaine de kilomètres. Loin de toute habitation, sûrement désert à cette heure-ci...

Exactement ce qu'il faut.

Il sort du chalet de nécessité, en refermant sa braguette. Un puissant soupir se fait entendre : le bruit d'un frein de poids lourd.

C'est un semi de trente tonnes qui vient de s'arrêter, à cinquante centimètres à peine de la malle arrière de sa berline.

Sur la bâche bleue foncée, il peut lire : LEON FRANKY, en lettres énormes, de couleur orange. Puis, en dessous, en plus petits caractères : LOGISTICS.

Le con ! Il a failli m'emboutir !

Le chauffeur est descendu : il va pisser, lui aussi.

Dès que l'intrus est entré dans l'édicule, l'homme sort de la boîte à gant le préservatif usagé, enveloppé dans un mouchoir de papier. A l'intérieur, il y a son ADN, et à l'extérieur, celui de la victime. Un indice capital pour la police scientifique ! Une preuve incontestable. *Surtout, ne pas le laisser dans la voiture.*

Au bout de l'espace herbeux où se trouvent les trois tables de pique-nique en bois, il y a une poubelle destinée aux déchets. Il va y jeter la capote. Qui donc ira là chercher là, à plus de cent kilomètres du lieu de l'enlèvement, et loin aussi de l'endroit où le corps sera déposé ?

Puis, il se rassoit dans sa berline, portière ouverte, jambes dirigées vers le trottoir... Il mastique longuement plusieurs barres de céréales. Trop sucrées. Un peu écœurantes. Mais il faut faire le plein d'énergie : ne pas risquer l'hypoglycémie. Demain, il mangera mieux.

Pourquoi n'irait-il pas au restaurant avec sa femme ? Un projet. L'homme avale un verre d'eau dans un gobelet en plastique puis repart.

La phase la plus dure de la journée l'attend. Presque aussi risquée que l'agression du matin.

Doucement. La sortie numéro 13 n'est plus très loin. Ne pas la rater : il faudrait faire demi-tour.

Les gendarmes ? Peut-être recherchent-ils déjà la gamine. La principale du collège, désolée, a répondu à la maman : « *votre fille a été portée absente cet après-midi.* ». Celle-ci, est allée signaler la disparition de son enfant. Maintenant, seule dans sa maison, elle se ronge les sangs en attendant qu'on la retrouve.

Sortie 13. Fort Ligny. 2000m.

Il n'ira pas jusqu'à la bourgade. Le petit bois est avant, à 2 km de la sortie.

Clignotant. Arrivé devant la guérite, l'homme présente son ticket à l'employé du péage, et règle avec un billet de vingt euros.

Ne pas utiliser de carte bleue aujourd'hui !

Un jeu. Un jeu stupide et cruel. Déjouer toutes les méthodes de recherches de la police.

L'homme est un habitué des émissions de télé où on décortique les faits divers, les crimes en particulier. Il est parfaitement au courant des méthodes des enquêteurs, dont il

admire la sagacité autant que la ténacité. Le flair ? Il résulte naturellement du progrès combiné des sciences les plus pointues, interconnectées par l'ordinateur. L'exploitation des indices les plus ténus de la scène de crime, le travail de fourmi qui permet de mettre en perspective des milliers de données, tout cela finit généralement par payer. Il ne reste que peu de chance au criminel. Il le sait. Pour ne pas être suivi à la trace, il s'est abstenu d'utiliser son portable, il a opéré loin de chez lui, il a déplacé les corps, il les a frottés avec un mouchoir propre pour effacer tout dépôt... Demain, il faudra brûler, avec le plaid, la culotte ramassée sur le lieu de crime. Et ses vêtements aussi. Nettoyer la voiture : chaque grain de poussière, le plus petit brin d'herbe, la moindre trace de boue pourrait faire de lui un suspect.

Les flics, pense-t-il, ne sont pas à la veille de faire la relation entre moi et ces crimes ! Je ne connaissais pas ces filles, je n'habite pas dans la localité où elles ont été enlevées, et je n'ai pas non plus de lien avec l'endroit où les corps ont été découverts.

Je resterai impuni, comme Jack l'Eventreur, un fantôme insaisissable, une figure légendaire du crime !

La plupart des sérial killers sont des minables... Enfance malheureuse, en proie à la violence des adultes et parfois d'une société injuste, abusés sexuellement, ils reproduisent sur les autres ce qu'ils ont eux même subi. Des pauvres types qui traînent leur misère, chômage, alcoolisme, désordres intellectuels ou psychiatriques... Impuissance, parfois, comme dans ce film... j'ai oublié le titre... Ah, oui, ça me revient : *Maigret tend un piège*. Etrange : un impuissant qui s'en prend aux femmes. Les femmes paient un lourd tribut aux sérial killers.

Moi, se dit l'homme, rien de tel. Je n'ai rien d'un marginal, je suis un héritier. J'ai été élevé dans les meilleures conditions par des parents aimants, jouissant d'un bon statut social. J'ai fait de solides études, ce qui me vaut d'exercer aujourd'hui une profession libérale, prestigieuse et lucrative... Dissimulant sous le masque mes instincts pervers et ma cruauté, j'ai pu obtenir le respect de tous, l'amitié de nombreuses personnalités en vue, et même l'amour d'une femme. Je suis marié, j'ai deux enfants. Je suis un bourgeois !

Comme Jack.

On a soupçonné un acteur, un chirurgien connu, et même un prince ! Sans pouvoir rien prouver. Lorsque l'assassin et la victime n'ont aucun point commun, l'enquête devient particulièrement difficile!

Comme Jack, se promet-il, j'arrêterai brusquement mes forfaits. Et dans mon cas non plus, on ne pourra rien prouver. Comme lui, je laisserai à la postérité un œuvre achevée, un fidèle portrait d'épouvante et d'horreur, où chacun pourra reconnaître les bas instincts de l'homme.

Un panneau annonce : « Forêt domaniale de Fort Ligny »

La berline longe le bois. Il n'est pas clos, mais pas très étendu non plus. De place en place, on peut voir entre les arbres la trouée rectiligne d'une allée cavalière. Elles sont interdites aux véhicules et fermées par une barrière. Toutefois, lors d'une précédente visite l'homme a repéré que l'une d'elle est libre d'accès, la barrière ayant été retirée pour des travaux forestiers.

Il clignote à droite. Le bas côté sablonneux lui permet de se garer. Il est juste devant l'allée, ce qui va lui permettre de descendre inspecter les lieux pour s'assurer que la voie est libre.

Un bruit de moteur. Un poids lourd. Il l'aperçoit dans le rétro. Zut ! Il ne faut pas qu'on remarque qu'il s'est arrêté à cet endroit. Il redémarre, embraye, roule doucement. Il va se laisser doubler puis il fera demi-tour.

Dans son rétro, il peut voir le camion clignoter à son tour et s'arrêter sur le terre-plein sableux. L'homme s'arrête de nouveau, roule dans l'herbe. Heureusement, quelques buissons touffus dissimulent la luxueuse berline, trop voyante.

Il doit absolument se débarrasser du corps. Il faut donc prendre quelques risques.

Courbé en deux pour ne pas se faire voir, il parcourt en deux minutes à peine la distance qui le sépare de l'allée cavalière. Accroupi, tapi dans l'ombre d'un bosquet, il observe le camion. C'est un semi de l'entreprise de transport « LEON FRANKY LOGISTICS ». Il reconnaît la bâche bleue et les grandes lettres orange.

Le même ?

Un instant, il a l'impression d'avoir été pris en filature. Non, c'est idiot. Ce n'est pas le même chauffeur : celui qui vient de descendre porte un blouson de cuir avec un col en mouton et deux poches de poitrine, fermées par des fermetures éclair... Un blouson d'hiver. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-on suivi ? Qui pourrait deviner le contenu de son coffre ?

Le chauffeur du camion parcourt quelques mètres puis s'arrête, face à un arbre, pour pisser. Ouf ! Cela fait, il remonte dans sa cabine, et repart. Le semi passe devant la berline, à demi dissimulée par les fourrés. L'homme fait demi-tour et s'engage enfin dans l'allée forestière...

Il roule doucement, pratiquement sans bruit.

Lors d'une précédente visite, il avait repéré, sur la droite, une clairière... A une centaine de mètres environ de la route. Des bûcherons ont abattu des arbres. Des rondins sont entassés au centre de la clairière et attendent d'être enlevés. C'est probablement la raison pour laquelle la barrière a été ôtée.

Il sait qu'après avoir traversé la clairière, il trouvera une zone de terrain assez meuble, et même un peu fangeux, couvert de feuilles mortes et d'humus... Et aussi un tas de branchages, de quoi faire facilement une tombe.

Voici la clairière. Hélas, elle est occupée. Un couple d'amoureux. Il ne manquait plus que ça ! Il ne faut pas qu'ils remarquent la berline. L'homme décide de rouler au-delà de la clairière, suffisamment loin pour être hors de vue. Heureusement, ils sont trop occupés à roucouler pour surveiller ce qui se passe autour d'eux.

Soudain, le voilà nez à nez avec une petite Renault, sans doute la voiture des deux jeunes gens... L'étroitesse de l'allée ne permet pas un croisement. En maugréant, il repart en marche arrière, avec d'innombrables précautions, prenant garde de ne pas accélérer trop bruyamment. Enfin, il trouve, sur sa gauche, une trouée permettant le passage d'une voiture sur quelques mètres. Assez, pense-t-il pour la dissimuler... Il avance prudemment. Il entend le frottement d'un buisson d'épines sur sa carrosserie. Il peste. *A cause de ces cons, je vais rayer ma peinture !*

Pour tout arranger, les feuilles vont se coller aux roues. Les sculptures des pneus resteront imprimées dans la boue. On verra tout de suite qu'un véhicule a stationné à cet endroit. Des pneus spéciaux, qui ne sont montés que sur des voitures haut de gamme...

Maintenant, il lui faut attendre que les deux amants aient terminé leur petite affaire. Quelle stupide perte de temps !

En attendant, il retourne à la clairière. Malgré lui, il lui faut jouer les voyeurs, les observer pour être à pied d'œuvre dès leur départ. La femme est allongée sur l'herbe, elle écoute son amant qui lui parle. Elle rit. Elle est blonde, frisottée. Un rayon de soleil tombe sur ses cheveux. Un flot de lumière.

Stupidement, l'intrus pense au nimbe d'une sainte, sur un vitrail d'église...

Pris d'une fougue soudaine, l'amoureux a dégrafé le corsage de sa belle. Puis le soutien-gorge. Celle-ci proteste bien un peu, mais c'est surtout pour attiser le désir de son partenaire. La femme est jolie. Elle a une belle poitrine : deux seins ronds et fermes, avec de larges aréoles presque violettes et des mamelons déjà dressés. La bouche du jeune homme fait la navette entre le visage de l'aimée et ses deux rondeurs d'albâtre.

Tapi dans un fourré, l'homme ronge son frein.

Arrête de la mignoter ! Baise-la. Et foutez le camp tous les deux.

Mais dans la clairière, on prend son temps. De longs baisers s'échangent. L'homme peut les entendre, ils sont clairs et francs, comme une sonnerie de cloches. Enfin, le galant retrousse complètement la jupe de sa compagne et lui enlève sa culotte. Il baisse aussi un peu son jean. L'espace d'un instant, l'homme peut apercevoir la bite dressée, prête à bondir.

Enfin ! Dans quelques minutes, ils auront fini. Ils partiront...

L'homme ne bande pas, malgré le spectacle de la femme déculottée qui s'offre. Il observe sans émotion les cuisses nues et fuselées qui s'écartent pour la pénétration... Il perçoit sans nullement s'exciter les mots torrides, un peu cochons, qu'elle dit à celui qui la chevauche, qui la bourre à grands coups de cul. Soudain, elle pousse un cri strident et, dans un mouvement convulsif des bras, elle attire contre elle son doux chevalier, comme pour se fondre en lui.

L'orgasme. Les images se bousculent dans la tête de l'assassin voyeur. Les yeux pleins de terreur de la gamine, la capote pleine de foutre qu'il jette... Toute la souffrance qu'il vient de répandre. Les deux visages du sexe se regardent, l'un grimaçant, l'autre séraphique.

Les deux amants restent un moment l'un sur l'autre, tendrement enlacés. La femme garde en elle celui qui vient de lui donner son plaisir. Quant à lui, il la bécote en tout endroit où sa bouche peut se poser : sur les lèvres, les yeux, les oreilles, les seins, les cheveux... Ils échangent des paroles douces, un peu niaises, qui font tant de bien à dire comme à entendre.

L'homme fulmine en silence.

Ça n'en finira donc jamais ?

Enfin, le soleil décline, cesse d'inonder la clairière. En ce début de printemps l'air devient plus frais.

L'après-midi est bien entamée.

Le jeune homme se relève le premier et rajuste son pantalon. La femme l'imité, remet sa culotte et rabat sa jupe. Ils se tiennent par la main, échangent encore quelques paroles et quelques fou-rires...

La petite Renault démarre. Enfin !

L'homme sort de sa cachette. Il n'ose pas déplacer de nouveau sa voiture, pour ne pas multiplier les marques. Pour éviter, aussi, tout dégât sur la carrosserie, toute trace qui pourrait l'incriminer, si d'aventure l'enquête remontait jusqu'à lui. Il soulève le plaid, prend les outils... Il retrouve facilement l'emplacement de terre meuble, et commence aussitôt à ramasser les feuilles mortes.

Avec sa pioche, puis sa pelle, il ne lui faut guère plus d'une heure pour creuser un trou d'un mètre cinquante de long sur soixante centimètre de large. D'une profondeur de soixante-dix environ : il n'est pas nécessaire d'enterrer profondément. Il y déposera le corps, à-demi recroquevillé...

Bien sûr, ce long travail présente un certain risque. Mais s'il parvient à le faire sans être vu, il sera tranquille. Le cadavre ne sera découvert que longtemps après, au moins plusieurs jours, et loin de chez lui. Le temps pour lui de tout faire disparaître... Mais le temps aussi, de brouiller les souvenirs des témoins éventuels, qui auraient aperçu cette luxueuse automobile inconnue dans le village où a eu lieu l'enlèvement.

L'homme est en sueur. Il dépose près de sa voiture ses outils souillés de terre. Il soulève le plaid *et son contenu*. Elle paraît bien plus lourde que ce matin. Il est obligé de la serrer contre lui, comme une bien-aimée... Il a une bonne cinquantaine de mètres à franchir avec son fardeau. A plusieurs reprises, il trébuche sur des racines... Il est à deux doigts de tomber, avec son *paquet*. Qu'il devra alors ramasser. Enfin, le voilà au bord du trou. Il déroule précautionneusement le plaid, le corps tombe dans la fosse, sur le côté, dans la position prévue.

La pelle ! Il retourne chercher la pelle. Il rebouche le trou à larges pelletées. Puis, il frappe le monticule formé du fer de sa pelle, pour le compacter, et pour diminuer la surépaisseur formée. Il lui reste à replacer les feuilles mortes.

Il a presque fini.

Il remarque alors un tas de branchages, que des bûcherons ont laissé là, semble-t-il. Une idée ! Il suffit de déplacer quelques branches, de les mettre au-dessus de la tombe pour que celle-ci soit moins apparente encore. Il remet ses gants. *Ne pas laisser de traces...* Il déplace environ la moitié des branches, choisissant les plus légères. Pas toutes, bien sûr, pour ne pas mettre en évidence le déplacement.

17h53.

Cette fois, il a fini. L'endroit semble normal : il y a deux tas de branchages. Le petit monticule de terre et de feuilles a disparu. Il marche à reculons, effaçant au fur et à mesure la marque de ses pas. Le mieux possible, en tassant avec le fer de sa pelle.

Il range ses outils dans la malle arrière. Le plaid est maculé d'une petite tache de sang. Peu importe, puisque demain il sera brûlé. Autrement, le corps n'a eu aucun contact avec l'intérieur du coffre... La petite culotte est là aussi, dans un sac de plastique de supermarché. Il faudra détruire tout ça, le plus vite possible. Nettoyer les outils : les enquêteurs peuvent expertiser la terre, savoir de quelle endroit elle provient...

Il faut les contrer.

L'homme joue. Il veut gagner.

Il tourne la clé de contact, commence à reculer doucement vers l'allée cavalière...

Il renonce à effacer les traces de pneus. Il faut bien laisser quelques cartes à l'adversaire ! Gagner n'aurait aucun sens, avec un jeu totalement verrouillé !

D'ailleurs, il est trop tard. Même par l'autoroute, il a plus de quatre heures de trajet. *Ne pas rentrer trop tard, pour ne pas éveiller les soupçons de sa femme.* Il lui avait vaguement parlé d'une réparation, sur le toit de leur villa en bord de mer. D'un artisan, qu'il avait convoqué pour cela. Mais la distance n'est pas si grande. S'il rentre après 22 h, il

n'échappera pas à une batterie de questions. Il veut mieux éviter d'accumuler des mensonges...

Il prend le ticket que lui octroie la machine.

La jauge est presque à zéro. Il doit faire le plein. Naturellement, il a prévu de *régler en espèces*... Il repart.

18h12

Il allume l'autoradio.

03

Vendredi 10 avril 2015

Retrouvailles

Une devanture de marbre clair avec deux grandes vitrines. Des mannequins de plastique présentent des robes, des vestes, des manteaux. A côté, quelques pulls sont étalés dans un savant négligé avec, au milieu, des écharpes et des accessoires, ce qui achève de composer une sorte de nature morte bigarrée, qui se veut le reflet du monde chatoyant et futile de la mode. Et réalité, cet étalage est surtout destiné à donner une idée de ce que la maison peut proposer à ses clientes, à tenter les femmes qui passent fortuitement sur le trottoir, en allant faire les courses ou en se rendant au travail.

La passante jette un œil, et elle se dit qu'il faudra revenir. Absolument revenir. Ne serait-ce que pour voir.

En ce début d'avril, les vitrines sont déjà décorées en printemps. Des rangées de petites fleurs en plastique, écloses sur des touffes d'herbe de la même matière. Pâquerettes blanches, rameaux, guirlandes de fleurs... Anaïs regarde, s'amuse de découvrir, au milieu des vêtements un nid de paille garni d'œufs... Il y a du soleil, et, malgré la trentaine qui approche, elle se sent gaie comme une toute jeune fille

Cependant, il fait encore un peu frais lorsque le vent se lève. C'est la première fois de l'année qu'elle sort avec les bras nus. Elle frissonne.

Corinne la prend par le bras.

-Entrons, dit-elle.

-Je n'ai pas trop les moyens, proteste Anaïs en souriant.

-Regarder ne coûte rien, répond Corinne, en poussant la porte.

Elles s'étaient rencontrées un quart d'heure plus tôt, dans une rue de Saint Sixte. Cela leur arrivait de temps à autres, ce qui leur donnait l'occasion de bavarder un peu et d'évoquer les souvenirs de leur adolescence...Mais cette fois, Corinne lui avait proposé de « faire les boutiques ».

Elle avait accepté, proposant d'admirer les vitrines la rue principale du village, sans nécessairement acheter. Arguant qu'on ne trouverait rien dans ce bled de ploucs, Corinne l'avait entraînée, à bord de sa Renault, jusqu'au centre de Lyon.

Une vendeuse vient vers elles. Mise élégante, maquillage impeccable, et sourire commercial, mais toutefois gracieux.

-Sido n'est pas là ? demande Corinne.

Tandis que la vendeuse s'éclipse à la recherche de ladite Sido, Corinne explique.

-C'est la patronne. Elle me connaît bien : je viens tous les jeudis.

Anaïs persifle :

-Pour meubler ton temps libre ?

Corinne, après son mariage, avait démissionné de son poste d'enseignante.

-C'est un passe-temps comme un autre, tu sais. Pour moi, la mode est une passion : je suis au courant de toutes les nouvelles tendances...

-Moi, répond Anaïs avec un sourire, comme passe-temps, j'ai mes copies.

Prisonnière d'un métier peu valorisant, dans un collège aux murs gris, parmi des collègues ternes et aigris, en butte à des élèves paresseux et mal embouchés, et à un directeur plein de morgue, elle lui envie parfois sa liberté, plus que son aisance matérielle.

-On n'est pas obligées d'acheter, insiste Corinne. Bien sûr, il m'arrive de craquer.

-Tu as de la chance. Moi, je ne peux pas me le permettre : tu sais ce qu'est un salaire de prof.

D'un revers de main, Corinne balaie cet argument dérisoire :

-Tu peux quand même faire chauffer la carte bleue.

-Pas trop. Il y a les autres dépenses : le loyer, les factures... et la bouffe !

-Les factures et la bouffe ? C'est l'affaire de ton mari. Il faut bien que les hommes nous servent à quelque chose.

Anaïs se renfrogne. Elle n'aime pas que Corinne parle de son « homme ».

-Eric est très généreux. Mais mon devoir est de l'aider pour les dépenses matérielles.

A la fin du mois, on est parfois dans le rouge. Même sans faire d'extra.

Corinne ironise :

-Amoureuse, alors ?...

Cet amour pour un homme lui semble aberrant.

-Oui, revendique Anaïs. Amoureuse. Il est adorable, tu sais, je suis une femme choyée.

Une dame arrive, grande, avec un peu d'embonpoint, entre deux âges

-Voilà Sido...

Corinne et Sido s'embrassent : un baiser sur chaque joue. Puis la commerçante salue Anaïs. Plus froidement, comme une cliente ordinaire.

-Je te présente Sidonie. Nous sommes devenues de vraies amies.

Celle-ci enveloppe Anaïs d'un regard dévalorisant : sa mine de petite employée habillée par « La Redoute » ou les « Trois Suisses » ne lui dit rien qui vaille. De ce côté-là, aucun espoir de bonne affaire. Elle se tourne vers son habituée :

-Toujours pimpante, chère Corinne. Toujours à la dernière mode.

-Bien sûr. Pour rien au monde je ne sortirais sans respecter les codes en matière de vêtement ou d'accessoire. J'aurais l'impression que tout le monde me regarde, et que mon manque de moyens est écrit sur ma figure...

Anaïs ne dit rien. Tout à l'heure, en sortant de chez elle en petite jupe noire de voile fluide, portée avec un sweat-shirt de coton rose brodé, à manches courtes, elle se sentait printanière et jolie... « *Tout te va* », lui avait dit son époux, en remplissant le bon de commande d'une société de VPC, « *tu es si mignonne !* », avait-il ajouté en signant le chèque d'un montant modique. Dans ce beau magasin, au vu des prix affichés sur de minuscules étiquettes, elle ne se sent pas à sa place.

-Je vous laisse regarder ? demande la commerçante.

-Naturellement, répond simplement Corinne. Mais je ferai peut-être appel à vous pour me conseiller. Votre goût est si sûr !

Les « codes » de la mode sont parfois si stricts que le concours d'une experte peut s'avérer nécessaire !

Corinne a sorti d'un portant une robe de dentelle qu'elle place devant elle pour voir si la taille lui convient, et pour se faire une idée de l'effet que cette robe fera sur elle.

-Qu'en penses-tu ?

-Elle te va bien, répond Anaïs.

Le prix, plusieurs centaines d'euros, lui donne le tournis.

-C'est tout ce que tu trouves à dire ?

-Une robe très romantique, intervient Sido. Pour un souper en amoureux. Vous êtes toute fine, vous pouvez tout à fait vous le permettre.

Corinne fait la moue.

L'autre insiste :

-Un souper aux chandelles, en tête à tête avec votre époux ? La Saint Valentin en plein été, dans la tiédeur du soir...

-Bon, coupe Corinne. Je verrai.

Il faut bien la faire acheter ! La commerçante fait l'article, fouille dans un portant. Elle propose :

-Une jolie veste pastel ? Un must, ce printemps

Corinne la met sur ses épaules, sans passer les manches.

-Elle vous va à merveille. On dirait qu'elle est faite à vos mesures.

-Elle est très belle, dit Corinne, visiblement tentée.

Anaïs observe son amie, sans piper mot. Un peu éblouie. Sidonie propose encore :

-Et pour porter avec, un jean ! Un jean, ça va avec tout. Un denim pâle, un peu délavé, avec des broderies... Qu'en pensez-vous ?

Elle présente le vêtement sur sa cliente, superpose les étoffes. Contraste des couleurs, bleu contre rose. Contraste du coton rêche du pantalon avec le tissu presque soyeux de la veste...

Corinne reconnaît :

-Il est beau.

-Remarquez bien : c'est un *slim*. Il va mouler vos cuisses, et mettra en valeur votre stature longiligne. Très évasé aux chevilles

-Un vrai pattes d'eph !

-Exactement. Tout le charme du vintage. Surtout avec les broderies, en bas.

Corinne observe les larges fleurs blanches, surpiquées sur les « pattes d'eph »

-Super ! s'enthousiasme-t-elle. *Incontournable !* On ne peut pas s'en passer.

-Avec, je vous conseille les talons compensés. De jolies sandales en velours rose, assorti à la veste. Avec un gros nœud. Coquet et décontracté.

-J'en ai vu dans la vitrine, chez Martin, à deux boutiques d'ici. Exactement la couleur de la veste.

-Oui, je sais qu'il en a. Mais dépêchez-vous : elles partent vite. Il m'a dit qu'elles se vendent comme des petits pains.

-Dès demain, je fonce.

-Même avant. Ne tardez pas : toutes les femmes en sont folles.

-Merci de me prévenir. J'irai tout de suite en sortant. Ça ne te gêne pas, Anaïs ?

Anaïs est abasourdie. Un peu envieuse, aussi. Ces vêtements son vraiment beaux. Sans le vouloir, elle les imagine sur elle : ils ressortent, lui donnent une présence, alors que ceux qu'elle porte semblent l'effacer.

-Ça ne me gêne pas du tout, dit-elle néanmoins, résolue à patienter pendant les emplettes de son amie... Quitte à ne rien faire d'autre de l'après-midi, voire même à sacrifier le thé qu'elle comptait siroter en sa compagnie, à la terrasse de l'établissement le plus élégant de Saint Sixte. C'est cela, l'amitié : on supporte avec patience les travers de l'autre...

-Le jean, vous l'essayez ?

-Certainement ! Il faut vérifier que mes fesses vont y entrer !

Corinne se précipite vers la cabine d'essayage, le visage rose d'excitation.

-Allons ! proteste Sidonie, en riant. Vous êtes svelte. Vos fesses, beaucoup de femmes vous les envieraient.

Corinne disparue en cabine, Sido se tourne vers Anaïs.

-Et vous, Madame, vous ne trouvez rien qui vous plaise ?

-J'ai ce qu'il me faut, répond doucement Anaïs, qui ne veut pas avouer la modicité de son budget. Je ne suis venue que pour accompagner mon amie.

-Une jupe crayon ? propose la commerçante. Pas chère... Et puis, en tant que nouvelle cliente, je vous fais 10%.

Corinne reparaît. Toute fière de son nouveau jean, qui donne à son postérieur un aspect rebondi.

-Non, dit-elle d'un ton péremptoire. Ce qu'il faut à mon amie, c'est cette belle robe fluide.

-La « *Pablo Zingaro* » ? Elle est superbe. En soie blanche imprimée... Une classe ! Votre amie a raison : cette robe vous rendra irrésistible.

Les yeux d'Anaïs s'emplissent de panique. *Pablo Zingaro* est une « griffe » particulièrement chère. Corinne remarque son embarras.

-Essayer ne coûte rien, dit-elle. Je veux voir l'effet que cette robe produit sur toi.

Sidonie susurre :

-Je maintiens mon offre : dix pour cent de réduction. Une affaire pour un si bel article.
Et cela me laisse quand même une belle marge !

-Je rentre avec toi dans la cabine : je vais t'aider à la passer.

Dans l'étroite cabine, prévue pour une seule personne, Anaïs a du mal à bouger. Sans l'aide de Corinne, elle ne parviendrait pas à ôter son sweat et sa jupe. Lorsqu'elle est en petite tenue, elle voit son amie tirer convulsivement sur le rideau pour masquer complètement tout espace libre.

-Ce n'est pas raisonnable, murmure-t-elle. Cette robe dépasse cinq cents euros.

Pur toute réponse, Corinne l'attire contre elle et l'embrasse. Un long baiser pulpeux, bouche contre bouche...

Ce n'est pas la première fois. A plusieurs reprises, leur amitié s'est muée en une tendresse fusionnelle. Mais c'était avant qu'elles soient mariées, l'une comme l'autre. Anaïs a la tête qui tourne, elle serre entre ses doigts l'étoffe fine et soyeuse de la robe qu'elle devrait acheter... Elle est douce, tout comme cette compagne d'enfance, qui l'enlace...

Corinne chuchote à son oreille :

-Tu seras magnifique dans cette robe !

Anaïs est tentée. Conquise. Pourquoi serait-elle condamnée à ne porter que des vêtements bon marché, dépourvus de classe ? Elle va céder... Une envie. Une pulsion. Elle gratifie son amie d'un baiser sur la joue

-Aide-moi à la passer.

Corinne avance sa main. La peau d'Anaïs est si douce ! Surtout à l'intérieur des cuisses... La jeune femme laisse faire. Elle ne dit rien. Mais, sous la caresse, son souffle devient plus profond, plus lourd... « *Elle veut bien* », pense Corinne, qui s'ehardit. « *Elle ne m'a pas oubliée. Elle m'aime toujours...* ». Sa main remonte. Soudain, sous la fine étoffe de la culotte, elle perçoit la forme du sexe. Un vertige la saisit, puissant, dévastateur.

Son cœur se met à battre avec violence. Cette vulve la rend folle ! Toute l'ivresse des amours d'autrefois remonte à la surface, et la submerge. Ne pouvant plus se contenir, elle se serre contre Anaïs, tout en intensifiant sa caresse intime.

-Pas ici. Pas ici, dit Anaïs, qui a violemment rougi. Si tu veux, on va chez moi.

Sans rien tenter de plus, Corinne l'aide simplement à passer la robe et à la boutonner sur le devant. Elles sortent enfin toutes les deux, encore roses d'émotion.

Un cri d'admiration les accueille :

-Vous êtes sublime !

Anaïs rougit jusqu'aux oreilles sous le regard de Sidonie. « *Miséricorde ! A-t-elle remarqué le manège de Corinne ? Peut-elle soupçonner ce qui s'est passé entre nous ?* ». Elle ne peut pas s'offrir cette robe et, dans un instant, elle sera obligée de la refuser. Ce qui ajoute encore à sa gêne.

-Regardez-vous dans le miroir, insiste Sido.

La robe lui va très bien. Une étroite ceinture souligne la finesse de sa taille, et le corsage met en valeur une poitrine merveilleusement proportionnée. La jupe, qui s'arrête au dessus du genou, laisse voir ses jambes délicatement pétries... Avec sa coupe élégante et simple, et la noblesse de sa matière, elle resplendit sur un corps sans défaut. Anaïs se voit transfigurée.

-Tu es si jolie ! chuchote Corinne à son oreille. Ta beauté *mérite* une telle robe.

Dans le miroir, elle peut voir son beau visage où demeurent des grâces d'adolescente. Ses yeux d'un vert profond, sa chevelure auburn aux reflets cuivrés, brillante et naturellement ondulée, ses lèvres pulpeuses rehaussées de vermillon... *C'est vrai que je suis belle...* Cette pensée lui arrache un sourire. Pourtant, elle sent son cœur battre trop fort, et son front sans ride s'est tapissé de fines gouttes de sueur.

Je suis encore plus belle que Corinne !

-Tu vois bien qu'elle te plaît ! insiste celle-ci.

Elle répond, à voix basse, pour ne pas être entendue par la commerçante :

-Tu sais bien qu'elle est trop chère pour moi.

-Je te l'offre, répond Corinne, toujours à voix basse. Tu es si belle dedans que ce serait un crime de refuser.

-Je ne peux pas accepter un tel cadeau, proteste Anaïs, la gorge sèche.

Cadeau ? Il n'y a pas de cadeau gratuit. Corinne sait bien que ce présent disproportionné, ravivera le lien particulier qui existait entre elles. Anaïs se sentira son obligée.

Elles avaient quinze ans lorsque tout a commencé. Corinne est tombée amoureuse de sa camarade, dont le charme et la féminité s'affirmaient chaque jour un peu plus. Elle n'ignorait pas qu'Anaïs avait du goût pour les garçons. Pourtant, un jour, ivre d'un désir contenu, elle avait tenté une première caresse. Anaïs ne l'avait pas repoussée...

Ces amours singulières avaient duré jusqu'à son mariage, malgré les aventures hétéro d'Anaïs, sur lesquelles elle fermait les yeux. Mais depuis son union avec Thierry, elles ne se voyaient plus que de loin en loin, sans même s'effleurer du bout des doigts.

Elle chuchote dans l'oreille de son amie :

-Ne t'en fais pas. C'est le chéquier de l'entreprise. Ça passera dans les frais généraux. On connaît bien le commissaire aux comptes, il est souvent invité chez nous. Il fermera les yeux !

En réalité, elle s'en fout que Sidonie l'entende. Elle n'est pas la seule à magouiller. *Un petit abus de bien sociaux, ça fait toujours du bien par où ça passe !*

-Le chéquier de l'entreprise ? s'étonne Anaïs

-Il faut bien que je me débrouille. Mon mari ne me donne que 2000 euros par moi pour mes dépenses personnelles. Une misère.

-2000 dit Anaïs songeuse, c'est le montant de mon salaire...

C'est le moment d'emballer les achats. Aidée par son employée, Sidonie plie la veste et le jean, les place soigneusement dans des sacs portant le logo du magasin. Anaïs s'est retirée dans la cabine pour ôter sa belle robe et remettre ses vêtements ordinaires.

Alors que Corinne remplit « son » chèque, Sidonie propose encore :

-Pour aller avec le jean, un magnifique sac Louis Vuitton, en denim, avec les initiales L et V en métal poli ? Un must, cette année...

-Je vous ai devancée, s'excuse Corinne. J'en ai déjà un.

C'était la veille, le jour de son rendez-vous avec Roger. Un achat qu'elle n'a pas encore avoué à son mari. Avec ceux d'aujourd'hui, il va faire la grimace.

Bon. Cette fois, il faut que j'arrête...

Et pourtant, quel sentiment de pouvoir !

Le simple fait d'acheter, de sortir le chéquier ou la carte, fait d'elle une reine pour quelques instants.

Anaïs émerge et tend la robe de soie, qui prend place dans un troisième sac. Elle préfère ne pas regarder la somme affichée sur la caisse enregistreuse. Corinne signe le chèque...

Dès qu'elles sont sorties, Anaïs embrasse timidement Corinne.

-Merci, dit-elle simplement. Sans oser ajouter : « *il ne fallait pas* »

Elle a l'impression qu'elle vient d'être achetée comme un simple article de mode.

Tandis que son amie porte ses deux sacs comme des trophées, le sien semble peser le poids d'une honte, d'une compromission... Elle voudrait qu'il soit invisible

Puis, il y a une halte. Corinne scrute la vitrine du marchand de chaussures Martin... Enfin, elle découvre la paire de sandales convoitées.

-J'espère qu'ils ont encore ma pointure.

-Je t'attends là, dit Anaïs.

Corinne lui tend ses sacs, pour avoir les mains plus libres. Anaïs cache le sien, les enfouit sous ceux de son amie. Elle éprouve un étrange sentiment d'humiliation. Bien sûr, Corinne ne l'a pas vraiment achetée : elle était prête à accepter ses caresses, même sans aucun cadeau. Gratuitement. Simplement par affection.

Sans même trahir la fidélité due à son époux, car l'amour entre deux femmes tient davantage d'une amitié profonde, et d'une tendresse fusionnelle, que d'une ivresse sexuelle, blessante pour le conjoint délaissé.

Corinne a rompu l'égalité qui régnait entre elles. L'épouse du patron des « Transports Dhoury » vient de lui rappeler la différence de leurs conditions, en la traitant comme une parente pauvre à qui on fait l'aumône !

Dire que je n'ai pas su résister !

Mais cette robe est si belle, et elle lui va si bien !

Un moment, elle est tentée de retourner dans la boutique, de supplier Sidonie de reprendre cette robe. Et de rembourser. Mais on la prendrait pour une folle.

Osera-t-elle un jour la porter ?

Corinne sort enfin du magasin, brandissant comme un trophée le sac qui contient une boîte de chaussures. Victoire totale. Provisoirement du moins...

Dans la voiture, Anaïs reste silencieuse, se bornant à écouter son amie. Euphorique, celle-ci manifeste sa joie et ne tarit pas d'éloge sur la classe et l'élégance de ses emplettes, ni sur la créativité des stylistes.

-Et ta robe, elle te plaît ? demande-telle soudain, devant le silence de sa compagne.

-Oh, Corinne, je n'en ai jamais eu d'aussi belle.

-Tant mieux, alors. Je veux que tu sois aussi bien habillée que moi.

La petite Renault est garée devant la porte d'Anaïs. Une maison de ville, sans charme particulier, en brique rouge. Achetée avec un crédit de vingt ans, que le couple rembourse comme un loyer.

La gêne persiste, comme une pierre dans le cœur d'Anaïs. Elle tremble un peu en ouvrant son sac à main pour chercher sa clé.

Corinne entre à sa suite. Elle se sent comme un monarque, qui pénètre en territoire conquis à l'issue d'une bataille décisive.

Une sorte de laideron mal fagotée les accueille. Environ seize ans.

-Je te présente Monique, la baby-sitter.

Corinne octroie un sourire de reine à la gamine disgraciée, affublée de surcroît d'un prénom démodé.

-Je lui ai donné son biberon, selon vos instructions, dit la jeune fille. Maintenant, elle dort.

Anaïs lui tend une enveloppe et l'embrasse sur la joue. Elle se sent mieux, dans sa maison. La présence de sa petite Lydie, qui dort dans son berceau, la reconforte.

-Merci. Tu peux partir.

-Combien tu lui donnes ? s'enquiert Corinne, dès que Monique a refermé la porte.

-Vingt euros. Pour deux heures...

-C'est beaucoup. Moi, je ne donnais pas autant.

Corinne avance dans le vestibule, pénètre dans le salon, suivie d'Anaïs. Une question taraude la jeune femme :

-Je n'ai jamais compris pourquoi tu avais démissionné j'ai été fort étonnée quand le principal nous l'a annoncé.

-Un problème avec un élève.

-Un problème ? On en a tous eu.

-A la suite d'une réprimande, il m'a menacée.

-Vraiment ? Il t'a menacée ?

-Il m'a dit : « on sait où tu habites. Avec mes potes, on va te violer ». J'ai demandé qu'il passe en conseil de discipline. Le principal a refusé, sous prétexte que le gamin en était à son troisième collège depuis le début de l'année... Il m'a dit : « Vous comprenez, il n'a pas seize ans, et nous sommes tenus de lui trouver un établissement d'accueil. ». Avant d'ajouter : « Vous avez été très maladroite. Votre pratique professionnelle est à revoir. » J'ai été profondément écœurée.

-Il faut comprendre : le poste de chef d'établissement est dur et ingrat. Ils ont peur d'être mal notés par le rectorat, ils ont peur des élèves, ils ont peur des parents d'élèves, surtout des plus influents... Ils ont peur des autorités politiques et des élus locaux. Et pour couronner le tout, ils ont même peur des syndicats ! Alors... Par-dessus tout, ils ne veulent pas de vagues.

-Alors, comme la date du mariage avec Thierry était déjà fixée, j'ai démissionné. Il dirige une entreprise moyenne, et qui marche bien. Ses revenus sont confortables, je n'ai donc plus besoin de travailler.

-Oui. Mais tu as perdu ton indépendance. C'est important, pour une femme, l'indépendance. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Un silence.

Anaïs propose :

-Tu viens voir ma petite merveille ?

Elle précède son amie dans la chambre à coucher du couple. Les doubles rideaux fermés tamisent la lumière du jour.

Corinne honore la petite endormie d'un bref coup d'œil, chuchote à l'oreille de la maman quelques compliments d'usage. Attendrissement obligatoire, mais non totalement feint. Puis son regard s'attarde sur le lit. Hélas, la couette sagement tirée ne révèle rien des

éventuels ébats nocturnes de son amie. Soudain, elle avise la photo, dans un cadre posé sur la table de nuit

-Mon mari, dit Anaïs.

Corinne sourit.

-Eric... Je l'ai reconnu. Ça ne fait pas si longtemps, tu sais...

Son triomphe, ce sentiment de domination absolue qu'elle avait ressenti dans le magasin, au moment où elle offrait la robe à son amie, se ternit d'une pointe de jalousie. Est-il possible qu'un homme, une créature mal dégrossie, puisse partager l'intimité d'Anaïs, si belle et si fine, son amie de toujours ? Non. C'est à elle qu'Anaïs appartient : elle lui est destinée de toute éternité, et l'époux n'est qu'un usurpateur.

-Dis-moi, Anaïs...

-Oui ?

-Toi qui aimes les hommes, je ne comprends pas pourquoi tu t'es mariée si tard.

D'étonnement, la *belle* Anaïs ouvre tout grand ses yeux. Ses yeux si jolis...

-Si tard ? Je me suis mariée il y a quatre ans déjà. Je n'avais alors que vingt-cinq ans.

-Mais... Tu n'es maman que depuis quelques mois...

Cette remarque irrite quelque peu Anaïs

-On a attendu deux ans avant de programmer notre premier bébé. Le temps de nous installer. Le destin d'une femme n'est pas seulement la maternité.

C'est au tour de Corinne de se sentir froissée : elle a démissionné de son travail et ses enfants constituent sa seule réussite. Pour gêner son interlocutrice, elle n'hésite pas à ramener à la surface un souvenir compromettant pour son amie, aussi pénible soit-il pour elle-même.

L'art de la conversation est parfois un combat sans merci.

-Tu te souviens de Thomas ? Nous n'avions alors que quatorze ans... Tu l'aimais bien.

-C'est vrai : il me plaisait.

-Une fois, tu m'as entraînée de force. Tu voulais le regarder alors qu'il était nu.

-C'est magnifique, un corps humain ! Tu n'as pas vu comme il est beau ? Bien découpé, musclé, et tendre à la fois... On aurait dit le David, sculpté par Michel Ange.

Malgré son désir, ou peut-être à cause de lui, Corinne cherche à la piquer au vif

-Tu as aussi regardé ce qu'il ne faut pas.

-Pourquoi ne faut-il pas le voir ? L'autre sexe ne doit pas nous être étranger, et nous autres filles, nous n'avons pas souvent l'occasion de le découvrir.

La bouche de Corinne se tord en un rictus méprisant.

-La belle excuse, pour un plaisir inavouable, et indigne de nous.

Anaïs rougit, non de gêne, mais une pointe de colère vibre dans sa voix.

-Eh bien oui, j'ai eu du plaisir, et je n'en ai pas honte J'ai été émue en le voyant, et même excitée. J'ai senti le sang battre dans mes veines. Quand je suis rentrée chez moi, je me suis touchée, en rêvant que j'étais nue dans ses bras. Je ne suis pas comme toi : je suis vivante, moi. Vivante !

Corinne comprend qu'elle est allée trop loin. Si elle veut renouer avec ses amours d'adolescente, elle doit veiller à épargner son amie. Ne serait-ce que pour rentabiliser le superbe cadeau qu'elle vient de lui faire.

-Tu l'as revu, Thomas, par la suite ?

-J'ai été sa petite amie pendant un an, puis on s'est perdu de vue. Il est allé faire ses études dans le sud de la France.

Corinne s'approche d'Anaïs et la prend doucement par le bras. Simplement. Affectueusement, comme le ferait n'importe quelle femme vis-à-vis d'une amie proche. Elle lui adresse un sourire plein de miel.

-Il ne faut pas m'en vouloir, tu sais.

-Je sais, tu n'aimes pas l'amour.

-Disons : je n'aime pas le sexe. Sauf avec toi....Je ne comprends pas qu'une femme puisse trouver du plaisir en compagnie d'un homme.

Anaïs s'est rassérénée. Sa pensée erre un moment sur ses amours passées...

-Moi, dit-elle, je suis hétéro. Après Thomas, j'ai eu successivement deux autres amants, et je les ai beaucoup aimés. Puis, j'ai fait la connaissance d'Eric. Nous nous sommes mariés. Depuis, c'est le seul homme qui compte pour moi.

De nouveau, Corinne ne peut pas s'empêcher d'ironiser :

-Tu es une grande amoureuse...

Puis elle ajoute encore :

-Dis-moi, tu ne renies pas nos élans de jeunes filles ?

Faut-il faire de la peine à une amie qui vient de prouver sa profonde affection ? Honnête jusqu'au bout, elle se sentirait obligée de rendre cette robe si elle se refusait à ses étreintes. Et puis, il y a quand même la nostalgie de la jeunesse. Qui peut vraiment oublier ses premières amours ?

-Nous ne sommes rien sans nos amours. Nul ne peut les renier.

-Irais-tu jusqu'à te livrer à nouveau à mes étreintes ?

Cette fois, la demande est directe. Mais, depuis le geste de sa compagne dans la cabine d'essayage, Anaïs savait qu'elle lui céderait de nouveau. Les amours d'autrefois refont surface sous cet aspect printanier, plein d'innocence et de tendresse partagée.

- Etreintes d'adolescentes immatures, dit-elle en souriant. Je ne croyais pas qu'elles reviendraient un jour. Nous sommes mariées toutes les deux.

-Nos hommes ne nous aiment pas vraiment. Ce qu'ils aiment en nous, c'est nos corps sur lesquels ils s'excitent, nos vagins où ils jouissent. Contrairement aux caresses entre femmes, qui atteignent le cœur.

Et puis, songe Anaïs, je t'ai promis...

Elle se coule dans les bras de Corinne, et lui rend son baiser sur la bouche, celui de la cabine... La chaleur de l'étreinte la berce doucement.

La main de Corinne s'introduit sous sa jupe, lui caresse doucement l'intérieur des cuisses. Elle se laisse aller sous la caresse insistante de son amie, qui lui demande, avec encore une pointe d'ironie :

-Tu n'as pas peur de tromper ton mari ?

-Pas avec toi : tu es mon amie de toujours. Le plaisir que nous partageons est plein d'innocence.

-Mais, quand même... s'il nous surprenait ?

-Il ne rentrera pas. Il a cours tout l'après-midi, jusqu'à dix-huit heures.

Corinne retrousse lentement la jupe d'Anaïs, déposant un baiser sur chaque nouvel espace découvert. La jeune femme dit dans un souffle :

-On va dans le salon... Il ne faut pas réveiller ma fille.

Un dernier tabou ?

Elle précède son amie jusqu'au canapé qui servira d'autel pour la célébration de leurs amours. Allongée mollement, elle se laisse trousseur jusqu'à la culotte. Elle est décidée à se donner, sans toutefois accomplir les gestes d'autrefois, ceux par lesquels elle rendait la jouissance reçue.

La joue de Corinne est contre sa cuisse. Une pluie de baisers déferle sur le voile qui lui recouvre le pubis, si fin qu'il laisse deviner sa toison intime. La jeune femme recherche le Graal : la jouissance si puissante qu'elle éprouvait avec Anaïs, qu'elle croyait, jusqu'à la veille, ne pouvoir éprouver qu'avec elle. L'orgasme.

Sensuelle, Anaïs écarte un peu les jambes, pour donner plus d'aisance à sa compagne. La bouche avide se déplace entre les cuisses, déposant, sur la guipure jusque là immaculée, des traces de rouge à lèvres. Elle sait que son amie ne s'en tiendra pas là. Elle ferme les yeux et se laisse aller sur la pente de son propre désir... Doucement, soigneusement, Corinne lui enlève sa culotte. Elle sent l'élastique glisser le long de ses jambes, éveillant au passage une onde de chaude sensualité, un frisson délicieux qui la parcourt des pieds à la tête. Elle laisse son amie se régaler de la vision de sa vulve offerte, comme elle en avait coutume lorsqu'elles étaient adolescentes... Une suave chaleur irradie son bas ventre, elle sent son clitoris durcir pour réclamer son dû de caresses.

-Suce-moi, dit-elle à mi voix. Une supplique, une prière.

Corinne pose sa bouche à la naissance de la fente, qu'elle frotte fermement de la pulpe de ses lèvres. La fleur d'Anaïs, éclose, lui offre son bouton durci... Elles baignent toutes deux dans la tiédeur retrouvée de leurs élans juvéniles.

La langue s'immisce entre les lèvres, voyage entre les nymphes, tel un oiseau qui picore ça et là des friandises. Baiser. Longs baisers voluptueux où Corinne aspire entre ses lèvres la chair de son amie, comme pour s'en repaître et se fortifier de leur amour. Anaïs sent son cœur battre à tout rompre, son souffle devient saccadé. D'un pas léger, elle gravit le chemin qui monte au plaisir suprême... A son habitude, elle le franchit aisément, de son pas gracieux et sûr de jeune gazelle.

Elle évolue dans un jardin enchanté baigné de soleil. Autour d'elle, la nature offre ses fleurs et ses fruits, ses couleurs qui la ravissent, ses senteurs qui l'enivrent... Elle est nue, ses seins se balancent dans la tiédeur du printemps, tout son corps se pare d'une blancheur laiteuse. Ses pieds courent sur la mousse. Là haut, sur la colline, un homme l'attend, le sexe dressé. Une béance s'est ouverte au creux de son ventre, une impatience torride, une brûlure exquise qui la dévore tout entière.

Elle a posé sa main dans la chevelure de son amie, qu'elle caresse doucement, lorsqu'une intrusion plus âpre et plus profonde la fait tressaillir.

Corinne s'interrompt :

-Tu es bien ? s'enquiert-elle.

-Oui. Très bien. Continue.

Corinne masse les fesses de son amie. Elles sont tendres et fermes, réagissent aux sollicitations câlines en se cabrant comme des cavales prêtes à bondir... Corinne les écarte pour caresser d'un doigt léger le sillon qui les sépare et que tapissent déjà de fines gouttelettes de sueur. En même temps, sa langue se darde dans le vagin qui l'accueille, qui lui offre ses

nectars et ses fragrances. Elle se met à laper, imitant l'agneau qui tète sa mère, elle aspire en elle les sucres capiteux de la femme aimée.

Anaïs se crispe. Ses doigts agrippent une poignée de cheveux.

-Arrête !dit-elle. Je suis au bord de l'orgasme. Je veux jouir dans tes bras, bouche contre bouche, corps contre corps.

Ravagées de désir, le corps brûlant de fièvre, les deux femmes se déshabillent en hâte. Nues, elles se serrent l'une contre l'autre, comme pour se fondre ensemble. Chacune d'elles perçoit la douceur ronde et ferme des seins de l'autre, la forme renflée et duveteuse du pubis... Anaïs est vraiment très belle, avec une poitrine haute aux larges aréoles, son corps, merveilleusement pétri fait l'admiration de son amante.

-Caresse-moi ! supplie celle-ci. Je n'ai jamais aimé que toi. Je veux recevoir le plaisir de toi, et de nul autre.

Corinne pense à Roger, à son mari, aux hommes en général, qui se sont imposés dans sa vie comme des intrus.

Anaïs retrouve les gestes d'autrefois, place sa main entre les cuisses de son amie, palpe longuement la vulve offerte.

-Tu es prête, toi aussi. Tes chairs sont gonflées... Ton petit bouton est dur comme un noyau de pêche !

Anaïs part d'un rire cristallin. Elle mord goulûment la lèvre de sa compagne, qui lui rend aussitôt son baiser. Toute réticence a disparu : elle déborde de désir et d'amour. Qui l'empêcherait, le soir même, de se donner à son époux, de rechercher entre ses bras, avec une frénésie encore accrue, une jouissance renouvelée ?

-Je l'adore, ton petit bout ! Je vais te branler, te lécher jusqu'au fond, comme tu viens de le faire pour moi !

Mais Corinne la saisit brusquement par la taille, lui écarte brutalement les cuisses et pose son sexe en feu sur la chatte congestionnée d'Anaïs. Elle se frotte contre elle avec violence.

Anaïs cesse de parler. Elle pousse un profond soupir, tandis que son regard chavire. Corinne sent qu'elle jouit, qu'un spasme profond la déchire.

Malgré son amour, elle ne peut refouler un sentiment de jalousie qui l'envahit, une sorte de dépit amer... Elle continue néanmoins, se masturbe obstinément, désespérément sur le sexe humide et chaud de son amie. Elle veut, elle aussi, sa part de jouissance. Retrouver le plaisir ineffable qu'elles ont connu, si souvent, ensemble... Ce plaisir qui, ressenti pour la première fois dans les bras d'un homme, l'avait remplie d'horreur. Elle veut le retrouver de nouveau dans les bras de la femme qu'elle aime, avec laquelle elle est unie pour l'éternité.

Anaïs, alanguie, émerge doucement. Son visage s'illumine d'un sourire de Madone, une aura de gratitude envers son amie. Mais Corinne ressent un vide au creux de son ventre. La masturbation ne suffira pas, il lui faut une pénétration profonde.

-Ton doigt ! Mets ton doigt.

Anaïs l'avait déjà fait, par le passé. Mais elle n'aime pas cette pratique, trop agressive à ses yeux.

-J'ai quelque chose pour toi... C'est...

Elle s'enfuit prestement. Il est là, dans la commode de la chambre, caché sous la lingerie de la jeune femme.

-Mon mari me l'a offert, dit-elle. Il sait que parfois, j'aime me donner du plaisir quand je suis seule.

Corinne éclate d'un rire nerveux.

-Et alors ? proteste Anaïs. Un peu vexée.

Elle se met en devoir de satisfaire son amie. Mais le charme est rompu, la tension est tombée malgré l'appareil et son rythme, si bien étudié !

On convient d'une pause.

-Tu n'es pas déçue ?

-Ce n'est rien, répond Corinne. J'étais bien dans tes bras...

Elle s'assoit sur le canapé et ramène contre son ventre un pan de sa jupe.

-En réalité, ajoute-t-elle, mentant effrontément, j'ai trop de soucis en ce moment pour me laisser aller.

Le mensonge lui fait mal, mais elle le ressent comme nécessaire. Tant le plaisir reçu de Roger lui paraît monstrueux, contre nature.

-Et avec ton mari ?

-Encore moins avec lui. Je n'ai jamais eu d'orgasme avec lui.

-Mais alors... Tes enfants ?...

Corinne part d'un rire amer.

-Tu crois donc qu'il faut jouir pour devenir mère ?

-Tu ne peux pas savoir le plaisir que j'ai eu, quand on a fait Lydie ! J'ai tout de suite su, qu'après une jouissance pareille, j'allais être enceinte.

-Tant mieux pour toi.

-Tant mieux pour elle, aussi. Notre enfant est née de notre joie de vivre : elle sera toujours entourée d'amour.

Anaïs reste nue. Fièrement nue. Sans même dissimuler, aux yeux de son amie, le plus intime de son corps. Elle se sait belle. Très belle. *La naissance de Vénus, auréolée de gloire. Botticelli a figuré un vagin sur son tableau, tel une « pièce honorable » sur un écu.* Anaïs est belle. Généreuse, elle est prête à se donner à nouveau. Peut-être que, tout à l'heure, Corinne aura son content ?

-Je te fais un café ?

Anaïs se retire dans la cuisine. Ses pieds nus dansent sur le carrelage froid. En ce début de printemps, son corps est encore blanc, comme le marbre de Carrare, au point de paraître lumineux.

Elle revient avec un plateau, supportant deux tasses et une assiette de biscuits. Lorsqu'elle en tend une à son amie, ses seins se balancent harmonieusement. Corinne les regarde, pleine de mélancolie, avec un reste de désir... Frustrée.

Anaïs prend place à côté d'elle. L'embrasse. Lot de consolation.

-Dis-moi...

Elle n'ose formuler sa question. Mais Corinne la regarde, elle a deviné. Alors... Qu'importe ? Aucune fâcherie ne peut durablement les séparer. Son désir est indestructible, comme son amour.

-Pourquoi t'es-tu mariée, alors que tu es homo ?

Corinne se défend : l'homosexualité est, elle aussi, contraire à son éthique.

-Je ne suis pas plus homo que toi ! Je ne suis pas attirée par les femmes. Je t'aime toi, et toi seule. Je ne te tromperai jamais avec une autre.

Encore un mensonge ! L'aveu qu'on doit faire à soi-même, est le plus dur à formuler.

-Mais, tu n'aimes pas les hommes...

-Les hommes ne sont pas une fin, ils sont seulement le moyen d'obtenir ce qu'on veut. Anaïs est atterrée. Elle, elle aurait remué ciel et terre pour son Eric, pour se couler dans ses bras et sentir ses caresses sur sa peau. Amoureuse...

-Mais alors... Que voulais-tu ?

Dire la vérité ? Avouer qu'elle voulait quitter un travail décevant et mal payé, bâtir un petit nid confortable, s'élever socialement ?

-Je voulais des enfants, répond-elle. Tout mon bonheur est dans mes enfants.

Un peu de vérité : une petite brise rafraîchissante...

Anaïs boit son café à petites gorgées. Corinne ne peut pas s'empêcher de penser à Roger, alors qu'elle voudrait le chasser de son esprit. Le plaisir éprouvé dans ses bras la ronge, non de remords, mais de dégoût. C'est comme un toxique.

-Puisque tu n'aimes pas les hommes, pourquoi dépenses-tu autant d'argent pour ta parure ? J'ai bien deviné, tout à l'heure, quand nous étions dans cette boutique, que tu étais une habituée...

-C'est vrai. J'y vais presque chaque semaine. La commerçante est devenue mon amie. Elle me connaît si bien qu'il lui arrive de mettre des vêtements de côté, pour moi, si elle pense qu'ils me plairont. Elle me propose souvent des rabais...

- Pourquoi en acheter tant, si tu ne cherches pas à plaire ?... Pas même à ton mari...

Corinne passe sous silence l'essentiel : le plaisir est avant tout dans l'achat lui-même, un plaisir de collectionneuse, qui sort de la boutique en emportant un trophée.

Elle se récrie :

-C'est pour moi-même ! On pourrait aussi bien me reprocher d'aller chaque semaine chez le coiffeur le plus cher de la ville, ou encore mes visites fréquentes chez la manucure ou l'esthéticienne.

-Je ne te reproche rien. Mais beaucoup de femmes ne peuvent pas se le permettre.

-Tu ne comprends pas : je me sens valorisée d'être à la dernière mode. C'est vrai : je dépense une fortune en vêtements, chaussures, bijoux, accessoires... Je veux que les autres femmes admirent la justesse de mon goût et envient ma situation financière.

Anaïs est terrifiée par ce dernier argument. Le chéquier de l'entreprise ! Combien de fois a-t-il servi, à l'insu de son légitime détenteur ? Un tour de passe-passe, pas très réglo.

-Moi, dit-elle, je suis une vraie coquette, j'ai envie d'être désirée.

Se peignent, sur le visage de Corinne, la désapprobation et, plus encore, le dégoût :

-Comment ? « Ça » ne te répugne pas ?

-Mais non. Le désir masculin est bien naturel. Tant qu'il ne s'exprime pas de façon trop brutale, il est même plutôt sympathique. Inspirer l'amour, c'est notre destin de femmes.

Cette fois, Corinne éclate :

-Notre destin de femme ? Vraiment ? Etre le gibier d'une ignoble chasse sexuelle ? Tu oses dire que c'est le destin d'un être humain ?

Anaïs lui répond, avec le sourire :

-Nos armes sont plus efficaces que les leurs. Nous sommes plus souvent chasseresses que gibier.

Mais le sourire n'empêche rien, la jeune femme vient de faire allusion à la chasse fructueuse de Corinne, ou à sa pêche miraculeuse, comme on voudra. *N'as-tu pas ferré un gros poisson ? Tué un sanglier bien gras ? N'oublie pas : le chéquier de l'entreprise... Sans compter que, grâce à lui, tu ne manques de rien.*

Mais Corinne enfonce le clou :

-Parce que cela ne te fais rien, à toi, ces regards, ces sifflements, ces mots crus, ces sous-entendus salaces ? Quand ce n'est pas la main aux fesses ?

-Un coup d'œil dans mon corsage, un petit jeton sur mes cuisses à la faveur d'un escalier un peu raide, cela m'émoustille plutôt ! Et c'est mon mari qui passe à la casserole, lorsqu'il rentre du travail ! Et je te prie de croire que je ne le ménage pas ! C'est lui qui demande grâce le premier.

Corinne en ressent de la jalousie : elle voudrait que son amie n'existe que pour elle. Passe encore pour le mari, puisqu'il paraît que c'est son droit. Mais les autres ? De quel droit peuvent-ils la regarder, ou même écouter le son de cette voix aimée ?

-Tu aimes trop le sexe, dit -elle sévèrement. Ta sensualité te met en danger.

C'est vrai : Anaïs est sensuelle, voluptueuse... Corinne le sait depuis toujours. D'ailleurs, elle a compté sur ce penchant naturel pour réactiver leurs amours d'antan.

-La sexualité masculine, répond celle-ci, il faut savoir la gérer. C'est comme le feu, qui peut tout détruire, mais qui nous sert aussi à nous chauffer ou à cuire nos aliments : la meilleure et la pire des choses. A nous de la canaliser pour en tirer plaisir, tout en se protégeant de ses excès... A l'instar d'un militaire en campagne, une femme ne doit pas s'exposer inutilement.

Corinne se redresse sur son canapé :

-Tu viens de reconnaître que la femme est une victime dans un monde fait par et pour les hommes. Il lui revient toujours la plus mauvaise part.

-C'est ridicule ! Pourquoi faut-il admettre que ma collègue Agnès, mariée à un riche avocat, est une victime simplement parce qu'elle est femme ? Tu as vu la villa où elle habite ? Et la bonniche qui vient tous les jours ? Et ma copine Henriette, mariée à un opulent chirurgien-dentiste ? Elle vient au bahut en Porsche ! Une victime, aussi ? Le sort de Michel, petit prof qui tire le Diable par la queue est-il vraiment plus enviable ?

Corinne a horreur de la contradiction. La moutarde lui monte au nez, inhibe tout sentiment amoureux, elle répond à celle qu'elle aime d'une façon véhémence, quasi violente :

-Avocat ? Chirurgien ? Pourquoi n'occuperions-nous pas ces postes, nous-mêmes ? Pourquoi les professions les plus valorisantes sont-elles réservées aux hommes ? Pourquoi toujours ce plafond de verre qui nous empêche d'accéder aux responsabilités ?

-Tu retardes ! Tu te crois encore aux années 50 ! De nos jours, une fille peut faire des études, et se présenter aux concours aussi bien qu'un garçon. Certaines y réussissent d'ailleurs très bien. N'accusons pas toujours les hommes de tous les maux, et voyons aussi nos propres responsabilités.

Un affront de plus pour Corinne, qui pense à son mari et à Roger, qui l'encombrent tous les deux, et à ce dur métier où elle n'a pas su s'accrocher.

-N'empêche que... Nous sommes conditionnées dès le plus jeune âge à être avant tout des épouses et des mères.

-Nous sommes faites pour vivre en couple, tout comme les hommes. Ils sont nos complémentaires, par leur qualités et par leurs défauts, autant que physiquement. Souviens-toi : il y a un instant, tu as réclamé mon doigt. Si j'étais un homme, j'aurais pu t'offrir un instrument plus efficace ! Celui qu'a prévu *Dame Nature*.

Ces mots s'accompagnent d'un sourire angélique. Celui d'un ange moqueur.

-C'est vrai que, toi, tu les aimes ! Amoureuse...

-Je suis féministe autant que toi. Mais je n'écoute pas ces beaux discours où on nous rabâche que tout irait mieux si les hommes n'étaient pas là. Je revendique pleinement ma féminité : je suis presque toujours en jupe, je ne sors jamais sans être maquillée, coiffée, et parée de bijoux. Il me plaît d'être jolie, gracieuse, souriante... et même un peu enjôleuse. Quant aux hommes, je les aime virils, audacieux, sûrs d'eux, prêts à nous protéger... Je suis prête à « souffrir » qu'ils me fassent un brin de cour, tout en leur faisant comprendre que je resterai fidèle à mon époux.

Deux visages du féminisme se font face : celui de la revendication, et celui d'une certaine collaboration.

Par son ampleur, cette tirade a pour effet de calmer Corinne. D'autant plus qu'elle lui donne un angle d'attaque : Anaïs est jolie, certes, et même gracieuse comme elle aime à le dire. Mais ses vêtements ne sont pas les plus élégants, et elle n'a pas le meilleur coiffeur. Match nul. Cela rassure. A quoi bon se fâcher avec une amie ? Surtout si on projette de faire d'elle une amante...

-Avec Eric... dit-elle, avec une pointe d'ironie dissimulée dans un océan de guimauve sentimentale. Vous vous aimez comme au premier jour ?

Elle se souvient bien de lui.

-Je sais que tu ne l'appréciais guère.

-Pourquoi dis-tu cela ? Je l'ai toujours trouvé sympathique.

-Moi, j'ai gratté un peu plus, et j'ai trouvé en lui un trésor. Depuis, je suis à lui.

Inconditionnelle !

Pourtant, c'est avec moi que tu viens de faire l'amour !

Le couple de Corinne bat de l'aile : elle le sent souvent, à des silences, des réticences qui montrent l'éloignement progressif des deux êtres qui le constituent, et la solitude qui s'installe, même si vis-à-vis des autres on joue la comédie de l'entente parfaite. *Question de décorum*. Le couple d'Anaïs, au contraire, semble tenir bon. Et elle en conçoit du dépit !

Anaïs, j'en suis sûre, tient son homme par le sexe ! Elle est experte en matière de cochonneries... Les hommes aiment « ça ».

-Moi, rétorque Corinne avec un soupir, je suis heureuse aussi.

Il ne s'agit pas de se laisser surpasser dans la compétition du bonheur ! Elle a toujours ressenti le malheur d'autrui comme un baume sur ses propres plaies. Jaugeant les autres à sa mesure, elle ne veut pas laisser ce plaisir à son amie. Mais elle ajoute quand même :

-Mon bonheur, ce sont surtout mes enfants... ma petite vie tranquille !

Une félicité resplendissante de vertu, puisque le sexe n'y a aucune part.

Mais Anaïs n'est pas dupe. Il y a bien un manque dans la vie sentimentale de son amie, sinon, pourquoi renouer avec leurs amours de jeunesse ?

Que reproches-tu à ton homme ? Il est balourd, mal dégrossi... Comme tu te plais à le dire. Il ne range pas ses affaires, il porte des chemises fripées, il sent parfois la sueur... mais il t'aime ! Son métier n'est pas prestigieux, mais il te donne une aisance matérielle, voire même une certaine opulence.

-Toi, susurre Anaïs, tu ne prendras jamais d'amant ! Ton mari peut être tranquille !

-A quoi bon un amant, puisque je n'aime que toi ?

Rien n'est plus doux que la tendresse qui unit deux femmes. Cependant, Anaïs n'entend pas en rester là : pour elle, un dernier plaidoyer s'impose en faveur de l'ex « *sexe fort* ».

-Mon destin de femme, je le vis avec les hommes, et je le trouve merveilleux : on nous a ouvert toutes grandes les portes du savoir et de la réussite personnelle, tout en maintenant largement ouvertes celles de l'amour et de la maternité. Notre siècle est celui des femmes.

-Crois-tu ? Tu aurais du mal à le faire croire à une femme divorcée, qui rame pour élever ses enfants. Quand il faut jongler entre travail, école, et travaux ménager ! Veiller en plus à l'éducation des enfants ! Toujours compter ses picaillons, car la pension n'est pas toujours payée... Il est beau le siècle des femmes !

Les pleurs de Lydie interrompent leur bavardage.

-C'est l'heure de la tétée, dit la mère.

Anaïs retourne dans la chambre.

Corinne se rhabille avant de la suivre. L'orgasme, ce ne sera pas pour aujourd'hui. Lorsqu'elle arrive près du berceau, la petite est sur la table à langer.

-Elle a sali sa couche, commente la maman. Je dois la changer.

-Je peux t'aider ?

Corinne maintient l'enfant, tandis qu'Anaïs lui ôte la couche souillée et nettoie les petites fesses. En un tournemain, la gamine est de nouveau propre...

-Merci pour ton aide.

-De rien. J'adore pouponner...

Corinne embrasse Lydie, puis la prend dans ses bras. Le visage de la petite s'illumine d'un grand sourire édenté.

Anaïs sourit à son amie. Toute la tendresse des jeunes années est remontée à son cœur.

-Je vais la reprendre, dit-elle. Pour la suite, tu ne peux pas m'aider.

La jeune femme s'assoit sur le bord du lit et donne le sein au bébé, qui se met à téter goulûment.

Elle est toujours complètement nue. Corinne regarde ce corps, si harmonieux, si doux, qu'elle a toujours chéri, et qui est pour elle l'objet d'un puissant désir charnel. Mais cette fois, le désir sexuel ne la tenaille plus, elle la regarde comme une icône... Une sainte puissante et tutélaire, l'image de la féminité triomphante et épanouie.

Allaiter... Un *destin de femme* : donner sa propre substance, donner son corps pour transmettre et protéger la vie. La féminité est un humanisme. C'est le seul possible. Les hommes, avec leur force, avec leur violence, ne servent à rien. L'humanité ne se transmet que de mère en fille.

Corinne ressent tout le poids de l'amour qui l'unit à Anaïs.

04

Jeudi 2 avril 2015

Dispute et représailles.

-Plus de six mille euros ! Cette fois tu exagères.

Thierry regarde fixement sa femme. Puis, ses yeux retournent au papier qu'il tient en main, le relevé du compte bancaire de sa société de transport.

Corinne se souvient parfaitement. Comme tous les jeudis, elle a traîné en ville tout l'après-midi, passant d'une boutique à l'autre, pour tromper son désœuvrement. Jusque là, elle n'avait rien trouvé pour satisfaire sa frénésie d'achat, ou plutôt cette maladie qui la pousse à acheter, acheter toujours plus, car pour éprouver la toute puissance de l'argent et se rassurer sur elle-même, il lui faut absolument ramener quelque chose à la maison.

D'ordinaire, l'objet acheté – en général un vêtement- l'intéresse fort peu. Elle le porte deux ou trois fois, pour le montrer à ses amies, pour l'exhiber chez le coiffeur ou dans les magasins, afin de prouver à toutes les femmes qu'elle y rencontre qu'elle a de quoi s'offrir les marques les plus chères... Le vêtement ou l'accessoire va ensuite grossir une sorte de collection, qui envahit la maison tout entière. Mais cette fois elle est tombée en arrêt devant cette cape de vison, *couleur naturelle blue irish, fermeture par clips...*

-Elle est magnifique !

Les femmes me regarderont avec envie. Quant aux hommes, ils comprendront que leur admiration est inutile, et qu'ils doivent ravalier leur désir... On ne désire pas une déesse : on la révère en courbant la tête.

En commerçante avisée, Sido la lui fait essayer... Puis elle lui propose une réduction.

-C'est ce qu'il vous faut pour l'hiver prochain.

-Oui... Elle est vraiment très belle... Je sens que je vais la porter souvent.

L'affaire est presque faite. Sido porte le dernier coup :

-Ça va avec tout, c'est très classe.

-Vous avez raison : Il ne me faudra aucun autre manteau.

En plus, il y a une réduction : c'est une affaire à ne pas manquer

Une économie, en somme !

Corinne mesure l'affection des siens, et en particulier l'amour de son époux, à l'impact qu'elle leur inflige, et qu'ils finissent par accepter sans protester. Cette fois, cependant, elle

n'avait pas osé en parler à son mari, et celui-ci avait dû attendre le relevé de la banque pour être au courant de cet achat.

-Comment veux-tu que je fasse passer ça ?

La main de Thierry se crispe sur la feuille.

Un compte ! Un stupide compte bancaire ! Corinne ne comprend pas qu'une simple colonne de chiffres puisse influencer sur ses conditions d'existence, au point de compromettre son plaisir.

-Mais, dit-elle, Marc...

-Marc ! coupe Thierry. Tu crois qu'il fait ce qu'il veut ?

-Il est tout de même commissaire aux comptes. Et puis, c'est notre ami : nous l'invitons souvent... Il peut bien fermer les yeux.

Malgré son mécontentement, Thierry hoquète de rire.

-Mais il est assermenté ! Il doit vérifier la sincérité des comptes de l'entreprise. Les frais généraux, c'est l'ensemble des frais hors matière première et frais salariaux. Par exemple : factures d'eau, d'électricité, locations d'entrepôts ... etc. Ce ne sont pas nos frais personnels. Bien sûr, pour une somme limitée, quelques centaines d'euros au plus, on peut prétendre qu'on a changé un ordinateur, ou acquis une nouvelle étagère pour les bureaux. Mais plus de six mille ! Marc va me demander de préciser par écrit le détail des nouveaux équipements, et il exigera de voir les factures.

-Mais alors...

-Alors ? Il faut que je rembourse rapidement le compte de l'entreprise. Sinon, je risque d'être poursuivi pour abus de bien sociaux.

-Abus de biens sociaux ? Mais l'entreprise est à toi.

-Oui. Mais le compte d'entreprise est distinct de mon compte personnel. Je suis PDG, et l'entreprise me paie... Au point de vue fiscal aussi, les comptes sont séparés : je paie l'impôt sur le revenu en tant que particulier, l'entreprise paie ses impôts et taxes en tant qu'entreprise. Faire payer par l'entreprise une acquisition personnelle équivaut donc en plus à une fraude fiscale.

Corinne hausse les épaules.

-Qu'est-ce que ça peut faire ? Tout le monde magouille.

-Mais cette fois, ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Tu as dépassé les bornes.

La colère bout dans le cœur de Corinne. Un volcan, plein de lave. Comment, ce roublard est en proie à une crise subite d'honnêteté ? Ce pleutre a peur de se faire piquer

-Mais c'est toi qui me m'avais proposé de faire passer quelques petits achats dans les frais généraux. Ni vu ni connu.

Pour ne pas payer sur son compte personnel, bien sûr !

-Quelques petits achats. Mais pas 6000 euros. Ça fait beaucoup de ramettes de papier, de stylos-bille, ou de corbeilles à papier !

-Même si tu dois rembourser, ce n'est que six mille euros. Une petite somme pour toi. Tu es le patron d'une entreprise lucrative, et tu refuserais ce petit plaisir à la femme que tu prétends aimer ?

Souvent, déjà, elle avait moqué sa manie de l'économie, ridiculisant cette vertu dont elle ne voyait pas l'utilité.

-Comme tu y vas ! Je dépense déjà beaucoup pour notre train de vie. Et tu oublies que je te donne aussi tous les mois une somme relativement élevée, pour tes frais personnels. Un salaire de cadre.

Corinne hausse les épaules, d'une façon ostentatoire.

-Parlons-en ! Tu crois qu'une somme aussi ridicule peut suffire à l'entretien d'une femme ? Tu as une idée des prix des vêtements ou des chaussures ? Tu sais combien coûte le coiffeur ? Les produits cosmétiques ? Tu ne voudrais tout de même pas que j'aie comme une pauvre ?

L'agressivité de sa femme le peine. Il en ressent toute l'injustice. Pourtant, il ne cherche pas à l'attaquer en blâmant son goût du luxe. Il voudrait seulement qu'elle se montre plus raisonnable sur le plan des dépenses.

Il se défend. Pacifiquement.

-Je ne suis pas réellement fortuné, Il ne m'est pas possible de faire plus.

Au fond, il est toujours amoureux. C'est sa faiblesse.

-La vérité, dit-elle c'est que tu es avare. Tu t'accroche à ton fric comme un naufragé à son radeau.

-De toute façon, je ne peux plus te laisser utiliser le chéquier de l'entreprise. C'est illégal, et Marc ne le tolérera pas.

La voilà punie. Comme au temps du collège. Privée d'un privilège qu'elle croyait acquis. Sanctionnée par cet imbécile qui ne lui arrive pas à la cheville. Mais elle ne veut rien laisser paraître de son sentiment d'humiliation : ça le ferait trop jouir.

Au contraire, elle veut rendre coup pour coup et chercher à l'atteindre dans son amour propre.

-Radin. Tu es radin. C'est de famille. Ton père, déjà, était un vieux grigou. Je me souviens qu'au début de notre mariage, il bricolait lui-même ses camions. Je l'ai souvent vu s'extirper, tout gluant de graisse et de cambouis, de sous un bahut. Lui, le patron ! Tout ça pour économiser un salaire d'ouvrier !

-Mon père était passionné de mécanique. Il s'y connaissait. Heureusement, car il y a des réparations urgentes, et on n'a pas toujours le personnel...

Mais elle ne s'en tiendra pas là. Vindictive jusqu'au bout, elle attaque sur tous les fronts.

-Ta famille ! Une galerie de portraits à faire frémir. Ton oncle, qui biberonne... Ta sœur, cette foldingue, qui vit dans un taudis avec soixante chats ! Le jour où on lui a rendu visite, je n'ai pas pu entrer : j'ai vomi sur le seuil.

-Laisse donc ma famille. Tu vis avec moi et non avec eux

-Tu veux que je te dise : tu es un minable. Si tu n'étais pas un héritier, tu végéterais dans un job de merde, payé avec un lance-pierre.

Thierry ne répond pas. Il ne veut pas envenimer davantage leurs relations. Il se blâme intérieurement de sa lâcheté face à cette femme vindictive. Sa volonté de préserver à tout prix une petite vie tranquille fera de lui un perpétuel perdant. Il ne l'ignore pas. Il regarde une dernière fois le relevé de compte, puis il le range dans un tiroir du bureau.

-Je sors, dit-elle froidement.

-Où vas-tu ?

-Ça ne te regarde pas. J'ai besoin de prendre l'air.

Puis elle ajoute :

-Je ne sais pas si je reviendrai.

Pour qu'il se ronge d'inquiétude. Elle sait bien qu'elle rentrera : elle ne pourrait jamais trouver une situation aussi favorable.

Elle a roulé au hasard, à bord de sa petite Renault. Sa colère s'est peu à peu calmée. Ou plutôt, elle s'est transformée en une froide détermination : il faut punir l'insolent. Après, la vie reprendra comme avant : une sorte de *modus vivendi*, sans réelle affection mais sans conflit ouvert, où chacun conserve son pré carré.

Elle cherche longuement une place de stationnement. Finit par en trouver une à proximité du centre de Lyon.

Longuement, elle remâche sa morosité. Punir son époux. Lui infliger la morsure du remords... Mais comment ? Elle songe un moment au suicide. Elle imagine la scène : la police sonne à la porte d'entrée... *Vous êtes bien Monsieur Dhoury ?... Votre épouse... On l'a retrouvée... le suicide ne fait aucun doute...* Elle repousse aussitôt cette idée : il faut être bien optimiste pour miser sur le chagrin d'autrui ! Avec l'oseille qu'il a, plusieurs femmes sont prêtes à le consoler, et d'ici un mois l'une d'elles lui aura succédé.

Il faut trouver autre chose.

Une rue qu'elle ne connaît pas, où elle erre comme à l'aventure... Un bistrot. Il ne semble pas mal famé. Pas mal famé, mais sa devanture vieillotte manque d'élégance. Rien à voir avec ces cafés élégant du centre ville où elle aime siroter son thé en compagnie d'Anais. Un bistrot populaire, et ce mot seul lui inspire le dégoût.

La salle est enfumée : malgré l'interdiction légale, plusieurs hommes ont la cigarette au bec, et le patron ne dit rien. Corinne cherche des yeux une place : il n'y a que trois tables et toutes sont occupées. Une famille prend ses aises au fond : le père, mal rasé est en marcel et fume son mégot en sirotant, la mère, en cheveux gras débordé de bourrelets, et trois chiards pâles, d'âges diversifiés boivent au chalumeau des breuvages colorés. Celle du milieu est occupée par deux hommes en gris qui ne se parlent pas, mais n'ont pas l'air d'être sur le point de partir. Sur la table voisine de la porte, on a étalé un tapis vert pour taper le carton. Quatre gaillards s'interpellent bruyamment, en assénant les cartes avec force. *Rebelote ! Et dix de der !* Sans, pour autant, oublier leurs bières. L'horreur !

Il ne reste que le zinc. Qu'importe ! Corinne est décidée à rompre avec ses habitudes rigides. C'est déjà presque fait : elle est entrée dans ce bouge où la fumée lui pique les yeux et, sous ses yeux effarés, la populace se vautre dans les vices les plus éhontés : l'alcoolisme, la tabagie, le jeu.

Elle s'attend à être sifflée. On siffle toujours les jolies femmes, en ces lieux de débauche. Il lui faudra sans doute souffrir une *main aux fesses*... Bizarrement, rien ne vient, ni sifflement, ni main. Pas même la plus petite remarque.

Elle s'approche donc du comptoir. Il faut qu'elle boive quelque chose. Une boisson alcoolisée, pour se donner du courage.

Elle commande un pastis. Elle a toujours eu horreur de cette boisson, parangon de toutes les vulgarités. Son odeur d'anis est pour elle inséparable des relents de frites grasses, des flonflons d'accordéon, et des blagues graveleuses.

Quand le vin est tiré, il faut le boire. Même si c'est du pastis. Elle porte donc courageusement le verre à ses lèvres...

-A votre santé, ma p'tite dame !

Corinne se tourne vers l'endroit d'où vient la voix.

A côté d'elle, accoudé au comptoir, se tient un homme en *bras de chemise*... Entre deux âges, pas bien soigné, le menton hérissé de poils de barbe, le teint quelque peu rougeaud... Il vient de lever son verre dans sa direction.

- Ça n'a pas l'air d'aller, insiste-t-il. Quelqu'un a osé faire des misères à une jolie personne comme vous ?

Corinne ne répond rien. Il fallait s'y attendre : ce casse-pieds va lui coller après.

Je vais boire mon verre et partir...

-Buvez, ma p'tite dame. Vous verrez, ça ira mieux.

Corinne boit une gorgée. Il faut en finir. Elle était résolue à se vautrer dans la vulgarité, elle va être servie.

Mon Dieu ! Mon haleine va sentir l'anis à plein nez ! Cette odeur s'exhalera de sa bouche à chaque mot prononcé, dominant les effluves délicats de son parfum coûteux.

-Vous êtes pas causante ! Une cigarette ?

L'homme lui tend un paquet, d'où sortent trois cylindres blancs à bouts orangé.

Corinne en prend une.

-Merci, dit-elle.

Un pas de plus, une marche supplémentaire dans l'escalier qui descend aux enfers. La géhenne du populo qui sent la sueur. Ça aussi, il faut l'essayer.

-Ah, triomphe l'homme. Vous avez pas perdu vot' langue ! Vous voulez du feu ?

-Volontiers.

L'homme lui tend un briquet d'où s'échappe une flamme bleue. Corinne aspire. Soudain, la fumée lui sort de la bouche. Un panache grisâtre. Elle se met à tousser.

-Dites-moi... C'est pas votre première cigarette, tout de même ?

-Non, répond-elle, en reprenant péniblement son souffle.

Elle se met à fumer calmement, crachant la fumée au fur et à mesure. Consciente de braver la loi.

-Buvez. Finissez vot' verre pour noyer le chagrin.

Corinne avale une bonne lampée. Le verre est déjà presque vide. Elle commence à apprécier ce curieux compagnon de beuverie.

-Allez ! Cul sec ! Pour que ça fasse effet, faut pas partir sur une jambe. On va recommander la même chose : c'est ma tournée...

-Non, répond Corinne, qui a peur d'être ivre. Commandez pour vous si vous voulez, mais moi, je m'en tiendrai là.

Mais l'homme insiste :

-Vous voyez bien : ça va déjà beaucoup mieux. Un deuxième verre, et vous serez gaie comme un pinson !

-Non, non, je vous dis...

Un homme s'interpose. Il porte un blouson avec un col et des revers en mouton, ouvert en cette fin d'après-midi clémente.

-N'insiste pas, Jeannot ! Laisse la dame tranquille : elle ne veut pas d'un second verre.

-Tu me casse le coup, mon salaud !

Mais Jeannot rit quand même. Il donne une bourrade à son copain.

-On est tous les deux des chauffeurs de poids lourds, précise le nouveau venu. On travaille pour la même boîte : Léon Franky Logistics. Vous connaissez ?

Laissant son collègue vider un demi renouvelé, il accompagne Corinne, en direction de la sortie...

-Je connais, dit Corinne. Une très grosse entreprise. Mon mari est, lui aussi, patron d'une entreprise de transport, mais beaucoup plus modeste.

-Il n'est pas méchant, Jeannot. Mais il ne peut pas s'empêcher de draguer...

La jeune femme sourit avec indulgence.

-Il avait un peu bu. Vous l'avez sans doute remarqué ?

Elle secoue la tête affirmativement.

-Toute la journée, on conduit. On n'a pas le droit de boire une goutte. Alors, vous comprenez, quand on a fini...

-Je comprends...

L'homme fait signe de la main pour prendre congé. Corinne remarque ses mains fines et soignées, qui contrastent avec ses vêtements bon marché, et surtout cet horrible blouson.

Il ne porte pas d'alliance... Il n'est pas marié, se dit-elle.

-Au plaisir... dit-il simplement.

-Au revoir, répond-elle, tandis qu'il traverse la rue. Et... merci.

Merci ? Merci pour quoi ? Les péripéties du bistrot lui ont fait oublier la nécessité de punir un époux radin et cassant. Une fois dehors, cette urgence refait surface. Se laisser draguer ? Mais pourquoi pas ? L'odieux mari mérite-t-il autre chose qu'un cocuage en bonne et due forme ?

Le tromper. Le tromper basement, avec un simple ouvrier. L'humilier en se laissant souiller par un homme sale et vulgaire, dépourvu d'amour. Se rouler dans le stupre, offrir son corps si délicats à un individu obscène, tenaillé par un rut bestial. Se livrer à des actes immondes... Voilà bien ce qu'il mérite.

Un instant, elle est tentée de revenir sur ses pas. Aller chercher Jeannot, au fond du bar. Elle hésite. Il est quand-même trop laid, même pour cette utilité punitive. Après boire, il risque d'être trop... *chiant*. Réflexion faite, un bourreau plus présentable serait plus humiliant, et constituerait un amant plus crédible pour inspirer la crainte d'une liaison durable...

D'ailleurs, après avoir vidé son verre, sera-t-il encore capable d'une érection ? Ne va-t-il pas dormir comme une souche, sans procéder efficacement à ses fonctions d'exécuteur ?

Corinne décide d'y renoncer, et se remet à errer à l'aventure. Quoi qu'il en soit, il faut rentrer suffisamment tard à la maison pour infliger à Thierry sa ration d'inquiétude. D'angoisse, si possible.

Sur la place de l'église est installée une petite fête foraine.

-Je te dis que c'est une pute.

-Mais non. Tu vois bien comment elle est habillée. C'est une bourgeoise. Elle s'ennuie, elle vient exprès pour se faire tirer.

-Elle regarde partout. Elle cherche. C'est une professionnelle, ou peut-être une « *conasse* », une fille qui se fait un mec de temps en temps, pour arrondir ses fins de mois.

Les deux hommes ont remarqué Corinne, qui erre de stand en stand, cherchant plus à tuer le temps qu'à trouver un exécuter des hautes œuvres... Elle s'est résignée à rentrer sans avoir trompé son mari. Mais un peu plus tard quand même. Jusqu'en plein milieu de la nuit, si possible. Qu'il se fasse un sang d'encre.

-Une bourge ! Un coup facile. En moins d'une heure, je me la fais.

L'autre ricane.

-T'as de quoi, pour le *petit cadeau* ?

Il fait mine de palper une liasse.

-Qu'est-ce qu'on parie ?

-Tu pourras toujours m'en raconter long comme le bras ! Bonne chance quand même !

Ils se séparent. Le plus petit des deux s'approche de Corinne. Il est râblé mais, bien qu'il ait à peine dépassé la quarantaine, son estomac est déjà proéminent sous sa chemise ouverte. Son visage est bouffi, luisant et ses cheveux collent sur son crâne, avec au milieu une amorce de tonsure...

-Puis-je vous inviter ?

Corinne sursaute. Le séducteur a fixé sur elle ses petits yeux délavés.

Une fois de plus, elle ne sait pas quoi faire. C'est pourtant le moment de profiter de l'occasion pour se faire sauter, couvrir son mari de l'opprobre du cocuage avant de rentrer benoîtement à la maison.

Son regard va du jean sale de l'homme qui vient de l'aborder à l'horrible veston blanc à grosses rayures, passé par-dessus la chemise bariolée. Celui là ?

-Un petit tour dans les auto-tampons ? insiste l'autre.

Les petites voitures fluo, de toutes couleurs, traversent comme des flèches l'espace rectangulaire exigü. De temps à autre, elles s'entrechoquent joyeusement, tandis que les conducteurs s'interpellent et rigolent.

-Pourquoi pas... répond Corinne.

L'homme s'éloigne de quelques pas, jusqu'à la cahute du forain, pour payer. Corinne, malgré l'envie de s'enfuir, reste là. Bientôt, quand le ballet des autos cesse, l'inconnu la prend par le bras pour l'entraîner.

-Surtout, n'ayez pas peur, c'est sans danger. Vous verrez : on se marre bien.

Il s'installe au volant.

-Ceinture obligatoire !

Corinne obéit. On démarre. Le vacarme reprend, dominant les flonflons des autres manèges. Des gerbes d'étincelles fleurissent aux sommets des perches.

Vlan ! On vient de heurter un autre véhicule. Rires. On repart en arrière. Vlan ! L'inconnu s'amuse, comme un fou. Corinne, dont la tête est partie violemment d'un côté puis de l'autre ne partage pas son enthousiasme. La voilà quelque peu étourdie.

Un épisode plus calme. L'homme semble maintenant éviter les collisions... Il vient de placer une main sous la jupe de Corinne, et commence à la déplacer lentement en direction de la culotte. La jeune femme serre ses jambes l'une contre l'autre, et se tasse contre la carrosserie, le plus loin possible du conducteur. *Heureusement, pense-t-elle, j'ai mis des collants...* La seule pensée de cette main sur sa peau nue lui répugne.

Il a retiré sa main pour agripper le volant plus fermement. Il fonce à toute vitesse sur une bagnole dont il vient de reconnaître les occupants. Vlan ! Un choc de plein fouet. Les deux voitures s'arrêtent quelques secondes.

-Wouah ! Dylan ! s'écrie l'autre conducteur, gouailleur. Où t'as déniché ça ?

-Pas mal, la meuf, hein ? répond Dylan. Et il y a tout ce qu'il faut !

Pour appuyer cette affirmation, il palpe l'un des seins de Corinne. Les deux hommes se marrent. Corinne proteste, mais le bruit des autos et des rires couvrent sa voix.

Enfin. Le tour d'autos tamponneuses s'achève. On descend. Corinne vacille un peu sur ses jambes. Elle est fâchée... Elle lui donnerait bien la gifle qu'il a méritée, mais elle devine qu'il la rendrait, bien plus appuyée...

-Fais pas cette tête là, dit-il en glissant son bras sous le sien, comme si elle était déjà sa propriété. Faut bien s'amuser !

Il la traîne. Elle n'ose résister, et laisse faire, espérant seulement qu'aucune de ses connaissances ne la verra en telle compagnie. Heureusement, la plupart des petits bourgeois qu'elle connaît ne fréquente pas les fêtes foraines, trop *populacières* à leurs yeux. Elle se promet de fausser compagnie à son guide dès que l'occasion se présentera, et de rentrer illico à la maison.

Les voilà devant le stand de tir à la carabine. L'homme donne quelques pièces au forain, et celui-ci introduit une cartouche dans l'un des fusils.

-Tu vas voir, je vais te gagner une de ces belles peluches.

Dans une sorte de cage volètent trois ballons de baudruche de diverses couleurs. La règle est simple : pour gagner il faut les crever tous les trois avec seulement trois balles. Ils se déplacent rapidement, et de façon aléatoire sous l'action d'un courant d'air.

L'homme n'est pas maladroit : la première balle fait éclater un des ballons. Le forain recharge l'arme. Second coup : un second ballon est crevé...

Atteindre le troisième : un exploit presque impossible, car il est seul dans la cage et se déplace à toute vitesse, en tous sens, avec des brusques changements de direction, des sauts inopinés, des arrêts et des à-coups. L'homme vise, se concentre, suit des yeux la baudruche. Le coup part. Ploc ! Gagné !

-Choisis ! On a gagné une peluche.

L'homme l'a reprise par le bras.

Corinne hésite. Les lots proposés sont tous plus horribles les uns que les autres. Elle voudrait surtout s'en aller.

Il répète :

-Choisis en une. On ne va pas y passer la soirée.

-Je ne sais pas... dit-elle enfin.

-Celle-ci.

Il désigne au forain une sorte de cœur en peluche incarnat, bordé de perles de plastique blanc. Hideux. Il la tend à Corinne, qui la prend avec réticence.

-Et maintenant, où on va ?

-Laissez-moi m'en aller.

-On va pas se quitter maintenant que je t'ai donné mon cœur.

Il ricane, heureux de son bon mot

-Je vous supplie de me laisser partir...

Mais il la tient fermement par le bras et la pousse fermement.

-Entre nous, c'est à la vie et à la mort. J't'invite à visiter la cahute de ton pote Dylan. Elle proteste, plus fermement.

-Laissez-moi. Je vous dis de me laisser...

-Alors, dit une voix, on ennuie la dame ?

Ils se retournent. Corinne reconnaît l'homme du bar, celui qui lui a déjà permis d'échapper à Jeannot. Maintenant, il tient son blouson sous le bras.

-Occupe-toi de tes fesses, répond l'autre.

-Tu vas laisser mon amie tranquille, sinon tu auras affaire à moi.

Pour montrer qu'il ne plaisante pas, l'ouvrier chauffeur a serré le poing.

L'autre hésite. Le chauffeur est plus grand que lui, et semble costaud. Une rixe ferait immanquablement rappliquer les flics, avec lesquels il est déjà en délicatesse pour quelques bagarres et quelques trafics.

-Je te la laisse : t'a qu'à la niquer. De toute façon, elle connaît pas son métier, cette pute. Elle sait pas exciter le client, elle est froide comme un glaçon et je suis sûr qu'elle est même pas capable de faire une bonne pipe. Alors, si t'as du pognon à perdre...

L'homme au blouson ne répond pas.

-Je vous accompagne jusqu'à votre voiture, dit-il simplement. Il est préférable que vous rentriez chez vous.

Ils quittent la petite place, suivis par les flonflons de la fête foraine. Des éclats de joie factice, mais bon enfant les accompagnent un moment.

Ils sont maintenant dans une rue calme, bordée de modestes maisons de brique, sans aucune boutique. Il n'y a presque pas de voitures. Ils arrivent à une sorte de square sur lequel s'élève une chapelle sans style.

-Je m'appelle Roger, dit-il. Je suis conducteur de poids lourds...

-Vous me l'avez déjà dit, tout à l'heure dans le bar. Moi, je m'appelle Corinne.

De l'autre côté de la rue, un hôtel. Un de ces hôtels qui ne paient pas de mine, et qui offrent des chambres bon marché aux voyageurs de commerce.

Corinne saisit le bras de son compagnon.

-Il me faut une chambre pour la nuit.

-Je croyais que vous habitiez la ville...

-Non... J'habite dans les environs. Mais je dois être en ville très tôt demain matin.

Roger comprend qu'elle ne dit pas la vérité, mais de quel droit pourrait-il l'exiger ? Il devine bien que ce prétendu rendez-vous matinal n'existe pas, et que la jeune femme flotte entre plusieurs déterminations sans savoir laquelle adopter.

-Vous avez des ennuis ? demande-t-il néanmoins.

-Ce serait trop long de vous expliquer.

-Rien de grave ?

-Non, dit-elle avec un pâle sourire. Rien de grave.

En fait, elle est malheureuse. Malheureuse parce que son mari ne l'aime pas : s'il l'aimait, il consentirait sans hésiter aux dépenses les plus folles. Pour le punir, elle est prête à se priver de la convivialité d'un repas pris en famille, et à se morfondre dans cette chambre glaciale. On est parfois son propre bourreau, à force de vouloir être celui des autres.

Il se rongera les sangs toute la nuit, pense Corinne, et demain il me demandera pardon.

Hôtel Saint Gilles

**

L'hôtel est bien tenu. Un timbre sonne lorsqu'on franchit le seuil.

On entre dans un salon, pas très grand, mais meublé d'un canapé et de fauteuils assortis, recouverts de velours. Au milieu, une table basse accueille les visiteurs en leur offrant des revues dépareillées, et quelque peu fatiguées, pour leur permettre de tromper leur attente.

Sur le comptoir, un sansevieria dresse ses glaives vernissés dans un cache-pot de cuivre, soigneusement astiqué. Derrière, un casier où sont disposées les clés des chambres.

L'hôtelier apparaît.

-Auriez-vous une chambre, pour la nuit ? demande Corinne.

Une voix blanche, mal assurée... *Une chambre pour la nuit ?* L'hôtelier devine que les deux personnes qui lui font face ne sont pas des époux officiels. Peu importe : ce ne sont pas ses affaires...

-Notre établissement a tout le confort moderne, assure-t-il. Nos prix sont très étudiés : cinquante euros la nuitée...

-*Nous* la prenons, dit Corinne, faisant un effort sur elle-même pour retrouver un peu d'assurance.

Roger ne dit rien : il s'apprête à prendre congé de sa compagne d'un moment.

-Je vous donne la douze, dit l'hôtelier, en tendant la clé. Une des plus belles. C'est au deuxième étage. Je vais vous la montrer.

-Inutile. *Nous* trouverons bien.

Elle se dirige vers l'escalier. Roger lui emboîte le pas

-Accompagnez-moi jusqu'à ma chambre, dit-elle à voix basse.

La chambre n'est pas spacieuse, voire même plutôt exigüe, et meublée de bric et de broc... Plutôt vieillotte. On remarque tout de suite qu'une partie de la superficie a été sacrifiée pour créer un semblant de cabinet de toilette...

-La chambre est plutôt moche, constate Roger. Mais vous serez au calme pour la nuit.

Corinne reste une minute sans parler, tant la chambre lui paraît horrible. Odieuse.

Elle a bien senti, tout à l'heure que l'hôtelier les a pris pour un couple illégitime. La nécessité de se venger de son époux reprend le dessus, et l'occasion lui en est maintenant donnée.

Elle n'est pas le moins du monde attirée par cet homme, mais il faut que la chose se fasse.

-Restez avec moi, implore-t-elle.

-Rester avec vous... Pour la nuit ?

-Non. Juste un moment... Pour faire l'amour. Vous n'avez pas remarqué ? L'hôtelier a deviné que nous avons loué la chambre pour une passe.

Il est estomaqué. Il n'aurait jamais cru qu'une femme puisse parler ainsi, ni réclamer de manière si abrupte l'acte sexuel. Surtout une femme élégante. S'est-il trompé sur son

compte ? Bien sûr, ce n'est pas une professionnelle : elle n'en a ni l'habillement ni les manières... S'agirait-il d'une nymphomane, une de ces malades souffrant d'addiction au sexe, il paraît qu'il y en a. Qu'elles sont plus terribles encore que les hommes...

-Mais, balbutie-t-il, nous nous connaissons à peine...

-Je suis mariée avec un homme qui ne m'aime pas. Vous, vous avez l'air gentil...

Roger est embarrassé. Cela se voit sur son visage.

-Je ne suis pas heureuse, insiste-t-elle. J'ai envie de faire l'amour avec un homme généreux et bon. Refuseriez-vous ?

-Faire l'amour ?... Comme ça ? Dans un hôtel, l'après-midi ?

Elle le sent sur le point de fuir, tant la demande est exorbitante, et que seuls la stupéfaction et le désir d'en savoir davantage le retiennent encore dans cette chambre. Elle tire ses dernières cartouches.

-Vous me trouvez laide ?

-Pas du tout. Vous êtes tout à fait charmante... Très jolie même.

-Vous pensez que je ne sais pas me tenir au lit ? Que je serai comme un bout de bois ?...

C'est un peu ce qu'elle craint, elle-même... Peu importe.

-Mais non. Je ne pense rien de tel.

-Rassurez-vous, je ne serai pas de celles qui s'accrochent : je ne vous demanderai pas le mariage. Juste une douce amitié.

Il la regarde, incrédule... Il pense à sa femme, qui l'attend. Et qui est à cent lieues de s'imaginer qu'il est dans cette chambre d'hôtel, enlisé dans d'étranges palabres.

Objectivement, Corinne ne manque de rien, pas même de l'affection de son époux. Mais elle se sent malheureuse. Donc elle l'est. Ce que l'on ressent n'est souvent qu'une vision déformée de la réalité.

-Je suis si seule... Si vous partez, je me jette par la fenêtre.

-Ne faites pas ça : nous ne sommes qu'au second, vous pourriez rester paralysée pour le reste de votre vie.

-Alors... Restez.

Elle a souri. Elle sent qu'elle est sur le point d'aboutir. Lui, il reste là, bras ballant, ne sachant que faire... Pourtant, il faut bien rentrer. Retrouver Catherine, son épouse, et sa fille. Il hésite, fais deux pas vers la porte...

Pourquoi se jette-t-elle ainsi à ma tête ? Je devrais lui dire que je suis marié. Et que j'aime ma femme, qu'elle est tout pour moi... Mais si elle allait vraiment faire une bêtise ?...

Corinne se retire dans l'étroit cabinet de toilette. Elle ôte ses collants et sa culotte : la vengeance est maintenant à sa portée.

La voilà de retour dans la chambre. Il n'est pas parti.

-Je suis prête, dit-elle presque joyeusement.

Elle s'allonge sur le lit, soulève complètement sa jupe, écarte les cuisses d'une manière volontairement obscène.

Un choc ! Eberlué, Roger contemple un moment l'attribut féminin dévoilé.

Corinne sait que cela équivaut à un viol. Quel homme pourrait résister à cette vision ? Bon gré mal gré, il devra se soumettre et faire ce qu'elle attend de lui.

-Enlève ton pantalon. Prends-moi.

Roger comprend qu'il a été manipulé. Que la menace de suicide n'était que du bluff.

-Prends-moi, répète Corinne. Tu peux bien faire ça : ce n'est pas grand-chose pour toi. Après, tu pourras rentrer chez toi. Et moi aussi...

L'échafaud est paré pour l'exécution. Corinne imagine le cou de son mari posé sur le billot, sur le point de recevoir le coup fatal. La hache du bourreau, c'est la bite de Roger, maintenant nue et dressée, qui en fera office. En pénétrant dans le tendre con de Corinne, elle fera de l'infâme époux, un cocu irrémédiable.

-Couche-toi sur moi.

Roger obéit. Il est mal à l'aise. Il avait promis d'être fidèle à Catherine, de former avec elle un couple modèle.

La verge pénètre d'un seul coup dans le sexe mal lubrifié de Corinne. Roger se montre malhabile, il lui fait mal. Malgré la douleur, elle exulte intérieurement : elle a réussi. Elle est parvenue à circonvenir un homme pour en punir un autre ! Un sentiment âcre et nauséux l'envahit : le mépris. On peut donc en faire ce qu'on veut ? Ils sont veules, sans courage et sans morale, ces pauvres hommes... Prêts à tous les avilissements, ils se laissent manipuler comme des chiffes.

Roger la pistonne. La verge tisonne dans le vagin. Corinne se concentre sur sa douleur, le prix à payer pour que sa vengeance soit complète. Enfin, elle sent que l'homme jouit en elle, qu'il l'arrose de longues saccades... Elle sait qu'elle rentrera chez elle avec, au creux de son giron, cette semence étrangère

Il faudra que je lui dise, se dit-elle. Sinon, il ne le saura pas, et il ne souffrira pas. J'aurais perdu ma peine.

Mais pas tout de suite : il faudra choisir le moment.

Roger se rhabille en silence, quelque peu honteux de ce qu'il vient de faire. Corinne s'isole dans la salle de bain, remet slip et collants.

-Nous avons mal agi, dit l'homme. Cela ne doit pas se reproduire.

Mais Corinne ne l'entends pas ainsi. Pour humilier son mari, il lui faut une véritable liaison, un adultère qui dure, avec au moins un semblant d'amour. Faire savoir à Thierry que je partage avec un autre une complicité que je lui refuse désormais.

Maintenant, le plus dur est fait : le recrutement d'un agent. C'est un brave homme, qui accomplira servilement sa mission.

L'andouille utile.

-Vous ne pouvez pas me laisser, dit-elle. Je serais trop malheureuse.

Il la prend dans ses bras, l'embrasse tendrement sur la joue, la câline comme il le ferait pour consoler un chagrin d'enfant.

-Soyez raisonnable. Vous avez un mari...

Avec une volonté âpre, Corinne rumine ses déceptions, ce qu'elle appelle son malheur. Refusant toute évocation des moments heureux, elle ne veut voir que les frustrations, les rancœurs d'une existence somme toute ordinaire... C'est un drame qu'elle joue pour elle seule, un sombre mélo, dont elle est à la fois auteur, principale actrice, et unique spectatrice... Si poignant, si convaincant qu'il emporte aussitôt son adhésion. Bientôt, quelques larmes perlent à sa paupière...

-Je vous aime. Offrez-moi au moins votre amitié.

Le vice de Roger, c'est la gentillesse. Bien sûr, pour rien au monde il ne causerait du chagrin à Catherine... Mais là, devant cette femme qui pleure, le voilà soudain désarmé.

-Moi aussi, dit-il, je vous aime bien.

-Vous acceptez donc de me revoir ?

-Si ça peut vous reconforter.

Ces entrevues, pense-t-il, finiront par s'espacer, à mesure qu'elle reprendra goût à la vie... D'ailleurs, elle ne sera pas vraiment ma maîtresse. Après tout, une amitié sincère peut aussi naître entre un homme et une femme. *On ne fera peut-être même pas l'amour...*

Corinne, déjà s'avance vers la porte. Elle a gagné. D'une voix flûtée, presque joyeuse, elle lui demande :

-On se revoit jeudi prochain ?

-Où ?

-Ici, à l'hôtel Saint Gilles. A cinq heures...

-C'est entendu. J'aurai peut-être quelques minutes de retard : je dois ramener le bahut.

-Je vous attendrai.

Pour lui dire au revoir, il tente de renouveler son chaste baiser. Mais elle l'attire brusquement contre elle, l'embrasse à pleine bouche, en enfonçant sa langue. Force lui est de lui rendre sa caresse, il lui met la main sous la jupe, palpe la cuisse au-travers de l'épaisseur du collant. Tendresse. Chaleur partagée... La main est remontée le long de sa jambe. Maintenant, Corinne sent les doigts de son amant qui lui massent doucement le sexe...

Le voilà pris.

Elle ferme doucement les yeux, et masque d'un sourire le dégoût que lui inspire cet attouchement. Elle répète :

-A jeudi.

Ils redescendent tous deux l'escalier. Corinne s'attarde un moment, pour régler la chambre à l'hôtelier, impassible en apparence, mais dont elle devine la goguenardise sous la politesse commerciale.

Quelle folie, se dit-elle, me voilà pourvue d'un amant alors que je déteste les hommes !

Sur le trottoir, alors qu'elle marche à grands pas en direction de sa voiture, elle pense à ses amours passées. A son amie Anaïs.

La première fois. Elle se souvient de la première fois... La première fois qu'on fait l'amour, c'est toujours la plus suave, celle qu'on ne peut jamais oublier.

C'était quelques mois après leur brève fâcherie. Corinne venait de fêter ses quinze ans. L'une comme l'autre, elles avaient harcelé leurs parents pour qu'on les laisse dormir ensemble. La maman de Corinne avait bien objecté : « Ta chambre est trop petite, et d'ailleurs, nous n'avons pas de lit pour elle ». Mais devant l'insistance des deux jeunes filles, elle avait fini par céder. On mettrait simplement un matelas par terre pour Corinne qui, cela va de soit, céderait son lit à son invitée.

Nettoyée à fond, la chambre fut garnie de draps frais par une mère émue à l'idée des longues confidences que sa fille allait échanger avec sa meilleure amie.

Des chuchotis, il y en eut. Pendant une longue demi-heure, Corinne resta couchée sur son matelas. Elles se racontèrent tous ces petit riens qui font la vie des adolescentes, les

œillades des garçons, leur drague maladroite et obstinée, n'hésitant pas à se gausser de la gaucherie de leurs camarades masculins. De la classe, il ne fut pas question, sauf pour rapporter les bons mots des profs, surtout si l'un des garçons en avait fait les frais. Des rires étouffés couraient sous les couvertures.

Rapidement, Corinne eut envie de s'endormir dans les bras de son amie, et elle lui demanda si elle voulait bien partager le lit, malgré l'étroitesse de celui-ci. Naturellement, Anaïs accepta avec enthousiasme.

Bientôt, Corinne l'enlaça. Ce n'était pas la première fois, et la jeune fille laissa faire. Elles étaient, l'une comme l'autre, débordantes de tendresse.

Corinne se rappelle chaque moment de cette délicieuse soirée, le plus infime détail... Elle a l'impression que ce souvenir l'accompagnera tout au long de sa vie, comme une provision de bonheur.

La voilà arrivée devant sa voiture. Il n'est même pas 18h30, elle pourra encore embrasser ses enfants avant qu'ils aillent se coucher.

Lorsqu'elle retroussa la chemise de nuit d'Anaïs, celle-ci s'étonna :

-Que fais-tu ?

Pour toute réponse, elle l'embrassa sur la bouche, dardant sa langue entre les lèvres de son amie. Anaïs avait entendu parler de ces amours entre filles, et ne s'étonna plus. Ces amours, simples expressions d'une tendresse excessives entre deux cœurs qui se cherchent, ne l'effrayaient pas.

Déjà, une lourde sensualité s'éveillait en elle, qui rendait sa bouche avide de baisers et son corps, prêt à toutes les voluptés, était perpétuellement à la recherche de caresses... Corinne l'avait deviné, elle savait qu'elle ne serait pas repoussée.

Anaïs ouvrit donc les jambes, et la main de Corinne fut dans la place. Douce et tendre Anaïs, qui se laisse corrompre par un baiser !

Ayant souvent pratiqué sur elle-même l'art de la caresse, Corinne était devenue une experte. A mesure que son doigté s'affinait, accordant sa pression et sa cadence sur les attentes de son amie, elle sentait celle-ci progresser sur le chemin du plaisir. La poitrine d'Anaïs se soulevait avec agitation, tandis que son souffle se faisait chaud et saccadé. A mi voix, entrecoupant sa respiration et ses baisers, elle suppliait son amie de la mener, toujours plus loin, vers l'acmé, le point de rupture... « Continue... Fais-moi jouir ». Corinne lui titillait le clitoris, qui s'était mué en une noisette toute dure qui roulait et dodelinait sous ses doigts. La vulve s'était entrouverte, exhalant ses fragrances, débordant de ses sucs. Elle offrait un accueil, un nid douillet pour les doigts impatients de Corinne. Elle s'introduisit doucement, comme elle le faisait souvent sur elle-même. Anaïs se raidit. Elle exigeait plus de douceur.

Corinne rejeta les couvertures, s'accroupit sur les jambes de son amie, posa sa bouche sur la vulve en feu. S'ensuivit un long baiser. Puis la langue pénétra, battit dans le puits d'amour. Anaïs poussa un cri étouffé : elle jouissait.

Elles dormirent un moment, aux bras l'une de l'autre. Nues, ayant ôté leurs chastes chemises d'adolescentes... Plus tard, au cœur de la nuit, Corinne présenta son sexe devant la bouche d'Anaïs, et les jeux reprirent. Puis, prenant mille précautions pour ne pas faire de

bruit, elles se frottèrent l'une contre l'autre. Le clito turgescent de Corinne labourait avec ardeur le tendre sillon d'Anaïs. Celle-ci connut un nouvel orgasme... Et la fougue de Corinne eut sa récompense : la jouissance l'inonda elle aussi sur le corps de son amante.

Le lendemain, lorsqu'elles s'éveillèrent, elles ressentirent dans leurs membres une certaine langueur, une suave mollesse qui montrait que leurs chairs avaient eu leur contents. Corinne partit d'un fou rire en trouvant dans ses bras le corps nu de sa camarade, et se mit aussitôt à jouer avec les seins d'Anaïs...

-Habillons-nous, dit celle-ci, craignant une intrusion surprise de la maîtresse de maison venant s'enquérir si son invitée avait passé une bonne nuit.

Une bonne nuit ? Pouvait-on rêver mieux ?

Le reste de la journée fut idyllique. Les deux jeunes filles s'adoraient, et ne manquaient aucune occasion de se montrer leur affection, sous l'œil attendri des parents de Corinne.

Dire que je me suis mariée avec un homme, alors que mon seul amour, ma seule passion, c'est Anaïs !

Ces amours juvéniles durèrent huit ans. Pendant leurs années de lycée, les deux jeunes filles se voyaient chaque jour, partageaient tout, leurs enthousiasmes et leurs coups de cœurs, leurs déceptions et leurs inquiétudes aussi. Elles n'avaient plus de secret l'une pour l'autre. De temps en temps, elles faisaient l'amour, pour exalter leur joie de réussir, ou pour se consoler des petits chagrins de l'existence, voire simplement pour exprimer le bonheur de vivre et d'être aimée... Bien sûr, Corinne n'ignorait pas qu'Anaïs fréquentait aussi des garçons, et qu'elle avait parfois des relations très poussées avec eux, mais elle n'en prenait pas ombrage. Lorsqu'elles se laissaient aller, aux bras l'une de l'autre, leur amour était parfaitement fusionnel. Puis, le baccalauréat passé, les études les ayant dispatché dans des universités différentes, elles se retrouvaient chaque fin de semaine, avec toujours la même ferveur...

Lorsque Corinne annonça son mariage avec Thierry, un nuage de tristesse passa dans les yeux d'Anaïs. Les deux femmes, devenues adultes, continuèrent à se voir. Mais, d'un accord tacite, elles bannirent toute relation sexuelle.

Anaïs !

Corinne rentre chez elle. Elle conduit comme une somnambule. C'est à peine si elle prête attention à la signalisation et aux autres voitures. Son esprit est tout entier obnubilé par ses amours passées, et tendu vers un seul objectif. Reconquérir Anaïs.

05

Lundi 13 avril 2015

Journal télévisé

Marc s'installe sur l'un des fauteuils en cuir blanc. Sur le plateau de verre de la table basse « design », il aperçoit un journal, dont la première page dépliée laisse voir les gros titres et les photos grisâtres... Une main l'a posé là, comme pour le mettre en vedette. Il ne l'a pas encore lu, mais la une, entre-aperçue à la devanture de la Maison de la Presse a retenu son attention dès le matin.

Il aime particulièrement le confort de ce salon, dont il avait choisi chaque élément de mobilier, et supervisé chaque détail, avec ce goût très sûr qui avait toujours été son apanage. Comme l'argent n'était pas, et n'avait jamais été, un problème pour lui, il avait composé ce décor à la fois douillet et bourgeois, moderne et cosu, sans tenir compte d'aucun autre critère que de son plaisir. Il aime s'y reposer un moment chaque fois qu'il rentre de son cabinet d'expert comptable, après sa journée de travail.

Il est particulièrement fier de cette vaste pièce de 60 m² dont la grande baie vitrée, qui en occupe quasiment toute la largeur, donne sur le parc, situé à l'arrière de la villa. En faisant tourner son siège dans cette direction, Marc peut voir les deux grands ifs, taillés en taupières, toujours impeccables, qui font l'orgueil de Firmin, le jardinier-chauffeur. Un grand tapis moderne gris perle occupe le centre de la pièce, où trône l'immense canapé panoramique en cuir blanc, œuvre d'un designer italien. Sa vaste forme en U offre un confort douillet et luxueux à six personnes au moins. En face de ce siège imposant, un second canapé, assorti au premier, mais droit, complète un espace convivial, autour d'une table basse au plateau de verre et au piètement blanc.

Derrière l'immense canapé, adossée au pan de mur, une longue bibliothèque en ébène blanc du Laos présente des livres rares et des bibelots précieux. Devant elle se tient une statue en marbre de Carrare, qui représente une femme nue stylisée, aux courbes harmonieuses, et de chaque côté, deux grandes toiles de maître laissent éclater leurs couleurs

Au dessus du meuble bar en chêne cèrusé qui occupe le mur opposé, un grand écran de télévision fait face au vaste sofa. Il est éteint pour le moment, mais les quatre lithographies qui l'encadrent, œuvres d'un artiste contemporain en vogue, attirent le regard et invitent à la gaîté.

Aux quatre coins du tapis, quatre fauteuils pivotants de cuir blanc achèvent de donner à la salle cette opulence de bon aloi, où pointe un soupçon de richesse insolente. De quoi impressionner le visiteur, pour la plus grande satisfaction du maître de maison

Une chaleur discrète règne dans la pièce, contrastant avec la température déjà frisquette de ce début de soirée.

Marc fait tourner son siège en direction de la haute cheminée de marbre blanc qui occupe le mur opposé à la grande verrière. Quelques bûches flambent dans l'insert vitré : il peut voir les flammes danser et quelques étincelles voler en crépitant au-dessus des braises rougeoyantes.

Bérénice, son épouse, a dû demander au domestique d'allumer... Le chauffage central est éteint, mais certaines soirées demeurent fraîches

Il est vrai que nous ne sommes qu'en avril...

-C'est toi, Bérénice ?

-C'est moi, mon petit Papa.

Il reconnaît la voix de sa fille, Tatiana, 14 ans.

-Viens ma chérie.

La jeune fille paraît dans l'embrasement qui sépare le salon du vestibule, passe sous lourde tenture de velours de Gênes pour venir rejoindre son père. C'est un joli brin de fille, élancée, à la taille bien prise. Son visage est celui d'une madone de Raphaël...

-Tu sors ?

-Séverine m'a invitée à sa fête d'anniversaire. Maman m'a dit que je pouvais y aller : j'ai promis de rentrer pour dix heures...

Le père observe sa fille. Sa robe lui arrive à peine à mi cuisses, et elle a les jambes nues, sans collants... Le décolleté laisse voir une partie des seins, déjà bien développés pour une ado aussi jeune, et gracieusement formés... Il ne peut pas s'empêcher de les admirer. Il devine aussi que ces appas font la fierté de celle qui les porte, et qui aime assez qu'on les regarde.

-Tu vas sortir comme ça ?

-Bien sûr, Papa

Avec une robe aussi courte ? Si elle s'assoit sur un siège trop profond, on verra sa culotte... Le mot *culotte* stimule l'imagination de Marc, et lui fait visualiser un entre-cuisse d'adolescente voilé d'un slip blanc, bordé de fine dentelle... Et, sous le fin tissu, le Graal du désir : la vulve, une coupe de délice offerte à qui la veut.

-Ta robe est trop courte... et aussi trop décolletée.

Tatiana fait la moue. Il y aura des garçons à cette fête d'anniversaire, et elle aimerait bien tester sur eux son pouvoir de séduction.

-Mais Papa, Maman trouve que cette robe me va bien.

Un mensonge, naturellement : de toute évidence Bérénice n'a jamais vu cette robe.

-Ecoute, ma fille, dit solennellement le père. A ton âge, il faut que tu saches qu'il y a des salauds qui n'attendent que l'occasion pour satisfaire leurs instincts pervers.

Marc désigne du doigt le journal. La première page est entièrement barrée par une manchette :

DECOUVERTE MACABRE DANS LE BOIS DE FORT LIGNY

Le corps partiellement dénudé d'une adolescente de treize ans a été découvert par des forestiers. L'état de décomposition du cadavre rendra probablement difficile son identification. Toutefois, le commissaire Friedmann, chargé de l'enquête...

Abasourdie, Tatiana cesse de lire.

-Qui va t'accompagner ? demande le père.

-Je peux y aller seule, répond-elle d'une voix mal assurée. Je n'ai que la rue à traverser.

-Admettons, concède-t-il. Mais pour commencer tu vas changer de tenue. Pourquoi ne pas mettre ce jean blanc que je t'ai offert pour ton anniversaire ?... Et le top en maille que Maman t'a donné ?

Elle n'est guère contente... Mais elle dissimule son dépit, pour ne pas déplaire à Papa. Et puis, les quelques lignes qu'elle a lues dans le journal font quand même froid dans le dos ! Elle proteste néanmoins, pour la forme, car elle sait qu'elle va obéir...

-Mais, il est ras du cou ! Je vais mourir de chaud !

Marc dissimule sa fermeté sous un sourire bienveillant :

-Tu feras ce que je dis. Sinon tu n'iras pas.

La liberté vestimentaire, ce sera pour plus tard.

-Qui sait ? ajoute le père. Ce triste individu est peut-être de la région.

-Fort Ligny... C'est très loin. Je ne sais même pas où c'est...

-Il n'est pas forcément de Fort Ligny. Tu sais, avec les autoroutes, on se déplace rapidement d'un point à un autre. Il peut très bien sillonner la France pour commettre ses forfaits. La police aura bien du mal à le capturer.

Elle reste un moment silencieuse. Terrorisée. Mais pas assez pour renoncer à la fête.

-Tu as raison, mon petit Papa. Je vais me changer. Tu pourras surveiller quand je vais traverser la rue ?

-Promis. Je viendrai aussi te chercher quand tu sortiras. Tu n'auras qu'à m'appeler avec ton portable...

-Merci, petit Papa chéri...

Tandis qu'elle s'éloigne, Marc, pour détendre l'atmosphère, la taquine :

-Et les talons ? C'est aussi Maman qui te les a conseillés ?

-Non, avoue-t-elle. Je les ai achetés avec mon argent de poche... Tu ne vas pas cafter ?

-Non, promet-il, je ne dirai rien.

-Je peux les garder ?

-Si tu veux. Fais quand même attention : ne te casse pas la binette !

Marc est satisfait : Tatiana a troqué sa tenue provocante pour une plus discrète. Il vient de la regarder, vêtue de son jean blanc et de son top, traverser la rue pour gagner la villa d'en face. Avec ses escarpins, elle clopine bien un peu : le manque d'habitude... *Ça viendra... Plus vite que le théorème de Pythagore et ses applications...*

Il frissonne... Comment font-elles, les filles, pour n'avoir jamais froid ? Elle voulait partir avec sa petite robe...

Enfin. Il peut prendre place sur le canapé. Prendre connaissance du contenu du journal.

Une jeune femme entre dans la pièce. La quarantaine environ, grande et bien faite... Avec le port quelque peu majestueux d'une personne née dans une bonne famille et que les soucis ont épargné. Elle ressemble étonnamment à Tatiana, hormis son abondante chevelure d'or qui se répand sur ses épaules en cascades ondulantes.

-Tu étais là ? demande-t-elle en prenant place à côté de son époux.

-Je viens juste d'arriver, répond celui-ci.

Machinalement, elle lui tend sa bouche. Il l'embrasse... Malgré les quinze ans écoulés depuis leur mariage, ce cérémonial ne leur semble nullement ridicule.

-Tu as passé une bonne journée ?

-Excellente...

Il hésite. Peut-il parler des affaires qu'il traite, couvertes, en principe, par le secret professionnel ? Mais cette fois, il s'agit d'un proche, que Bérénice connaît bien.

-...A part un petit problème avec Thierry...

-Ah bon ?

-Il confond parfois les comptes de l'entreprise qu'il dirige avec son compte personnel... Je le lui ai déjà dit. C'est sa femme qui dépense trop : il lui passe tout.

-Pas étonnant. Quand on sait d'où elle sort.

-Que veux-tu dire ? A cause de sa jeunesse pauvre, elle ressentirait le besoin d'une revanche ?

-Oui. Elle croit qu'elle est arrivée, qu'elle peut enfin dépenser sans compter... enfin, presque sans compter. Mais ce n'est pas tout...

Elle cherche ses mots : comment attaquer Corinne sans avoir l'air d'une méchante femme ?

-Je veux dire, ajoute-t-elle enfin, que dans son milieu, on ne lui a pas appris le sens des responsabilités. Ce n'est pas de leur faute : ce ne sont que des ouvriers... Ils vivent comme des oiseaux sur la branche.

La pique est bien lancée : elle a l'air de la plaindre.

-Il a promis de rembourser, précise Marc. Ce ne sera pas très compliqué de dissimuler cet « emprunt ».

Elle lui prend la main, et la serre tendrement dans la sienne.

-Tu es un homme bon, dit-elle.

Tout en pensant : *tu as tort de te décarcasser pour cette demi-folle, qui n'appartient même pas à notre milieu.*

Il est vrai que Corinne est souvent mieux habillée qu'elle. Lorsqu'elle l'a vue arborer cette cape de vison, elle a failli crever de jalousie.

Elle a dû faire appel à toute sa maîtrise de soi pour dissimuler son dépit sous une feinte indifférence

A côté d'elle, j'avais l'air d'une pauvre ! Cette fille de rien est d'une prétention qui dépasse l'entendement.

Mais surtout, son égoïsme est monstrueux. Ce pauvre Thierry ! Comment a-t-il pu s'amouracher d'une telle créature ? Elle lui sucera jusqu'à la moelle de ses os !

-Je vois, dit Marc, que nous avons une bonne flambée..

-Oui. Je trouve qu'il fait encore frais, en soirée. J'ai demandé à Firmin d'allumer l'insert avant de partir.

Firmin, c'est le domestique mâle. Il fait office de jardinier, de chauffeur, d'homme toutes mains, et parfois de valet de pied. Il travaille toute la journée dans la villa, revêtant, pour chacune de ses missions, la tenue idoine. Il constitue, avec Chantal, la femme de chambre qui fait aussi la cuisine, l'équipe ancillaire au service de Marc et de sa famille. Surtout, remarquez le bien, il ne faut pas dire que Chantal est la *bonne à tout faire* : ce ne serait pas assez classe... Chantal a le privilège de dormir dans la villa, sauf le week-end où elle rentre dans sa famille.

-Je vais mettre la télé, dit Bérénice. C'est bientôt l'heure des infos.

-Tu as raison...

Marc ne rate jamais le journal télévisé. Toute la journée, il avait été accaparé par les devoirs de sa charge, obligé de superviser le travail de ses adjoints, et interrompu à plusieurs reprises par des importuns dépourvus de rendez-vous. Il n'avait donc pas pu disposer d'une seule minute pour parcourir le quotidien dont il avait fait l'emplette...

Il n'en est que plus impatient de prendre connaissance des actualités.

Bérénice appuie sur un bouton de la télécommande. La télévision s'allume.

Le présentateur a déjà terminé l'énoncé des titres des différents sujets qui seront abordés, et le premier reportage est déjà commencé. Le plus important de la journée : la découverte du cadavre d'une fillette.

L'image montre le bois de Fort Ligny, la clairière avec les rondins...

« L'attention des deux bûcherons a été attirée par un tas de branchages... Intrigués, ils ont eu l'idée de déplacer les branches, ce qui leur a permis de découvrir que la terre avait été fraîchement remuée... »

L'image montre une fosse à-demi effondrée, dépourvue de corps. Puis, apparaît la trogne de l'un des forestiers.

« -Nous, on se souvenait bien d'avoir mis toutes les branches sur le même tas... On s'est dit que c'était tout de même pas ordinaire de trouver deux tas, en embauchant le matin. Qui qu'c'est qui les a déplacées, ces branches ? Hein ? Ça nous a paru, comme qui dirait... suspect. Oui. Suspect. J'ai dit à Hilario... Hilario, c'est mon copain. J'y ai dit : « ça, mon gars, c'est pas une affaire pour nous... C'est pas à nous de fouiller tout ça... »

Prévenus, les gendarmes sont arrivés en force. Ils ont sanctuarisé la zone de crime en l'encerclant de rubans pour interdire le franchissement, puis ils ont fermement prié les deux bûcherons d'aller exercer leurs activités ailleurs et de passer à la gendarmerie pour leurs dépositions.

Ensuite, sont arrivés le substitut, le médecin légiste, l'identité judiciaire, la police scientifique en tenue, avec masques et surbottes, pour ne pas polluer la scène de crime... Bien sûr, une horde de journalistes n'a pas tardé à rappliquer, suivis par la télé avec micros et caméras. On s'empresse d'aller quérir les deux découvreurs sur un autre chantier, pour les interviewer sur fond de clairières et de futaies...

De nouveau, l'écran montre la clairière où s'affairent les personnels, telles des fourmis diligentes... Chacun sait, avec précision, ce qu'il doit faire. Certains sont penchés sur la fosse,

probablement pour examiner le cadavre, invisible à l'écran, et faire les premières constatations. Un homme prend de nombreuses photos, on peut voir les éclairs des flashes. Tout autour, des gendarmes en uniforme sillonnent les bois à la recherche d'indices, posant ça et là, des gros numéros de plastique jaune. Photos.

Le substitut paraît à l'écran.

« Le corps d'une adolescente, recroquevillé et partiellement dénudé a été découvert ce matin dans le bois de Fort Ligny... D'après l'état de décomposition, on peut penser que la mort remonte à plusieurs jours.... A ce moment, on ignore encore l'identité de la fillette, car personne n'a disparu dans les environs immédiats. On ne sait pas davantage si elle a subi des violences sexuelles, seul l'examen médico-légal permettra de le déterminer. L'enquête a été confiée au SRPJ de Nancy.

Après le départ du corps pour l'institut médico-légal, les enquêteurs ayant fini de ratisser les lieux, on donne enfin l'autorisation aux caméras de s'approcher et de zoomer sur la fosse, pour impressionner les téléspectateurs... Un plan qui sera montré à l'écran, en ouverture de séquence.

Le journal télévisé aborde un autre sujet : le problème récurrent de la dette grecque.

-C'est affreux, dit Bérénice, que les problèmes financiers n'intéressent guère.

-Tout à fait, répond calmement Marc.

-Mourir à cet âge ! Sauvagement assassinée... J'en ai froid dans le dos.

Le présentateur continue de pérorer, détaillant tous les épisodes du bras de fer entre les institutions européennes, le FMI, et le nouveau gouvernement grec. Diverses personnalités politiques sont interrogées. Le Front de Gauche plaide pour une suppression partielle de la dette grecque... Le gouvernement espère un compromis... La Grèce sortira-t-elle de la zone euro ? Pourra-t-elle rester ? wait and see... On apprend incidemment que les Français ont beaucoup prêté à la Grèce, et qu'ils risquent d'être floués dans l'affaire. Une fois de plus.

-Quand même, reprend Bérénice, s'attaquer à une enfant. Une gosse ! Pour satisfaire un instinct bestial...

-Tu pense qu'elle a été violée ?

-C'est plus que certain ! On l'a trouvée partiellement dénudée... Il y a des hommes qui sont de vrais porcs !

-C'est un malade. Un psychopathe.

Ou peut-être... un joueur.

La loi « pour la modernisation de l'économie » repasse devant l'Assemblée Nationale. Le Premier ministre brandit le 49.3. La télé montre l'hémicycle et ses débats. Motion de censure repoussée ! Loi adoptée.

Mais Bérénice révoltée par le martyre subi par la jeune fille, ne parvient pas à se détacher de ce fait divers sordide :

-J'espère qu'on va rapidement arrêter le coupable.

-Devant de telles horreurs, dit sombrement Marc, on souhaite le rétablissement de la peine de mort.

-Moi, je ne suis pas pour la peine de mort. Mais il faut l'enfermer pour toujours. Qu'il ne puisse plus recommencer.

-Je suis père d'une fille du même âge. Tu comprends bien ce que je ressens : pour moi, un tel homme est un monstre, il faut le tuer. Le supprimer pour s'en protéger. J'estime qu'il n'est pas digne de vivre.

-Tu l'as dit toi-même : c'est un malade. Qu'il ne sorte jamais de prison, c'est tout.

Sur l'écran de la télé, d'autres événements défilent : Les taxis manifestent, bloquent les routes. Il y a des bagarres...

-Dis, insiste Bérénice, tu crois qu'on va le retrouver ?

-La police possède de puissants moyens d'investigations.... Pour les crimes, elle « met le paquet ». C'est tout un travail de fourmi, avec de nombreux recoupements...D'abord, l'étude minutieuse de la scène de crime, le relevé des traces : marques de pneus, de chaussures, empreintes digitales, ADN... Et puis, l'étude du cadavre, l'autopsie...l'examen des blessures qui détermine la cause du décès, et la nature de l'arme utilisée...La présence de certains insectes permet aussi de savoir à quand remonte la mort, et dans quelles circonstances elle a eu lieu. On analyse tout : les pollens, les boues, les fibres....et que sais-je encore ? Non, pour moi, l'assassin n'a aucune chance de passer au travers.

Bérénice reste songeuse :

-Tu as l'air de t'y connaître.

-Non seulement j'ai lu quelques bons polars, mais je me suis passionné pour la criminalistique. J'ai consulté des ouvrages spécialisés sur ce sujet. Sais-tu qu'on peut nous suivre à la trace, retrouver les bornes sur lesquelles nos portables se sont connectés ? Ou encore, en pistant les achats réalisés avec nos cartes bancaires ?

-A ce point là ?

-Bien sûr ! Le moindre contact manuel peut laisser une trace ADN sur le corps de la victime, ou sur un objet trouvé à proximité, voire dans le coffre d'une voiture... On peut détecter la moindre trace de sang, au moyen du bluestar... Déterminer, sans erreur possible à qui ce sang appartient. Comparer des cheveux, des poussières... Faire parler le moindre détritrus...

Sur l'écran, on interviewe une vedette, qui part en tournée avec ses musiciens. Les deux époux n'en ont cure : ils en restent au premier sujet.

-Cela demande quand même beaucoup de perspicacité, et de persévérance. Espérons qu'ils aboutiront... Car ce n'est pas rassurant de savoir qu'un tel homme se promène en liberté.

-C'est certain ! On n'en est plus au temps du commissaire Maigret et de ses enquêtes pépères. De nos jours, les flics sont des scientifiques, des savants : il y a dans leurs rangs des spécialistes de toutes les disciplines, des experts dans toutes les techniques, y compris les plus récentes, comme l'informatique. Parions que le corps a été transporté : il est en effet quasiment impossible qu'elle ait été tuée sur place...

-Pourquoi ça ?

-Réfléchis. Pourquoi une jeune fille de treize ans irait-elle dans ce bois, loin de toute agglomération, un jour de classe ?

-Oui, bien sûr...

-Alors, il l'a transportée en voiture. Nécessairement. C'est le seul moyen qui permet de dissimuler un corps.

-Et alors ?

-Sans le savoir, cet imbécile a accumulé les preuves qui permettront de le confondre : les poussières et les pollens sur le lieu de l'agression... les particules de boue, les esquilles de bois à l'endroit où il a dissimulé le corps. Il y en a plein sur sa voiture ! Sur la carrosserie, les sièges, les tapis de sol, les pneus... Sans compter le sang, les bulbes de cheveux, les traces diverses qui maculent probablement son coffre. Au moindre soupçon, il est cuit !

Nouvelles économiques : on annonce la baisse des allocs pour les familles aisées... Les tarifs des parkings vont augmenter... Peu importe !

-A moins, rectifie Bérénice, qu'il soit comme toi : un maniaque de la voiture... Pas de crotte de pigeon sur ta carrosserie, pas de salissure sur tes beaux sièges en cuir, pas de trace terreuse sur le sol ! Ni le moindre grain de poussière sur ton magnifique tableau de bord ! Du toit jusqu'aux enjoliveurs, tout doit briller !

-Tu trouves que je suis trop soigneux ?

L'avant-veille, Marc est allé jusqu'à nettoyer au karcher le dessous de sa berline et les sculptures des pneus... Il a passé plus d'une heure à aspirer l'intérieur du coffre, les sièges, et jusqu'au moindre recoin. Puis, il est passé à la station de lavage automatique où il a exigé la totale, avec cire lustrante.

-Pas du tout ! Pour une fois qu'un homme aime la propreté... Ne serait-ce que pour sa voiture, pourquoi ne pas l'apprécier ?

-Je te l'ai déjà expliqué : dans ma profession, l'automobile est un élément de la présentation. N'oublie pas que je l'utilise pour me rendre chez ma clientèle... Une bagnole crasseuse, voire même un modèle dépassé, ferait mauvais effet et donnerait une fâcheuse impression de négligence... Un peu comme une chemise sale, un costume fripé, ou des chaussures non cirées...

C'est maintenant la page des sports. Un tennisman est parvenu en demi-finale d'un tournoi du « grand chelem ». Le voilà encensé par le pays tout entier, qui forme des vœux ardents pour sa victoire... Sur l'écran défilent parents et amis du prodige, jusqu'à l'humble institutrice, qui se souvient, toute émue, des panards du grand homme dépassant sous son pupitre d'écolier...

Mais Marc et Bérénice s'en foutent.

-Au fait, puisque tu me parles de costume... Je ne trouve plus ton costume anthracite. Je voulais le mettre au pressing... Impossible de le trouver.

-Il était usé. Même un peu élimé. Je l'ai donné à une association qui s'occupe des personnes en difficulté... Ça fera un heureux ! J'en ai commandé un neuf, chez mon tailleur. Un bleu...

-Bleu marine ? J'ai horreur de cette couleur... ça fait...contrôleur SNCF ! Billets, s'il vous plaît !

-Pas bleu marine. Plus clair. Une serge magnifique, légère et confortable. Il te plaira sûrement.

Un silence. On interroge la grand-mère du valeureux sportif. La larme à l'œil, elle se souvient de la petite enfance du champion. Qui aurait pu croire, alors, à un destin aussi

glorieux ? Voilà près de douze minutes, maintenant, que les membres de sa famille se succèdent sur l'écran. Bérénice pousse un soupir...

Enfin, on passe à autre chose. Disparition inquiétante.

Sur l'écran, un visage de femme. De quarante à quarante-cinq ans. Un visage un peu gras, ravagé par l'inquiétude et les larmes. Les yeux gonflés par les nuits sans sommeil... Un chignon avachi, sans soin. Des cheveux qui pendouillent. Pas maquillée...

La maman d'Adeline.

L'avant-veille, sa disparition avait fait l'ouverture du journal : le plus long des sujets abordés ce jour-là. On avait vu la mère pleurer à l'écran, raconter sa journée, la vaine attente de la jeune fille au repas de midi. Puis en fin d'après-midi, à la sortie des écoles... La peur. La peur sans nom qui noue les tripes... Puis, les gendarmes, qui se répandent en conjectures : fugue ? Enlèvement ? Pire ?... On ne l'avait pas vue au collège non plus. Les journalistes ont interrogé la principale, puis les camarades... Personne ne savait rien. *Une enfant sage*, s'accordait-on à dire. *Aucun conflit familial. Bonne élève...*

Voilà deux jours, donc, que Marc connaît son nom. Adeline...

-C'est terrible, murmure Bérénice, redevenue attentive.

-Une attente cruelle, renchérit Marc. Un vrai supplice pour les parents.

L'enquête a été confiée à la gendarmerie de Mâcon... Des volontaires du village de Trécy le Comte ont participé aux recherches. Déployés en ligne, ils ont fouillé les environs... On a aussi sondé les cours d'eau. La télé montre des hommes-grenouilles qui plongent dans un étang. En vain.

-Cela sent mauvais, dit sombrement Bérénice. Elle doit être morte.

-C'est peut-être une simple fugue, dit Marc. Il faut toujours espérer...

Pour l'instant, aucun recoupement n'a été fait avec le cadavre de Fort Ligny... Avec deux centres différents, l'enquête va piétiner encore un jour ou deux. Mais ils finiront bien par connecter les deux affaires, et par se rendre compte que le cadavre a voyagé sur plusieurs centaines de kilomètres... Découvrir le rôle qu'a joué l'autoroute... Dès lors, pourquoi ne pas imaginer un assassin mobile, roulant dans une puissante voiture, susceptible d'habiter n'importe où ?

-Tu as beau dire, insiste Bérénice. Je suis sûre qu'elle est morte. Sinon, pourquoi ce silence ? Si on l'avait enlevée, les ravisseurs auraient déjà exigé une rançon. D'ailleurs, la famille n'a pas d'argent...

-Tu vois toujours tout en noir. Elle a l'âge des amourettes d'adolescents, elle a peut-être passé la nuit chez son petit copain, et elle n'ose plus rentrer chez elle...

-Moi je pense plutôt à une affaire de viol... Un salopard d'une cinquantaine d'année, qui abuse d'elle et qui la tue pour qu'elle ne puisse pas le dénoncer. La pauvre petite ! J'imagine ses derniers instants : la terreur, l'horreur de l'ignominie qu'on lui fait subir, le sentiment d'être salie, niée en tant qu'être humain, et pour finir, l'effroi du gouffre dans lequel on la jette. Je ne sais pas si un homme peut ressentir cela...

-Je le ressens parfaitement, dit Marc. Surtout en tant que père...

Marc regarde fixement l'insert... Les bûches rougeoient. De temps à autre, une flammèche fuse, danse un moment, comme une ballerine, puis meurt. Quelques braises s'effondrent en crépitant, des étincelles jaillissent.

Samedi matin, il y a deux jours, profitant qu'il était seul dans la maison, il y a brûlé son costume anthracite. Il a utilisé du petit bois très sec, et il n'a pas lésiné sur l'allume-feu ... Lorsque le vêtement a été complètement consumé, il a récupéré les cendres à l'aide d'un long ringard, les a glissées dans un sac de plastique pour les jeter à la poubelle... Elles sont parties ce matin même, lors de la collecte des ordures.

Pour les chaussures, il a eu plus de mal. Des boots avec semelles de crêpe. Il les a brûlées au fond du jardin, dans l'incinérateur. Malgré les braises rouges vif, la combustion a nécessité plus d'une demi-heure, et le vent a rabattu une fumée malodorante. Le cuir n'a pas totalement brûlé. Mais les résidus sont partis par la même poubelle que le costume...

-Tu sais, poursuit Bérénice, il m'arrive à moi aussi d'avoir peur... Pourtant, je suis une adulte. Comment pourriez-vous comprendre la peur de la femme, qui se sent en danger ? Vous ne risquez pas le viol, et le meurtre qui suit presque toujours.

-Mais si, répond Marc avec lassitude, je comprends très bien. On n'est pas idiot, tu sais. On sait se mettre à la place d'autrui, et deviner ce qu'il ressent. Par empathie...

Marc ferme les yeux. Il revoit le joli con d'Adeline : une petite bouche chastement fermée... Elle n'en est que plus désirable. La petite se tord, agite les cuisses pour tenter d'échapper à l'ignoble attentat. Il ressent son dégoût, ce qui fouette son envie, et le pousse à l'accomplissement. Puis, elle cesse de lutter, se soumet à son sort... *La petite chèvre de Monsieur Seguin...*

Dire qu'elle espérait qu'il la laisserait vivre !

-Toi, dit Bérénice, tu es la droiture même. Mais combien d'hommes sont prêts à se muer en prédateur, si l'occasion se présente ?

Une douce chaleur règne dans la pièce. Des braises, des flammes... Derrière la vitre, il lui semble encore voir son costume brûler... Il a pris toutes les précautions, il a toutes les cartes en main. Les atouts maîtres... Dans cette singulière partie d'échec qui l'oppose à la police, il a plusieurs coups d'avance. C'est gagné ! Il a déjà empoché la mise.

Quelle bonne idée d'avoir jeté le préservatif usagé à plus de cent kilomètre de l'endroit du meurtre, et à plus de cent cinquante de l'endroit où le corps a été retrouvé. C'est une pièce capitale : on trouverait à l'intérieur l'ADN du meurtrier, et à l'extérieur celui de la victime... Mais qui diable irait le chercher là ? Et puis... Il faudrait aussi qu'on le soupçonnât, pour le contraindre à un prélèvement en vue d'une comparaison. Le soupçonner, lui, un respectable bourgeois, marié, père d'une grande jeune fille, honorablement connu et... demeurant si loin du lieu du crime ?

Dans cette mécanique bien huilée, il y a quand même un grain de sable. Un tout petit. Et si le camionneur l'avait vu ? Il revoit le camion « LEON FRANKY LOGISTICS », la bâche bleue avec les lettres orange. Une société de transport bien connue... Et alors ? A l'heure qu'il est, la poubelle a été vidée, le contenu brûlé, ou enfoui dans une décharge... Et plus tard, à Fort Ligny, était-ce le même conducteur ? Avait-il été vu ? A-t-il pu décrire aux gendarmes le modèle de la voiture à demi dissimulée dans les fourrées ? Une berline luxueuse, assez peu répandue par conséquent, et dont la liste des propriétaires en France serait relativement facile à établir... C'est plus inquiétant que le préservatif. Mais sans un peu de risque, le jeu serait sans intérêt.

Par contre, zéro faute pour la malle. Il l'avait garnie d'une bâche en plastique... Brûlée, elle aussi. Le plaid était neuf, il l'avait toujours manipulé avec des gants... Pas de trace ADN dessus. Il est resté avec le corps, mais il ne parlera pas. Pas de fibre, dans le coffre arrière. Il y en avait peut-être sur son costume, et sur sa chemise, quand il avait porté le cadavre... Mais maintenant, ils sont détruits.

Il faut jouer serré.

Bérénice éteint la télévision...

-Tu te rappelles que nous sommes invités ?

-Invités ?

-... chez les Dhoury

-Excuse-moi. Je ne m'en souvenais plus.

Thierry et Corinne ! Un comble ! Bérénice n'aime guère Corinne, qui arbore une élégance supérieure à sa condition, et qui surpasse souvent la sienne. Elle la tient pour une prétentieuse, qui ne sait pas rester à sa place... Quant à Thierry, Marc doit toujours le surveiller pour qu'il ne sorte pas des clous, sur le plan financier... Pourquoi, alors, faut-il être toujours fourrés chez eux ?

-J'ai promis à Tatiana d'aller la chercher, quand la soirée d'anniversaire serait finie. Je n'aime pas que ma fille soit seule dans la rue lorsqu'il fait nuit.

-Elle n'a que la rue à traverser. D'ailleurs, le père de Séverine a promis de la raccompagner.

Marc insiste. Il n'a guère envie de passer la soirée avec Thierry, après s'être penché sur ses comptes pendant une bonne partie de la journée... Ni de faire des ronds de jambes à cette pimbêche de Corinne.

-Le pays tout entier a peur... Tous ces crimes, qu'on voit à la télé, nous font froid dans le dos. Ils nous rappellent que nos enfants sont vulnérables, et que nous devons les protéger.

-Tu es un père modèle. Si tous les hommes étaient comme toi, il n'y aurait jamais rien à craindre : les parents pourraient laisser leurs filles sortir le soir sans aucun souci.

Marc jubile. Il aime sa femme... Pourtant, il a réussi à la duper. Il lui a dissimulé ses vices, toute cette noirceur... Toute cette boue qui déferle dans son cœur comme un torrent tumultueux, un fleuve indomptable et amer... Quelle habileté ! Jamais un joueur, si fin soit-il, n'a réussi un tel tour de force !

Je t'ai roulée dans la farine, ma pauvre Bérénice !

Il s'admire lui-même !

Il aurait presque envie de tout lui avouer, pour pavaner. Triompher devant sa naïve épouse ! Lui montrer toute la subtilité de sa construction criminelle. Se faire admirer pour sa créativité !

Une erreur, commise avant lui, par bien des assassins ne parvenant plus à supporter le manque de reconnaissance dont souffrait leur art.

Une erreur à ne pas faire.

Continuer à jouer. La partie « Adeline » est quasiment gagnée...

Il ne reste plus qu'un petit point dur... Une ultime précaution.

Jusque là, il n'a pas pu se résoudre à détruire la petite culotte d'Adeline... Celle qu'il avait ramassée sur le lieu du crime. C'est le dernier lien qui l'unit à sa victime. Un souvenir, une relique... Comme la boucle de cheveux, don d'une femme aimée, que l'on conserve dans

un médaillon, après qu'elle soit morte. Il l'a cachée au fond d'un tiroir... De temps en temps, il la sort pour la humer, pour s'imprégner de l'odeur de la jeune fille, et revivre avec elle ce moment suprême de jouissance et de mort.

Il faut la détruire.

-Bérénice...

-Oui ?

-Je n'ai pas envie d'y aller. On pourrait plutôt passer une soirée romantique, en tête à tête. Cherchons une excuse pour nous décommander.

-Tu n'es pas sérieux, Marc ! Tu sais bien qu'il est important de rencontrer des gens.. Je veux dire, dans d'autres circonstances qu'à ton cabinet d'expert comptable. Nouer des liens personnels, c'est utile pour ton travail. Tu sais bien que les gens se relâchent devant un verre de bon vin, ils font moins attention et se livrent davantage. Tu en apprends sur eux bien plus qu'à tu bureau.

Bérénice espère aussi lancer quelques piques adroites à son amie. Quelques flèches bien perfides, qu'elle ne comprendra pas, car elle n'a pas les codes de la bonne bourgeoisie.

Marc sent bien qu'il lui faudra se résigner...

-Tu sais combien je t'aime, dit-il dans un soupir. J'ai envie de rester seul avec toi... Et de faire l'amour.

Bérénice lui sourit.

-Allons... Ne t'inquiète pas pour Tatiana. Le père de Séverine est un homme sérieux. Il a promis de la raccompagner...

Marc ne répond rien. Il se lève lentement et se dirige vers son bureau, où il a laissé sa pochette de cuir, dans laquelle se trouvent les clés de sa voiture.

-Quand au reste, promet la voix joyeuse de son épouse, c'est promis. En rentrant, nous ferons l'amour. Un peu d'attente ne fera qu'aiguiser ton désir.

Demain... Dès demain il détruira cette petite culotte, déjà malmenée...

Un déchirement. Un adieu.

Mais il le faut.

06

Mardi 14 avril 2015

Lettre de rupture

Mon cher Roger...

Non. Pas de « mon », puisque ma lettre est une lettre de rupture. Pas de « cher » non plus... Simplement :

Roger...

C'est encore trop familier. On se connaissait à peine. Je ne l'ai pas vraiment aimé. Et lui ?... M'a-t-il aimée ? N'a-t-il pas simplement profité d'une aventure facile ? Le mieux ce serait :

Monsieur...

Mais, après tout, j'ai quand même couché avec lui...

Corinne se rappelle la jouissance éprouvée lors de leur second coït. Une fête dans son ventre, tout son corps qui pavoise comme il ne l'avait jamais fait auparavant, et comme il ne l'a plus fait depuis... Pire, elle la ressent de nouveau au creux de sa chair. Une brûlure qui la remplit de honte.

Le mieux serait :

Cher Monsieur....

Mais je ne connais pas son nom de famille. Et pourquoi pas, tout simplement :

Cher ami...

Non. Pas de « cher »

Corinne se retrouve de nouveau face à ses hésitations. Ses sempiternelles hésitations, chaque fois qu'il lui faut prendre une décision.

De guerre lasse, elle décide de ne pas mettre d'appel du tout et de rentrer directement dans le corps de sa lettre. Elle biffe donc « *cher ami...* ». Une rature de plus, sur son brouillon qui en est couvert.

Je me suis sottement jetée à votre tête, un jour où je n'allais pas bien...

Faut-il lui dire « tu » ou « vous »... On se tutoyait, dans la chambre.

Un reste de sympathie pour son ancien amant lui fait pencher pour le « tu ». Mais ce mot, trop intime, risque de susciter chez l'un ou chez l'autre l'envie de faire perdurer la liaison. C'est si triste, une fin... Non. Il faut faire sérieux. Avoir l'air d'une femme décidée, qui sait ce qu'elle veut. Ce sera donc « vous ».

Je vous ai fait perdre votre temps...

-Maman !

Julie vient de crier. De hurler, plutôt... Cent décibels. La puissance acoustique d'un enfant de quatre ans est difficilement croyable !

-Maman ! Gabriel m'a pris mon livre.

Ignace le Lionceau, Prince de la savane.

-De toute façon, tu ne sais pas lire ! rétorque le garçon, fier de savoir déchiffrer la plupart des lettres de l'alphabet. Il est au CP.

La petite tire la langue en direction de son frère

-Je m'en fiche ! Je regarde les images.

-Tu sais même pas ce qu'Ignace veut faire, ni le conseil que son papa lui donne !

-Si, je sais. Maman me l'a lu. Rends-moi mon livre. Sinon, je prends ta voiture téléguidée...

Julie se précipite vers le boîtier qui commande la superbe voiture mais Gabriel, plus rapide, parvient à s'en saisir le premier. La petite couine. Pour la défier, le garçon manipule divers boutons : la bagnole se met à rouler, les phares s'allument, le klaxon retentit bruyamment.

Il faut bien montrer qu'il est le mâle dominateur.

La petite fille émet un pleur sonore.

-Maman !

-Cessez donc de vous disputer, plaide Corinne. Vous voyez bien que je suis en train d'écrire.

-Maman ! Gabriel m'embête ! Il veut pas me rendre le livre que tu m'as offert pour mon anniversaire !

Corinne, bien obligée, se met en devoir de mettre fin au conflit. Elle attire la petite contre elle :

-Tu peux bien lui prêter ton livre.

-Mais Maman, c'est mon livre.

-Il te le rendra après... Quand il n'aura plus envie de le lire.

-Tu lui donnes toujours raison... C'est pas juste !

C'est vrai : Corinne a toujours eu une préférence pour son fils. Le garçon... L'espoir de la famille, celui qui transmettra le nom glorieux des Dhoury. Récipiendaire, pour ses six ans, d'une magnifique voiture téléguidée alors que sa sœur n'a reçu qu'un petit livre et une poupée quelconque, assortie, il est vrai de quelques vêtements de rechange.

Des joujoux adaptés au sexe...

Une préférence. Un amour fusionnel pour ce rejeton d'un sexe qu'elle déteste. Croit-elle donc qu'il ne deviendra pas, lui aussi, un homme ?

-Voyons, Julie... C'est le plus intelligent qui cède, tu le sais bien. Montre que c'est toi, la plus intelligente.

-J'ai pas envie !

-Pas envie de quoi ?

-D'être la plus intelligente. Je ne veux pas !

A quatre ans ! Déjà comprendre que c'est de l'arnaque ! La flatterie, le compliment, le masque pour endormir la méfiance, le paquet enrubanné qui enveloppe l'escroquerie...

Une petite en avance sur son âge.

-Tu n'as qu'à jouer avec ta poupée, susurre Corinne. Apprends à être une bonne petite mère.

-Je veux pas jouer avec ma poupée. Je veux mon livre !

De guerre lasse, Corinne installe sur ses genoux une petite fille qui persiste à pleurnicher. Elle s'attaque derechef à sa lettre de rupture :

Elle biffe la dernière phrase.

Nous avons, l'un comme l'autre, perdu assez de temps dans une liaison sans lendemain...

Oui ! C'est très bien. Reste à trouver encore une ou deux phrase, pour ne pas faire trop sec. Puis, une formule de politesse... Polie. Mais pas affectueuse.

Gabriel vient d'abandonner le livre dans un coin. Il pilote son véhicule, qui vient heurter brutalement les pieds de sa mère.

J'ai trop de droiture pour me détourner plus longtemps de mes devoirs envers mon mari... Je veux retrouver l'estime de moi-même, et mériter de nouveau l'amour de mes enfants, ces deux anges que le Ciel m'a donnés, dans son infinie bonté.

Bien trouvé, ça aussi. Un petit air moralisateur qui, à l'instar d'un cache sexe, dissimule l'essentiel... La colère, le dépit qui a présidé à cette rencontre.

Julie, qui a renoncé à son livre, joue distraitement avec sa poupée.

Je ne me rendrai donc pas au rendez-vous. Je me bornerai à déposer cette lettre à l'hôtel, quelques instants avant l'heure convenue. On vous la remettra à votre arrivée...

C'est beaucoup mieux ainsi : vous trouverez sans peine une autre amie. Une femme libre, qu'aucun devoir ne lie et avec qui vous pourrez fonder une attache forte et durable.

S'il vous reste un peu d'amitié pour moi, vous accepterez ma décision.

Entre nous, il ne subsistera rien, pas même un souvenir qui serait un reste de trahison. Nous ne nous sommes jamais connus...

Ne m'en veuillez pas pour cette rigueur, et acceptez mes remerciements pour ces quelques instants d'amitié que vous avez bien voulu m'accorder.

Faut-il signer « *Corinne* » ? Est-ce adapté pour une rupture ?

Ou plutôt : « *Madame Dhoury* » ? Une signature de petite bourgeoise au bas d'une commande chez le boucher... Cela ne convient pas non plus pour mettre fin aux amours extra conjugales, qu'il faut habiller de romanesque, pour cacher ce qu'elles ont de banal, voire de sordide...

Alors ?

Pas de signature. C'est encore mieux. Le texte même de la lettre ne laisse aucune ambiguïté sur l'identité de la femme qui l'a écrite. Alors, à quoi sert de signer ?

Corinne plie la feuille avec soin, avant de l'introduire dans l'enveloppe. Jeudi prochain, en fin d'après-midi, après ses achats, elle ira les porter à l'hôtel, puis elle rentrera chez elle...

Et tout sera fini.

13h45

-Mon Dieu !

Absorbée par la rédaction de sa lettre, Corinne n'a pas vu le temps passer. Elle a laissé les enfants jouer au lieu de les faire se préparer pour l'école. Tant pis ! Pour une fois, on zappera le brossage des dents.

Corinne hèle la bonne.

-Georgette ! Conduisez Gabriel et Julie à l'école. Il ne faut pas qu'ils soient en retard.

La bonne passe un visage effaré par la porte. Affairée dans la cuisine, elle est encore en tablier. Corinne la houspille :

-Mais dépêchez-vous donc ! Moi, j'ai autre chose à faire.

Sans répliquer à sa patronne, dont elle redoute les sautes d'humeur, Georgette prend chacun des petits par une épaule et pousse les deux enfants vers la sortie...

-Vous irez aussi les rechercher, ordonne encore la maîtresse de maison. Moi, je rentrerai plus tard.

Corinne peut monter dans son dressing, pour se préparer à sortir, choisir ses vêtements, les passer, refaire son maquillage.

Elle tient encore sa lettre à la main...

Lundi 13 avril 2015

Réception

La veille, lors du repas avec les Costois, Thierry l'a énervée. A plusieurs reprises...

D'abord, il les reçoit sans cravate. Avec un pantalon fripé, et une chemise fatiguée par une journée de travail. Alors que Marc arbore un élégant costume trois pièces, gris clair, avec une cravate du meilleur goût.

Marc est raffiné : c'est un vrai bourgeois, lui, et non un parvenu.

-Vous prendrez bien un peu d'apéritif ? propose-t-il à ses invités, dès que ceux-ci prennent place au salon.

Parler populaire, s'il en est. Peut-on ignorer, qu'à un certain niveau, on se doit de proposer « de prendre un verre » et non l'« apéritif » ? Pour faire bonne mesure, il fait passer des « amuse-gueules », en usant de ce terme à la limite de l'ordurier.

Corinne en est mortifiée. Heureusement, Marc et Bérénice, en personnes bien éduquées, ne font aucune remarque.

Le pire est toutefois évité de justesse : Thierry renonce à boire du pastis. Il aime cette boisson plébéienne, mais Corinne l'a sévèrement mis en garde contre la vulgarité des effluves anisés.

Hélas ! Le calvaire de la jeune femme reprend lorsque, une fois ingurgité le verre de bienvenue flanqué de ses *amuse-bouches*, le moment vient de se mettre à table.

-Georgette ! Vous pouvez servir, ma fille !

Voilà ce que Thierry a crié à l'adresse de la bonne, restée en heures sup pour la soirée moyennant un salaire majoré. Des *gages*, dirait-on chez Marc et Bérénice.

Quand je pense, se dit Corinne, que nous n'avons qu'une *bonne*, alors qu'eux, ils ont deux *domestiques*, dont un mâle ! Les jours de réception, ils n'hésitent pas à recruter un ou deux extras, qui font retentir la phrase sacramentelle : « Madame est servie » à la manière des hérauts d'armes des temps jadis...

Il y a d'abord un soufflé au fromage. Certes réussi, et même fort bon, mais peut-il rivaliser avec les homards sauce diable dont les Costois régaler leurs invités, et qu'il faut décortiquer au moyen du matériel *ad hoc*, en métal argenté ? Une épreuve d'adresse qui permet tout de suite de repérer les ploucs...

Thierry aggrave son cas en servant le vin. Du pinot gris. Sans se lever de sa place, il incline la bouteille au-dessus de la table. Pour faire le gentleman, il commence par l'invitée, sert ensuite sa femme, puis Marc, et termine enfin par lui-même. Mais cela ne suffit pas pour le racheter. Chez Marc, c'est Firmin, le chauffeur-jardinier, revêtu d'un frac pour la circonstance, qui sert, debout derrière les convives... A la française.

Non content de cela, Thierry fait tourner son verre, lui imprimant une longue et savante rotation, puis il met le nez dedans, pour humer longuement l'arôme du breuvage.

-Le petit Jésus en culotte de velours ! s'exclame-t-il

Il s'attire un sourire indulgent des invités, ce qui a le don de faire bouillir encore un peu plus la douce Corinne...

Mais c'est au moment du rôti que l'ire de la jeune femme atteint son acmé. Georgette l'apporte tout tranché, entouré de ses petits légumes selon la prescription de sa maîtresse... Dans son assiette, Thierry coupe sa viande avec de larges gestes, les coudes bien étalés pour s'en régaler ensuite, à l'issue d'une mastication énergique !

Les trois autres convives dégustent à petits gestes discrets.

-Toi au moins, tu es un bon vivant, susurre Marc. Tu fais plaisir à voir.

Mais Corinne est pétrifiée de honte. On voit surtout, se dit-elle, qu'il n'est qu'un camionneur devenu patron. On ne s'en remet pas : le cambouis réapparaît toujours... C'est comme le sang sur les mains de Lady Macbeth. On a beau se laver les mains...

Même le Chambertin, aspiré à petites goulées, ne parvient pas à la radoucir.

C'est à ce moment que Thierry, rassasié par deux tranches bien saignantes et une bonne plâtrée de pommes de terre rissolées, la face quelque peu rubiconde, prend la liberté d'ôter sa veste et de l'étaler sur le dossier de sa chaise. Ce qui révèle une chemise douteuse. Cette fois, sous peine de défaillir, Corinne doit détourner le regard de cette scène atroce.

Heureusement, Georgette apporte le dessert, ce qui fait diversion.

On attaque les « *Dômes du Kilimandjaro* », une pâtisserie meringuée, nappée, en guise de neige éternelle, de glace à la noix de coco imbibée de vodka... C'est alors que les premiers compliments fusent : la maîtresse de maison est littéralement couverte de dithyrambes.

Corinne les accepte en rosissant, sans préciser les dômes viennent de chez le traiteur. Quant au reste, tout le mérite en revient à Georgette, qui dîne seule à la cuisine... Standing oblige.

Lorsque l'érosion a eu raison du fier sommet africain, Thierry sert un cognac hors d'âge aux deux messieurs. Il propose même une liqueur sirupeuse aux dames, qui la refusent.

Corinne, dont l'orgueil a été mis à mal à plusieurs reprises, décide de ne pas en souffrir davantage. D'ailleurs, la conversation des deux hommes ne l'intéresse nullement : entre le chef d'entreprise et son commissaire aux comptes, il serait fatalement question du travail.

Laissant là son époux, avec son invité, elle entraîne Bérénice à sa suite. Dans son dressing. Cette pièce serait propice à sa vengeance, car elle est sûre de dominer une femme moins bien nippée.

C'est son tour de marquer des points !

Bérénice la suit sans résistance.

Pourtant, Corinne le sait bien, son luxe vestimentaire agace au plus haut point cette femme issue d'une longue lignée de bourgeois aisés. Un milieu où il convient de tenir son rang, d'allier la qualité à une sobriété de bon aloi, sans trop se préoccuper de la mode et du charme... Elle n'ignore pas non plus le dédain de son invitée pour une femme de condition inférieure à la sienne.

Les deux femmes doivent traverser la chambre du couple et la salle de bains pour parvenir au dressing. Cette pièce, qui fait la fierté de Corinne en raison des trésors qu'elle renferme, prend ainsi des allures de sanctuaire. Le *saint des saints*, où le profane ne peut être admis.

La première, Bérénice décoche sa flèche :

-Vous n'avez qu'une seule salle de bains ?

-Non, rétorque Corinne en guise de parade, c'est la salle de bain de la suite parentale.

Les enfants ont la leur, et la chambre d'amis comporte un cabinet de toilette avec douche, lavabo et WC...

Quand même !

Un léger rictus erre sur les lèvres de Bérénice.

-Je veux dire, précise-t-elle, une seule salle de bains *pour vous deux* ? Moi, j'ai horreur de mélanger mes fards et mes onguents avec la crème à raser et l'after shave de mon époux. Je n'aimerais pas non plus le voir entrer au moment où je prodigue à mon corps les soins nécessaires à sa beauté. Une femme doit avoir ses secrets.

Peste soit ! La garce vient encore de marquer un point. La maison des Dhoury est certes fort jolie, et même assez grande, mais elle n'est en rien comparable à la luxueuse villa des Costois, une sorte de petit manoir posé sur un écrin de verdure. L'habitation est un marqueur du rang social, qui renvoie une fois de plus Corinne à son infériorité.

Pour cette raison, Corinne envie Bérénice.

Sans plus attendre, Corinne ouvre la porte d'un des placards et en sort le sac à main dont elle a récemment fait l'emplette. Le Louis Vuitton en denim, avec les initiales LV en métal brillant.

Elle le plante sous le regard de Bérénice avec le sentiment de lui porter une botte mortelle, un coup de Jarnac dont elle ne pourra pas se relever.

Bérénice accuse le coup. Elle ne peut retenir une moue de dépit. Elle soupèse l'objet, caresse le denim, éprouve sous ses doigts le contact des initiales de métal... Elle l'avait vu dans une vitrine... Immédiatement, elle en avait eu envie. Hélas ! Pour arbitrer entre son désir

et son budget, elle avait remis cet achat à plus tard. Hésitation fatale ! Maintenant, elle ne peut plus l'acheter : elle aurait l'air d'imiter cette parvenue. *Une fille d'ouvriers !*

Il faut être la première à inspirer l'envie. Ou bien, il faut y renoncer.

Corinne scrute son visage : elle remarque le pli amer qui affaisse la commissure des lèvres. Elle a frappé juste.

Comment peut-elle m'envier, se dit-elle, avec la maison qu'elle a. Mieux encore, avec le mari qu'elle possède : si riche, d'une éducation si parfaite... Un homme qui ne refuserait rien à sa femme. *Elle en est sûre.*

Pas comme ce pingre de Thierry.

Elle n'est pas amoureuse de Marc. Physiquement, aucun homme ne lui plaît. Mais, au bras d'un tel homme, elle se sentirait valorisée... Les autres femmes en baveraient de jalousie, ce qui serait le plus succulent et le plus capiteux des nectars...

Bérénice riposte :

-Tu vois toujours ton amie Anaïs ?

Elles habitaient, autrefois, la même rue calme de St Sixte au Mont d'Or. Toutefois, si la villa de notable, quelque peu défraîchie, du père de Bérénice, était proche du centre ville, la petite maison des parents d'Anaïs se trouvait à l'autre extrémité, côté faubourg.

-Oui, bien sûr, répond Corinne, quelque peu gênée.

Plus d'une fois, avant son mariage, Bérénice avait remarqué les deux gamines inséparables, alors âgées d'une douzaine d'années.

-Elle travaille toujours, ajoute Corinne. Moi, j'ai démissionné, mais elle s'accroche.

-Hum... dit simplement l'autre femme, l'air dédaigneux.

Corinne ressent bizarrement cette remarque, elle a l'impression que Bérénice peut lire dans son cœur. A-t-elle deviné le lien particulier qui unit les deux jeunes femmes depuis leur adolescence ?

Bérénice répète :

-Elle *travaille*.

Un mot étrange. Comment une femme peut-elle accepter une activité autre que culturelle, exercée pour son seul plaisir ? Etre contrainte de participer pécuniairement aux frais de son ménage ?

-Elle vient de décrocher l'*agrégation*, précise Corinne.

-Je n'aurai pas l'occasion de la féliciter. Tu le feras pour moi...

Une pointe d'ironie, que Corinne trouve déplaisante. Après tout, même socialement inférieure, Anaïs est son amie depuis toujours.

-Peu à peu, sa situation s'améliore, plaide-t-elle. Elle fera carrière comme ses parents.

-*Peu à peu*, répète de nouveau Bérénice, sans même prendre la peine de dissimuler son sourire. Cette pauvre Anaïs, comment aurait-elle pu réussir ?

-Pourquoi dis-tu cela ?

-Elle aime un peu trop l'autre sexe, tu ne trouves pas ?

De nouveau, Corinne accuse le coup. Bien entendu, Bérénice n'ignore pas qu'une amitié profonde les unit toutes deux, bien qu'elle ne sache pas jusqu'où vont leurs sentiments. Ces paroles n'ont qu'un seul but, lui faire du mal.

-Anaïs est une sentimentale, plaide-t-elle, pour défendre son amie, mais aussi pour se défendre elle-même. Son cœur s'enflamme comme de l'étope.

Bérénice se met à ricaner :

-Son cœur ? Ma pauvre Corinne ! Tu es bien indulgente ! Dis plutôt qu'elle a le feu aux fesses.

Corinne baisse la tête. Son cœur bat plus fort... Elle a peur de rougir et de révéler ainsi la véritable nature de ses relations avec Anaïs. Elle regarde le plancher au moment où la canonnade reprend :

-Je l'ai surprise, une fois avec Thomas. Tu sais, le fils du libraire, sur la place de la mairie...

-Oui. Je me souviens : ils sortaient ensemble...comme on dit au lycée.

-Elle ne s'ennuyait pas, notre Anaïs ! Il lui avait mis la main sous la jupe.

-Tu les as vus ?

-Oui. Mais ils ne savaient pas que je les observais. Quant à elle, elle avait mis sa main dans la poche du garçon...

Ce n'est plus le plaisir naturel de la conversation, la délectation innocente de deux femmes qui parlent d'une absente, se gaussant à l'envi de la prééminence de son popotin, de la déliquescence de ses seins, de la hideur de ses rides... voire même de sa sottise, ou de ses manies ridicules. Bérénice frappe d'estoc et de taille, bien décidée à démolir Anaïs.

Pour atteindre, des mêmes coups, cette femme qui l'a invitée, et qu'elle accable de sa politesse mielleuse.

-Tu as peut-être mal vu.

-Allons donc ! Je les ai observés avec des jumelles... La main dans la poche, je te dis. C'est sans doute cela qu'on appelle *chercher la petite bête* !

Bérénice ricane derechef, mise en joie par cette saillie.

Corinne ne répond pas. Elle n'ignore pas l'attrait que le corps masculin a toujours exercé sur son amie, ni la puissance de son désir. Tout ce que relate Bérénice est vrai, elle ne le sait que trop. Que dire pour la défendre ?

-Et après Thomas, elle en a pris un autre ! Puis, elle est allée à la fac, et je l'ai perdue de vue. Mais j'imagine le défilé. Elle vole de fleur en fleur, la diligente abeille !

Corinne objecte enfin :

-Cela ne l'a pas empêchée de bien réussir.

Bérénice s'écrie, méprisante :

-Réussir ? Parce qu'elle est agrégée ? Tu appelle ça réussir ?

-Oui. Quand même.

Bérénice s'irrite. Elle n'avait pas poussé ses études au-delà du bac, qu'il fallait avoir comme toute jeune fille bien élevée, qui prétend à un minimum de culture.

-Un diplôme ? Mais qu'est-ce que ça prouve ? Un diplôme ne nécessite aucun talent : tout le monde peut en avoir un, il suffit de s'accrocher. La réussite, c'est bien plus que cela, c'est s'imposer dans la société, celle qui agit et qui décide, c'est se faire admettre par sa diligence et son entêtement...

- Tu penses avoir réussi mieux qu'elle ?

-Parfaitement, je suis l'exemple même de la femme qui a réussi : mon mari est un notable, je suis mère d'une grande jeune fille, je vis dans une superbe villa, servie par deux domestiques... Nous sommes de vrais bourgeois. Nous recevons chez nous toutes les personnalités de la région, et nous sommes reçus par tous ceux qui comptent en ville.

-Mais Anaïs est mariée, elle aussi...

-Mais avec qui ? Un minable... Un autre *enseignant* ! Ce n'est pas en se laissant lutiner qu'on prépare sérieusement son avenir ! Une femme a des trésors qu'elle ne doit pas dilapider, et qu'il faut réserver à un homme digne de les apprécier.

Corinne, de nouveau, reste sans réponse. Elle n'est pas loin de partager cet avis : l'attrait qu'une jeune femme exerce sur l'autre sexe, si elle a la chance d'être jolie, doit se monnayer. C'est un capital dont il serait immoral de ne pas tirer le meilleur parti. Mais elle ne veut pas donner à son interlocutrice la satisfaction d'être approuvée.

Bérénice ne lui laisse pas le temps de chercher une réponse. Elle tranche, péremptoire :

-Tu veux que je te dise ? Anaïs s'est mariée pour le sexe.

-Par amour, rectifie timidement Corinne.

-Pour le sexe. Pour satisfaire ses sens exacerbés.

Un silence. Les deux femmes ont l'impression d'assister à la projection d'un film pornographique. Elles voient des corps nus, qui se tordent en d'immondes coïts, des visages irradiant de jouissances morbides, des bouches dégueulant de rictus infernaux.

In extrémis, Corinne se souvient du corps d'Anaïs, ployé entre ses bras et subissant ses propres assauts. Un souvenir de grâce et de chaleur humaine.

-Mais, dit-elle, puisqu'elle l'aime...

Puisque je l'aime, pense-t-elle. Et puisqu'elle m'a aimée, elle aussi... Et qu'elle accepte encore de se donner à moi.

-La belle excuse, rugit l'autre. Tu imagines, toi, épouser un homme pour le plaisir de l'alcôve ?

-Non, bien sûr. Je suis quand même au-dessus de cela.

Bérénice baisse la voix.

-Marc est très porté sur la *chose*. Je le laisse faire. Que veux-tu : c'est un homme, et il faut qu'il se prouve à lui-même qu'il est viril, et apte à prendre possession du corps d'une femme. Pauvres hommes ! Heureusement, nous n'en sommes pas là. Quand il a fini, je le gratifie d'un sourire, pour lui laisser croire que j'ai eu du plaisir.

Marc, pense Corinne, a de la classe. Il vaut la peine de souffrir une certaine intimité. Que dirait-elle, si elle avait Thierry pour époux ?

A voix très basse, elle demande :

-Et... Tu n'en as jamais eu ?

-Parfois, avoue Bérénice. Mais ce ne sont pas mes meilleurs souvenirs du mariage.

-Moi, jamais, dit Corinne.

Elle ment, bien sûr, et elle en a conscience, car le souvenir de Roger s'impose aussitôt à sa mémoire. Mais en disant cela, elle a le sentiment de remporter une victoire sur son interlocutrice, jouisseuse malgré elle. Une sorte de triomphe dérisoire. Elle ajoute :

-Mais je reste quand même assidue à mes devoirs de femme.

Dévouée jusqu'au bout. Vaillant petit soldat du sexe.

Mais cela ne suffit pas. Malgré ce point, qu'elle vient de marquer, Corinne se sent encore en reste. Non contente de l'écraser par son train de vie, sa visiteuse affirme son mépris pour celle qu'elle aime. Sous son air moralisateur, Bérénice cherche à la blesser, à l'atteindre dans son amitié pour Anaïs, qu'elle ne peut pas ignorer.

Son cœur bout de rage et d'humiliation contenue.

-Au fait, dit-elle d'une voix douce, je ne t'ai pas encore montré ma cape de vison...

Un pli dédaigneux marque la bouche de Bérénice. Cette fille de rien cherche à l'éblouir !

-Fais-la voir, répond-elle, feignant l'indifférence.

Corinne sort la fourrure, que l'autre femme caresse négligemment, pour dissimuler son envie.

-Ton mari te gâte, dit-elle. Tu as bien de la chance.

Ceci pour rappeler à son interlocutrice qu'elle se trouve totalement sous la dépendance de son conjoint. Corinne ne possède ni bien ni argent personnel et, comme elle ne travaille

plus, elle est bien incapable de s'acheter un vêtement aussi coûteux. Elle n'ignore pas, non plus, qu'à la suite de cet achat, Marc avait dû rappeler Thierry à l'ordre... Sans aucun doute, le couple vient de traverser une zone de turbulence. C'est de bonne guerre d'y faire allusion.

Une boule monte dans la gorge de Corinne. Elle fait un effort pour répondre :

-Thierry est prêt à tout pour me faire plaisir. C'est un bon mari.

Bérénice ne cille pas. Mais, sous ce masque d'impassibilité, Corinne croit discerner un reflet d'ironie. Elle entraîne l'autre femme, et elles regagnent le salon.

Le niveau du cognac a diminué dans les verres. Les deux hommes, qui poursuivent une conversation animée ne remarquent même pas l'entrée des deux femmes.

-. . . sous un tas de branches ! Tu te rends compte ?

-Nous venons de le voir au journal télévisé, répond Marc. Comment peut-on commettre de telles horreurs ?

Marc, décidément a de la classe.

A cette heure tardive, en dépit de quelques petits verres, il se tient droit dans son costume impeccable, avec sa cravate bien nouée. Quel contraste avec un Thierry avachi, dont la chemise douteuse s'orne maintenant d'auréoles de sueur.

Non seulement il présente bien, mais il a aussi l'élégance des sentiments.... Au seul son de sa voix, on devine sa compassion pour la victime, et son refus de toute violence. Un refus sans haine, mais ferme.

Corinne l'admire, autant qu'elle envie Bérénice. *Le mari idéal*, pense-t-elle.

-Surtout, renchérit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil, que ce n'est pas la seule affaire. Il y a aussi cet enlèvement.

Thierry darde sur sa femme un œil rond d'étonnement.

-Quoi, dit-il, encore un meurtre ?

-Une jeune fille enlevée dans le bourg de Trécy le Comte intervient Bérénice. Il n'y a guère d'espoir de la retrouver vivante

-Deux affaires en même temps, dit Marc d'un ton funèbre. A croire qu'il y a des instants propices au réveil des pires instincts.

Thierry émerge peu à peu : il est souvent le dernier à être au courant. Il entend Bérénice proférer :

-Le pays tout entier est plongé dans la peur !

Marc opine :

-Les parents craignent pour leurs enfants. Moi le premier. Ce soir, notre fille de quatorze ans assiste à l'anniversaire d'une de ses petites camarades. Avant de donner notre autorisation, nous nous sommes assurés qu'elle serait raccompagnée. Pourtant, elle n'a que la rue à traverser. On en arrive là !

-Mon Dieu ! gémit Corinne. Heureusement que mes enfants ne sortent jamais seuls ! C'est notre bonne, Georgette, qui les conduit à l'école et qui va les chercher à la fin de chaque demi-journée. Sinon, je serais folle d'angoisse.

Thierry se racle la gorge pour s'éclaircir la voix.

-L'angoisse... On imagine sans peine l'angoisse des parents de cette pauvre fille.

-Laquelle ? demande étourdiment Corinne.

-Celle qu'on a enlevée... Dans ce patelin... Trécy le Comte. La pauvre gamine ! Elle est peut-être ligotée au fond d'un garage, en attendant que les parents paient la rançon.

Bérénice se retient de hausser les épaules. Décidément, ce pauvre Thierry sera toujours aussi naïf. C'est une affaire de sexe, cela va de soi : on a obligé la gamine à faire des choses dégoûtantes.

-Pour moi, dit-elle, elle est morte.

Il y a un silence glacé. Thierry propose aux dames une anisette sucrée. Corinne refuse, Bérénice préfère du whisky...

Tout le monde regarde Bérénice. Elle ajoute :

-Les deux affaires n'en font qu'une. Le corps qu'on a retrouvé à Fort Ligny c'est le sien. La pauvre petite est tombée sur un pervers, qui l'a violée, puis tuée, et qui l'a finalement enterrée dans ce bois...

L'étonnement se peint sur tous les visages : comment peut-elle l'affirmer ? Plus encore que les autres, Marc semble stupéfait.

-Voyons, dit-il, ces deux localités sont distantes de plusieurs centaines de kilomètres ! Trécy le Comte n'est pas loin de Châlons sur Saône, et Fort Ligny, d'après ce qu'ils ont dit à la télé, se situe dans la région de Nancy... L'enquête a été confiée au SRPJ de Nancy.

-Et alors ? La France est sillonnée d'autoroutes. Il est possible de se déplacer très rapidement d'un point à un autre. Les distances n'existent plus.

Elle n'aurait pas su dire pourquoi, mais un obscur instinct la pousse à s'intéresser à cette affaire.

Marc sourit d'un air dubitatif.

-Voyons, dit-il, tu n'imagines quand même pas un individu qui se déplacerait de plusieurs centaines de kilomètres avec une gamine bâillonnée et ligotée dans son coffre ? Le risque serait considérable.

-Le risque est presque nul. Si la gamine est déjà morte, elle ne peut pas faire du bruit au péage pour attirer l'attention.

-Mais, je te l'ai déjà expliqué : on nous suit à la trace... Le badge du télépéage, ou la carte bancaire... Les téléphones portables... Un type qui aurait réalisé, ce jour là, le trajet entre Trécy le Comte et Fort Ligny serait déjà repéré... et arrêté.

Marc se sent sûr de lui. Il argumente comme s'il se mettait à la place de l'assassin, en utilisant simplement les ressources de son imagination. Il joue à la perfection le rôle du père angoissé pour sa fille et celui du citoyen horrifié par ce fait divers sordide. Sincérité totale ! Tout en prenant garde de ne pas devenir lui-même la dupe de son propre mensonge, ce qui l'empêcherait de jouir de son exploit et de sa réussite à enfumer tout le monde.

Elle réplique :

-Il suffit d'éteindre son téléphone, et de payer en espèces... L'anonymat est assuré.

Bien sûr. C'est évident !

Nouveau silence. Plus long. On se regarde, l'air consterné... Bérénice sirote un peu de whisky.

Marc est le premier à réagir, en s'exclamant d'une voix indignée :

-Mon Dieu ! Le salaud... Excusez-moi, il n'y a pas d'autre mot. Le salaud ! Il pourrait s'en tirer ? N'être jamais pris ? Non, je ne veux pas y croire. Il faut qu'il y ait une justice. Une justice immanente.

Bérénice raille :

-La foudre du Ciel, peut-être ? Mon pauvre Marc ! Je t'ai toujours admiré, parce que tu es honnête jusqu'au bout des ongles. Mais tu es parfois d'une naïveté... confondante ! La police et la justice ne fonctionnent pas sans indices, sans preuves... Pour l'instant, il n'y en a pas, et peut-être qu'il n'y en aura jamais.

Marc jubile intérieurement. Il sent même son membre se raidir... Il pense à Adeline et à sa petite culotte, qu'il a renflée tant de fois, et qu'il lui faudra détruire dès demain. Dommage !

-Rappelle-toi, ma douce, ce que je t'ai dit tout à l'heure. Les indices ne peuvent manquer : l'ADN, les empreintes de toutes natures, les traces de boue, les fibres... Que sais-je encore ? Même les pollens, les insectes... Il y en a partout, des indices. Sur l'assassin, sur sa voiture, sur les lieux de ses crimes... Partout ! Partout ! On finira bien par en trouver.

Corinne et Thierry ne disent rien, ils se bornent à écouter ce dialogue. Plusieurs générations de bourgeoisie huppée donnent à leurs deux invités une aura qu'ils ne songent nullement à contester en interrompant cet échange d'arguments.

Corinne trouve blâmable l'attitude de Bérénice envers son époux. Elle lui en veut encore pour les propos qu'elle a tenus sur Anaïs, dans le dressing. Mais surtout, elle admire béatement Marc, dont la culture et la compétence dominant les débats. A coup sûr, si Marc dirigeait l'enquête, l'assassin serait vite démasqué !

-Imagine, reprit Bérénice, que l'assassin soit un homme rangé, sans casier, exerçant une profession honorable et habitant loin des lieux des crimes... Un homme comme toi, par exemple...

Toute la tablée s'esclaffe, tant la supposition paraît absurde. Chaque visage s'illumine d'un sourire, et la conversation se poursuit dans une ambiance détendue.

-Admettons, dit Marc.

-Comment la police pourrait-elle savoir où aller ? Quelle voiture passer au peigne fin ? Quelle maison perquisitionner ? A qui demander un prélèvement d'ADN ? L'absence de lien entre la victime et son bourreau rend l'enquête pratiquement impossible.

Bérénice sirote une autre gorgée... Elle en a fini, au moins pour l'instant, puisque Marc ne réplique pas.

-Mais...

C'est Corinne qui parle, comme au sortir d'une longue réflexion.

-Pour le meurtre de la petite Claire, poursuit-elle, a-t-on identifié le coupable ?

-La petite Claire ?... demanda Marc, semblant chercher dans sa mémoire.

Bérénice vient à son aide :

-C'était en janvier, je crois... Non. Plutôt début février.

Elle vient de passer en revue tous les faits divers macabres évoqués par la télévision.

-Oui, c'est cela, dit-elle, sur un ton qui marque la satisfaction d'avoir trouvé. La première semaine de février.

-Où en est l'enquête ? demande son mari.

-On nous en reparle de temps à autre, aux informations. L'enquête est au point mort : la police n'a rien trouvé.

Marc s'exclame, comme percé en plein cœur :

-C'est terrible ! Toutes ces affaires non élucidées !

Bérénice triomphe. Cette fois, elle lui a définitivement cloué le bec.

-Tu vois bien, dit-elle. Tu as beau te passionner pour la criminalistique, ce n'est pas une science exacte.

-C'est vrai, reconnaît Marc, je m'intéresse beaucoup à cette science. D'ailleurs, j'aime beaucoup les romans policiers : je ne lis pratiquement que cela.

-Vous avez bien raison, dit Corinne, ravie que l'occasion lui soit donnée de soutenir Marc, le genre policier n'est pas un genre mineur. La plupart du temps, les personnages y sont bien campés, et l'intrigue y est traitée avec rigueur...

Personne n'ignore qu'elle a été prof de français, et qu'elle a enseigné la littérature, même si ce n'était que dans un collège. Sa parole a le poids d'une expertise.

-Moi, dit Thierry, je pense que cela arrive souvent...

On le regarde. Que veut-il dire ?

-... Que les flics pataugent, achève-t-il.

Une fois de plus, Marc concède :

-C'est vrai. Cela arrive... Par exemple cet enlèvement suivi de mort, qui s'est produit non loin d'ici, cet automne.

Il fait semblant de chercher dans sa mémoire.

-La petite Myriam, précise Corinne, qui avait suivi l'affaire par télévision interposée... La proximité de l'événement lui avait donné l'impression bizarre d'y participer : elle pouvait reconnaître sur son écran des lieux où elle était déjà allée. Elle n'avait pas manqué un seul reportage.

-C'est cela, dit Marc, qui semble se remémorer brusquement le nom de la victime. Vous avez raison : la petite Myriam. Je crois savoir que le coupable n'est toujours pas identifié...

-Non. Toujours pas. Toutes les pistes sont au point mort.

-Et si...

Bérénice hésite. Plus elle réfléchit, plus elle en arrive à une conclusion terrifiante.

-Et si, poursuit-elle enfin, tous ces crimes étaient l'œuvre d'un même homme ? Un être particulièrement pervers et diaboliquement habile ?

La voix de Thierry, légèrement empâtée par l'alcool, se fait entendre :

-Un serial killer ? (il prononce : sérial killaire). Comme Jack l'Eventreur ?

Marc hausse les épaules. La comparaison, certes, est plutôt flatteuse, mais il se doit de dissimuler soigneusement sa fierté.

-Tu n'y penses pas, ma Douce, ces forfaits ont été perpétrés dans des lieux si distants les uns des autres... Un tueur en série agit par pulsions, souvent dans son entourage immédiat.

-Tu n'as pas remarqué qu'il y a une certaine ressemblance entre ces crimes ? A chaque fois, une fille disparaît, puis elle est retrouvée morte loin de l'endroit où elle a disparu. L'assassin, lui, s'évanouit dans la nature... J'en suis certaine : l'autoroute joue un rôle capital dans ces affaires...

Marc admet, du bout des lèvres :

-Tu as peut-être raison... Un individu, normal en apparence, mais dont l'instinct sanguinaire se réveille de temps à autre... Mais je n'y crois pas beaucoup : aussi retors qu'il soit, il se serait déjà fait prendre...

Il triomphe intérieurement. Il a très bien joué les trois premières levées. S'il poursuit avec autant de rigueur, il pourra facilement rattraper son modèle, meurtrier de cinq prostituées

dans les rues de Londres. Comme lui, une fois ce chiffre atteint, il cesserait toute activité... Comme lui, il ne serait jamais pris, accomplissant ainsi un chef d'œuvre criminel, qui resterait à tout jamais dans l'Histoire !

Bérénice sirote les dernières gouttes de whisky... Elle est contente de sa soirée, ayant dominé ses deux adversaires, Corinne d'abord, dont elle n'a fait qu'une bouchée, puis Marc, dont la logique manque de consistance. Satisfaite, qui plus est, d'avoir pris une revanche anticipée sur la séance de sexe qu'il ne manquera pas de lui infliger au retour, à une heure trente du matin, au moment même où elle tomberait de sommeil.

Magnanime, elle pourrait lui concéder cette consolation.

-Ce qui est terrible, intervient Corinne, c'est qu'on puisse éprouver du plaisir à faire le mal.

-Comme je vous comprends, approuve Marc, avec énergie. Le plaisir de l'acte sexuel réside essentiellement dans la jouissance offerte au partenaire : il nous mène alors à une félicité altruiste et généreuse. Ressentir du plaisir en infligeant de la souffrance, cela me laisse dans un abîme de perplexité !

Marc revoit la scène. D'abord, Adeline se tord sous lui, fait des soubresauts pour échapper à la pénétration. Puis, elle se résigne à le laisser faire, malgré le dégoût qui lui soulève le cœur... Il revoit les larmes dans ses yeux, et l'espoir insensé qu'il la laisserait vivre. La bouche s'ouvre pour un cri silencieux, une supplication muette...C'est tout cela, la terreur, le dégoût, la révolte qui a composé, ce jour là, le parfum capiteux de sa jouissance.

Comme il parle bien ! Corinne admire son éloquence, et sa précision dans l'expression de sa pensée. Quel contraste avec ce lourdaud de Thierry !

Elle le regarde longuement. Elle est subjuguée, comme une groupie en présence de son idole. *C'est vrai qu'il a de la classe !*

Ma parole, se dit Bérénice, j'ai l'impression que cette sotte est amoureuse de mon mari ! Il est trop bien pour toi, pauvre idiot !

La verge de Marc s'est transformée en un gros bâton, long et dur comme un manche de pioche. Elle est à l'étroit, serrée par l'étoffe du pantalon : Marc bande pour Adeline. Quel dommage de devoir jeter sa petite culotte ! Tant qu'il la gardait, la fille était encore un peu vivante : un fantôme à étreindre et à désirer. Quitter cette émouvante relique remplit son cœur de regret. Mais il le faut : c'est bien trop dangereux de la conserver.

Tout à l'heure, il baiserait avec sa femme, tout en pensant à Adeline. Cette seule évocation suffirait à garantir une érection ferme et durable.

Soudain, il se rend compte que Corinne le regarde avec des yeux de merlan frit.

La conne ! pense-t-il. Elle est amoureuse.

Ce en quoi il se trompe. Le seul sentiment de Corinne à son égard est une sorte d'admiration béate envers un homme supérieur non seulement par la fortune et les manières, mais aussi par l'intelligence et par le cœur.

Pour le moment, il est caché par la table et personne ne peut voir sa boursoufflure. Mais dans quelques minutes, il lui faudra se lever pour prendre congé. Il arrange discrètement son sexe, pour cacher le plus possible son état.

-Le plaisir, dit-il avec solennité, n'existe que dans le respect d'une éthique personnelle. Sur ces propos moralisateurs, on se sépare en se souhaitant bonne nuit.

07

Jeudi 16 avril 2015 15 heures

Un amour passionné.

Corinne a posé son sac à main, à côté d'elle, sur le canapé. Il contient la lettre, la fameuse lettre qu'elle a eu tant de mal à écrire...

Le texte, mainte fois raturé a été recopié avec soin. Avec tout le soin d'une écolière appliquée. Maintenant, il est là, plié en quatre dans une enveloppe sans adresse ni signe extérieur.

Comme un corps sous un tas de branches, pense Corinne.

-Je ne te dérange pas ?

Anaïs est en jogging, un vêtement sans forme, quelconque. Corinne est déçue : elle aurait voulu la voir, vêtue de sa belle robe, celle qu'elle lui a offerte, et qui met si bien en valeur la beauté de son amie.

-J'étais en train de corriger... J'ai du travail en retard.

Le plan prévu, soigneusement minuté pour l'après midi de travail, est compromis. Malgré cela, Anaïs est heureuse de la voir, quitte à mettre les bouchées doubles lorsqu'elle sera partie, et à consacrer aux copies une partie de la soirée.

-J'avais besoin de te voir, dit Corinne.

Besoin ? ou envie ? Anaïs se souvient de leur dernière entrevue, si chaleureuse, où elles avaient toutes deux renoué avec leur amour d'adolescentes. La perspective de passer une heure ou deux en compagnie d'une amie si chère à son cœur n'est pas pour lui déplaire. C'est plutôt un intermède heureux, qui vient rompre la monotonie d'un travail abrutissant qui consiste à corriger, presque sur chaque feuille, les mêmes inepties.

Anaïs, qui ne lésine pas sur l'amour qu'elle offre, lui tend ses lèvres pour un baiser.

-Tu ne fais pas d'empty, aujourd'hui ? demande-t-elle ensuite avec un sourire.

-Non. Pas aujourd'hui. Je passerai seulement chez Martin, j'ai commandé une autre paire de chaussures... Sublimes ! Tu verras : je te les montrerai. Ils m'ont téléphoné, elles sont arrivées...

Elle a encore « craqué »... Une fois de plus, son compte est dans le rouge, le découvert maximum autorisé est déjà dépassé. Elle n'ose plus se servir du chéquier de l'entreprise, ni réclamer de l'argent à son époux.

-Tu veux du café ?

L'eau est chaude. Anaïs dilue les granules de café lyophilisé.

-Dis-moi... Que penserais-tu d'une femme qui trompe son mari ?

Anaïs la regarde, étonnée.

-Comment ? Tu es venue pour un sondage sur l'adultère ?

Corinne triture nerveusement la bride de son sac à main et finit par le dissimuler derrière elle, comme si la lettre se voyait à travers le cuir.

-Crois-tu... Crois-tu que la femme adultère est toujours coupable ? N'ya-t-il pas des cas où l'amour extra conjugal est excusable ?

-Si, bien sûr. Si la femme est prise d'une passion violente, et à laquelle elle ne peut pas résister. Elle se laisse alors emporter, sans même songer aux conséquences...

Corinne sourit

-Comme Anna Karénine, par exemple ?

-Précisément. La littérature, et même les faits divers abondent en exemples de ces passions dévorantes qui finissent toujours très mal, par un meurtre ou un suicide. Mais toi, Corinne, ton âme est calme comme une mer d'huile, tu ne consentirais jamais à te séparer de tes enfants pour suivre un amant, aussi beau soit-il. Tu n'es pas une passionnée.

-C'est vrai, je suis attachée à la vie de famille. Cependant...

-Quoi donc ? Une mésentente entre Thierry et toi ? Cela arrive dans tous les couples : la vie conjugale a des hauts et des bas. Votre union est solide, exemplaire même. Ce ne sera qu'un nuage passager, une brève turbulence qui s'achèvera par une réconciliation sur l'oreiller.

-Oh ! dit plaintivement Corinne. Je n'ai jamais compris qu'on puisse trouver du plaisir à une activité banale comme un coït, si triviale que même les animaux peuvent la pratiquer...

Anaïs a envie de la plaindre. C'est si triste, une vie sans l'illumination de l'amour physique. Un divorce avec son propre corps... Elle s'en abstient, ne voulant pas raviver la plaie.

-C'est vrai, dit-elle simplement. Tu n'as jamais beaucoup aimé les hommes...

-Ils sont sales, ils sentent mauvais, ils portent des vêtements fripés, crottés...

Comment comprendraient-ils notre perpétuelle quête de raffinement ?

Amertume et déception ! Certes, Corinne n'est pas, loin s'en faut, la seule femme à dénigrer la *race masculine*. Mais chez elle, il y a autre chose :

-Et puis...

De nouveau, Anaïs hésite. Elle ne veut pas avoir l'air de porter un jugement moral sur l'homosexualité de son amie. C'est pourtant le nœud gordien. Elle se décide enfin à le trancher :

-Et puis, tu préfères les femmes...

-C'est vrai. Entre nous on se comprend mieux : nous avons les mêmes goûts, les mêmes aspirations : la beauté, l'élégance, et surtout cette amitié tendre qu'on appelle la sororité. Rien de tel chez les hommes !

-Je n'ai jamais compris pourquoi tu t'es mariée. Tu aurais pu te mettre en couple avec une autre femme.

Corinne se récrie : elle ne veut pas vivre en marge.

-Il faut un mari, il en faut un. La société nous l'impose... La famille est la valeur la plus sacrée. Et puis, il faut l'avouer, nous voulons des enfants. Notre instinct nous pousse à

avoir des bébés, des poupons que nous prenons contre nous, et auxquels nous donnons le sein... Le maternage est notre seul plaisir physique, la récompense qui fait passer le reste, les aigreurs et les déceptions de la vie de couple... Mais ce serait plus facile à supporter si...

-Si ?...

-Je me demande si une femme peut aimer un homme qu'elle n'admire pas.

-C'est presque impossible... Mais l'amour a parfois des voies détournées... On peut aussi aimer quelqu'un pour ses faiblesses.

Anaïs ne sait que dire. Eric, son époux, époux est un homme ordinaire, avec des habitudes ordinaires... Il exerce le moins prestigieux de tous les métiers : enseignant. Prof de techno, dans un collège ! Chaque jour que Dieu fait, il va à son travail comme une bonne bête. Il n'est champion de rien, expert en rien... Avec quelques modestes passe-temps : écouter des disques de jazz, lire des romans policiers, regarder parfois le foot à la télé... Et pourtant elle l'aime. Allez comprendre !

Y a-t-il vraiment des hommes, ou des femmes, autres qu'ordinaires ?

Corinne lui semble bien exigeante

-Penses-tu, dit Corinne, qu'admirer un autre homme c'est tromper son mari ?

Elle pense à Marc, bien sûr. A ses yeux, l'aventure avec Roger est sans importance. Même si elle lui a donné son corps, même s'il l'a menée à la jouissance, et même si la brûlure de l'orgasme demeure vive en elle.

Une aventure sans lendemain puisqu'elle lui donnera congé dès ce soir.

Mais l'adultère, c'est d'abord dans la tête. S'imaginer aux bras d'un homme élégant et prestigieux, attentif à vos moindre caprices, et ayant les moyens de les réaliser... Voilà qui permet de supporter la posture humiliante du coït, surtout si l'on peut espérer qu'il aura le tact de ne pas l'exiger trop souvent.

Anaïs se met à rire

-Surement pas, dit-elle. Toutes les femmes sont amoureuses des acteurs de cinéma, si beaux, si riches, et qui jouent des rôles valorisants, où ils montrent leur force et leur courage... Souvent, ils incarnent des personnages puissants et fortunés, pleins d'audace, à qui tout réussit, et qui déposent humblement aux pieds de leurs dulcinées, leurs richesses en même temps que leur amour ! Naturellement, chaque spectatrice s'imagine à la place de l'héroïne. Georges Clooney et Alain Delon ont des foules d'admiratrices : ils les font rêver parce qu'ils sont inaccessibles. Elles ne remarqueraient pas ces hommes, s'ils étaient dans leur entourage : Georges Clooney en plombier ou Alain Delon en facteur ne feraient pas recette chez les midinettes !

-Tu as raison. Nous autres femmes, nous sommes des rêveuses : nous passons notre vie à rêver.

-Nous sommes toutes un peu Madame Bovary...

La littérature a repris ses droits : on l'a interrogée sur Flaubert à l'oral de l'agreg, et elle s'en est très bien tirée

-Hélas, soupire Corinne, le rêve s'effondre aussitôt ! Avant même que nous ayons eu le temps d'en goûter la suavité. Là encore, nous sommes des victimes.

-Tu attends trop des hommes. Ils sont comme nous : ni plus riches, ni plus puissants. A peine un peu plus forts physiquement. Par quel prodige pourraient-ils réaliser tous nos rêves ?

Corinne s'approche d'Anaïs, dont le vêtement n'inspire guère le désir. Sous l'étoffe épaisse et molle, on devine à peine la forme des seins... Ses hanches, de même, sont effacées...

-Tu vas rester en tenue de sport toute la journée ?

-Je suis plus à l'aise pour travailler. C'est une tenue d'intérieur, confortable.

-Moi, je ne pourrais pas : je suis bien trop coquette.

-Mais je suis comme toi : pour sortir je veux être élégante. Tout à l'heure, quand Eric sera de retour, je me mettrai en jupe.

-Et pour moi ? Tu n'as pas envie d'être jolie pour moi ? Et féminine ?

-Si, bien sûr...

Corinne s'est approchée... Elle pose doucement sa main sur la poitrine d'Anaïs... Celle-ci comprend.

Aussi grand que soit son amour pour Eric, et malgré la plénitude que lui apporte son union, l'amour de Corinne lui fait revivre l'insouciance de son adolescence, et la douceur des caresses échangées entre filles... Chacune donne du plaisir à l'autre : où est le mal ? Il y est pourtant, juste ce qu'il faut pour donner à ces étreintes un subtil parfum de fruit défendu, une pointe d'épice fort dans un met trop doux... Tout à l'heure, elle se donnera à son mari avec fougue, comme pour se racheter. Mieux, c'est elle qui le sollicitera, qui l'agressera même, s'il le faut, pour se prouver que son instinct de femme est toujours aussi fort.

Anaïs prend Corinne par la main, l'entraîne dans la chambre.

La petite est là, dans son berceau. Elle dort. Anaïs met un doigt sur sa bouche.

Sans un mot, Corinne soulève le haut du jogging. Anaïs rit. L'impatience de son amie l'amuse, en même temps que la puissance de son désir la touche en plein cœur... Un rire silencieux, mais total, qui illumine le visage de la jeune femme et resplendit dans ses yeux. Elle achève elle-même d'enlever son vêtement, puis elle se débarrasse du pantalon, qu'elle envoie, en boule, sur le sol.

En dessous, elle ne portait rien. La voilà nue. Complètement nue, offerte comme un fruit mûr à la concupiscence de son amie.

Corinne est subjuguée... Bien sûr, ce n'est pas la première fois qu'elle la voit nue. Mais le corps d'Anaïs est si harmonieux, ses formes si parfaites et si féminines qu'elle en est, à chaque fois qu'elle se dévoile, frappée d'étonnement.

-Tu es si belle, dit-elle à voix basse, le cœur débordant d'amour

Les seins d'Anaïs sont ronds et fermes, avec un grain de peau soyeux, doux au toucher. Placés haut, serrés l'un contre l'autre, ils dessinent entre leur formes pleines et généreuses un enivrant sillon sombre. Ils se balancent doucement chaque fois qu'elle bouge.

Corinne en est fascinée... Elle les connaît bien, pour les avoir souvent explorés de la main ou de la bouche. Les deux larges aréoles, d'un rose presque grenat, dardent vers elle leurs pointes déjà complètement érigées, toute droites.

-Tes seins ! chuchote Corinne. Tes seins ! Ils sont magnifiques.

Les seins, symbole même de la féminité, sont des coupes d'abondance, des sources jaillissantes de volupté. Corinne aurait voulu avoir les mêmes. Mais sa poitrine, bien que nullement menue, et même jolie, n'a pas cette munificence, ce rayonnement d'astre solaire.

-Prends-les !

Corinne les prend dans ses mains, les soulève, s'amuse à les faire bouger, à les serrer l'un contre l'autre comme des oiseaux apeurés... Anaïs pousse un petit rire étouffé. Les doigts de la jeune femme frôlent les mamelons, effleurent les aréoles, tournent autour des flèches érigées des tétons.

-Continue, implore Anaïs dans un souffle. Continue ! J'adore ça. Tu le fais encore mieux qu'Eric...

Corinne en palpe les bouts, fais saillir encore plus les deux flèches roses dont elle éprouve la rigidité. Elles sont dures, gonflées à l'extrême...

-On dirait des bourgeons, gonflés de sève, dit-elle. Elles sont prêtes à éclore.

-C'est que... j'ai très envie !

Le sang d'Anaïs bout dans ses veines, tout son corps réclame sa ration de plaisir. Son désir, qui vient d'atteindre l'acmé, surpasse maintenant celui de son amie, et sa hâte se fait encore plus pressante. Il lui faut une jouissance, un orgasme, tout de suite !

Corinne l'embrasse. Sur l'oreille d'abord, puis une salve de petits baisers dans le cou, très rapprochés. Sa main droite lâche le sein qu'elle vient d'étreindre, descend lentement, caresse le galbe du ventre.

La paume de Corinne s'arrête sur le pubis, caresse longuement la toison d'Anaïs qui s'offre, cuisses entrouvertes, à son amie...

-Tu te souviens ? La première fois que je t'ai touchée...

-Nous étions si jeunes... Quatorze ans !

-Tu ne voulais pas... Et pourtant, tu en mourais d'envie !

Anaïs soupire.

-Maintenant aussi. J'en meurs d'envie.

Corinne ne sais plus où elle est. Tout à l'heure, elle ira remettre à la réception de l'hôtel cette lettre par laquelle elle congédie son amant. Pourtant, elle tient dans les bras une maîtresse qu'elle aime plus que tout. Son cœur est en morceaux, écartelé entre la fidélité à ses devoirs familiaux et cet adultère étrange avec une autre femme.

Corinne joue un moment avec le clitoris gonflé d'Anaïs... Elle la sent frissonner entre ses bras, et les fleurs de plaisir qui traversent cette chair tendrement aimée, la font vibrer, elle aussi, comme en écho.

Le feu nourri des baisers continue, tandis que de sa main gauche, restée libre, elle poursuit la caresse des seins...

Sa main descend, s'immisce entre les cuisses. De l'index et de l'annulaire, elle entrouvre délicatement la vulve pour permettre au majeur d'effleurer l'intérieur du sillon. Anaïs pousse un cri étouffé. Un soupir de douce extase. Voilà si longtemps que cette caresse, dont elle était si friande au cours de son adolescence, lui est refusée ! Car Eric n'ose pas la faire, bien qu'elle le lui ait suggéré maintes fois, à mots couverts... Corinne la réussit parfaitement.

Anaïs, éperdue, tourne la tête, prend la bouche de son amante. Il n'y a plus aucune réticence, Elle est prête à tout. Elle baigne dans la volupté juvénile de ses quinze ans

-Viens, dit-elle dans un souffle.

Elle entraîne Corinne sur le lit, l'invite à mettre son visage contre son ventre...

Corinne comprend. Elle aussi, elle adore sucer la tendre chair d'Anaïs, la dévorer en une sorte de rite cannibale, comme pour se repaître de son âme, et s'incorporer à elle. Elle

embrasse la vulve offerte, puis sa langue se pose à plat sur le sexe entrouvert, qu'elle lèche longuement. Le bout de sa langue se darde ensuite sur la naissance de la fente, cherche à débusquer le capuchon rose du clito.

Anaïs pousse un cri. D'une voix torride, elle pousse son amie à poursuivre, à approfondir sa caresse.

Corinne n'est plus qu'amour. Seul compte ce cœur, qu'elle veut reconquérir, cette âme qu'elle veut sienne. Désespérément. Ce corps, à qui elle veut offrir une jouissance inégalée, comme pour le marquer à jamais de son empreinte. Le reste n'existe plus.

Sa langue pénètre entre les nymphes, explore la vallée, s'abreuve à chacune de ses sources, y goûte des fraîcheurs de jardins, des sucres capiteux aux senteurs enivrantes...

Anaïs, alanguie, les yeux clos, retrouve ses amours de jeunesse, et se laisse aller à la douceur du moment. Tout à l'heure, sans état d'âme, elle se donnera à son mari.

Soudain, elle tressaille. Caressantes, obstinées, les mains de Corinne se sont plaquées contre ses fesses. Le pouce a pris possession du sillon qui les sépare et commence à lui masser l'anus. En même temps, la langue pénètre plus avant dans son puits d'amour.

Anaïs se coule dans cette enveloppe de tendresse et se prépare aux jaillissements des plaisirs...

Elle hurle, sans souci de réveiller sa fille :

Moi aussi, je t'aime !

Un désir impérieux s'impose à elle : rendre à son amante le plaisir qu'elle reçoit d'elle, l'abreuver de tendresse, et jouir finalement dans ses bras, en parfaite symbiose avec elle.

Corinne est encore habillée. Anaïs lui retrouse brusquement la jupe et baisse d'un coup sec la petite culotte. Le sexe est entrouvert, déjà humide. Voyant que son amie est prête, elle plonge résolument dans le sillon torride, passe sa langue sur la chair tuméfiée, pénètre à son tour dans le puits sombre du vagin... Corinne pousse un cri étouffé, un brame inarticulé de biche qu'on embroche. Une bouffée de cyprine lui monte aux lèvres... Anaïs boit goulûment au bord de la coupe de nacre cet élixir capiteux qui lui monte à la tête et la porte au seuil de l'ivresse.

Soudain, l'orgasme leur tord les tripes, brutal, inattendu, sans qu'il soit nécessaire d'aller plus avant. Corinne a fermé les yeux sous l'estoc. Elle a bu la coupe de l'éternelle jeunesse, le Graal que sa vie d'adulte éloignait de ses lèvres.

-J'ai joui ! dit-elle à voix basse, comme étonnée...

Aussitôt, elle repense à Roger, au plaisir ressenti avec lui. Un flot de culpabilité la submerge. A quoi bon, puisque dans quelques heures, elle ne sera plus sa maîtresse ? Mais elle ne peut chasser cette pointe d'amertume.

-Mets-toi nue, suggère Anaïs. Je veux sentir à nouveau la chaleur de ton corps.

Corinne ôte ses vêtements, se coule sous la couette, bientôt rejointe par Anaïs. Leurs deux corps se serrent l'un contre l'autre, échangent un pur langage d'amour et de suavité. Corinne peut sentir la perfection des formes de son amie, pelotonnée contre elle, éprouver la douceur de ses chairs, la finesse de sa peau...

-Tu es vraiment très belle, dit-elle avec émotion

Heureusement, la petite ne s'est pas réveillée... L'échange des caresses a été bref et furtif, mais Anaïs s'attend à ce que des pleurs la rappellent à ses devoirs de mère.

Pour l'instant, elles sont seins contre seins. Les tétons d'Anaïs sont encore érigés.

-Je suis une *femme damnée*, dit Corinne, se souvenant de ses études de lettres et de sa brève carrière de prof de français. Elle sourit, mais s'agit-il vraiment d'une plaisanterie ? Elle se sent écartelée entre son couple officiel, et celui qu'elle forme, de toute éternité avec Anaïs.

-Non, répond celle-ci. Tu es bénie des Dieux, car nulle ne sait aimer aussi bien que toi.

-Tu as raison, l'amour entre femmes est un élan du cœur. Celui des hommes est souillé d'arrières pensées perverses...

Anaïs l'embrasse, fourre sa langue dans sa bouche.

Elles restent ainsi un moment, serrées l'une contre l'autre. Corinne se lève la première. Elle doit se rhabiller, passer prendre sa commande, puis aller à l'hôtel pour signifier son congé à Roger. Et enfin retourner chez elle pour retrouver ses enfants et, accessoirement, son mari.

Anaïs se plante devant elle, toujours nue. Elle aime être nue, et elle aime aussi qu'on la regarde lorsqu'elle est nue.

-Les pauvres hommes, dit-elle en souriant. On leur trouve bien des tares ! Et pourtant, nous avons besoin d'eux.

Corinne hausse les épaules.

-Nous n'avons pas besoin d'eux pour nous donner du plaisir. Il me semble que nous venons de le prouver.

-Mais, pour les enfants ?

Cette objection, mainte fois répétée, du mâle nécessaire à la reproduction a le don d'exaspérer Corinne. *Va-t-on nous comparer à la vache, menée au taureau, à la chèvre qu'on fait saillir par le bouc ?* Des êtres inutiles et agressifs, leur seule utilité étant leurs spermatozoïdes ?

-Pour les enfants, dit-elle avec amertume, acceptons leurs assauts, trois ou quatre fois dans notre vie. Cela suffira.

-Mais pour notre vie quotidienne aussi, susurre Anaïs. Que ferions-nous sans nos *doux* compagnons ?

Elle appuie sur l'adjectif doux, avec ironie.

-Dans la vie quotidienne ? Il faut les voir s'affaler sur le canapé pour lire le journal, ou regarder la télé, pendant que nous nous escrivons à la cuisine ou que nous nous occupons des enfants, ces fameux gamins qu'ils nous ont fait, ce dont ils ne se souviennent pas toujours...

Un peu de mauvaise foi... C'est peut-être le lot de certaines femmes, mais Corinne dispose d'une bonne, rémunérée par le mari... Faut-il toujours se plaindre ? La condition féminine est très diverse.

-Eric et moi, nous partageons toutes les tâches. Y compris les soins au bébé. Sauf l'allaitement, évidemment ! Il n'a pas la *matière première*.

Ce trait d'humour ne fait pas sourire Corinne, mais l'énerve plutôt. Eric ! Toujours Eric ! Parangon de toutes les vertus.

-Je sais, dit-elle, laissant percer son agacement. Tu es amoureuse.

Une aberration pour Corinne. Mais pour Anaïs, cette guerre des sexes est absurde

-Les hommes, poursuit Anaïs, ne sont pas comme nous. Ils ne réagissent pas comme nous, n'ont pas les mêmes centres d'intérêt que nous. Nous sommes différents, mais complémentaires...

Une antienne maintes fois ressassée ! La moutarde monte au nez de Corinne.

-Ils n'ont pas le même sens du devoir, pas le même sérieux dans le travail, ni les mêmes motivations, tu oublies de le dire ! Incapables de dévouement, autant qu'ils sont incapable de ranger leurs affaires ou même de se tenir propres !

-Mais ils nous aiment ! Ils aiment tout en nous, jusqu'à notre frivolité. Ils aiment la féminité, et cela suffit pour m'attendrir...

Anaïs s'étend sur le lit, s'appuyant sur ses coudes placés en arrière de son buste. Elle remonte un peu les genoux, ouvre les jambes... Dans cette posture, sa puissance de séduction est considérable, et elle le sait. Corinne peut voir le pubis délicatement renflé, couvert de sa fine toison, toute humide de la rosée de l'amour... Et la vulve, la jolie vulve d'Anaïs, dont les lèvres encore un peu disjointes laissent dépasser un bout de nymphe, telle une langue gourmande. Elle peut même distinguer, à la naissance de l'étroite vallée qui sépare les fesses, l'ouverture du puits sombre, les secrets les plus intimes du corps de son amie.

Elle demeure fascinée par cette vision, et ne peut s'empêcher de poser ses lèvres sur la petite bouche si attirante.

Les pleurs du bébé se font entendre. Anaïs saute prestement sur ses pieds.

-C'est l'heure de la tétée, dit-elle.

La petite s'agite dans son berceau. La mère la prend, la serre contre elle. Aussitôt, les pleurs cessent et le visage du bébé s'éclaire d'un sourire.

-Elle est mouillée, constate Anaïs, qui commence à dépiauter l'enfant de sa couche.

Les pleurs reprennent.

-Oui, ma chérie. Ça va venir ! Il faut d'abord que tu sois propre, tu seras plus à l'aise.

Corinne aide son amie à la poser sur la table à langer, à la nettoyer, à lui essuyer les fesses. En un tournemain, les deux femmes munissent la gamine d'une couche propre.

-Tu me l'as déjà dit : tu adores pouponner.

-C'est vrai, reconnaît Corinne. Pour moi, c'est un plaisir physique qui dépasse de loin la jouissance sexuelle.

Anaïs s'assoit sur le bord du lit et prend sa fille sur ses genoux. Elle prend son sein d'une main et guide le téton dans la bouche de l'enfant qui se met à téter goulûment. Sur le petit visage se peint l'expression d'une félicité suprême, que toutes les jouissances du paradis ne sauraient égaler. Le premier plaisir de la vie.

Corinne regarde son amie avec envie. Elle se souvient des doux moments où elle donnait le sein à ses enfants. Souvent, lors des tétées, elle avait senti son clitoris se durcir... Une suavité pénétrait sa chair, et la prenait toute entière, l'emplissant d'une étrange sérénité. C'était son instant plaisir, et elle avait interdit à Thierry de la rejoindre dans la chambre lors de ces moments privilégiés.

Anaïs reste nue. Sans même songer à dissimuler sa vulve aux regards de son amie. Une corne d'abondance, dispensant ses nectars et ses plaisirs, offrant les fruits les plus beaux, et la joliesse d'une fleur nouvellement éclose.

Corinne se rhabille, sans quitter la petite des yeux.

-Pauvres hommes ! Ils ne connaissent pas ce plaisir.

Elle n'a pas coutume de les plaindre. L'adjectif pauvre souligne plutôt une infériorité. Une de plus !

La petite Lydie est repue. Anaïs la serre tendrement contre elle. Instant incomparable.

-Les hommes, veulent des héritiers pour continuer leur œuvre, ou simplement reprendre leur affaire ou leur métier... Nous, nous voulons des bébés, des petites étincelles de vie, si fragiles, et dont l'existence dépend entièrement de notre amour... La encore, nous ne sommes pas les mêmes, mais nous sommes...

-...complémentaires ! Ouais, je sais.

S'entendre avec l'ennemi, conclure avec lui un pacte d'amour pour baigner dans la guimauve de la complémentarité des talents ! Un poncif éculé dont la seule utilité est la création d'un modus vivendi. Voilà de quoi s'irriter.

Les propos de Bérénice, la veille, lui reviennent en mémoire. Et si cette chipie avait raison ? Anaïs serait-elle sous *l'influence de son sexe* ? La voilà en admiration devant ces beaux parleurs qui font la roue, et vous soulent de promesses... Et qui, finalement vous imposent la vision de leurs muscles et de leur sexe bandant ! Des attributs dont ils sont si fiers.

Anaïs est une chienne, implorant un coup de bite pour la soulager des chaleurs qui lui brûlent les tripes.

De toute façon, Bérénice a raison sur un point : Anaïs n'est pas de celles qui réussissent dans la vie. Elle va s'échiner pendant vingt ans pour payer sa bicoque pourrie, vivoter dans un décor sans élégance en compagnie de son crétin de mari, mégoter sur tout pour élever ses chiards en sachant d'avance que le meilleur ne sera pas pour eux.

Bérénice, elle, a épousé Marc.

Corinne aime sincèrement Anaïs. Cela ne l'empêche pas d'être satisfaite de l'avoir surclassée... Comme on est content de gagner aux échecs ou aux cartes. Elle se sent meilleure, plus performante. Et puis, l'amour n'empêche pas une petite pointe, pour piquer.

-Dis-moi, dit-elle. Tu connais Bérénice ?

-O combien ! Ses parents habitaient une vaste villa, quelque peu défraîchie, non loin du petit pavillon où nous vivions. Ils étaient « dans les affaires », je crois... On ne savait pas lesquelles, au juste. Mais on devinait, à l'état de leur maison et à maints autres détails, des revers de fortune... Néanmoins, Ils ne nous saluaient jamais. Tu penses bien : mes parents n'étaient que des petits profs...

-Et à elle, tu lui parlais quelquefois ?

-Elle aussi, elle se croit sortie de la cuisse de Jupiter. Et pourtant, je pourrais t'en raconter sur elle...

Corinne dresse l'oreille. Sa curiosité est piquée :

-Ah bon ?

-Elle a une dizaine d'année de plus que nous... Moi, je n'étais qu'une gamine. J'ai assisté, de loin, au défilé des fiancés. De plus en plus riches, avec des costumes de plus en plus coûteux, et des berlines de plus en plus grosses, qui stationnaient parfois toute la nuit devant la villa... Dans le sexe aussi, il y a des promotions... Tout comme dans la fonction publique.

Corinne n'est pas fâchée d'entendre son amie dire du mal de Bérénice. Après tout, cette carne n'hésite pas à enfoncer les autres et, la veille, elle s'est laissée aller à casser du sucre sur le dos d'Anaïs.

-Et Marc, son mari, tu le connais ?

-Je l'ai rencontré une ou deux fois. Son regard me met mal à l'aise... On dirait...

-On dirait ?

-Non, rien. Une vague impression.

Corinne profite de l'occasion pour évoquer ses relations dans la bourgeoisie cossue :

-Nous les avons à dîner, hier soir.

Anaïs se marre doucement

-C'est vrai, dit-elle, pour expliquer son hilarité, vous êtes du même milieu, maintenant.

Tu nous vois, Eric et moi, les inviter ici ?

-Tu ne trouves pas que Marc a de la classe ?

-De la classe ? Je ne sais pas. Mais j'ai l'impression que cet homme là aime trop les femmes.

Quelle accusation ! Marc, un vicieux ? Allons donc. Corinne proteste, avec véhémence :

-Bien moins que la plupart des hommes, je t'assure. Avec lui, on est tranquille.

Je t'adore Anaïs ! Je t'aime d'un amour profond, qui ne s'éteindra jamais.. Mais je crois quand même que tu es jalouse. Jalouse de Bérénice. Toute femme aimerait avoir Marc comme conjoint, il est généreux, rayonnant... Puisqu'il faut vivre avec un homme, j'avoue que je le préférerais à mon rustaud de Thierry ou à ton minable Eric. Marc, au moins, ne lésinerait pas sur les dépenses.

-Les hommes sont programmés pour aimer le corps féminin. On leur en fait souvent grief, mais c'est une nécessité pour la conservation de l'espèce. Je te l'ai déjà dit, je ne déteste pas le désir masculin, et même je l'apprécie quand il ne va pas trop loin... Mais Marc, c'est différent.

Un argument qui fâche. Certes, Anaïs est une vraie hétéro. Pour ne pas dire une cochonne... Mais quand même ! Préférer l'insipide Eric, faire fi de la hiérarchie sociale ! Est-ce bien sérieux pour une femme ?

-Tu as beau dire, les femmes sont souvent victimes des pires exactions. Hier encore, au journal télévisé...

-Tu veux parler de cette pauvre fille qu'on a retrouvée dans une fosse, sous un tas de branches? L'affaire est en première page de tous les journaux.

-Bien sûr ! Et aussi de cette autre, qu'on a enlevée...

Anaïs, surprise par cette avalanche de faits divers sordides, reste un instant bouche bée

-On a enlevé une fille ?

-Oui. Elle s'appelle Adeline. Les parents sont effondrés... Deux crimes, le même jour. C'est affreux.

-Mon Dieu ! ... Tu as raison, c'est horrible.

-Tu vois bien. Les femmes ont raison d'avoir peur...

Anaïs l'arrête d'un geste de la main. Elle ne voit que trop où elle veut en venir.

-C'est vrai : il y a des détraqués, des obsédés sexuels... Mais il ne faut pas accuser tous les hommes. La plupart d'entre eux se montrent doux et aimants, généreux et dévoués... Sous prétexte qu'il y a quelques pervers, n'oublions pas les bons pères et les bons maris, aux petits soins pour leur famille, qui nous protègent, et qui nous font l'amour lorsque nous en avons envie.

Anaïs a parlé d'un ton sec. Corinne en est quelque peu froissée. D'autant plus que, malgré son amour, elle se sent supérieure. Socialement.

A-t-elle déjà oublié le cadeau que je lui ai fait ? Corinne y tient : sans même le calculer sordidement, ce cadeau s'est transformé en une dette d'amour.

-Tu vas encore les défendre ! Bon, je me sauve. D'ailleurs, Eric ne va pas tarder.

-Tu peux rester. Il ne t'en veut pas, tu sais.

08

Jeudi 16 avril 2015 17 heures

Le journal

Il y a à peine plus d'une heure qu'elle a quitté la maison d'Anaïs, dans l'état d'agitation où l'a mise la brève discussion qui a succédé à leur étreinte. Elle n'a jamais pu supporter qu'une personne aimée ne partage pas intégralement ses points de vue. Surtout une femme si tendrement aimée et si ardemment désirée qu'elle ne peut envisager qu'une fusion totale et sans réserve entre elles... Cette divergence, ou plutôt cette rupture, avec une âme qu'elle voudrait sœur, la rend profondément malheureuse.

Je voudrais tant vivre avec elle, être constamment près d'elle, respirer le même air, être à son écoute de jour comme de nuit. Mais jamais elle ne quittera son mari. Elle aime son mari !

Pour Corinne, c'est le comble de l'aberration.

Elle en arrive à l'envier, ce mari falot, simplement parce qu'il a le bonheur de partager le même décor que sa bien aimée, qu'il peut lui tenir la main quand bon lui semble !

Ce rêve, jamais je ne pourrai le réaliser... Thierry ne me laisserait pas partir avec mes enfants... Le monde entier serait de son côté.

Elle est passée en trombe au magasin, pour y retirer les chaussures qu'elle avait commandée. Puis, sans même regarder les autres articles, elle s'est hâtée vers l'hôtel Saint Gilles, pour y déposer la lettre de rupture.

Corinne allonge le pas. L'heure avance, et elle ne veut pas courir le risque de rencontrer Roger. Elle préfère déposer simplement la lettre, et rompre sans même le revoir.

Elle vient de passer devant le bistrot où ils se sont rencontrés. C'est alors qu'à l'angle de deux rues, son regard est attiré par les affiches d'un marchand de journaux.

Des affiches en grosses lettres noires sur fond blanc, chargées de drames.

LE CRIME DE FORT LIGNY : UN REBONDISSEMENT INATTENDU.

Le crime de Fort Ligny... Depuis lundi, sur toutes les chaînes, les journaux télévisés s'ouvrent sur ce crime, de même que les bulletins d'information des radios. Il s'étale aussi à la une de la presse écrite.

Mais le nom du village éveille un autre écho dans la mémoire de Corinne. Un village qu'elle ne connaissait pas... Mais qui donc a prononcé ce nom, ces jours derniers, avant même la découverte du corps ? Elle se souvient : c'est Roger. Il devait y faire une livraison...

Elle achète le journal.

En sortant de la boutique, elle s'arrête devant la vitrine pour lire les premières lignes.

Le cadavre découvert lundi dernier dans le bois de Fort Ligny vient d'être formellement identifié. Il s'agit de la jeune Adeline Banniols, âgée de 13 ans, disparue à Trécy le Comte le 5 avril dernier, et activement recherchée depuis quatre jours.

Dès le début de l'enquête, le commissaire principal Bourgeon, du SRPJ de Lyon, chargé de l'enquête sur cette inquiétante disparition, a fait parvenir dans tous les commissariats et toutes les gendarmeries du pays une photo de la jeune fille recherchée.

Le commissaire Friedmann, du SRPJ de Nancy, qui supervise l'enquête sur le cadavre découvert à Fort Ligny, a rapidement établi la correspondance entre les deux affaires. Dès lors, il ne restait plus qu'à imposer aux pauvres parents la pénible tâche de reconnaître le cadavre. Au cours de la journée du 11 avril, ils ont été conduits au centre médico-légal de Nancy où ils ont formellement identifié le corps de leur fille. Accablée de douleur, la malheureuse mère a été prise d'un malaise et a dû être admise en observation au CHU de Nancy

Un examen rapide par le médecin légiste a permis de déterminer que la jeune fille a succombé à un étranglement. Pour savoir si elle a subi des violences sexuelles, il faut attendre l'autopsie, qui sera pratiquée dès demain au centre médico-légal.

Dans cette affaire, tout laisse penser que le meurtre a immédiatement suivi l'enlèvement, et qu'il a donc été perpétré dans le village même de Trécy, non loin du collège fréquenté par la jeune fille. Le corps sans vie aurait ensuite été transporté en automobile, sur plusieurs centaines de kilomètres, par le réseau autoroutier.

L'enquête sur les deux affaires, qui n'en font désormais plus qu'une, a été confiée au SRPJ de Lyon. Dans un premier temps, le commissaire principal Bourgeon a examiné tous les relevés de télépéage susceptible de correspondre au trajet effectué par l'assassin. De même, il s'est fait communiquer les noms de tous les automobilistes ayant réglé par carte bancaire, ce jour là, aux sorties voisines de Fort Ligny. Jusqu'à maintenant, ce travail de fourmi n'a rien donné. Mais il n'est pas encore achevé, et le commissaire garde bon espoir. Les employés des péages ont également été interrogés, mais ils n'ont rien remarqué d'anormal.

Corinne reste sur place, elle déplie le journal.

En page 2, un encadré rappelle toutes les affaires similaires qui ont défrayé la chronique depuis plusieurs mois.

L'AUTOROUTE DE LA TERREUR !

Le 17 décembre 2014 : la jeune Myriam Devernon (17 ans) est enlevée à Bernoux dans le Rhône et retrouvée à une vingtaine de km, non loin de Villefranche... elle avait été violée, puis étranglée

Le 5 février 2015 La petite Claire Pastoir, 15 ans, enlevée à Bourty sur Isère, est retrouvée dans une benne de gravats, sur un chantier près de Nîmes... Elle aussi, violée, puis sauvagement assassinée.

Le 13 avril 2015 On retrouve à Fort Ligny (Meurthe et Moselle) le corps d'Adeline Banniols, 13 ans, enlevée le 10 à Trécy le Comte.

Trois jeunes filles sans histoires, qui avaient toute la vie devant elles, sont mortes dans d'affreuses circonstances, à la suite d'une mauvaise rencontre.

Ces trois crimes présentent de nombreuses similitudes. D'abord, le mobile : à chaque fois, la victime a été violée. Puis, le mode opératoire : l'étranglement, puis le déplacement du corps sur plusieurs centaines de km pour en retarder la découverte et l'identification, et pour semer la confusion entre les différents services de police. Ces similitudes, ainsi que la proximité dans le temps de ces trois affaires suggèrent qu'ils sont le fait d'un seul et même coupable. Ces odieux forfaits sont l'œuvre d'un prédateur déterminé et particulièrement audacieux, n'hésitant pas à prendre des risques pour mener à bien ses sinistres projets. Il est pratiquement certain que chacun de ces crimes est précédé d'un repérage minutieux et fait l'objet d'une planification rigoureuse... Un usage pernicieux d'une intelligence probablement supérieure à la moyenne !

La police est sur les dents, car l'assassin, qui n'a aucun lien avec ses victimes, ni avec les lieux où il a perpétré ses forfaits, sera difficile à identifier.

Compte tenu du rapprochement qui vient d'être fait entre les trois crimes, et pour plus d'efficacité, l'enquête a été rassemblée au SRPJ de Lyon. Sur réquisition de Parquet, le juge Ardennier vient d'ouvrir une information judiciaire...

C'est le frère de Bérénice qui est chargé de l'instruction, remarque Corinne. C'est un homme tenace et subtil, dont les succès, dans les affaires les plus complexes, ne se comptent plus.

Corinne le connaît à peine, car il est nettement plus âgé que Bérénice, mais c'est quand même le frère d'une de ses meilleures amies... Une amie qui dînait à sa table, la veille encore. Elle relit l'article. Bizarrement, ces crimes lui semblent maintenant plus proches : le premier, il est vrai, a eu lieu dans la région... L'assassin est sans doute le même, pour les trois meurtres. Un serial killer. Un homme qu'elle a peut-être croisé, un jour, dans le savoir dans une rue de la ville.

Cela fait froid dans le dos. En même temps, cela lui donne l'impression d'être au cœur de l'actualité. De participer à l'événement. Sa pauvre vie, terne et routinière, s'en trouve

bizarrement grandie. Un absurde sentiment de sa propre importance, une bulle nauséabonde, qu'elle réprime aussitôt, car elle en réalise le ridicule.

Elle les a vu, à la télé, ces badauds, témoins d'un hold-up ou d'un accident, et auxquels le journaliste de service tend le micro en leur indiquant la direction de la caméra. Tout fiers de passer à l'écran, sûrs d'être regardés par leur beau-frère ou leur voisin, ils prennent des poses de personnages importants, comme s'ils créaient l'événement.

Même Thierry se moque d'eux !

Pour rien au monde elle ne voudrait leur ressembler.

Au fur et à mesure de sa lecture, elle se rend compte que les noms des diverses localités lui sont familiers. Bernoux bien sûr, qui est dans la région... Mais les autres aussi. Et pas seulement Fort Ligny, qui vient d'attirer son attention. Lors de leur second rendez-vous à l'hôtel Saint Gilles, Roger lui a également parlé de Trécy le Comte.

« Sur le coup de dix heures ou dix heures et quart, je m'arrête à Trécy le Comte, un agréable petit bled pas loin de l'autoroute. Je connais bien : il y a un restau sympa, un « routier », avec un grand parking pour les camions... »

Ce sont ses propres paroles, elle s'en souvient parfaitement.

C'était bien le 9 avril, la veille de la disparition d'Adeline. Le lendemain matin, il a pris son chargement en banlieue : du carton d'emballage qu'il doit livrer l'après-midi, à une entreprise, à Fort Ligny. Environ 400 km. Près de quatre heures, par l'autoroute... Autant pour rentrer, le soir. Ne pas s'amuser sur la route pour ne pas dépasser les 9 heures de conduite autorisées par la loi.

Le matin, il s'arrête à Trécy pendant trois quarts d'heure, ce qui constitue sa pause réglementaire. L'après-midi, pendant qu'on décharge le camion, le chauffeur a quartier libre, ce qui constitue sa seconde pause.

Corinne abandonne son journal sur un banc public, puis elle accélère sa marche. Elle est maintenant nettement en retard.

Tandis qu'elle arpente la rue St Gilles, les idées se bousculent dans sa tête. Se pourrait-il que Roger soit mêlé à ces affaires sordides ? Pourrait-il même être le tueur ? Il a l'air si gentil. Inoffensif. Une de ces victimes d'une vie trop dure, vouée au travail, et presque dénuée de joie.

Bien sûr, il ne faut pas s'y fier. La plupart du temps, les criminels sont d'habiles dissimulateurs. Pourtant, elle n'a jamais eu peur avec lui. Elle a même eu l'impression d'être protégée par cette amitié débonnaire, qui lui tient lieu d'amour adultérin.

Si elle courait un danger, il lui semble que son instinct l'aurait avertie.

Le voilà, justement. Roger. Il entre dans l'étroite pièce qui sert de hall d'accueil à l'hôtel St Gilles... Elle accourt derrière lui.

Impossible, dans ces conditions, de lui donner sa lettre.

Roger la voit, essoufflée, tenant un paquet à la main. Une boîte de carton dans un sac de plastique. Des chaussures, à n'en pas douter. Tout cela lui semble bizarre, irréel. S'agit-il vraiment d'une histoire d'amour ? D'un adultère, plutôt ?

Ils ont l'air d'un ménage de petits employés, qui rentre des courses... Et la passion ? La passion torride, celle qui chavire les cœurs et brûle les sens ? Où est-elle ? N'est-elle pas nécessaire à ces rencontres furtives, dont elle est la seule justification ?

Roger a honte. Peut-il tromper Catherine pour une simple coucherie sans passion, un petit plaisir pépère entre des draps moites ? Un coït plombé d'ennui entre des organes pressés d'en finir ?

-Il fait beau, dit-il après l'avoir saluée. On pourrait se promener un peu, sur les berges de la Saône ?

Il est résolu à ne pas faire l'amour avec elle... La traiter simplement comme une amie, ni plus ni moins, marcher à ses côtés, en devisant. Plus tard, il lui enverrait une lettre pour mettre fin à ces étranges amours.

Corinne acquiesce. Elle demande simplement cinq minutes pour reprendre haleine et s'assoit sur le canapé râpé qui occupe l'un des côté de la petite pièce. Roger monte dans la chambre pour y déposer le sac apporté par sa *complice*. Elle le reprendrait, tout à l'heure, en partant.

Après un bref parcours dans les rues grises, on descend sur la promenade aménagée le long de la rivière, en contrebas des quais. Par endroits, des estacades de bois ont été aménagées pour permettre la continuité du parcours. Elles sont parfois occupées par des grappes de jeunes, en tenue de sport, qui discutent au bord de l'eau, tournés vers la rivière.

En cette belle journée, déjà printanière, le soleil, qui égaie les hautes façades, les rend moins écrasantes. La rivière, qui reflète la voûte céleste, a pris une couleur bleue, inhabituelle, et des courtes vagues courent sur l'onde et scintillent.

Corinne marche sur le bord, à quelques centimètres seulement de l'eau. Roger marche à ses côtés. Il a laissé un intervalle, si bien qu'on pourrait croire qu'il n'y a aucune intimité entre eux, et qu'ils sont de simples connaissances, voire même de simples collègues de bureau. Comme eux, de nombreux groupes de promeneurs flânent sur le passage bétonné, dans un sens ou dans l'autre.

Roger a fait les remarques d'usage, sur la clémence de la météo, sur l'agrément de ce parcours le long de l'eau, récemment aménagé.

Corinne le scrute du regard. Il a l'air pensif. voire même préoccupé.

Pour quelle raison ? Elle est bien loin de supposer qu'il est simplement mal à l'aise à l'idée de tromper sa femme.

Elle lui a répondu de façon convenue, en quelques mots. Puis elle s'est tue.

Ils sont alors restés silencieux, parcourant plusieurs centaines de mètres au ras de l'eau.

Comment savoir ?

Corinne meurt d'envie de le questionner. Mais il ne faut pas qu'il s'en rende compte.

-Dis moi...

Contrairement à sa lettre, elle reprend le tutoiement, pour ne pas éveiller sa méfiance. Les hommes aiment la proximité avec une femme, leur pouvoir de séduction les rassure.

-Oui ?

Roger se perd en conjectures. Que veut-elle savoir ? S'il est vraiment amoureux d'elle ? Où si, au contraire, il a seulement envie d'un coup facile, d'une jouissance purement physique ? Il n'a guère envie de se laisser aller à de telles confidences...

-Est-ce que tu effectues toujours le même trajet avec ton camion ?

Une banale question professionnelle ? Il aime mieux ça. Il répond avec franchise

-On va un peu partout. Principalement en France, mais parfois même à l'étranger. La semaine dernière, je suis allé deux fois en Allemagne : des missions de deux jours. Pour nous, c'est bon : c'est le patron qui paie l'hôtel, et on touche une prime...

-Et dans le sud ? Vers Marseille, ou vers l'Espagne ?

-Bien sûr. Très souvent.

Il est surpris, quand même. Pourquoi l'interroger sur ses parcours ? Quelle étrange conversation entre deux amants. Veut-elle le recruter comme chauffeur ?

-Et Bourty ?

-Bourty ?... Attends... Tu veux dire Bourty sur Isère ?

Le cœur de Corinne se met à battre plus fort. Va-t-il remarquer où conduit ce questionnement ? Il a peut-être lu le journal, lui aussi, avec l'encadré où on retrace les exploits du tueur. Même s'il se sent démasqué, il ne pourra pas la tuer en présence de tous ces témoins.

-C'est ça. Bourty sur Isère.

Corinne commence son interrogatoire par l'affaire de la petite Claire. Inutile de parler de Bernoux, puisqu'il lui a déjà dit qu'il s'y arrêtaient souvent. Il faut éviter aussi le cas d'Adeline, encore tout récent, et qui éveillerait sûrement sa méfiance.

Obtenir d'abord du concret.

Ils s'arrêtent un instant sous un belvédère de bois, muni d'une rambarde, qui domine l'eau. A cet endroit, la promenade est ombragée de quelques arbres.

-Bourty ?... J'y suis allé trois jours de suite. Je crois bien que c'était en janvier. Il faisait froid.

-Alors c'est plutôt début février. Souviens-toi : il y a eu plusieurs jours de grand froid, autour du 5.

Corinne croise nerveusement ses doigts : sa question est très directe.

-Non non... C'était bien en janvier. Fin janvier.

Naturellement. Il ne se souvient plus... Comment peut-on oublier ? s'indigne Corinne.

-Qu'as-tu fait pendant qu'on chargeait ton bahut ? Tu t'es promené dans Bourty ?

-Oh non ! Je me souviens très bien. Le patron de l'entreprise a exigé qu'on mette la main à la pâte, pour aller plus vite. C'étaient des emballages préformés, en polystyrène expansé, tu sais, les trucs blancs qu'on met pour protéger des chocs... Dans des cartons énormes, tout légers.

-Après... Tu es parti vers le sud ?

-Non. Je suis rentré sur Lyon. C'est la semaine suivante que je suis allé dans le sud. Vers Nîmes... Livrer des produits laitiers, dans un bahut réfrigéré.

Donc, pense Corinne, début février ! Le 5, sans aucun doute. Avec un arrêt à Bourty, qui est à peine à dix kilomètres de l'autoroute. Un décalage d'une demi-heure, facile à justifier.

Pauvre petite ! Voyager dans un camion réfrigéré... Même morte.

-Mais pourquoi ?...

Roger darde sur Corinne un regard plein d'étonnement. Il n'a pas lu les journaux, et pour lui Bourty n'est qu'une bourgade comme les autres, sans autre intérêt qu'une PME qui fabrique des emballages préformés .

Corinne sent qu'elle est allée un peu trop loin. Ne va-t-il pas comprendre qu'elle se livre à une enquête ?

-Pourquoi quoi ? demande-t-elle stupidement pour dissimuler sa crainte.

-Pourquoi est-ce que tu m'interroge sur Bourty ? Tu le connais, ce patelin ?

-J'y vais souvent... La famille de mon mari est de là bas.

Ils font encore quelques pas, dépassent le belvédère qui permet aux promeneurs des quais de s'avancer vers la rivière. Ils marchent sur la terre, sous les arbres...

-Ton mari... Il n'est pas parent avec les Castenoix ?

A son tour d'être étonnée. C'est la première fois qu'elle entend ce nom.

-Les Castenoix, de Bourty sur Isère, insiste Roger. C'est lui, le patron de la PME.

Corinne se rattrape, in extrémis.

-Si. Justement. C'est le beau-frère de mon mari.

C'est lui, se dit-elle. Fin janvier, il repère les lieux... En trois jours, il a le temps de bien connaître le village. Le 5 février, il enlève une fille, la viole, la tue et pour finir, il l'emporte dans son camion frigorifique. C'est bien lui...

-Dis-moi...

Il n'est pas possible qu'il ne se doute de rien !... Il a sûrement remarqué qu'elle est en train de l'interroger... Il ne peut pas avoir oublié Bourty, ni surtout la petite Claire... Un tel souvenir doit littéralement le tarauder : un assassin vit nécessairement dans la terreur d'être découvert. Et arrêté.

Et s'il allait la tuer ? Prendre la fuite...

Des groupes de deux ou trois personnes vont et viennent, se promènent le long de la Saône... Ils interviendraient. Elle se sent protégée. Mais quand même, la conversation doit prendre un tour plus anodin. Une conversation courante entre deux amis.

-C'est dur, ton travail ? demande-t-elle.

-Assez. Conduire pendant des heures, sur des autoroutes interminables... L'été, surtout, quand il fait chaud. En fin de journée, on se sent abruti.

Ils restent sur place, sous le petit bouquet d'arbres, dont certains sont encore tuteurés. Comme si, d'un commun accord, ils avaient décidé de ne pas aller plus loin.

-Tu es content de la boîte ou tu travailles ?

Il est surpris par cette demande. Chercherait-elle à le recruter ? Dans quel but ? Pour avoir son amant sous la main, plus disponible pour elle ? Embaucher son amant dans l'entreprise de son mari ? Une situation vaudevillesque. Mais aussi pleine de risque.

-C'est une *grosse boîte*. On est plutôt bien payés, et on a certains avantages.

Il a insisté sur l'expression « grosse boîte ». L'entreprise du mari de Corinne n'est qu'une PME, qui n'offre sûrement ni les mêmes salaires, ni les mêmes avantages.

-La direction m'a *à la bonne*, complète-t-il. On me confie souvent des missions délicates, en particulier des longs trajets à l'étranger. On est plusieurs jours sans rentrer chez soi, mais il y a des primes et des compensations. J'ai des chances de finir dans les bureaux, comme cadre, pour organiser le travail des autres.

Il faut absolument en savoir davantage. En particulier sur Adeline. Qu'il lui donne encore quelques indications, sans s'en rendre compte. Par imprudence... Ou par forfanterie. Quand elle en saurait assez, elle le « balancerait » à la police. Il suffirait d'en parler à Bérénice, qui avertirait son frère.

-Rentrons à l'hôtel, dit-elle.

Elle vient de faire deux pas, sur le chemin du retour. Il la rejoint.

Elle ajoute, en guise d'explication :

-J'ai envie de faire l'amour.

Les renseignements sont rarement gratuits. Elle est prête à payer le prix qu'il faut.

A payer avec son corps... Quitte à courir le risque de connaître à nouveau cette jouissance qui lui a fait tant de mal.

Quant à la lettre, il n'est plus question de la lui donner.

Catastrophe pour Roger. Peut-il refuser, la quitter tout à trac ? Elle était si désespérée, lors de leur première rencontre, qu'il la sentait capable de faire n'importe quoi. De se jeter à la tête de n'importe quel ruffian... A-t-elle vraiment remonté la pente ? Faire l'amour à une maîtresse, qui n'est au fond qu'une amie ? Une étrange situation pour un homme amoureux de sa femme !

L'homme n'a pas l'air inquiet. A le voir, on pourrait croire qu'il n'a rien à cacher, qu'il a toujours mené une vie de paisible routier... Un bon petit ouvrier, qui rentre chez lui le soir, qui regarde la télé, qui dragouille peut-être dans les bals du samedi soir... Est-il inconscient ?

Pourtant, il n'a pas l'air méchant non plus...

Même dans la chambre, il ne me fera rien. C'est comme des pulsions qui le prennent... Seulement pour des très jeunes filles. Il est dans un état second, il ne sait plus ce qu'il fait. C'est un malade. Il n'ira peut-être même pas en prison : les psychiatres le déclareront irresponsable.

-Les affaires de ton mari vont bien ?

Elle est interloquée ! En voilà une question, pour un assassin !

Il lui faut plusieurs secondes pour répondre :

-Euh... oui. Autant que je sache, car on n'en parle pratiquement jamais... Je l'entends souvent râler. Mais un chef d'entreprise a toujours des soucis...

-C'est vrai. Les petites boîtes, surtout, ont du mal à se maintenir. Avec les frais de personnel, le prix du gazole, et les taxes, elles ont du mal à faire face à la concurrence...

Le sérial killer se lance dans un cours d'économie !

Mais il faut absolument qu'elle aille dans la chambre avec lui. Miser sur les confidences d'après l'amour, quand on se laisse aller...

Elle répond, tout à trac

-Au contraire. Mon mari travaille beaucoup. C'est très tendu : le carnet de commandes est plein.

-Il lui manque du personnel ?

-Pas du tout. Pourquoi ?...

-Tout à l'heure... Tu m'as demandé si j'étais content de mon emploi...

Elle rit. Décidément ! Quel étrange entretien !

-Non, dit-elle. On ne cherche pas de personnel.

On dirait qu'il ne se souvient de rien.

Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, il sera arrêté, menotté... Et la France entière sera soulagée Et c'est elle, Corinne Costois, qui aura joué le rôle essentiel.

Depuis le début de cette étrange promenade, une question lui brûle les lèvres. Elle la lui pose enfin :

-Tu ne lis pas les journaux ?

Il rit.

-Seulement l'Equipe. Pour les résultats sportifs. Le reste, ça ne m'intéresse pas. En particulier la politique, avec ses chamailleries interminables, qui me sort littéralement par les yeux. De toute façon, c'est tous des menteurs et c'est toujours le populo qui paie les pots cassés.

-Mais... Les faits divers ?

-Tu veux dire, les frasques des *peoples* ? Qu'est-ce que ça peut me foutre ?

-Non, les faits divers... Les crimes.

-Oui, on nous en parle à la télé. Ça rentre par une oreille, ça sort par l'autre. Il y a toujours eu des salopards, on n'y peut rien.

Incroyable ! Il ne s'intéresse même pas aux progrès de l'enquête ! Une enquête qui le concerne, lui, au premier chef.

Elle est brusquement envahie d'un doute : *et si ce n'était pas lui ?*

Mais elle repousse aussitôt cette idée. Il y a trop de coïncidences : Bourty, tout d'abord, où il a travaillé dans les jours qui ont précédé l'assassinat de Claire... Il était à Fort-Ligny, le jour même de la disparition d'Adeline. ... Sans même parler de Bernoux, qui n'est qu'à 25 km, et dont il avoue être familier.

Elle n'a pas le droit de laisser tomber, car il peut frapper de nouveau. Un criminel de cette nature ne s'arrête pas de lui-même. Il faut arrêter cette sinistre litanie, c'est son devoir de citoyenne.

Le Destin... Oui, le mot n'est pas trop fort... C'est le Destin qui l'a désignée, elle, Corinne, pour mettre fin à cette tragédie. N'en concevoir, certes, aucune fierté. Ne pas se pavaner devant les caméras de la télé. Elle s'en fait à elle-même la promesse. Mais ne pas refuser la tâche que lui impose le destin.

Corinne a pris Roger par la main, à la grande surprise de ce dernier, pour entrer dans l'hôtel. Un couple d'amoureux, voilà ce qu'ils sont. Pour donner le change...

Pour tromper Roger, sur ses véritables intentions... C'est ainsi que l'entend Corinne.

Dès qu'ils sont dans la chambre, elle commence à se dévêtir. Il ne résistera pas : aucun homme ne peut résister.

Elle est jolie, elle le sait bien. Moins belle qu'Anaïs, sans doute, mais assez pour inspirer le désir, voire même l'amour le plus fou.

Roger la regarde, médusé. La femme se dénude devant lui sans aucune pudeur, révèle un corps parfait, une taille fine, des hanches rondes, un buste harmonieux. Sans hésiter, elle ôte son soutien-gorge, dévoile ses seins, deux jolis seins en forme de dôme, couronnés par de larges aréoles roses... Son visage rayonne : elle a l'air ravie de les exhiber.

Il reste là comme un ballot, dansant d'un pied sur l'autre. Il avait presque décidé de lui dire adieu, de mettre fin à cette pseudo aventure sentimentale, sans lendemain possible. Mais il hésite : elle a l'air sincèrement éprise. Que ferait-elle s'il la quittait ? Elle retomberait dans ses errances, battrait la ville à la recherche d'un autre béguin, ou pire, commettrait l'irréparable.

Quelle est-elle donc, cette femme si étrange ? Une nymphomane, prête à se donner au premier venu ? Une sentimentale, rêvant d'un amour absolu, affranchi de toutes les conventions sociale ? Une bourgeoise qui s'ennuie et qui cherche à tuer le temps entre deux réceptions mondaines ?

De toute façon, le voilà obligé de jouer les bons samaritains de l'amour... Ou, plus prosaïquement, de la baise.

-Embrasse-moi, demande-t-elle.

Roger s'approche gauchement de cette femme aux seins nus. Il se doit de l'embrasser sur ses lèvres, en bon amant. Voilà, c'est fait.

-Embrasse-moi sur les seins, suggère-t-elle. Sur les mamelons, ça m'excite.

Elle joue un rôle, celui d'une femme folle de son corps qui cherche à s'enivrer de jouissances. Elle surmonte sa répugnance : c'est un effort méritoire. Il faut le rendre fou de désir.

Mais cette fois, se promet-elle, je ne me laisserai pas surprendre. Le soupçon me tiendra éloignée de l'orgasme : je ne jouirai pas dans les bras d'un tueur.

L'amante un peu coincée s'est muée en une furie du sexe. Roger perçoit le changement et s'en étonne :

-Qu'est-ce qui t'arrive ? La dernière fois tu n'étais pas si...

-Je suis devenue dingue de toi. Voilà une semaine que j'attends ce moment : je ne pense plus qu'à ça.

Puis, elle commente :

-L'amour se fortifie avec le temps. Ce n'est d'abord qu'une étincelle, et puis il se fait brasier : il dévore tout. Il nous enlève toute réticence, toute pudeur, et nous voilà prêtes à tout oser.

Anaïs, pense-t-elle. Anaïs doit aimer toutes ces mignardises avec les hommes. Ces cochonneries... Il faut chercher à l'imiter.

-Tu ne te déshabille pas ?

-Euh... Si, bien sûr...

-Dépêche-toi. J'ai hâte de voir ta bite, de jouer avec... De la caresser, de la mignoter, de l'embrasser.

Anaïs ferait-elle mieux ?

Prise d'une inspiration soudaine, elle ajoute :

-Si tu veux, je te fais une pipe.

Roger refuse d'un signe, puis se déshabille lentement, prenant soin de plier soigneusement ses affaires. Corinne ôte résolument sa culotte.

Elle décide de garder son porte-jarretelle et ses bas, ses emplettes pour débiter dans l'adultère. Elle trouve que ça fait érotique, c'est ce qu'il faut pour de tels instants. Puis, elle s'allonge sur le lit, cuisses entrouvertes.

Roger n'en revient pas. Corinne, d'ordinaire si prude, lui offre une vision de rêve sur une jolie vulvete, délicieusement entrouverte, exhibant des trésors nacrés ! Certes, il avait entendu parler de ces moments, où le désir féminin est à son apogée et où l'appel de la chair devient irrésistible... Mais il ignorait que ce pic hormonal puisse transformer à ce point le comportement d'une femme.

Il se demande, non sans angoisse, s'il pourra être à la hauteur. Et surtout, s'il pourra ensuite la quitter... Ne va-t-elle pas s'accrocher à lui ?

Dieu soit loué ! Pantalon et slip ôtés, sa bandaison se révèle potable. Il n'y a plus qu'à opérer, pour donner à cette femme le plaisir qu'elle attend de lui et qui est le motif de sa venue.

Corinne vient de lui lancer un regard lubrique. Du bout des doigts, ostensiblement, elle se caresse le clitoris.

-Suce-moi, dit-elle. J'adore ça.

Ce n'est pas faux. Elle adore cette caresse, lorsque c'est Anaïs qui la lui prodigue. Mais là, avec un homme, tout son être se soulève de dégoût. Le simple fait de dévoiler son intimité la révolte.

Elle se prépare : il lui faudra rassembler tout son courage pour faire bonne figure quand la langue pénétrera ses chairs. Sourire. Faire semblant d'être ravie. Inviter l'intrus à entrer plus avant, à redoubler d'ardeur dans ses suctions exploratoires... Pousser des petits cris suraigus, le traiter de « petit cochon » ou de « grand coquin », il paraît qu'ils aiment ça.

Roger se prépare, lui aussi, à jouer le rôle de l'amant épris et sensuel. Il ne comprend rien à ce qui lui arrive.

Il commence par un baiser. Un baiser d'affection et de respect, posé au centre de la vulve, comme un hommage à la féminité. Un bon début. Puis, consciencieusement, il passe plusieurs fois le bout de sa langue tout au long des lèvres... Corinne est électrisée. Elle doit se retenir pour ne pas sauter hors du lit, et s'enfuir.

C'est pour la bonne cause : il faut démasquer le coupable. Faire en sorte qu'il n'y ait pas de nouvelles victimes.

Elle a fermé les yeux. Il faut feindre la femme éprise et lascive ! Dans un souffle torride, parfaitement imité, elle soupire :

-Ne sois pas timide ! Entre dans la chatte.

Des gros mots. Rien de tel pour fouetter le désir.

Consciencieux, l'homme obéit. Il lui faut prendre soin de cet être en souffrance, tenaillé par un rut ardent qui l'empêche d'être elle-même. Lorsqu'il aura fait son devoir, elle ira mieux, le mal qui l'étreint sera calmé, et elle pourra regagner son foyer, reprendre une vie normale.

Le bout de langue, râpeux et humide, pénètre entre les nymphes, cherche à débusquer le clitoris... D'horreur, Corinne se détend, comme un ressort trop bandé ! Elle se rattrape aussitôt :

-C'est trop bon ! C'est comme du feu ! Continue.

Elle vient d'agripper les épaules de l'homme, pour le forcer à entrer plus loin.

Roger remarque un clito tout timide : les sollicitations qu'elle s'est prodiguées à elle-même, et le délicat toucher auquel il vient de se livrer n'ont guère stimulé son enthousiasme. Il y a encore du travail.

Il s'attelle donc à la tâche. Attentif, concentré, il a la volonté de bien faire, comme au volant de son bahut. Un pro. Un bon petit ouvrier de l'amour !

L'application, la bonne volonté, ça paie toujours. Mais si ! En dépit du dégoût qui l'étreint, Corinne est obligée de constater que son corps suit sa pente naturelle, ce qui rend

crédible le rôle qu'elle se force à jouer. L'organe rétif s'épanouit sous la langue diligente et habile, si éloquente malgré son silence...

Convenons-en : *la nature est bien faite !*

Corinne est soulagée : elle est en bonne voie pour atteindre son but. Ligoter Roger dans les lacs de la chair et du désir.

-Continue, dit-elle. Tu peux oser les caresses les plus coquines : j'adore tout ce qu'on peut faire dans un lit !

Roger s'arrête, stupéfait. Jusqu'alors, elle lui avait semblé plutôt prude, attachée au rite : préliminaire abrégé, pénétration, éjaculation, et... au revoir. Le minimum syndical.

Elle insiste :

-Je suis chaude ! Super chaude ! *Very hot !*

Pour éperonner un amant, qui persiste à la regarder de ses yeux arrondis, elle n'hésite pas à citer :

-Mon sang bat dans mes veines. Je suis vivante ! vivante !

Son amie, ou plutôt son amante, continue de l'obséder. C'est si bon, l'amour avec Anaïs ! Elle l'invoque maintenant, comme un guide, un mentor du sexe. *Anaïs, aide-moi !*

L'homme replonge, introduit le bout de la langue dans le puits d'amour, lape doucement le verjus de Corinne. Quelques coups de langue à la recherche du point G, toujours si mystérieux.

Cette dégustation de tripes la dégoûte et l'énerve. Il faut passer aux choses sérieuses, car ce n'est pas ainsi qu'il va jouir, oublier qui il est, où il est... S'oublier totalement, au point de livrer des informations.

-Viens, ordonne-t-elle. Viens m'enfiler !

Un retour aux étreintes classiques. Cela s'impose, pour le faire éjaculer, le plonger dans un orgasme dévastateur qui, la chance aidant, laisserait échapper des bribes d'aveux.

Une longue reptation les ramène face à face, pour un missionnaire pépère.

Est-il aussi godiche lorsqu'il s'attaque aux gamines ?

-Pas comme ça ! Tu ne sais pas prendre une femme en levrette ?

Elle s'est mise à genoux sur le bord du lit, dans la position de l'œuf. Les cuisses écartées, la vulve bien offerte. Il s'approche, debout derrière elle. Elle sent le contact du gland avec ses lèvres intimes.

Lui, ce changement de manières le désarçonne. Il demande timidement :

-Tu es sûre que c'est bien ce que tu veux ?

Pour elle aussi, c'est une première fois. Mais il le faut ! Elle prend l'initiative, s'empare de la verge pour s'embrocher elle-même. Il n'a plus qu'à pousser l'estocade.

Cela rentre comme dans du beurre ! Corinne, malgré son dégoût de la gent masculine, est bien lubrifiée. On vous l'a dit : *la nature est bien faite*, et le corps est souvent plus intelligent que la tête. Roger commence à pistonner : c'est qu'il lui faut faire jouir cette tigresse, qui semble soudain affamée de sexe. Insatiable. Au départ, il l'a fait par complaisance, par souci désintéressé de rendre service. Maintenant, il y trouve du plaisir.

Ainsi trouve-t-on de la satisfaction dans l'accomplissement d'une tâche, lorsqu'on la réalise avec application, et avec la volonté de faire au mieux. La fierté du travail bien fait est en soi une récompense.

Corinne se retient : elle ne doit pas perdre la tête. C'est lui qui doit perdre toute prudence... Elle se demande avec angoisse si, malgré sa détermination, elle ne va pas tomber de nouveau dans le gouffre du plaisir, comme lors du cinq à sept précédent, si l'orgasme, imprévisible et dévastateur, ne va pas de nouveau l'emporter, comme un fêtu de paille privé de conscience et de volonté.

Sa première jouissance avec un homme ! Il ne faut pas que cela se reproduise. Sinon, elle risque d'être prise au piège, captive dans les filets de l'amour. Amoureuse, elle aussi ! Devenir comme ces femmes qui protègent leur amant, tout criminel qu'il soit. Se faire complice du mal.

Soudain, une angoisse nouvelle la taraude. Les filles, ces malheureuses victimes, ont-elles aussi connu l'orgasme avant d'expirer ? Il y a des questions qu'il ne faut pas se poser. Corinne essaie de chasser celle-ci de son esprit. Mais elle revient, implacable, rôder autour du lit, comme un insecte obscène et répugnant...

Roger l'agrippe par la taille. Il y va de bon cœur, galamment. A force de s'activer, il en arrive à ressentir pour sa partenaire un certain sentiment. Non pas l'amour, certes, mais de l'affection, une sorte d'amitié tendre qui le pousse à satisfaire cette chair avide de jouissance.

Corinne attend, avec impatience, la fin de cette prestation, qui se manifestera par l'éjaculation. Alors, elle le verra s'amollir, se laisser aller dans ses bras à quelques confidences. Ce sera le moment de lui tirer les vers du nez.

Mais Roger est un bon amant. Il a le don. Il accompagne ses coups de boutoir de caresses, d'effleurements légers et suaves, qui éveillent sur la peau de Corinne le souvenir des mains maternelles, et celui plus récent de la bouche d'Anais... De temps à autre, par un baiser dans le cou, seule partie qu'il puisse aisément atteindre, il affirme sa volonté de satisfaire le cœur plus encore que le sexe... La jeune femme est alors obligée de répondre, de tourner la tête pour offrir ses lèvres, de se livrer à un baiser qu'elle veut passionné.

Corinne sent qu'elle perd pied. Elle se laisse aller à cette douceur... Comment imaginer qu'un homme aussi doux, qui sait si bien s'accorder aux attentes d'une femme, puisse se montrer violent ? Elle sent son sexe devenir chaud, se charger d'énergie, et elle comprend qu'elle va défaillir.

-Encore ! Encore ! supplie-t-elle dans un souffle torride.

Elle feint de s'abandonner... Mais, sans le savoir, peu à peu, elle s'abandonne réellement... Peu importe ! Son corps le veut, cet orgasme, ce déchirement entre les bras de cet homme si charmant, tout monstre qu'il soit. En même temps, sa volonté se tend, pour le refuser de toutes ses forces.

Désespérée, elle invoque une nouvelle fois l'aide de ses enfants. Des anges ! Les anges gardiens doivent la protéger, l'empêcher de succomber dans les affres du plaisir. Ils doivent lui permettre de remplir sa mission sans ressentir l'orgasme... Comme une tâche, un devoir qu'on accomplit froidement, sans rien ressentir, parce c'est nécessaire... *Gabriel ! Julie ! Au secours !* Mais elle a beau s'efforcer de les visualiser, leurs visages s'éloignent irrémédiablement, abandonnant leur mère aux délices abhorrés de la chair.

Une secousse la traverse, un suave déchirement qui la plonge aussitôt dans une mollesse extatique... C'en est fait ! Au travers de cette brume délicieuse qui vient d'envahir son corps, elle sent que l'homme s'épanche en elle. *Miséricorde ! Ils ont éprouvé l'orgasme au même instant, comme des vrais amants !*

Maintenant, ils sont l'un contre l'autre. Elle a posé sa tête sur l'épaule de Roger. C'est l'heure des confidences.

Il lui demande :

-C'était bon, pour toi ?

-Très bon, répond-elle

Elle continue de faire semblant, mais au fond d'elle-même, elle se sent bien. Envahie, cette fois par un sentiment de culpabilité, qui ajoute une note incongrue à son bien-être.

-Et pour toi ?

Elle meurt d'envie de lui demander : *aussi bon qu'avec Adeline ? Qu'avec Claire ? Et Myriam ?...* Mais elle se retient. Il ne faut pas briser la confiance.

Et puis... Elle est déchirée. Il est si doux, si gentil ! Il vient de lui faire l'amour avec tant de délicatesse ! Il a visiblement privilégié son plaisir, à elle, avec un profond respect du corps féminin et de ses attentes. Une partie d'elle-même voudrait que ce ne soit pas lui l'assassin. La partie la plus profonde, la plus sincère. Cette partie archaïque, le sexe, qui aspire au bonheur et qui exige de toutes ses forces une vraie histoire d'amour...

Comme avec Anaïs.

Hélas. La tête reprend le dessus.

-C'est la semaine dernière que tu es allé à Fort-Ligny ?

Il la regarde avec stupeur : pourquoi parler sans cesse de cette journée, où il a effectué un travail tout à fait banal de transporteur ? Il répond quand même :

-Oui. Le 5 avril. Je m'en souviens bien : je suis rentré tard.

-Tu t'es arrêté dans le bois ?

-Euh...

Elle sent qu'elle est allée trop loin. Trop vite.

-C'est une forêt magnifique. Tu n'as pas eu envie de te dégourdir les jambes ?

Il se détend. Il sourit.

-Oui. Je me souviens. Mais c'est bien plus prosaïque. J'avais envie de pisser. Tout simplement.

-Tu as garé ton bahut dans un chemin forestier ?

-Bien sûr que non. Il y a bien un chemin qui s'enfonce dans le bois : la barrière de clôture était enlevée et déposée sur le côté, sans doute pour des travaux forestiers. Mais je ne m'y suis pas engagé : il y avait de la boue, et j'aurais risqué de ne plus pouvoir repartir. Je me suis garé sur le bas côté de la route : il y a un accotement herbeux, avec des buissons...

Mais alors ? Il a été obligé de porter le corps... Sur plusieurs dizaines de mètres, voire même plusieurs centaines...

Corinne le regarde à la dérobée. Il est vrai qu'il est costaud. Habitué à porter des charges... Le corps de l'adolescente ne devait pas peser bien lourd.

-Il était quelle heure ?

-Environ... trois heures de l'après-midi. Peut-être trois heures et demie. On venait juste de finir de décharger mon camion, dans le bourg. Des cartons d'emballage, pour une PME.

-Tu es resté longtemps ?

-Non. C'était juste pour pisser. J'avais un long trajet à faire, et je ne pouvais pas me permettre une promenade en forêt. D'ailleurs, le patron contrôle nos horaires.

Corinne s'enhardit :

-Combien de temps ?

-Comme d'habitude, peut-être cinq minutes : le temps de descendre, de trouver un arbre et de retourner au camion... Ah, non ! Un peu plus longtemps. Dans la clairière, il y avait un couple d'amoureux, et j'ai été obligé de m'éloigner. En plus, il faisait déjà frisquet : j'ai été obligé de retourner au camion pour mettre mon blouson.

La clairière ! C'est bien l'endroit où le corps a été retrouvé. Corinne revoit les images diffusées à la télé.

Cette fois, elle le tient !

-Mais eux, dit-elle, ils n'avaient pas froid !

-Non. La femme était même dénudée, avec la jupe retroussée, et ses seins à l'air. Je ne l'ai pas vraiment regardée, mais c'est une rencontre à laquelle on ne s'attend pas. Alors, cela reste gravé dans la mémoire.

-Tu n'as vu personne d'autre ?

-La clairière était vide. Il y avait un tas de rondins : des arbres abattus et tronçonnées sur place... Plus loin, après la clairière, j'ai vu un tas de branches... Mais personne. A part les deux tourtereaux.

Miséricorde ! C'est bien lui ! Il vient de décrire les lieux avec exactitude. C'est le jour, à l'heure où l'assassin pouvait se trouver sur les lieux, à l'endroit exact où le cadavre a été découvert. Le coupable ne peut être que lui !

La tête est fière d'avoir résolu l'énigme. Mais le cœur bat la chamade. Non que Corinne ait peur, mais comment se peut-il qu'un homme habituellement si doux puisse se livrer à de telles atrocités ?

Qui comprendra jamais l'âme humaine, et les monstrueux replis du désir ?

Cet homme, bien sûr, lui fait horreur. Mais son cœur s'est empli d'un étrange sentiment, où domine la pitié, et aussi la désolation causée par un immense gâchis. *Il n'est pas totalement mauvais, cet homme ! Son amitié pour moi est sincère.* Alors ? Pourquoi en est-il arrivé là ? Certes, elle n'est pas amoureuse de Roger. Mais, malgré son homosexualité, elle éprouve pour lui un réel attachement.

Pourtant, il faudra bien le dénoncer !

Dès ce soir, elle téléphonera à Bérénice, qui avertira le juge, son frère.

-Tu sembles songeuse, remarque-t-il.

-Je pense à mes enfants... En fait, j'ai un peu honte.

Corinne remet sa culotte, puis enfle sa jupe. Roger se lève à son tour, lourdement.

-Je te comprends. Ce n'est pas bien de se cacher pour trahir son conjoint. La dissimulation nous met mal à l'aise, et nous donne une piètre opinion de nous-mêmes.

Il faudra bien, pense-t-il, que je lui avoue que je suis marié, et que cette aventure ne peut plus durer. Mais elle semble si accrochée... Elle s'accroche à moi comme un naufragé s'agrippe à une planche de salut. Elle se sent malheureuse.

Elle achève de se rhabiller.

-Bon. Je dois partir, dit-elle en lui donnant un baiser rapide sur la joue.

Lui, il vient de passer sa chemise et son pantalon.

-On se revoit, la semaine prochaine ?

Un moment de douceur s'achève. Douceur coupable, certes, mais douceur quand même. En fait, il a déjà remis à plus tard son intention de rompre. Il est difficile de rompre après l'amour, surtout lorsque la communion des corps s'est faite dans l'harmonie.

Elle est devant la porte, prête à l'ouvrir.

-Pourquoi pas ? répond-elle. Jeudi prochain, même heure ?

Il reprend :

-Oui. Ici, jeudi prochain. Même heure...

Elle pense :

Je lui rendrai visite en prison.

09

Mardi 21 avril 2015

Transports amoureux

-Encore un PV ? C'est ta deuxième infraction, en moins d'un mois !

Rageusement, Thierry froisse dans sa main le papier arrivé au courrier du matin.

L'homme ne répond rien. Il est encore jeune : la trentaine, mais il en paraît plus.

Visage ingrat, barbe de trois jours, et déjà des rides autour de sa bouche affaissée... Ses cheveux gras collent au front. Il porte un jean sale et un chandail sans forme.

Il m'énerve, pense Thierry. Ce n'est pas parce qu'on est chauffeur de poids lourd qu'on doit être malpropre !

-Tu sais que je dois donner ton nom, pour le retrait de points ?

Cette fois, l'homme hausse mollement les épaules.

-Ouais, dit-il. J'sais bien.

-Tu en as déjà perdu la moitié ! Qu'est-ce que tu vas devenir quand tu n'auras plus de permis ?

Il émet un vague grognement.

-Répond ! Insiste Thierry. Qu'est-ce que tu vas devenir ? Je ne peux pas employer un chauffeur qui n'a plus le droit de conduire. Je vais être obligé de te virer.

-Ouais. Bien sûr.

Il se dandine d'un pied sur l'autre.

Un manque total de volonté, diagnostique Thierry, et aucun sens des responsabilités ! Peut-être qu'il picole !... Ou c'est peut-être le cannabis.

Enfin. Il ne l'a jamais pris sur le fait. Car, dans ce cas, c'est la porte. Un chauffeur qui boit ou qui se came pourrait faire couler l'entreprise. Sur ce point, Thierry se montre intraitable, n'hésitant pas, en cas de doute, à faire souffler dans un alcootest.

-Tu sais, normalement, c'est à toi de payer l'amende.

De nouveau, l'homme balbutie.

-J'sais bien... J'sais bien...

Il a hâte de quitter le bureau. Ce n'est jamais plaisant d'être mis en face de ses fautes. Surtout si le patron sait garder la mesure et que la confrontation se fait sans engueulade. On ne peut même pas lui reprocher sa méchanceté !

Thierry commente, calmement :

-Une infraction routière est une infraction pénale comme une autre. Il est interdit à qui que ce soit de rembourser le contrevenant. En principe, je dois amputer ta feuille de paie du montant de l'amende que je vais régler.

L'homme baisse la tête : cette perspective n'est guère réjouissante.

-Il y a dix jours, tu t'es fait gauler par les gendarmes, parce que tu avais trafiqué ton chronotachygraphe. Tu peux expliquer ?

-J'étais à la bourre. J'avais épuisé mon temps de conduite, et il me restait cent bornes.

Thierry lève les bras au ciel.

-Pourtant, ton planning était établi avec soin. Tu pouvais remplir ta mission et rentrer dans les temps, sans dépasser ton temps de conduite légal.

-J'avais fait un crochet, répond l'employé d'un ton geignard.

- Ça, c'est pas régulier, dit sévèrement Thierry. Il ne faut pas que cela se reproduise. La menace est claire.

-Promis...

-Et cette fois, c'est un excès de vitesse ?

-C'est pas ma faute. En revenant de Dijon, la semaine dernière, j'ai été flashé dans une descente... Cent à l'heure, au lieu de quatre-vingt.

-Mais enfin ! Il faut faire attention. Avec la masse que tu tractes, tu aurais pu perdre le contrôle et aller dans les décors. Les vitesses limites sont signalées, c'est pas pour les chiens.

-Mais, patron, c'est pas ma faute, je vous dis... C'était pas un radar fixe, c'était une voiture banalisée. Ils ont le radar sous la plaque d'immatriculation. On ne voit rien du tout.

Thierry hausse les épaules.

-Et si tu avais eu un accident ?

-J'étais en retard.

-Encore !

L'homme prend un air penaud. Il regarde le bout de ses chaussures...

-Je me suis arrêté chez ma mère. Elle est malade, et il a fallu que je lui prépare son déjeuner.

Thierry se sent bouillir. Il flaire l'excuse bidon. *Faire pleurer Margot dans sa chaumière ! Mais je ne suis pas Margot, et on n'est pas dans une chaumière !*

-Bon, dit-il. Admettons que l'amende pour excès de vitesse soit à la charge de l'entreprise... Mais seulement pour cette fois. Pour l'histoire du chronotachygraphe, je verrai ce que je peux faire. Mais c'est bien fini, tu entends ?

-Oui patron.

-Pas d'arrêt intempestif en dehors de la pause réglementaire. Et ne t'avise plus de toucher au chrono, car je serais obligé de te licencier.

L'homme bredouille un remerciement.

-Va... Tu peux rentrer chez toi.

-Bonsoir, patron...

-Bonsoir.

A-t-il vraiment compris ? Thierry se le demande : il y a des gens qui ne comprennent jamais rien. Et ensuite, ils s'étonnent quand les emmerdes arrivent !

Thierry ne l'a pas vue, mais Marion est là. Comme chaque soir, la secrétaire apporte le parapheur.

-Monsieur Dhoury, dit-elle pour attirer l'attention de son patron, le courrier à signer.

-Excusez-moi, répond-il. Je réfléchissais...

Il émerge brusquement de ses pensées... Corinne, surtout le préoccupe. Il a l'impression qu'elle s'éloigne de lui.

Quel rôle est-ce que je joue auprès d'elle ?

M'a-t-elle vraiment aimé, ne serait-ce qu'un instant ?

Devant lui, sur son bureau moderne, divers documents attendent qu'il veuille bien les examiner. Des devis, pour la réparation des bahuts, des pubs ciblées, pour un projet d'achat d'un camion neuf... Des formulaires administratifs émanant de la DREAL... Tout est réglementé, en particulier en matière d'environnement, de pollution, d'émission de gaz à effet de serre... Plus loin, trône encore un vieux téléphone fixe, à touches. Mais c'est le portable de l'entrepreneur de transport qui sert de presse-papiers pour une pile de feuillets couverts de chiffres. Sur le retour du bureau, l'ordinateur est encore allumé.

-C'était Livot ? demande la secrétaire, comme si elle ne l'avait pas vu.

-Oui, c'est Alexis. Il accumule les conneries.

La secrétaire hésite un moment, puis elle se lance :

-Excusez-moi de vous dire cela, Monsieur, mais je pense que vous n'êtes pas assez sévère.

La réponse est toute prête :

-Vous savez, Marion, je dirige une entreprise familiale... J'ai moi-même été chauffeur, du temps où mon père était le patron. Plusieurs conducteurs sont encore mes anciens compagnons, avec qui je suis à tu et à toi... Alors, vous comprenez, ce n'est pas de gaîté de cœur que j'enverrais une lettre de licenciement.

La secrétaire s'approche... Debout à côté du fauteuil de son patron, elle tourne les pages du parapheur pour permettre à celui-ci de signer.

-A votre place, dit-elle étourdiment, je n'hésiterais pas. Il n'est pas bien vu de ses collègues... Il paraît qu'il a bidouillé son chrono. Ils n'aiment pas ça.

-Je sais. Il avait trafiqué son « disque »... Il faut s'attendre à une amende salée.

-J'ai des échos de la part des autres chauffeurs. Les gars rouspètent. Ils craignent que la réputation de l'entreprise en prenne un coup, et qu'ils soient eux-mêmes plus souvent contrôlés...

Thierry soupire... Ce n'est pas simple de diriger une entreprise !

-Ils n'ont pas tout à fait tort. Je ne rechigne pas à payer les PV de mes conducteurs, lorsqu'ils sont excusables, mais pour le chrono, ce sera retenu sur sa paye. En plusieurs fois.

Marion fait la moue. Elle en sait bien plus que Thierry sur l'ambiance de l'entreprise. Il arrive souvent que le patron soit le dernier à apprendre certains détails.

-Il n'est jamais réglo. Ses copains ne peuvent plus l'encadrer.

-Il a des problèmes familiaux, plaide Thierry. Sa mère est malade, il a été obligé de passer chez elle...

Marion éclate de rire.

-Il vous a dit ça ? C'est tout ce qu'il a trouvé pour expliquer ses magouilles ? La vérité c'est qu'il prend son service en retard. Voilà pourquoi il est toujours à la bourre et qu'il bombe sur la route ! Il n'était pas chez sa mère : les gars l'ont vu sortir de chez sa poule.

Thierry se sent vexé. Il n'aime pas le mensonge, mais par-dessus tout, il déteste être manipulé.

-Je l'ai averti, dit-il, que toute faute grave me conduirait à le licencier. Je suppose que, pour ce mois-ci, il n'aura droit à aucune prime ?

-Je n'ai pas encore fait le calcul, mais cela me semble probable.

Un silence. Thierry a fini de signer. Mais Marion reste...

Le patron peut sentir, au travers d'une double épaisseur d'étoffe, la jambe de sa secrétaire contre sa cuisse. Elle vient de l'avancer. Intentionnellement.

-Ce n'est pas tout, dit-elle évasivement.

-Pas tout ? Tu crois que j'ai d'autres soucis ?

Il a repris le tutoiement. Celui qui, depuis une quinzaine, a cours entre eux, lorsqu'ils sont seuls.

Elle répond, à voix basse :

-Tu as l'air triste. Je ne veux pas que tu soies triste, parce que je t'aime.

Le bureau, vitré sur sa partie supérieure, donne sur un couloir. A cette heure là, il y a encore du monde dans l'entreprise.

Le conciliabule chuchoté se poursuit.

-Ne te mets pas trop près... On pourrait nous voir.

-J'ai enlevé ma culotte... Tu peux me caresser discrètement sous ma jupe. Personne ne verra rien.

Elle s'est éloignée de quelques centimètres. Cachée par le bureau, la main de Thierry s'immisce sous la jupe. Ils font semblant de s'absorber dans la lecture de documents.

Marion s'offre comme un cadeau. Elle est jeune et fraîche, jolie.

Vaincu par une sorte d'enchantement, Thierry respire profondément, et sa main monte doucement le long de la cuisse de la jeune femme. Soudain, par espièglerie, il détache une jarretelle.

-Oh ! Le coquin ! Je vais être obligée de la remettre !

Sourires. Thierry se détend un peu. Marion est satisfaite : peu à peu, elle canalise son patron. Il faudra bien qu'il aille où elle veut le mener.

-Monte un peu plus haut, dit-elle dans un souffle.

Il obéit. Comme promis, la vulve est nue... Ses doigts vont et viennent le long des lèvres intimes. Il ne dit rien, il est fasciné comme un gosse qui découvre ses jouets, au matin de Noël.

Les hommes ne sont que des gamins, en plus gros, en plus costaud, mais tout aussi naïfs !

Les deux amants retiennent leurs souffles. Thierry vient de découvrir, à la naissance de la fente, un clito déjà gonflé, dur comme noyau d'olive. La jeune femme compte bien joindre l'agréable à l'utile.

Il se rend compte que, lui aussi, il bande. Son sexe, à l'étroit, ne demande qu'à sortir, à exprimer tout droit ce désir, qu'il sent monter. Il comprend aussi que Marion veut le pousser à la faute...

Il s'arrête un moment. Deux chauffeurs passent dans le couloir pour gagner la sortie. Il fait semblant d'écrire, griffonne quelques mots qu'elle feint de lire...

-Ce sont les deux derniers, dit-elle. Tous les autres sont partis. Nous sommes tranquilles.

Thierry hésite. Marion est attirante, mais malgré les difficultés que traverse son couple, il aime sa femme. Le désir qu'il ressent, et surtout les quelques gestes qu'il vient d'ébaucher le remplissent de honte. Il plaide :

-Nous sommes mariés, l'un comme l'autre...

Marion sourit. Un sourire qui dévoile des dents de carnassière.

-Rappelle-toi, hier... C'était si bon !

La veille, ils avaient dû rester. Monsieur Costois s'était annoncé pour vérifier les livres de comptes, en fin de semaine. Il faudra tout mettre en ordre d'ici là. Bien qu'ami du patron, il n'hésiterait pas à signaler la plus petite irrégularité, pour ne pas être lui-même compromis.

Marion avait donc consacré sa journée de la veille à réunir toutes les pièces, les factures, le livre de banque, les doubles des bulletins de salaire. Un travail harassant et aride.

Le soir, dès le départ des autres employés, elle avait verrouillé toutes les portes de l'entreprise avant de rejoindre Thierry dans son bureau. Elle s'était mise nue, complètement nue. Il avait cédé et il lui avait fait l'amour, comme un fou, à même le sol.

Marion n'a que vingt-six ans, mais elle connaît déjà la plupart des déceptions que la vie réserve à tous ceux qui prétendent la croquer à pleines dents. Après une scolarité plutôt terne et un bac *décroché* au repêchage, comme on décroche une vieille nippe chez un fripier, elle avait péniblement obtenu un BTS d'assistant de gestion PME-PMI, après deux ans d'étude dans un lycée privé. Vinrent alors les stages en entreprise, qui se succédèrent pendant plus de deux ans avec, à chaque fois, bien qu'ils fussent faiblement rémunérés, et parfois même pas du tout, des exigences de compétence et de rendement. Un demi-SMIC, pour une stagiaire diplômée qui effectue un service complet, c'est bien peu ! Marion commençait à désespérer lorsqu'elle eut l'occasion d'être embauchée par Thierry, qui lui offrit d'emblée un CDI.

Elle crut avoir soudain débarqué au jardin d'Eden. Un ange, pour ne pas dire un dieu tutélaire, lui en avait ouvert les portes. Voilà donc un an qu'elle travaillait dans cette entreprise où elle se plaisait, et elle aurait pu pousser un « ouf » de soulagement.

Mais, comme dans tout paradis qui se respecte, le Diable rôdait. Un serpent, lové entre l'ordinateur et la photocopieuse, la couvait de son œil maléfique : l'ambition.

Souvent, Marion admirait l'automobile du patron, une superbe Audi garée dans la cour de l'entreprise, juste sous la fenêtre de son bureau. Confortable et luxueuse, avec ses sièges en cuir havane, ses chromes étincelants et son tableau de bord équipé de nombreux cadrans et

d'innombrables boutons... Alors qu'elle venait au boulot à bord d'un vieux tacot, acheté d'occasion, et qui refusait parfois de démarrer. *La vie n'est pas juste !*

Plus d'une fois, à bord de son tacot, elle était passée devant la villa des Dhoury. Comme elle semblait vaste et belle, avec son beau jardin, clos d'une grille de fer forgé, son toit d'ardoises orné de chiens assis, ses murs en briques de parement claires, et ses larges fenêtres ! Elle supputait combien il faisait chaud et clair, à l'intérieur, et à quel point le bonheur devait jaillir de ces murs si accueillants. Quel contraste avec le piètre logement, en habitat social, qu'elle louait avec son mari !

Non. La vie n'est vraiment pas juste !

Ne mérite-t-elle pas, autant que Madame Dhoury, le confort de cette jolie maison et le prestige de cette luxueuse berline ?

Madame Dhoury ? Elle l'avait croisée une ou deux fois dans le bureau de son époux. Dans ses magnifiques atours, elle prenait l'air d'une grande bourgeoise, qui craint d'être contaminée dans ce lieu consacré au travail, et qui regarde le patron d'un œil condescendant. Ce personnage plein de superbe, Marion l'avait appris par la suite, n'est pourtant qu'une fille d'ouvriers, comme elle. Jolie, certes, mais Marion estime l'être tout autant.

De plus, certaines mauvaises langues laissaient entendre que le couple ne s'aimait plus...

Marion se dit qu'elle pourrait avantageusement la remplacer.

La voilà, telle une louve, qui jette son dévolu sur l'agneau sans défense :

-Quand on aime son homme, dit-elle avec un sourire enjôleur, on n'hésite pas à lui faire des gâteries. Des trucs qu'il ne pourra jamais oublier.

Thierry hésite : il a l'impression de trahir Corinne. Mais, il est vrai, Corinne n'aime pas le sexe : c'est une prude.

-Attends, je vais fermer les portes...

Inutile, en effet, de se laisser surprendre en fâcheuse posture. Mais Thierry veut réfléchir, il est encore temps de dire non et de se borner aux quelques privautés déjà effectuées.

Marion s'était renseignée. En prévision de ce grand jour, elle avait visionné plusieurs films X sur internet, n'hésitant pas, au besoin, à s'entraîner sur la personne de son mari. Celui-ci avait bruyamment manifesté sa surprise et son ravissement, ignorant que ces festivités n'étaient que le prélude à un cocuage prémédité.

De toute façon, pensait Marion, il est moche et pauvre. Alors, pourquoi ne pas le larguer ?

Dès que Thierry réapparaît dans le bureau, elle reprend l'initiative :

-Je vais te faire des *choses* que tu n'oses pas demander à ta femme, affirme-t-elle.

-Des *choses* ?...

Thierry ne comprend pas. Le prend-elle pour un pervers ? Pour lui, l'amour se résume à des baisers, à quelques caresses, puis au rush final des spermatozoïdes.

-Oui, des choses puissantes, inouïes, plus fortes encore que du LSD ou l'extasy. Tu auras l'impression de pouvoir voler !

Thierry ne comprend toujours pas. Il regarde sa secrétaire d'un œil terne. Il hésite de plus en plus, et il commence même à déblander. Mais pour Marion, l'enjeu est capital : il faut absolument le mener à l'extase, lui faire franchir le Léthé, et lui faire oublier jusqu'à son nom.

-Est-ce qu'elle t'a déjà sucé ?

-Sucé ?...

C'est donc cela ? Une fellation ? Une petite cochonnerie, au fond très ordinaire.

Thierry en a entendu parler, bien sûr, mais il n'y tient pas plus que ça.

-Tu es sûre que c'est nécessaire ?

-Oui. Tu verras : tu vas bander comme un cerf ! Enlève ton pantalon... et ton slip aussi.

Thierry obtempère. Marion se montre efficace : le membre prend, dans sa bouche une consistance des plus prometteuses...

-Tu vois bien, tu aimes ça, dit-elle triomphalement, après lui avoir rendu la liberté. Je parie qu'elle ne te le fait jamais.

Cette remarque ne plaît guère à Thierry, qui n'aime pas que l'on critique Corinne. Après tout, elle est sa femme. Mais il ne dit rien, il se borne à demander timidement :

-Tu veux ?...

La secrétaire répond, hardiment :

-Tout ce qui te fait envie ! Aucune restriction.

-Tu veux que je te rende la pareille ?

Marion saute sur l'occasion :

-Mais oui, si ça te fait plaisir. On peut même le faire en même temps : tu verras comme c'est rigolo.

Thierry reste là, bras ballant. Il a l'habitude routinière de faire l'amour dans un lit. Elle le raille en souriant :

-Tu n'es qu'un pauvre *défavorisé* de l'amour ! Couche toi donc par terre.

Cette fois encore, il se laisse mener par le bout du nez, voire par cet autre appendice qui semble avoir pris la direction de sa volonté. Il consent à s'allonger sur le lino où traînent quelques moutons de poussière et même quelques bouts de papier. Le ménage des locaux ne sera fait qu'à cinq heures du matin.

Marion n'en a cure. Elle s'allonge contre lui, en sens inverse, en plaçant sa bouche au niveau du pénis de son patron. Puis, elle retrouse complètement sa jupe et entrouvre ses cuisses.

-Elle n'est pas mignonne, ma petite chatte ?

Thierry est médusé. Estomaqué par cette impudeur superbe, mais aussi charmé par cette vision, par la beauté de cette fleur de chair qui lui est offerte. En six ans, malgré les deux enfants qu'il lui avait faits, il n'avait jamais vu le sexe de Corinne.

Marion attaque le 69 par une série de bisous sur les couilles de Thierry. Comme, de son côté, elle n'a encore rien senti, elle en déduit qu'il hésite à goûter la coupe qu'elle lui présente.

-Pique en haut de la fente, l'encourage-t-elle, tu trouveras mon clito tout gonflé. Titille-le avec la pointe de ta langue, ça va m'électriser ! Je vais devenir folle ! Surtout n'hésite pas, si tu as envie de me mettre un doigt dans le cul : j'adore !

Sur ces paroles énergiques, elle enfourne à nouveau la pine de Thierry. Sa bouche s'arrondit autour du gland décalotté, tandis que sa langue insiste sur le méat. Le membre, dur comme un manche de pioche, se cabre vigoureusement.

Elle entend son partenaire soupirer de plaisir, pousser un grognement sourd d'ours en rut.

De son côté, il ne reste pas inactif. Il a plongé à l'aveuglette dans la vulve, puis il est parvenu à localiser le bouton de rose... Il s'est mis à le masturber, d'un rythme soutenu et obstiné. Il n'a pas osé pénétrer le puits sombre de Marion, se contentant de placer sa main entre les fesses callipyges, moelleuses et satinées comme des coussins. Placé à la base de la raie, il lui masse doucement l'anus.

Marion se retient de hurler de plaisir. Quel merveilleux amant !

Dire que cette idiote de Corinne ne profite même pas de ses talents ! Qu'elle dédaigne la suavité de ces jeux où deux corps se conjuguent à l'unisson et où chacun jouit de la jouissance de l'autre. *Les femmes, décidément, ne jugent pas ce qu'elles ont à sa juste valeur, en particulier leur mari.*

Plus encore que l'envie de la remplacer, de s'installer dans la villa et de s'asseoir sur les sièges de cuir de la luxueuse berline, la jeune femme éprouve un besoin suprême, une nécessité absolue qui lui monte du fond de ses tripes. Impérieux, son ventre veut un orgasme, son sexe exige son dû, et c'est lui qui rétablit un peu de morale, en sauvant Marion de la pure vénalité.

Sa chatte est devenue onctueuse. Thierry y pose ses lèvres, l'embrasse de toute son âme, puis fourre sa langue dans la grotte d'amour. Elle le sent laper doucement, dans un va et vient rapide et puissant. Elle sent qu'elle va venir. Elle se laisse aller, attendrie, confiante, prête à toucher le ciel de ses mains...

Soudain, elle réalise qu'il y a mieux à faire.

-Prends-moi ! Prends-moi, supplie-t-elle, haletante. Prends-moi ! Je veux être toute à toi. Je veux sentir ta chair en moi. Pénètre-moi jusqu'au fond.

Thierry se lève, hébété. Son pénis oscille de droite et de gauche comme le rameau nerveux d'un jeune arbre. La salive de Marion, jointe à ses sucres naturels l'ont rendu luisant.

-Tu veux que je mette une capote ?

-Pas le temps ! Je suis sur le point d'aboutir. Embroche-moi !

Thierry se couche sur elle et la pénètre d'un seul coup. Sa verge coulisse dans le vagin de Marion, lime frénétiquement, dans un mouvement mécanique de piston. Il veut en finir, son sexe turgide et brûlant exige une fin, une délivrance. Marion, torride, accueille dans son ventre cette violence exquise qui lui fait tant de bien.

Tout à coup, c'est la foudre qui frappe. Un même orgasme, surgi du fond des tripes, les déchire tous les deux, les fait hurler dans une extase simultanée.

A travers son ivresse, elle sent la semence gicler en elle.

-Je suis pleine de ton foutre ! dit-elle, triomphante. C'est un cadeau que tu me fais. C'est un peu de toi que j'emmènerai dans ma pauvre demeure. Je le sentirai en moi toute la nuit, et tu seras encore un peu avec moi.

Si je suis enceinte, il ne pourra pas refuser de divorcer pour m'épouser ! Il est trop tendre pour accepter de vivre loin de son enfant.

Et si je ne le suis pas ? Je pourrais toujours prétendre que je le suis. Il faudra bien qu'il la quitte, sa Corinne.

Marion enveloppe son amant d'un regard enamouré. Elle possède au plus haut point ce don, si précieux, de pouvoir embellir son regard, lorsque les circonstances le commandent. Rapide, efficace, comme le mascara dont elle orne ses cils chaque matin. Sa bouche aussi, fond dans un sourire, lorsqu'elle s'exclame :

-Quel merveilleux moment !

Thierry s'est déjà levé. Il enfile prestement son slip pour cacher sa bite redevenue flasque. Il se sent vaguement honteux.

Marion s'est appuyée sur ses coudes. Elle sourit, cuisses ouvertes, montrant fièrement une chatte qui sert si bien son ambition. C'est un emblème royal, un lion dressé, *armé et lampassé de gueules*, prêt à se repaître de chair et de sang, un symbole de puissance en même temps que l'expression d'une volonté. Alors, pourquoi la cacher ?

Thierry, lui, n'y voit qu'une corne d'abondance, ruisselante de lait et de miel, offrant à tout venant ses fleurs et ses fruits.

-Un doux moment pour nous deux, dit-il.

Un moment que l'on dérobe à autrui, et qui a la saveur épicée d'une rapine.

Marion attaque. Il faut profiter de l'occasion : elle est seule avec lui, ce qui ne se produit pas souvent. Munie d'une excuse pour rentrer tard chez elle, face à cet homme déstabilisé par la féerie de l'amour, et dont elle sent bien le désarroi...

-As-tu connu de tels moments avec ta femme ?

Thierry hésite. Il ne veut pas répondre. Avec Corinne, les étreintes ont lieu dans le noir, furtivement. Les grâces du corps féminin ne s'y dévoilent pas, et la passion n'y a pas sa place. Puis, après une éjaculation fonctionnelle, chacun se tourne de son côté et s'endort. Rien de comparable avec la fête à laquelle il vient de participer.

-Corinne est trop pudique, dit-il enfin, inhibée par une éducation trop rigide... Elle répugne à manifester son désir.

Mais, comme si elle avait suivi le long cheminement de sa pensée, Marion lui répond, du tac au tac :

-Ta femme ne t'aime pas.

Ce trait frappe Thierry en plein cœur, aussi durement qu'un carreau d'arbalète. Dououreux comme la morsure d'un fer rouge.

Et pourtant ! Il se souvient de cette soirée, où elle lui a montré la facture de cette dispendieuse cape de vison. Elle s'est retournée sans un mot. Alors, il a soulevé sa jupe, puis il l'a déculottée... Il l'a prise en levrette, silencieusement, sans tendresse et même sans désir. Cette fois, la lampe était restée allumée.

Corinne payait son achat.

Depuis, Thierry s'en voulait.

-Elle ne le montre pas, mais elle m'est profondément attachée. Je crois qu'elle serait perdue, sans moi.

Marion se lève. Elle se décide enfin à rabattre sa jupe pour cacher ses intimités. Le temps des réjouissances est fini. Il faut maintenant faire avancer son grand projet.

-La seule fois où je l'ai vue ici, elle se tenait toute droite, avec un air pincé. On aurait dit qu'elle avait peur de se salir. Elle n'a pas de considération pour toi. Elle te dénigre.

Il se sent percé à jour. Il sait bien que Corinne n'a aucune admiration pour lui. C'est une intello, puisqu'elle a été professeur, et le métier de conducteur de poids lourds n'a aucun prestige à ses yeux. C'est une tâche purement matérielle, très éloignée des beautés de la littérature ou de la poésie. Combien de fois lui a-t-elle dit que les camionneurs sont des rustres, qui n'ont rien dans la cervelle ?

-Je ne suis qu'un travailleur manuel, bien loin d'avoir les diplômes qu'elle a. J'ai tout juste le bac. Et encore, c'est un bac technique...

-Mais c'est toi qui fais bouillir la marmite.

Thierry soupire.

La petite secrétaire le met sur le gril en disséquant tous les malentendus, les non-dits de son ménage. C'est humiliant. Mais aussi, il est loin d'être dupe : il devine où elle veut en venir.

-Elle apporte autre chose : sa sensibilité, son goût de ce qui est beau... C'est une maîtresse de maison hors pair, remarquablement organisée. Je peux lui faire entièrement confiance.

Thierry plaide la cause de sa femme, ne serait-ce que pour se justifier de l'avoir épousée.

-Tu serais bien mieux avec moi.

Et voilà. C'est dit. Marion vient de découvrir ses intentions, comme on balance une mise sur le tapis vert du casino. Ils attendaient cela, tous les deux : ils savaient que cela devait arriver.

-Mais...

Sa voix hésite. Il ne parvient qu'à répéter :

-Nous sommes mariés, l'un comme l'autre.

Comme une litanie dont il ne voit pas la fin.

-Je vais divorcer, dit-elle avec assurance. Je n'ai épousé Jean-Louis que pour ne pas rester seule avec ma mère, quand mon père l'a quittée. C'est un homme sans envergure, qui passe la moitié du temps au chômage et l'autre moitié à enchaîner les missions d'intérim, payées avec un lance-pierres. Ce n'est pas avec lui qu'on peut faire une vie !

Thierry est abasourdi par cette aisance à tailler dans le vif. Il en reste coi. Elle le relance :

-Alors ?...

-Alors quoi ?...

-Si tu divorces, toi aussi, on pourra se marier.

Thierry ne sait plus où il est. Il a l'impression de flotter dans l'espace, en apesanteur. Une jeune femme, jolie et sensuelle, vient de lui proposer de remplacer le glaçon qu'il a dans son lit. Mais pour cela, il faut tout changer, tout défaire pour construire autre chose. Et surtout, quitter l'univers douillet où il s'endort dans une confortable routine.

-Mais, proteste-t-il, je suis installé... Je ne peux pas tout flanquer par terre !

Marion s'y attendait... Mais cette réponse la déçoit quand même. Il y a encore du travail pour obtenir ce qu'elle veut. Il faudra y consacrer de la patience et de l'inventivité ! Pour cela, elle ne sera pas en reste : elle se promet de le relancer sans répit, d'exercer sa créativité pour lui faire découvrir chaque jour une nouvelle trouvaille érotique, afin de lui faire perdre la tête une bonne fois pour toutes !

En bonne stratège, elle dissimule sa déception sous un sourire à faire fondre les pierres, et susurre :

-Imagine ! Les délices de l'amour et du sexe ! Toutes les nuits une fête, comme ce soir, mais multipliée à l'infini, parce que nous serions totalement l'un à l'autre.

Elle se voit déjà, Marion, bien installée dans lit dont elle a chassé la précédente épouse, à proposer les positions les plus inattendues, les caresses les plus savantes.

-Me séparer de Corinne ! Que vont penser ma famille et mes amis ? Comment vont-ils me juger ?

En fait, pense Marion. Il est comme tous les hommes, il manque de courage. Ils ont des couilles pour baiser mais pas pour oser. Ce qu'il voudrait, c'est la quiétude du foyer avec sa Corinne, et l'exaltation du sexe avec moi.

-C'est si important, pour toi, le jugement des autres ?

-Tu en parles à ton aise. Bien sûr, toi, tu t'en fous, parce que tu n'es qu'une petite employée. Mais moi, je dirige une entreprise, j'ai des responsabilités... Je dois obéir à certains codes.

-Pfft ! Au bout de trois mois, plus personne n'y pensera.

Thierry se tait, détourne le regard.

-Et puis, dit-il enfin, il y a Corinne. Je suis *habitué* à elle...je ne me vois pas la quitter. Des époux ne sont pas uniquement des partenaires pour le sexe, ils doivent être aussi des amis.

-Mon pauvre Thierry ! Tu l'aimes donc encore ?

-Mais oui. Je n'y peux rien. Je t'aime, toi aussi, mais autrement.

Autrement ? Voilà qui ne fait guère les affaires de Marion !

-Et mes enfants ? Tu as pensé à mes enfants ? Je suis si heureux de les retrouver, chaque soir, quand je rentre à la maison.

Les enfants. Voilà, sans aucun doute, l'obstacle majeur. Marion se rappelle soudain qu'elle n'a pas revu son père depuis qu'il a quitté la maison. L'amour paternel n'est qu'un feu de paille... Rien à voir avec le puissant brasier qu'ils ont dans le pantalon !

Mais, rien ne sert de le brusquer, cherchons à atténuer la douleur de ce père exemplaire.

-Même s'ils sont confiés à leur mère, tu auras le droit de visite.

Thierry fait la grimace.

-Je les vois déjà, par un dimanche soir glauque, faire leur valise et partir... Avec, comme moi, le cœur serré. C'est affreux !

Marion comprend qu'elle a fait un faux pas.

-Tu sais, dit-elle pour se rattraper, j'aime beaucoup les enfants. Quand ils seront là, je m'occuperais bien d'eux.

La marâtre, attentive et aimante ! *L'essentiel, c'est d'abord d'entrer dans la place.*

Dans toute femme qui cherche à se faire épouser, il y a un peu de Napoléon. Il faut manœuvrer pour que luise le soleil d'Austerlitz, et surtout pour que ce dernier éblouisse l'adversaire.

La sensualité n'est pas tout, il faut aussi flatter la fibre paternelle :

-Tu n'as pas envie d'avoir d'autres enfants ?... Avec moi ?

Thierry est en plein désarroi. Désorienté. Il se ferait volontiers polygame, accueillant une nouvelle épouse dans son foyer tout en conservant l'ancienne. Avec chacune sa spécialité... et ses enfants !

-On n'en est pas encore là, dit-il en remettant son veston.

Pas encore là ? Ça viendra plus vite que tu penses, mon bonhomme ! J'ai arrêté la pilule, et je ne fais plus rien avec Jean-Louis... Quand je serai en, cloque, il faudra bien que tu prennes tes responsabilités.

Marion, elle aussi, s'apprête à partir. Elle a remis son court manteau de demi-saison, un peu élimé, mais de couleur gaie. Elle barre la route à son patron.

-A demain ! dit-elle joyeusement, en se coulant dans ses bras.

Un baiser. Deux bouches qui se prennent. Marion fourre sa langue dans la bouche de Thierry. Elle passe une main experte sur sa braguette, qui a repris de la consistance.

-A demain, répond-il.

Demain ? Tu vas voir ce que je te réserve. Tu rentreras chez toi à quatre pattes, les couilles complètement essorée

10

Dimanche 6 juillet 2008

Garden Party

Depuis plusieurs années, Jean, le père de Corinne, loue un jardin ouvrier en périphérie de la ville.

C'est bien agréable, un jardin. Cela permet de prendre l'air et de se livrer à une activité roborative, en communion avec la nature... Quelques heures de travail au soleil font éliminer les toxines et les idées noires, et permettent de rentrer à la maison recru d'une saine fatigue.

Pour rien au monde, il n'y aurait renoncé, tant le jardinage est indispensable à sa santé comme à sa bonne humeur, pour se remettre des longues heures passées dans l'atelier, sous la lumière blafarde des néons. Très actif, il y passe ses samedis après-midi et ses dimanches matin.

Là, il est son maître, il ne doit plus obéissance qu'à sa propre créativité. Loin de l'usine et des chefs tatillons, il respire l'air vivifiant de la liberté.

Tout au long de l'année, il rapporte à la maison des paniers remplis de légumes frais et appétissants, ce qui constitue une contribution non négligeable au budget familial. L'été, de pleines brassées de fleurs, des gerbes de glaïeuls des magnifiques bouquets de pivoines viennent égayer de leurs couleurs et de leurs parfums le logement confortable mais guère luxueux. Des fleurs, que son modeste salaire d'ouvrier ne lui permettrait d'offrir à son épouse, et qui apportent au foyer leur message de bonheur et d'amour...

Le modique loyer du lopin de terre en est largement amorti.

Pour les enfants, quel merveilleux terrain d'expérimentation ! Jean a pris l'habitude de leur confier, à chacun, un petit bout de terrain, quelques graines, et quelques plants. Ce qui leur permet de découvrir le miracle perpétuel de la nature, de s'émerveiller lorsqu'une jeune pousse sort de terre, et d'être fiers quand des fleurs ou des fruits naissent de leurs propres cultures... Ils apprennent par la même occasion que rien n'est obtenu sans effort, et que seuls l'intelligence et le travail s'avèrent féconds.

Ils apprennent aussi à mettre *la main à la pâte*, à délaissier leurs jeux pour aider Papa ou Maman. Très éducatif également ! Sans trop rechigner, ils charrient les arrosoirs, binent les planches de légumes, cueillent les haricots ou les petits pois, lorsque « ça donne »... Les filles, bien sûr, adorent couper les fleurs pour en confectionner des bouquets qu'elles offrent à leur mère.

Mais le jardin, c'est aussi les copains. Le verre de rouge coupé d'eau, partagé avec les potes, sous l'auvent attendant à la cabane, lorsque le soleil tape. Les longues discussions avec Mimile ou Charlot, deux ouvriers de l'atelier des presses. La solidarité, les légumes qu'on s'offre lorsqu'on en a trop ou que l'autre en manque, les conseils, l'entraide....

L'Eden, est-ce vraiment autre chose ?

Avantage supplémentaire, son jardin jouxte la plage que la municipalité a fait aménager en rivière et dont le sable fin attire, l'été, de nombreux baigneurs.

A la belle saison, il arrive que la famille entière quitte l'appartement qu'elle occupe au second étage d'une barre immeuble, situé dans une cité HLM de la ville. Pendant une heure ou deux, la mère et ses enfants oublient, eux aussi, la grisaille de leur existence quotidienne, pour faire le plein de lumière et de joie dans ce paradis retrouvé. Parfois même, le dimanche midi, on y organise un pique-nique.

Ce dimanche là justement, Jean a conduit sa petite famille au jardin. Il a garé sa voiture au bord du chemin d'accès, avec deux roues sur l'herbe, devant la clôture. Corinne, qui vit encore chez ses parents, en est descendue accompagnée de sa sœur cadette, Agathe, avec qui elle partage sa chambre, et de son frère Joachim, un garçon de douze ans... Anna, la mère, qui occupait le siège à côté du conducteur descend à son tour.

Elles sont toutes pimpantes en ce début d'été, comme pour faire honneur au soleil et au ciel bleu. Corinne et Agathe sont en jupes courtes, avec des hauts sans manches, et des sandalettes blanches... Même la mère a troqué la tenue grise qu'elle porte à la maison, et son tablier, contre une robe claire semée de fleurs... Quant au garçon, il est à l'aise en culotte courte et chemisette.

Jean ouvre le portillon, et la famille s'engage dans l'allée. De part et d'autre, des planches de légumes se succèdent. Bien nettes, régulièrement binées et désherbées, certaines encore mouillées d'un arrosage récent. Petits pois, haricots verts, haricots « mange-tout » destinés à être consommés en grains, certains en touffes basses, d'autres, grimpants,

s'accrochant sur des rames... Vient ensuite le large carré de « patates », soigneusement butées, qui attend l'arrachage automnal. Puis les salades, aux feuilles luisantes, certaines déjà « pommées », prêtes à être mangées... Le carré de fraises, surtout, déchaîne l'enthousiasme des jeunes, avec sa multitude de fruits rouges, au ras de terre...

Au milieu de l'allée, le puits est le point d'eau qui sert aux arrosages. La rivière étant proche, la nappe phréatique est à fleur de terre, et l'eau ne manque jamais. Par sécurité, à cause des enfants, on l'a recouvert d'une tôle ondulée brunâtre. Il est muni d'une vieille pompe à bras, au corps cylindrique d'acier noir. Par le truchement d'une gouttière de zinc récupérée sur un chantier, l'eau se déverse dans deux tonneaux de métal goudronné où viennent puiser les arrosoirs.

A côté de cet équipement hydraulique, on a déposé une vieille baignoire blanche dont l'émail est piqueté de rouille. On y a planté des œillets du poète, qui tendent vers le ciel leurs corolles multicolores.

Plus loin, devant la cabane à outils, est aménagé un espace gazonné de quelques mètres carrés. C'est là qu'on dispose les transats et les chaises de jardin en plastique lors des sorties dominicales. Un salon de plein air, environné de fleurs. Deux rangées de glaïeuls, alignés comme des soldats à la parade, présentent leurs gerbes de fleurs et de boutons, drapés de riches couleurs. Les touffes de dahlias croulent sous leurs énormes fleurs qui rayonnent comme des soleils. Des rosiers, minaudent au milieu d'un cercle de terre fraîchement binée, exhibant, en vraies coquettes, leurs corolles de chairs tendres... Les anthémis se balancent voluptueusement chaque fois qu'un souffle de vent les caresse. Mais surtout, splendeurs sans pareilles, deux touffes de pivoines trônent sous le soleil, comme des impératrices. Jean a l'habitude d'en composer de somptueux bouquets.

Ainsi, malgré la modicité de ses revenus, Jean est-il parvenu à créer, pour son épouse et ses enfants, un véritable petit paradis à la Dubout, crée de bric et de broc, certes, mais qui donne quand même à chacun sa petite part de bonheur.

Anna, la mère, prend place sur une chaise longue et pose à côté d'elle son panier de pique-nique rempli des victuailles qu'elle a préparées à la maison. Corinne s'assoit près d'elle, à même le sol, après y avoir déposé un drap de bain, pour ne pas salir sa jupe.

-On va pouvoir mettre la table, dit-elle. Anaïs ne va pas tarder...

Il arrive, et même assez souvent, que Corinne invite son amie. Copines de classe, elles ont partagé les mêmes jeux, puis les mêmes confidences. Devenues adultes, elles veulent partager les mêmes instants de détente : le pique-nique dominical au jardin, et surtout la baignade de l'après-midi.

Cette amitié absolue entre les deux jeunes filles, la mère la comprend bien, et l'a même souvent encouragée. Mais un autre sujet la préoccupe :

-Eric ? demande-t-elle.

-Je lui ai dit de passer pour le café. Lui, il vient surtout pour la plage. Tu sais à quel point il aime nager.

Mais cette réponse ne suffit pas. Il faut profiter des moments de convivialité pour éclaircir certaines situations.

-Tu veux vraiment te marier avec Eric ?

Surprise par cette question aussi directe, Corinne répond :

-On ne se fréquente que depuis trois semaines. Laisse-nous le temps de réfléchir.

Anna l'a remarqué : sa fille ne se comporte pas vraiment en amoureuse. Elle tient Eric à distance, n'acceptant même pas qu'il lui donne le bras. Ils se promènent ainsi, côte à côte, comme de simples connaissances, sans jamais s'effleurer ne fût-ce que du bout des doigts... Pour prendre congé, ils se tendent la main, évitant toute embrassade. Pourtant, que peut-elle craindre ? Eric est un garçon particulièrement correct.

-Mais, insiste la mère, tu n'es plus une adolescente. Le temps des « petits copains » est passé, tu n'en as d'ailleurs jamais eu. A ton âge, il faut penser à créer des liens plus solides.

-Tu crois qu'une femme a nécessairement besoin d'un homme ?

-Le temps passe vite, ma chérie, et si tu veux avoir des enfants...

Des enfants ? Bien sûr, Corinne veut en avoir. Mais faut-il pour autant prendre Eric pour époux ? Ne peut-elle pas attendre une meilleure occasion ?

Elle regarde du côté du chemin, pour voir si Anaïs arrive, ce qui aurait mis un terme à cette conversation, qui l'énerve.

-Mais maman, s'écrie-t-elle, je n'ai que 23 ans ! La ménopause, ce n'est pas pour tout de suite, j'ai encore le temps.

-Ne tarde pas trop. Ce n'est pas tout de les avoir, il faut aussi les élever. La vie est courte, ma fille.

Anna ne veut pas en dire plus pour l'instant. Elle demeure inquiète sur l'avenir de Corinne qui, selon elle, n'a pas les pieds sur terre. En particulier, elle se montre incapable de gérer correctement son budget, se montrant tour à tour trop dépensière ou trop avare... Il lui faut l'appui du solide bon sens masculin, pour la guider, et la ramener à la réalité. C'est pourquoi il lui tarde de la voir mariée, avec un homme gentil et sérieux. Comme Eric, par exemple.

Bien qu'elle ait à peine dépassé la cinquantaine et qu'elle soit en parfaite santé, elle entrevoit déjà la décrépitude et la mort. Il y a des personnes dont le naturel est anxieux, et qui ne peuvent s'empêcher de se faire du souci, même à longue échéance. Anna est de celles-là. *On ne sait pas ce que l'avenir nous réserve, se dit-elle, je serai soulagée quand mes enfants seront fermement engagés dans la vie. Surtout Corinne. Je m'inquiète moins pour les deux autres, qui sont plus solides, mais Corinne a quelque chose contre elle.*

Anaïs, l'amie de sa fille, qu'elle connaît bien, lui semble plus apte à affronter la vie. *Je suis sûre qu'elle a déjà eu des expériences avec les garçons... Et ce n'est pas plus mal.*

Anaïs, justement, vient d'apparaître. Elle ouvre le portillon qui donne sur le chemin vicinal et s'engage dans l'allée, entre les planches de légumes. Un homme l'accompagne. *Elle va peut-être nous annoncer ses fiançailles, songe Anna, qui ne peut réprimer un vague sentiment de jalousie. Si Corinne pouvait en faire autant !*

La nouvelle venue l'embrasse, puis embrasse Corinne.

-Ma voiture ne voulait pas démarrer, dit-elle en guise d'explication. Ce Monsieur est venu à mon aide. Comme je lui ai dit que j'allais être en retard à une invitation, il a bien voulu me conduire.

Mais Anna n'est pas dupe : la beauté d'Anaïs, et son charme naturel, y sont sûrement pour quelque chose !

-Je m'appelle Thierry Dhoury, dit le jeune homme, en serrant les mains qui se tendent vers lui.

Jean arrive, en pantalon de travail et en marcel trempé de sueur. Il salue les deux arrivants.

-Vous prendrez bien l'apéritif avec nous ? propose-t-il.

-C'est pas de refus, répond Thierry.

Il ajoute aussitôt :

-Vous avez un jardin magnifique.

Ce qui lui vaut tout de suite l'estime du jardinier.

-C'est bien du travail, répond celui-ci. Mais je ne le regrette pas : en même temps, c'est une détente.

Corinne et Anaïs déplient la table de camping pour le repas, et y déposent des verres. Anna bat le rappel. Les deux enfants accourent et on leur sert des jus de fruits.

-Vous avez un jardin, vous aussi ? Vous avez l'air de vous y connaître.

-Quand j'étais gosse, mon grand père avait un lopin de terre. Je l'ai souvent aidé...

Maintenant, nous n'avons plus qu'un jardin d'agrément, autour de la maison. On emploie un jardinier, qui vient deux fois la semaine, mais je ne dédaigne pas donner un coup de binette ou manier le sécateur, lorsque j'en ai le temps.

Jean se met en devoir de remplir les verres. Il sert d'abord les dames, dont il connaît les habitudes. Puis, s'adressant à l'invité, il lui demande :

-Vous prenez quoi ? Un Banyuls, vous aussi, ou un pastis ?

-Pastis, opte Thierry.

-Vous avez raison. Moi aussi, je reste fidèle au pastis.

L'odeur entêtante de l'anis se répand autour de la table, créant aussitôt une ambiance de fête populaire bon enfant. En fin connaisseur, Jean dose l'eau avec la précision d'un pharmacien préparant une potion.

-Surtout, il ne faut pas le noyer ! dit-il avec un petit rire complice.

Le liquide se trouble. On trinque, en choquant bruyamment les verres. Les gamins se joignent à ce chœur.

-Vous aussi, vous êtes dans l'enseignement ?

-Non, répond Thierry. Je suis chauffeur de poids lourd. Mon père est à la tête d'une petite entreprise de transport, qui compte quarante-trois camions...

Anna hoche la tête.

-Un métier dur, dit-elle.

-Oui, mais ça marche plutôt bien. Avec les entreprises qui travaillent à flux tendu, zéro stock, le transport ferroviaire n'est plus adapté et le transport par route connaît un boom extraordinaire. On ne risque pas le chômage ! Mon père doit encore recruter un chauffeur.

-Sur les routes, par tous les temps, dit Jean pour complaire à son visiteur. Vous avez beau être le fils du patron, vous ne le volez pas, votre beefsteak !

-Je ne serai plus très longtemps sur les routes. Mon père va passer la main. Je vais diriger l'entreprise à sa place. Déjà, je passe plus de temps dans les bureaux, à établir des plannings, que devant mon volant.

Cet homme, qui exerce une profession si différente de la sienne, pique la curiosité de Corinne. Elle ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil en direction du chemin pour tenter d'apercevoir dans quelle voiture il est venu.

-Gérer une entreprise, dit-elle d'un ton admiratif, ce doit être bien difficile !

-Pas du tout, Mademoiselle. C'est une simple question d'organisation. Mon père me met peu à peu au courant. Je n'aurai qu'à continuer sur la lancée...

Il y a un bref silence. Thierry, objet de toutes les attentions, sirote son verre. Anna fait passer des coupelles contenant des amuse bouches et des cacahuètes... On se sert

-Et vous, Mademoiselle, que faites vous dans la vie ?

Thierry, sans même le vouloir, a pris la direction de la conversation. Ce n'est pas qu'il considère ses hôtes comme des ploucs, mais l'aisance vient naturellement à toute personne qui domine socialement son auditoire.

-Moi, répond Corinne je suis professeur de français dans un collège. « Prof », comme on dit.

Thierry fait une grimace des plus expressives.

-Un travail ingrat, dit-il sur un ton de condoléances, et bien mal rétribué !

-Ne m'en parlez pas ! interrompt Anna. Et pourtant, il faut faire cinq ans d'études après le bac, et passer un concours difficile. Ma fille a toujours été une bûcheuse.

Thierry se tourne vers Anaïs.

-Je comprends. Vous êtes des collègues.

-C'est vrai, nous travaillons dans le même établissement. Mais nous nous connaissons bien avant : nous sommes amies depuis l'âge de douze ans.

Jean sert un second pastis. Il propose aussi un doigt de vin cuit aux dames. Anna refuse.

La conversation reprend. Cette fois, on parle jardinage.

Jean se sent tout de suite de plain pied avec cet homme qui, comme lui, travaille de ses mains, bien que celui-ci soit d'un milieu totalement différent, et sans doute bien plus aisé. Il est sur un pied d'égalité, bien plus qu'avec des intellectuels, même s'ils ne sont que de modestes enseignants. Les amis de sa fille l'intimident tout en lui paraissant peu crédibles, puisqu'ils tirent souvent le diable par la queue et qu'ils passent les quinze derniers jours du mois à jongler avec les découverts.

Avec Thierry, ils ont les mêmes centres d'intérêt.

-Un binage, ça vaut deux arrosages, affirme doctement le futur chef d'entreprise.

Il tient cet aphorisme de son grand-père, tout comme Jean le tient de son père.

-C'est vrai, approuve Jean. La fraîcheur apportée perdure plus longtemps. Et puis, on supprime en même temps les mauvaises herbes qui étouffent la plante !

Thierry connaît toutes les formes de greffe, tous les types de rames, toutes les variétés et les cultivars. Tout. Tant pour les légumes que pour les fleurs. Il peut discourir sans fin sur la supériorité du fumier de cheval comparé aux engrais modernes, dont il ne faut pas abuser.

Quelle est la meilleure méthode pour semer les carottes ? Pour repiquer les poireaux ? Quel est l'écartement idoine entre deux pieds de tomates ? Combien d'yeux faut-il laisser lorsqu'on taille les poiriers en espalier ? A quel moment convient-il de le faire ? Avez-vous l'habitude de buter vos pommes de terre ? A partir de quelle date peut-on les arracher ?

Les femmes discutent en petit groupe, préférant parler chiffons...

Soudain, Thierry regarde sa montre.

-Mon Dieu, s'écrie-t-il. Déjà une heure ! Mes parents m'attendent pour déjeuner... Et puis, je vous mets en retard, vous aussi.

Il vide rapidement son verre et se lève pour prendre congé.

-Mademoiselle, dit-il, s'adressant à Anaïs, puisque vous m'avez laissé les clés, j'irai regarder dans votre moteur, cet après-midi. C'est sûrement pas grand-chose : probablement les bougies qui sont sales... Il me suffira de les nettoyer. Demain, ça va démarrer au quart de tour.

-Vous vous y connaissez en mécanique ? lui demande Jean, qui se trouve de nouveau en pays de connaissance.

-Bien sûr ! Il m'arrive souvent d'ouvrir le capot de mes camions.

-Je suis aussi de la partie, moi aussi. Je travaille à l'usine, chez Detroit Mechanical Factory, une boîte américaine.

Ils échangent une franche poignée de mains. Un salut entre deux mécanos, qui partagent le hobby du jardinage.

-A bientôt !

-Au plaisir, répond cordialement le camionneur.

On met rapidement les assiettes et les couverts. Puis, Anna sort de son sac une boîte en plastique munie d'un couvercle étanche, qui contient une salade de tomates préparée à la maison... *Avec les tomates du jardin !* Plus savoureuses, et d'autant meilleurs qu'elles proviennent directement du labour familial.

La boîte passe de main en main, et chacun se sert.

Jean verse un peu de vin rouge dans les verres des adultes, et dans ceux des enfants de l'eau additionnée de sirop de citron.

-Tu as reçu ton emploi du temps ? demande Anaïs.

Elle travaille dans le même collège que Corinne.

-Pas encore, répond celle-ci. Je sais vaguement les classes que je vais avoir... On m'a dit que j'allais hériter des 4èmeD. Il paraît qu'ils ne sont pas faciles...

-Bien sûr, il y a toujours des bruits de couloir... Mais je ne comprends pas pourquoi ils ne veulent pas donner les emplois du temps avant le départ en vacances. Les profs des autres collèges les ont depuis une semaine.

Sur ce point précis, Corinne a sa petite idée :

-C'est pour éviter les réclamations. Ils vont les envoyer le jour où le bahut va fermer pour les vacances. De cette façon, plus personne dans les bureaux, plus personne au bout du fil. Le bureau des pleurs est fermé.

-Il faut attendre la rentrée...

-A la rentrée, ils te diront qu'ils n'ont pas le temps. Que de toute façon, c'est trop tard, qu'on ne peut plus rien changer.

-J'avais demandé deux demi-journées par semaine. Pour préparer l'agreg...C'est tout de même un plus, pour un établissement, d'avoir des agrégés.

-Pfft ! Ils s'en foutent. Ne te fais aucun souci : ceux qui sont bien vu auront de bonnes classes et de bons emplois du temps.

Jean intervient, en souriant :

-Les filles ! Vous n'en avez pas assez de parler boulot ? C'est dimanche. Et les vacances viennent de commencer.

-C'est vrai, renchérit Anna, tout en faisant passer une boîte allongée contenant des tranches de rôti de porc froid. Un euro d'amende à celle qui parle travail !

Anaïs sourit.

-Bien, dit-elle. Parlons d'autre chose, alors... Tu es au courant qu'il y aura un concert de jazz, jeudi prochain, au Parc ?

Corinne fait la moue.

-Je sais. Eric m'a invitée.

On fait passer des haricots verts, en salade...

-Tu vas y aller ?

-Il faut bien lui faire plaisir...

-Ma fille n'est pas très musique, dit Anna.

-Elle aime mieux le cinéma, s'écrie Agathe.

-Ouais. Mais elle n'a pas voulu nous emmener voir « l'invasion des zombies »

-Mais Joachim, c'est un film d'horreur. Avec du sang partout, et de cadavres qui marchent... Tu aurais eu peur.

-Tu veux rire, Maman ? Tu m'as déjà vu avoir peur ? Tous mes copains l'ont vu : ils ont dit que ça ne fait pas peur du tout. Ils ont même rigolé.

Agathe se marre.

-Tu peux faire le fier ! Tu as même peur d'une araignée ! Une toute petite !

-De toute façon, tranche le père, ces films fantastiques sont toujours un peu idiots. Je crois qu'un concert de Jazz peut apporter bien davantage, sur le plan culturel.

-Vous avez raison, Monsieur. Moi, j'ai bien envie d'y assister.

-Pourquoi n'irais-tu pas avec Eric ? Il a déjà les places.

Stupéfaite, Anaïs regarde un moment son amie avant de répondre :

-Mais non, voyons... C'est toi qu'il a invitée. Moi, j'irai aussi, mais seule. Par discrétion.

En silence, tous les yeux se tournaient vers Corinne. Celle-ci insiste :

-Mais, je t'assure : je n'y vois aucun inconvénient. Je n'aime pas le jazz...

-Tu sais, répond paisiblement Anaïs. Tu serais plus heureuse si tu étais plus ouverte à tous les aspects du génie humain... L'art n'a ni frontière ni limite, et c'est parfois le lointain, ou l'inconnu, qui vient combler notre âme.

Toute jeune fille serait enchantée à la perspective d'une soirée en amoureux. Quel que soit le but de la sortie ou la nature du spectacle : la présence de l' élu suffirait à son bonheur. Mais pas Corinne... Anaïs, qui connaît son secret, comprend.

Anna commence à ramasser les assiettes. Anaïs se lève pour l'aider.

-On attend Eric, pour le dessert, dit la mère. J'ai préparé un gros gâteau, avec des fraises...

Les enfants se dispersent. Jean se saisit d'une binette, laissant les trois femmes seules...

-Quand Eric sera là, vous en parlerez avec lui. Après tout, vous êtes des collègues... Vous pouvez y aller ensemble, tous les trois, à ce concert.

Anna vient de sortir de la cabane, munie d'une cuvette de plastique. Elle commence une vaisselle rapide, avec l'eau du puits additionnée d'un peu de détergent. Dès le retour à la maison, elle achèvera ce nettoyage avec l'eau de la ville, qui est potable... Elle a toujours eu horreur de remballer la vaisselle sale.

Demeurées assises à leurs places, les deux jeunes filles papotent :

-Tu vas te baigner ? demande Corinne.

-Tu sais bien que j'adore ça. J'ai apporté mon maillot.

-Lequel ?

-Le parme...

-Celui qui est très...

Anaïs se récrie.

-Il est décent ! C'est l'idéal pour bronzer. Je n'ai pas envie de rester aussi blanche qu'un cachet d'aspirine !

Corinne sourit, ironique :

-Tu aimes bien qu'on te regarde. Avoue-le.

- C'est vrai... Cela me fait plaisir, je l'avoue franchement.

-Tu peux te le permettre...

Et elle ajoute, à mi-voix, pour que sa mère ne puisse pas l'entendre :

-Tu es très belle.

Anaïs ne répond pas. Mille fois, déjà, elle a dit à son amie que sa propre beauté ne lui cède en rien. D'ailleurs, toute femme est belle, si elle sait mettre en valeur cette aura particulière que l'on nomme la féminité... Mais Corinne, en tout, est une perpétuelle insatisfaite.

Elle se borne à se renverser en arrière, sur le dos de sa chaise et à retrousser sa robe jusqu'à mi cuisses. Ses jambes, encore pâles resplendissent au soleil. Elle ferme les yeux.

Corinne sort de son sac une revue de mode et se met à la feuilleter. Elle jette un rapide coup d'œil à sa montre.

-J'espère, dit-elle, qu'Eric ne vas pas tarder. Il est déjà presque deux heures...

Anaïs se lève, ôte ses chaussures et fait quelques pas dans l'herbe.

-De toute façon, dit-elle, tu sais bien que ta mère nous obligera à attendre deux heures avant de faire trempette.

A son tour, elle sort de son sac un livre. Un roman de Dostoïevski qu'elle doit bosser pour l'agreg.

-On pourrait se mettre en maillot tout de suite, propose Corinne.

-On attend Eric, pour le dessert et le café. On ne peut quand même pas se mettre à table en maillot !

Corinne hausse les épaules.

-Pfft ! Ça ne choquera personne. On est à deux pas de la plage.

Puis elle claironne, afin d'être entendue de tout le monde :

-N'entrez pas dans la cabane. Nous allons nous changer.

Car, bien sûr, la cabane à outils ne ferme pas de l'intérieur. Corinne, très pudique, ne veut pas courir le risque qu'on la voie nue.

Les deux jeunes filles entrent dans l'étroit édicule, construit de bric et de broc avec de vieilles traverses de chemin de fer, et dont le toit est fait de tôles ondulées récupérées sur un chantier par un copain serviable, rémunéré en patates et en poireaux.

A main gauche, accrochés au mur, s'alignent les outils de Jean : des bêches, soigneusement fourbies et graissées, qui luisent dans la pénombre, des fourches à quatre dents, des griffes, servant à ameublir la terre... Plus loin, les binettes, une serfouette, un croc à pommes de terre... Face à la porte, des arrosoirs, des seaux, des cuvettes de plastique, quelques gamelles biscornues contenant d'étranges mélanges d'engrais. Sur une étagère, des

sacs de semences, des boîtes de carton contenant divers produits, un pulvérisateur pour les insecticides...

Anaïs s'approche du mur droit, jette un coup d'œil par l'un des nombreux interstices situés entre les madriers disjoints. De l'autre côté, on avait construit une sorte de pergola couverte, limitée par des rames fichées en terre, sur lesquelles grimpent des pois de senteur et des ipomées... Un vieux siège d'auto, au tissu râpé et maculé de taches, accueille les derrières fatigués. Une sorte de table basse, faite d'une planche noirâtre clouée sur un piétement de bois complète ce salon rustique.

-Mais, c'est magnifique ! s'exclame-t-elle.

-N'est-ce pas ? renchérit Corinne, bien qu'elle ait un peu honte de ce paradis pouilleux.

Elles se font face. Corinne prend son amie par la taille et l'attire contre elle. Un baiser. Un baiser tendrement donné, et délicatement reçu, bouche contre bouche. Corinne met sa langue dans la bouche d'Anaïs... Elles retiennent leurs souffles.

La cabane a totalement disparu de leur horizon... Chacune d'elle n'a d'yeux que pour l'autre... Tout le reste n'existe plus, ni le père et la mère qui travaillent, ni les enfants qui jouent, ni la venue imminente du copain... Rien, pas même le soleil et le ciel bleu, ni la prochaine baignade dans la fraîcheur de la rivière, qui sert pourtant de prétexte à leur isolement.

Leur amour est si intense que toute pudeur est exclue. La confiance entre elles est absolue : chacune d'elles est le prolongement de l'autre.

Corinne aide son amie à enlever sa robe, qui se ferme dans le dos.

Anaïs apparaît en petite tenue et Corinne ne se retient pas de l'admirer, promenant son regard enamouré sur chaque point du corps de sa compagne.

Elle est magnifique, avec sa taille fine, ses jambes galbées, et ses seins aux formes parfaites, mis en valeur par un soutien-gorge tout blanc, qui les soutient sans trop les cacher...

Anaïs rayonne : elle aime qu'on la regarde...

-J'ai envie de te voir toute nue ! chuchote Corinne à son oreille.

-Déshabille-moi, répond Anaïs à voix basse...

Elles ne veulent surtout pas être entendues.

Corinne dégrafe le soutien-gorge. Libérés, les seins d'Anaïs ondulent puis se blottissent l'un contre l'autre. Corinne les prend par en-dessous, comme pour les soupeser, puis elle les baise l'un après l'autre...

-Cela me rappelle quand je jouais à la poupée, dit-elle. Je m'amusais à les habiller, à les déshabiller... Je les dorlotais, je les baisotais. Il fallait que j'épuise mon trop plein d'amour.

La poitrine d'Anaïs est particulièrement jolie, généreuse sans être trop grosse. Elle donne l'image d'une féminité épanouie, avec de larges aréoles presque grenat, et des tétins dressés.

Corinne les enveloppe d'un regard plein de désir. Elle les admire et les aime depuis leurs premières effusions, à quatorze ans... Les seins d'Anaïs étaient alors d'une rondeur parfaite, assez haut placés, avec de jolis boutons tout roses, prompts à s'exciter sous ses baisers. Maintenant, en se développant, ils avaient mûri, devenant légèrement pointus à leur extrémité, et leurs aréoles s'étaient épanouies comme des fleurs d'été, prenant une teinte plus

soutenue...Mais la peau est toujours aussi douce, presque soyeuse, et leur carnation rayonne de jeunesse...

Malgré son amour, elle ne peut s'empêcher de l'envier. Elle aurait tant voulu, elle aussi, avoir une jolie poitrine. Des seins qui attirent le regard, qui fascinent les hommes, qui les asservissent... Et surtout, qui font naître au cœur des femmes un désir trouble... Les siens, croit-elle, sont quelconques, sans charme particulier, juste bons à allaiter.

Corinne sort sa langue, se met à butiner les deux fleurs offertes... Deux bourgeons pleins de sève, qu'elle prend l'un après l'autre entre ses lèvres, pour en éprouver la rigidité. A chacun de ses gestes, Corinne sent que son clitoris, devenu turgescent, frotte contre le fin tissu de sa culotte... Une masturbation qui attise son désir.

-On devrait se dépêcher, dit Anaïs à voix basse, ils vont se demander ce que nous fabriquons...

-Ne crains rien. Ils savent que je suis toujours longue à me préparer.

Corinne se laisse tomber à genoux, la joue contre le ventre d'Anaïs... Elle reste un moment ainsi, à savourer cette douce intimité. Puis, lentement, elle baisse l'élastique de la culotte et son nez vient se blottir dans la toison brune. Au cœur de cette chaude journée d'été, il s'en exhale une fraîche senteur d'herbe coupée, des fragrances de rose et de jasmin. Un parfum de jeune femme soignée... Pour Corinne, l'odeur si familière de son amie est celle du bonheur...

Anaïs n'est pas homo, ni même bisexuelle... Corinne est la seule exception à son hétérosexualité, elle n'a jamais eu la moindre attirance envers une autre femme. Chavirée par la puissance du désir de son amie, et par la violence de sa passion, elle lui avait cédé une première fois. Depuis, elle s'aiment toutes deux d'un amour profond et sincère...

Elle ouvre les cuisses pour offrir sa vulve.

-Je t'aime, dit Corinne, en pointant sa langue à la naissance de la fente. Elle se met à la titiller à petits coups rapides... Elle la connaît par cœur, elle sait parfaitement ses goûts et ses rythmes préférés.

Anaïs, comme toujours, est prompte à venir. Bientôt son petit bouton tuméfié, dur comme un noyau de cerise, roule sous les coups de langue de Corinne.

Celle-ci s'est accroupie. La main gauche placée sous sa jupe, elle se masturbe, se frotte avec violence au travers du tissu de sa culotte. Les sécrétions intimes montent : elle les sent humecter la fine étoffe qui, par suite de ces furieuses tractions, pénètrent entre ses lèvres intimes... *Je ne pourrai pas la remettre, se dit-elle...* Peu importe ! Une fureur génésique la tenaille, aussi impérieuse que le manque qui taraude un drogué.

Anaïs soupire de plus en plus profondément. Elle fait des efforts surhumains pour qu'on ne l'entende pas, terrorisée à l'idée que quelqu'un pourrait ouvrir cette porte, impossible à verrouiller.

Elle a fermé les yeux, et sent la langue de Corinne qui butine entre ses nymphes. Sensuelle à l'extrême, elle savoure ce cocktail étrange de douceur et de plaisir exacerbé, avec une petite pointe de peur qui la rend délectable.

Quelle honte, si quelqu'un les surprenait !...

Soudain, elle pousse un cri, qu'elle étouffe aussitôt dans sa gorge. Corinne vient de lui ouvrir le sexe de deux doigts, pour la pénétrer plus avant.

Brutal, violent comme la foudre, l'orgasme la déchire. Elle vacille

Corinne bondit, la prend par la taille, l'embrasse...

-Ma chérie... dit-elle, tremblante d'émotion.

Anaïs lui rend son étreinte, et la caresse un moment sous la jupe, pour la remercier.

Corinne aurait voulu prolonger ce moment, se coucher sur elle pour que leurs corps puissent s'unir plus étroitement encore, se confondre, se mêler comme les eaux de deux fleuves tumultueux, indéfectiblement promis l'un à l'autre par la pente qui les entraîne...

Hélas ! L'exiguïté de la cabane ne le permet pas.

Il faut se dépêcher !

La voilà toute proche de l'aboutissement. Elle baisse brusquement sa culotte, et se pénètre elle-même de deux doigts pour se finir... L'œil rivé sur son amante, comme pour fixer son image sur sa rétine et dans son cœur, elle se livre à une quête âpre et désespérée du plaisir.

Dès qu'elle a joui, elle se déshabille prestement pour se changer.

Anaïs est encore nue. Un peu étourdie par la vague d'amour qui vient de la submerger, elle cherche sa route à tâtons au milieu des sentiments contradictoires qui l'entourent ainsi qu'une épaisse forêt. Elle n'est pas homo, mais elle vient de nouveau d'accepter d'une autre femme les caresses les plus torrides. Et elle les a reçues avec délice !

Corinne la regarde. Elle ne peut s'empêcher de penser qu'Anaïs aime se montrer nue, sans même chercher à dissimuler ses parties les plus intimes... Fière de sa beauté, sûre de subjuguier et de fasciner, elle rayonne dans la pénombre sans gêne aucune... Il faut dire qu'elle est vraiment très belle, enveloppée d'une aura, nimbée de l'amour donné et reçu, qui la rend plus belle encore...

Tout au moins, c'est ainsi que Corinne la voit : beaucoup plus belle, bien mieux faite qu'elle-même...

Quel est le prix d'une telle beauté ? Elle ne peut s'empêcher de penser à la valeur que représente une telle perfection physique sur le marché matrimonial. Mentalement, elle cherche à la chiffrer, ainsi qu'on détermine la cote d'un artiste ou le prix d'un objet d'art. Jusqu'où pourra-t-elle monter dans l'échelle sociale ? Elle l'envie... Et pourtant, elle l'aime ! Bien sûr, elle s'en veut, elle se reproche ce sordide calcul qui la remplit de honte vis-à-vis d'elle-même. Comment peut-on, pour celle qu'on aime, ne pas souhaiter le meilleur ?

Je suis nulle, se dit-elle.

Entre temps, Anaïs a mis le « haut », un soutien-gorge largement échancré, mais au maintien ferme, qui met en valeur sa poitrine de déesse. Penchée en avant, elle fouille dans son sac pour chercher l'autre partie de son maillot. Corinne la regarde, fascinée.

-Tu comptes te marier avec Eric ? demande Anaïs.

Corinne émerge brusquement de sa torpeur.

-Je ne sais pas, répond-elle. Rien ne presse : pour l'instant, nous apprenons à mieux nous connaître.

Rapidement, sans dire un mot, elle met son bikini. Sans se cacher, elle regarde Anaïs mettre sa culotte taille basse, ultra sexy, qui s'arrête immédiatement au-dessus du pubis.

De nouveau, le désir monte. Une bouffée soudaine.

Anaïs plie sa robe, qui va aussitôt rejoindre sa lingerie, dans son sac. Corinne l'imité.

Les voilà prêtes... Pour ouvrir, Corinne empoigne le linteau qui borde la porte. Mais il lui faut encore ajouter un mot, pour éclairer son amie sur ses véritables sentiments.

-Tu sais bien, Anaïs, que je n'aime que toi. Que je n'aimerai jamais que toi...

Anaïs ne répond rien. Cet amour, par son caractère absolu et définitif, la touche profondément. Mais elle comprend que son amie ne sera jamais pleinement heureuse, et cette idée l'attriste. Quant à elle, elle compte bien fonder une famille. Avec un homme.

D'abord, il y a eu Thomas et la découverte du corps masculin. L'ivresse aussi de se donner, les délices des premiers orgasmes, le secret partagé, et le cœur qui bat à tout rompre... Une idylle de quatre années ou presque, commencée à quatorze ans, et les yeux trempés de larmes lorsqu'il avait fallu se quitter pour aller en fac. Puis il y a eu Marcel, un intello avec qui elle a partagé amour et travail. Après deux ans, elle a cru qu'elle finirait par l'épouser. Mais leurs voies ont divergé. Puis le doux Jean-Paul est arrivé dans sa vie : attentionné, amoureux à l'extrême.

Chacun d'eux lui avait donné du plaisir, et même mieux : un certain bonheur, et la joie de vivre... Tout comme Corinne, d'ailleurs, qu'elle revoyait régulièrement lors des vacances. Dans quelques années, quand sa carrière serait bien affirmée, elle connaîtrait de nouveau un homme et la suavité de sa force virile... Un corps ferme contre le sien, et la douceur tutélaire d'un sexe durci qui la pénètre.

Tout comme son amie, Anaïs ressent la morsure du désir, exacerbée par la caresse du soleil qui baigne son corps presque nu.

-Eh bien, Mesdemoiselles, vous en avez mis du temps ! Voilà vingt minutes que je suis au chômage technique : j'ai besoin d'une binette.

Jean ne rouspète pas vraiment, il sourit. Il aime bien Anaïs, qu'il connaît depuis longtemps, et qu'il tient en grande estime. Celle-ci répond néanmoins :

-Excusez-nous, Monsieur....

Corinne ment joyeusement :

-Nous avons papoté. Tu connais les filles, Papa.

-Je sais. Aucune importance : après tout, je ne suis pas à la tâche... Bonne baignade !

Les deux jeunes filles avancent vers le carré de pelouse. Eric est déjà là, installé à la table familiale. Anna vient de servir le gâteau et le café.

Le garçon est vêtu d'un jean et d'une chemise à carreaux, et Corinne est quelque peu gênée d'être en bikini. C'est la première baignade de l'année, et il lui en faudra plusieurs pour reprendre l'habitude d'être dévêtue en public... Maladroitement, elle tente de dissimuler son ventre et sa poitrine derrière ses bras, d'un geste qu'elle croit naturel...

Anaïs, par contre s'avance confiante. Sa beauté ne lui semble nullement incongrue sous le ciel d'un bleu profond. La lumière du soleil, qui l'enveloppe, fait ressortir la plénitude de ses formes et saupoudre d'or une carnation encore un peu trop pâle... Elle cherche à s'effacer, pour permettre à Corinne d'aller s'asseoir à côté d'Eric. Mais celle-ci refuse, et la pousse même doucement vers lui.

Anna, qui a remarqué ce geste, appelle son mari pour le dessert.

Jean a toujours eu beaucoup de mal à converser avec Eric. Malgré la sympathie qui règne entre eux, et son caractère naturellement ouvert, il ne parvient pas à réaliser que, malgré ses diplômes, le jeune homme partage sa condition ouvrière. Prof de techno ?... Cette discipline, qui aborde de nombreux sujets, et qui fait appel à un vocabulaire savant, le déconcerte et lui semble manquer de concret.

Avec Thierry, il a de nombreux points communs, parce qu'ils mettent tous les deux les mains dans le cambouis. Avec Eric, il se borne à quelques banalités sur l'ambiance de travail au collège...

-Papa ! On ne va pas toujours parler du bahut ! On est en vacances...

Les enfants, eux, bâfrent rapidement leur gâteau. Puis, comme ils ne boivent pas de café, ils se retirent sous l'auvent pour bouquiner. Trois profs à table, en plus des parents ? Cela fait tout de même beaucoup. Il y a mieux à faire, pour s'amuser, que d'écouter ce qu'ils ont à dire...

-Ma fille a raison : en vacances, on oublie un peu le travail... Vous comptez partir un peu ?

-Pas cette année... Je viens juste de trouver un petit appartement, et il faut que je m'installe. J'ai une foule de chose à acheter... Vous le savez, le budget d'un prof est limité. Et puis, je dois aussi préparer mes cours pour la rentrée.

Son gâteau avalé, il se met à siroter son café.

-Vous y passez beaucoup de temps ?

-Papa ! On a dit qu'on ne parlait pas du travail !

-Assez, répond néanmoins Eric. Ce n'est pas évident d'expliquer à des gosses... Heureusement, on travaille en équipe avec les collègues : ils m'ont passé de la doc. Je dois étudier tout ça.

Anaïs se tourne vers lui pour le taquiner :

-Pour le moment, tu as mieux à faire : tu vas te mettre en maillot de bain. Corinne et moi, on compte bien te battre à la nage !

-Même à deux, vous n'y arriverez pas. Je suis super entraîné : même pendant l'hiver, je vais à la piscine deux fois par semaine.

-Si vous voulez, propose Anna, vous pouvez vous changer dans la cabane.

-Merci, Madame. J'ai mon maillot de bain sur moi. J'ai l'habitude.

-Alors, tranche Corinne, dépêche-toi. On y va tout de suite.

Elle enfle ses tongs et entraîne son amie vers le portillon qui donne sur la plage municipale. Du côté opposé à la route qui permet d'accéder au jardin, la Saône est à une centaine de mètres, et il suffit de traverser une courte étendue herbeuse pour poser le pied sur le sable.

Anna les retient.

-Corinne ! Attends au moins deux heures avant de te baigner.

-Oui, Maman. Je sais : tu as peur de l'hydrocution. Ne crains rien : nous allons nous faire bronzer en attendant. Regarde : j'emporte des magazines de mode.

Eric commence à se dévêtir et à plier ses affaires avant de les poser soigneusement sur sa chaise. Anna se tourne vers l'auvent où Agathe et Joachim lisent leurs BD.

-Pour vous, pas de plage avant quatre heures. Je vous accompagnerai pour vous surveiller. En attendant, vous pouvez nous aider à cueillir les haricots verts...

Jean intervient :

-Laisse, Anna. Ce sont des gamins. Ils ont plutôt envie de s'amuser.

-Il faut les occuper : cela évite les bêtises et les chamailleries.

Munie d'un panier, Agathe se précipite vers la planche de haricots verts.

-Viens, Joachim. On va les cueillir... Après, si tu veux Papa, on pourra t'aider à donner un coup de binette.

-Mets ton bob. Le soleil tape. Toi aussi, Joachim, mets ta casquette.

Eric, en slip de bain, s'avance vers le portillon. Il fait un signe aux parents de Corinne en leur disant :

-Je vais les rejoindre. A tout à l'heure !

Dès qu'il a fait quelques pas sur le sable, et qu'il est hors de portée, Anna baisse la voix pour demander à son époux :

-Tu crois qu'elle aime ce garçon ?

-Je n'en sais rien, répond le père sur le même ton, elle me déconcerte, parfois. J'ai l'impression de mal la connaître...

-Tu as raison : elle est différente de nos autres enfants. Avec elle, il est difficile de savoir ce qu'elle pense.

Jean regarde dans la direction où sont partis les trois baigneurs...

-J'avoue qu'elle m'inquiète un peu, dit encore Anna.

-Pourquoi ? Tu crois qu'elle est trop attachée à son amie ?

Il songe au long aparté dans la cabane.

-Non, ce n'est pas cela qui m'inquiète. Elles sont parties en se tenant par la main, mais c'est bien naturel : elles se connaissent depuis si longtemps. Il y a toujours eu beaucoup de complicité entre elles. Anaïs est une sœur d'élection, du même âge qu'elle, alors qu'Agathe est bien trop petite pour partager les mêmes centres d'intérêt.

-Pourtant, elle devra quitter l'adolescence pour commencer une vraie vie de femme.

-Tu veux dire, aimer un homme ?

Cette idée, bien sûr, préoccupe Anna, comme elle préoccupe toute mère.

-Oui. Elle n'a pas le comportement d'une amoureuse... Elle va avoir du mal à accepter l'amour.

Anna demeure un instant silencieuse, les yeux fixés sur sa tasse vide. Elle hésite. Jean esquisse un geste pour se lever.

-C'est autre chose qui m'inquiète, dit-elle enfin.

Jean se rassoit et l'interroge du regard.

-Elle est malade, avoue Anna.

A ces mots, le visage de Jean exprime la surprise et l'angoisse.

-Malade ? Ce n'est pas grave, tout de même ?

Anna ne sait comment nommer ce syndrome, que ni les examens sanguins ni la radiologie ne permettent de diagnostiquer.

-Elle a la maladie de l'argent, dit-elle.

-La « maladie de l'argent » ? Qu'est-ce que tu appelles la « maladie de l'argent » ?

-Elle ne sait pas gérer l'argent.

Jean fait une moue dubitative.

-C'est vrai qu'elle est un peu dépensière... Elle veut s'habiller à la mode, comme beaucoup de femmes...

-C'est beaucoup plus grave : elle ne tient aucun compte des échéances qu'il lui faudra régler : impôts, factures... Elle continue d'acheter des vêtements chers même lorsque son compte est dans le rouge.

Jean fronçe les sourcils. Jusque là, il n'en savait rien. Anna poursuit :

-Le mois dernier, le prélèvement du trésor public a été rejeté par la banque : elle avait dépassé son découvert autorisé. J'ai été obligée de lui avancer l'argent, pour qu'elle puisse régulariser sa situation. Elle a promis de rembourser, mais à la fin du mois, quand sa paye est arrivée, je n'ai rien vu venir...

Jean tombe des nues. Il ne connaissait pas sa fille sous cet angle. Il cherche néanmoins à la défendre :

-Il est vrai, admet-il, que certaines personnes ont du mal à gérer leur budget. Surtout les femmes, qui se laissent volontiers tenter... A la cafétéria, j'entends parfois les employées de bureaux raconter leurs déboires bancaires. Elles sont tellement accoutumées à être dans le rouge, qu'elles en plaisantent devant tout le monde, sans aucune honte...

Anna proteste, en élevant quelque peu la voix :

-Tout le monde sait gérer un budget, même moi, et pourtant je n'ai pas fait d'études. La vérité, c'est qu'elle ne le veut pas. Mois après mois, elle manœuvre pour ne pas régler la pension, pourtant modique, que je lui demande, si bien qu'elle demeure à notre charge alors qu'elle travaille depuis deux ans et qu'elle gagne presque autant que toi.

-Tu sais, les profs sont mal payés, surtout en début de carrière. Et ce sont des intellectuels, qui ont d'autres besoins que des ouvriers comme nous. Des besoins culturels, surtout, comme la lecture, le théâtre, le cinéma... Tout cela coûte très cher, mais ils en ont besoin, pour leurs cours...

Anna n'en revient pas.

-Tu la regardes avec les yeux de l'amour, dit-elle. Moi aussi, je l'aime : c'est ma fille. Mais cela me tourmente d'autant plus. Sera-t-elle capable de tenir un foyer ?

-Ça va s'améliorer quand elle aura de l'avancement, surtout si elle décroche l'agrégation... Elle gagnera plus, donc elle aura moins de mal à gérer ses dépenses.

Anna hausse les épaules.

-Quand elle gagnera plus, elle dépensera plus aussi. Et elle sera encore plus « dans le rouge », comme tu dis... On ne pourra même plus l'aider, puisque les sommes seront alors trop importantes pour nous. Ce que tu ne comprends pas, c'est que cette étrange maladie se nourrit d'elle-même : si elle avait un salaire de PDG du CAC 40, ses dettes deviendraient abyssales !

Jean prend un air dubitatif

-Tu crois ?

Mais cette éventualité l'angoisse, lui aussi.

-Mais bien sûr ! Il suffit de l'observer. Elle ne peut pas s'empêcher d'acheter. Tout ce qui lui plaît, même fugacement, doit être acheté séance tenante. Le seul frein, c'est quand la carte bancaire est refusée... Une maladie. Une vraie maladie.

Jean prend sa tête entre ses mains.

-Comment peux-tu être aussi affirmative ? Je suppose que tu n'es pas avec elle, lorsqu'elle fait les boutiques.

-Tu ne t'en rends pas compte, parce que tu n'es pas à la maison. Mais moi, je vois bien qu'elle cherche à dissimuler ses achats. Elle s'arrange pour rentrer quand je suis en train de faire la cuisine, elle file furtivement dans sa chambre pour ranger prestement ce qu'elle vient

d'acheter. J'ai fini par faire taire mes scrupules, et j'ai fouillé dans son armoire. J'ai bien vu... Et encore ! Je la soupçonne d'en dissimuler une partie chez son amie.

Jean reste silencieux, il continue d'écouter sa femme. Ce qu'elle vient de dire n'est que trop vraisemblable. Il se souvient maintenant de plusieurs circonstances où Corinne lui a semblé à court d'argent.

-Le plus souvent, continue-t-elle, il s'agit de vêtements, de chaussures, ou d'accessoires de mode... Elle les porte deux ou trois fois, et parfois même pas du tout. Pour elle, le plaisir c'est d'acheter, et non d'utiliser son achat. Une fois en sa possession, il ne l'intéresse plus. Acheter, pour elle, c'est une distraction, un passe-temps. Comme pour nous la télé.

-A ce point ? Tu crois ?

-J'en suis sûre, hélas ! La manie des achats est une passion qui la dévore toute vive, et qui la mènera à sa perte. Elle n'a aucun sens des responsabilités.

-C'est qu'elle est encore jeune. Elle ne fait pas attention parce qu'elle sait qu'elle peut compter sur nous.

-Mais nous ne serons pas toujours là. C'est pourquoi je serai rassurée si elle pouvait former un couple stable, avec un garçon sérieux. Cela lui mettrait un peu de plomb dans sa cervelle.

-Tu crois qu'Eric aura suffisamment de personnalité pour s'imposer ?

-Espérons-le ! Si elle pouvait connaître l'amour, elle serait sauvée... L'amour est une passion bien plus saine que l'argent ! Surtout quand les enfants viendront... Les enfants suffisent à vous remplir le cœur. Avec eux, pas besoin de courir les boutiques : ils donnent suffisamment de distraction.

Jean sourit à cette image.

-Tu te vois déjà en Grand Maman ?

-En tout cas, je pousserai un ouf de soulagement le jour de son mariage.

Le visage du père se rembrunit.

-Notre fille, dit-il, est très froide.

-Elle reste figée dans ses amitiés d'adolescente ! Pourtant, son amie Anaïs a eu plusieurs petits copains. Si elle pouvait prendre modèle sur elle !

Jean soupire.

-Tu as raison, Anaïs est une chic fille !... Et elle a les pieds sur terre : elle réussira tout, sa carrière et sa vie de famille.

-En plus, elle est vive et gaie. C'est la fille rêvée...

Jean se lève. Il se dirige vers la cabane pour y prendre un outil.

-Il ne faut pas désespérer, dit-il. Notre Corinne peut évoluer, elle aussi.

-Souhaitons-le, répond simplement Anna.

11

Mercredi 20 mai 2015

Appétits

Thierry avale une gorgée de bière. La boisson est fraîche, ses bulles perlent sur la langue, et son goût, surtout, est profond et particulièrement délectable. C'est une bière d'abbaye, la marque préférée de Thierry. Dans ce resto, on la sert à la pression.

Par cette chaude journée de printemps, il est attablé à la terrasse, sous un parasol.

En face de lui, de l'autre côté de la petite table, se tient Marc. Il a choisi la même bière. Il est, lui aussi, amateur de bière.

Il y a trois couverts sur la table. On attend Antoine Ardennier, le beau-frère de Marc. Il a toujours beaucoup de travail, mais son cabinet de juge d'instruction est particulièrement surchargé en ce moment car il instruit la terrible affaire du tueur de jeunes filles. Une affaire particulièrement sensible, qui terrifie la population, et qui pourrait même avoir des conséquences politiques. Il y a deux jours, un député de l'opposition a interpellé sans ménagement le ministre de l'Intérieur, qui a dû se justifier.

Antoine ne pourra venir qu'en coup de vent, entre deux auditions liées à ses divers dossiers, pour avaler rapidement son repas.

En attendant de commander leur menu, les deux hommes sirotent leur bière. Un plaisir qui les rapproche. Pour l'instant, ils devisent de choses et d'autres... Mais Thierry sent bien qu'on finira par discuter de la gestion de son entreprise.

En attendant, il observe les passants au travers de la plaque de plexiglas qui sépare la terrasse de la place. En fait, il regarde surtout les passantes.

En voilà une, bien replète. Des bourrelets saillent sous sa chemise et sous son pantalon de toile. Deux sous les épaules, deux autres au niveau de hanches, qui se balancent doucement au rythme de la marche. Ils accompagnent le ballonnement des seins, eux aussi plantureux. Que de chairs ! Que de confort, pour une nuit d'amour.

Il cherche, en vain, à réprimer un sourire. Marc le scrute, et devine sa pensée...

C'est alors qu'un tas de chiffon attire son regard. Enorme comme une tour, malgré la petite taille. Toute couverte de noir, cheveux compris. Seul émerge un gros visage, aux méplats gras, au teint parcheminé, au regard sans éclat. Elle marche en se dandinant, soulevant une jambe, puis l'autre, pour propulser par à-coups son abdomen pondéreux.

Cette fois, Thierry éclate de rire. Franchement.

-On dirait que toutes les femmes laides se sont donné rendez-vous sur la place, dit-il en guise d'explication.

Et pourtant, se dit-il en son for intérieur, il faut bien qu'on les baise aussi, ces femmes ! D'abord parce qu'elles y ont droit, c'est une question d'égalité. Mais aussi parce qu'il faut bien qu'elles aient des enfants.

-Mais pourquoi veux-tu que les femmes soient belles ? Ce ne sont pas des objets de décoration ! D'ailleurs, nous non plus, nous ne sommes pas beaux. En général. Du ventre, des rides, des poches sous les yeux, des muscles avachis, une morphologie en bouteille de Saint Galmier... Voilà ce que nous leur offrons. Malgré cela, elles doivent se coltiner un homme ! Et en plus, on est plutôt fier de nous. Un comble !

Tu as beau dire, Marc, tu portes beau, malgré tes quarante-cinq balais bien sonnées. Et tu le sais bien.

D'un regard circulaire, Thierry embrasse la totalité de la place.

-Il paraît que 100% des femmes se plaignent d'avoir été harcelées, dit-il. On se demande bien par qui. Moi, il y en a 95% avec lesquelles je n'aurais aucune envie de coucher.

Marc rit à son tour. De bon cœur.

-Mon pauvre Thierry, tu n'es vraiment pas galant !

Mais il y a de l'amertume, chez Thierry, coincé entre une épouse qu'il croit frigide et l'amour intéressé de Marion. Marc le devine.

Soudain, elle paraît. Une jeune fille dans une robe printanière, qui laisse deviner ses formes harmonieuses. Avec le visage d'une Madone de Raphaël, un regard noyé d'azur, des lèvres carminées et pulpeuses. Les fraises de l'amour, qui attirent les baisers... Et avec cela, une crinière blonde aux reflets d'acajou, qui flotte sur ses épaules. Toute jeune, elle se hâte vers la fac, ou peut-être même vers le lycée...

Un argument vivant, qui apporte la contradiction.

Marc en ferait bien son dessert !

Avec Corinne, ce ne sont pas les sujets de dispute qui manquent. Il y a tout d'abord les dépenses excessives et réitérées de Corinne, et son habitude horripilante de venir le « taper » pour obtenir une rallonge, en plus de ce qu'il lui donne tous les mois.

Mais il y a aussi les enfants. Combien de fois a-t-il été le témoin fortuit du laxisme de sa femme envers Gabriel, leur petit garçon, à qui elle passe littéralement tous les caprices. Inversement, elle fait montre d'une sévérité excessive envers la petite Julie, pourtant plus jeune, à qui elle impose des obligations sans rapport avec son âge. Sous prétexte qu'elle doit être à la hauteur de sa future condition de femme, c'est-à-dire être parfaite, et se montrer supérieure en tout à ces pauvres mâles, si disgraciés par la nature.

Que de fois il a rongé son frein, par lassitude autant que par désir de ne pas envenimer les choses, se bornant à protester mollement lorsque l'injustice devenait trop forte.

Mais leur dernière querelle est partie d'un sujet tout différent. Depuis longtemps, presque depuis le début de leur union, Corinne avait pris l'habitude de dénigrer la famille de Thierry, les considérant comme des ploucs mal dégrossis, tout juste bons à tenir le volant d'un poids lourd. Il y a deux jours, elle en est arrivée à traiter sa belle-sœur de conne et de

feignasse, incapable de tenir correctement son foyer. Exaspéré, Thierry a répliqué en lui reprochant ses dépenses calamiteuses... Furieuse de ce qu'elle a ressenti comme une insolence, elle l'a une fois de plus traité d'avare et de minable, indignée d'avoir une épouse comme elle. Dans la foulée, elle l'a menacé de le quitter.

« Tu ne le feras pas, a-t-il rétorqué, tu ne trouverais jamais de meilleures conditions qu'ici »

Pour ponctuer ces propos, il a haussé les épaules.

Ulcérée, elle lui a interdit l'accès de la chambre conjugale, lui intimant l'ordre de dormir sur le canapé du salon.

Le lendemain, pour mettre fin à cette fâcherie, et pour rétablir une ambiance chaleureuse, il lui a demandé pardon. Tout en se reprochant sa lâcheté.

-Le drame, dit-il tristement, c'est que nous aimons les femmes, et qu'elles ne nous aiment pas.

Marc s'en doutait. Depuis quelques temps déjà, et peut-être même depuis le mariage de son ami, il avait deviné que Corinne n'était pas la plus voluptueuse des amantes. Loin de là ! Ce n'est qu'une prétentieuse, une arriviste qui avait voulu se caser, sans avoir aucun goût pour la vie conjugale.

-Tu crois que l'amour de ta femme s'est émoussé ?

Thierry se récrie.

-Non, non ! Pas du tout. Au contraire. Nous nous entendons à merveille, surtout dans l'affection que nous portons à nos enfants. Non, je parlais des femmes en général : elles n'aiment pas les hommes.

Mais Marc n'est pas dupe. Une protestation aussi véhémement cache forcément quelque chose. Qui avouerait que son ménage bat de l'aile ? Il y a tout un décorum à respecter devant des tiers.

-Elles sont en guerre, dit-il.

-En guerre ? Mais contre quoi ? Contre qui ?

-Contre nous, les hommes. Elles sont en lutte contre un monde patriarcal, fait par et pour les hommes.

Ainsi donc, son ami lui sert, à l'heure de la bière, cette antienne éculée ! Thierry n'en revient pas.

-Pfft ! De la blague, tout ça ! L'épouse dévouée, pleine d'admiration pour son « seigneur et maître », c'est bien fini ! Ouvre les yeux : dans ce monde, il n'y en a plus que pour elles... Que peuvent-elles reprocher aux hommes ?

Marc se retient pour ne pas sourire. Elle n'est pas facile, la Corinne ! Dépensière plus que de raison, et quelque peu méprisante pour le simple camionneur qu'elle a épousé. La rancœur de Thierry n'est que trop visible, et il l'étend à toutes les femmes.

-Tu oublies le « plafond de verre ». De nos jours, les femmes ont autant de diplômes que les hommes... Pourtant, elles n'accèdent que rarement aux plus hautes responsabilités.

-Les postes de grands dirigeants ne sont pas attribués sur des critères professionnels. Ils sont réservés aux membres d'une certaine classe sociale. Or, dans ce milieu là, il n'y a que peu de femmes qui font carrière.

Les lèvres de Marc s'ornent d'un sourire ironique :

-Je renifle un petit parfum de lutte des classes dans ce que tu dis. Tu n'as tout de même pas adhéré au Parti ?

-Ne te moque pas. C'est probablement très confortable d'être PDG d'une multinationale... Mais c'est encore mieux d'être sa femme !

Cette fois, Marc se met à rire : la naïveté de Thierry l'amuse. De toute évidence, un petit technicien fruste et mal dégrossi ne peut pas rivaliser avec la finesse d'analyse d'un expert comptable « bac + 7 ».

-Tu ne nieras tout de même pas que les emplois féminins sont mal payés, et sous considérés. Toutes ces petites institutrices, ces petites infirmières, dont on attend compétence et dévouement, on les traite fort mal !

Marc ? Un défenseur de la condition féminine ? Il ne le connaissait pas sous cet angle. Qu'attend-il, alors, pour augmenter sa secrétaire et ses employées, qu'il paie avec un lance-pierre ? Pour leur proposer des plans de carrière, des promotions ? Tout camionneur qu'il soit, Thierry comprend bien que son ami s'amuse à lui apporter la contradiction. Une sorte de joute, en somme.

-Je crois surtout qu'elles manquent d'ambition. Beaucoup d'entre elles se contentent d'une vie pépère, à l'ombre d'un mari qui leur apporte l'aisance matérielle et la considération sociale.

Marc fait la grimace. La grimace exagérée d'un comique sur la scène d'un théâtre ou devant l'œil d'une caméra. Tout un jeu d'expressions !

-Oh ! Le misogyne ! Tu n'as pas honte ? C'est complètement ringard : de nos jours, il faut être féministe.

Lui-même, il se souvient du ballet des prétendants dans la villa décrépite des Ardennier. Avec des meubles « d'époque », c'est-à-dire d'une autre époque, en bois de rose ou en acajou, aux ornements de bronze dorés. Avec ses lustres à pendeloques de cristal... Mais dont les peintures défraîchies, les tentures mitées trahissaient une certaine gêne, de même que les biscuits ramollis et le porto éventé. L'aîné venait de finir son droit, et il avait réussi le concours d'auditeur de justice. Il fallait caser la cadette, Bérénice... C'était urgent. Tant qu'on pouvait encore faire illusion. Jean, frais émoulu de Normale Sup, avait tout de suite été recalé, bien qu'il eût avalé sans sourciller trois petits fours... Un fonctionnaire ! Un gagne-petit. Quelle pourrait être son utilité, dans une famille comme il faut ? On l'avait donc prié de ne plus revenir, malgré sa vaillance gustative. On avait même évincé un authentique marquis, au nom prestigieux, mais dont le château délabré et le patrimoine incertain s'avéraient rédhibitoires. Le choix s'était finalement fixé sur lui, Marc Costois, expert comptable successeur de son père. Ce n'est pas flamboyant, certes, mais c'est tout de même solide. Faute de mieux.

En fait, Thierry n'a pas totalement tort : dans les mariages, les considérations pécuniaires ont bien plus de poids que l'amour.

Le camionneur se défend avec véhémence. Il s'agite sur son siège comme un individu tombé dans une fondrière, au risque de s'enfoncer.

-Non, je ne suis pas misogyne, et je ne veux pas l'être. Je reconnais que les femmes ont de grandes qualités. J'ai même la plus grande admiration, pour celles qui s'accomplissent

dans leur profession. En fait, j'aime les femmes... Je les aime vraiment, pas seulement pour le sexe. Je ressens envers elles une sympathie naturelle et spontanée...

-Tu oses dire cela, après en avoir dit autant de mal ?

-Cette sympathie, cette bienveillance que nous éprouvons envers elles n'est guère payée de retour. Elles nous prennent au mieux pour des crétins ou des fainéants, au pire pour des lâches ou des vicelards. Elles proclament, à tout moment, l'aversion profonde qu'elles ont pour notre *malheureux sexe* !

Marc hoche la tête avec conviction. Il a deviné juste : Corinne doit être vraiment insupportable ! Il répond néanmoins :

-Reconnaissons-le : nous manquons de finesse, et la plupart du temps, nous ne comprenons pas leurs aspirations profondes. D'ailleurs, nous ne cherchons guère à le faire, car nous sommes axés sur notre petit confort personnel. Quant à la fainéantise, c'est notre péché mignon : bien calés dans notre fauteuil devant la télé, le verre de bière à la main, nous les laissons faire sans état d'âme leur double journée : le travail d'abord, le ménage ensuite... Sans compter l'irresponsabilité : Combien de femmes doivent subvenir seules aux besoins de leurs enfants, parce que le père ne paie pas la pension alimentaire ? Nous ne sommes que de sales gamins immatures.

-Mais, proteste Thierry, il y a quand même des bons maris qui sont aux petits soins pour leurs épouses, toujours prêts à aider à la cuisine et au ménage, et qui les comblent de mots d'amour et de cadeaux. Et aussi des papas gâteau, qui veillent tendrement à l'éducation de leurs enfants. Pourquoi doivent-ils pâtir de l'opprobre générale qui frappe tous les hommes ?

Marc esquisse un léger sourire. Il y a quelque chose d'infantile à se révolter contre l'injustice. Ce n'est pas le fait d'un homme fort.

-Tu en fais certainement partie, concède-t-il, mais vous n'êtes pas la majorité.

Thierry se demande simplement combien de fois cet homme riche et qui porte beau a trompé Bérénice avec des jeunettes, employées ou stagiaires...

Mais celui-ci poursuit :

-C'est qu'il y en a, des lâches et des vicelards ! Sifflées dans la rue, en butte aux sollicitations les plus ignobles, harcelées même au travail par leur patron ou leur chef de service, les femmes sont contraintes à vivre dans la peur et la méfiance... Combien d'entre elles ont été violées ou agressées ? Parce qu'elles sont des proies sans défense, elles sont les victimes de prédilection de toutes sortes de désaxés... Il n'y a qu'à lire les journaux pour se rendre compte que ce sont les femmes qui paient au crime le tribut le plus lourd...

-Tu veux parler de ces crimes horribles qui terrorisent toute la France ?

-Oui : le sinistre tueur de jeunes filles... Car, j'en suis certain, il s'agit bien du même homme... Même modus opérandi, c'est la signature d'un serial killer. Quelle sanction appliquer à ce sinistre individu, sinon la mort ?

-Tu as raison. Mais, heureusement, de tels individus sont des exceptions. Nous...

Marc lui coupe la parole :

-Oui, nous... Nous sommes différents, bien sûr... Attentionnées et galants. Mais il faut comprendre leur hargne : rustres ou salauds, il nous faut bien collectivement payer la note.

Une jeune femme s'est arrêtée derrière la plaque de plexiglas à deux mètres à peine des deux hommes. Elle semble attendre quelqu'un. Elle leur tourne le dos, ce qui permet à Marc de l'observer sans se gêner. Son instinct d'amateur de femmes se réveille.

Elancée, avec une taille fine qui met en valeur le fessier callipyge qui se dessine sous la courte jupe... Deux cuisses à-demi découvertes, deux mollets appétissants bien cambrés sur des escarpins vertigineux...

Marc en reste bouche bée.

Un silence se produit. Un ange passe, et les deux hommes contemplant l'apparition présumée céleste.

La femme se retourne. Son visage est chevalin. Déception.

Il reprend donc la joute verbale à l'endroit où il l'avait laissée :

-Tu comprends, maintenant, pourquoi elles sont en guerre.

-A les entendre, on croirait que nous avons toutes les tares. Elles passent leur journées à se plaindre ! Se plaindre. Se plaindre pour tout. Parce qu'un bruit déchire leurs oreilles délicates, parce qu'un remugle offense leur odorat si fin. Se plaindre pour un bouton sur le nez, pour une ride au coin de l'œil... Parce qu'on ne fait pas assez attention à elle, ou encore parce qu'on les regarde trop. Rien ne va jamais pour elles. Toujours des manquements, des sinistres qui les plongent dans le désespoir, qui les font éclater en sanglots et en perpétuelles récriminations.

Corinne est une perpétuelle insatisfaite. Cela aussi, Marc l'avait deviné depuis longtemps

-Parfois, avoue Thierry, il m'arrive de les envier. Cela nous ferait tant de bien de lâcher la bonde à ce que nous avons sur le cœur.

-Fais attention, ironise Marc, de ne pas usurper leurs larmes ! C'est leur outil, Leur arme pour nous obliger à en passer par où elles veulent. Il serait ridicule de s'en emparer. Nous, notre arme est bien plus efficace : c'est l'inertie, l'indifférence. On s'en fout, c'est notre grande force. Et ce n'est pas plus honorable, bien au contraire !

De l'autre côté de la plaque de plexi, Madame Cheval est toujours là. Elle attend visiblement quelqu'un. Elle regarde sa montre. Il est en retard.

Les deux hommes la regardent. Ils se moquent d'elle, sans un mot, sans même un sourire... Elle est laide. Mais pourquoi s'habiller d'une manière aussi sexy ? Pourquoi vouloir inspirer le désir ? De quel droit ?

-Elle attend son mari ou son amant, mais il est en *cavale*, dit enfin Thierry, ravi d'une saillie facile.

Marc le rappelle à l'ordre d'un froncement de sourcil.

Mais il se rengorge. Lui aussi, il est sûr d'avoir du charme.

Un homme vient enfin rejoindre, au pas de course, la jument esseulée. Celle-ci l'accueille avec de grands gestes véhéments, qui expriment toute son indignation. Thierry et Marc suivent attentivement l'algarade. Ils ont même posé leurs verres de bière.

-C'est à cette heure-ci que tu arrives ?

-Ce n'est pas de ma faute, plaide l'homme. J'ai raté mon bus...

-Tu as dû traîner, comme d'habitude. Picolé avec les copains, une fois de plus.

-Mais pas du tout ! J'ai juste fait mon loto.

Il gémit. Thierry le déteste. Il le trouve ridicule. Il se remémore les disputes avec Corinne, chaque fois qu'elle lui fait des reproches... Et Dieu sait que cela arrive souvent ! Lui aussi, il gémit pareillement pour se défendre. C'est comme un miroir qu'on lui tendrait : il se trouve lui-même ridicule.

-Bien sûr, grince la femme, une demi-heure, c'est vite passé !

-Une demi-heure, ronchonne le mec. Pas une demi-heure... J'ai dû attendre le bus suivant : il passe vingt minutes après

-Et pour couronner le tout, je parie que tu l'as oublié ?

-Oublié ?... Oublié quoi ?

-J'en étais sûre ! Tu n'écoutes jamais ce que je dis. Le cadeau pour Vincent, la petite auto téléguidée. C'est son anniversaire. Il a huit ans aujourd'hui. Ne me dis pas que, ça aussi, tu l'as oublié ?

Les dénégations reprennent. Toujours sur un ton plaintif

-Tu ne peux pas dire ça... Tu sais bien que j'aime le petit autant que toi.

-C'est ce que disent tous les pères. Vous ne valez pas mieux que des animaux : une fois la femelle engrossée, vous vous foutez pas mal de la progéniture. Mon pauvre petit ! Heureusement que Maman prend soin de toi. J'irai l'acheter moi-même, ce cadeau, alors que le magasin est à côté de la boîte où tu bosses...

Le couple s'éloigne. On n'entend plus ce qu'ils disent, mais la femme continue ses gestes véhéments. De loin, on dirait qu'elle administre à son mari une raclée amplement méritée.

Marc sourit.

-Elles sont vindicatives, affirme Thierry. Heureusement qu'elles sont moins musclées. Sinon, qu'est-ce qu'on prendrait !

-Reconnaissons-le, admet Marc, elles aiment la dispute.

C'est aussi le cas de Bérénice. Pour toute femme, la dispute est un ingrédient indispensable de la vie de couple. Pas question de s'en passer. Aussi nécessaire que le paprika dans la goulasch ou le basilic dans le pesto... *Il ne se dispute plus ! C'est qu'il ne m'aime plus.*

-Mais, ajoute-t-il aussitôt, la femme est, par-dessus tout, un ange de douceur.

-Un ange de douceur ? Tu plaisantes ! Elles sont terriblement brutales. C'est pour ça qu'elles sont nulles en mécanique. Pour elles, l'outil du mécanicien, c'est le marteau. Alors que la mécanique requiert avant tout de la douceur, du doigté, du tact, du feeling... Jamais je ne confierai un moteur de camion à une femme.

-Mais elles s'occupent des bébés !

-Ils résistent mieux : ils s'accrochent à la vie !

-Décidément ! Je ne sais pas ce que tu as contre elles aujourd'hui ! Corinne t'a cuisiné des tripes ?

-C'est Georgette qui fait la cuisine. Jamais de tripes : elle sait que je déteste ça.

-Mais alors ? Pourquoi en veux autant à nos malheureuses compagnes ? Qu'est-ce qu'elles t'ont fait ?

En réalité, l'expert comptable s'en doute quelque peu. Es qualité. Plus d'une fois, en mettant le nez dans les comptes de l'entreprise, il a repéré des débits injustifiés. Lorsque son compte plonge dans des découverts abyssaux, et que sa carte refuse obstinément de fonctionner, Corinne utilise les moyens de paiement de l'entreprise, que Thierry laisse

négligemment traîner dans un tiroir de son bureau. Dûment chapitré, ce dernier en convient, avant de régulariser.

Il y a des cerveaux faits pour la finance, et rompus aux subtilités de cet art. Un projet grandiose vient de germer dans celui de Marc, et prend corps un peu plus à chaque minute de cet entretien. Il en est sûr : le travers de Corinne va se révéler un atout considérable pour ce projet.

-Je concède, dit-il, qu'elles ne sont pas douées pour les chiffres.

Thierry saisit aussitôt l'allusion à la maladie de sa femme. Car il s'agit bien d'une maladie, aussi cruelle et aussi enracinée que toute autre addiction. Ce besoin irréprensible d'acheter, même avec de l'argent qu'on n'a pas, des vêtements, des chaussures des accessoires dont on n'a pas besoin. Des manteaux, que l'on met trois fois, avant de les remiser pour l'année suivante où ils seront totalement démodés, immettables par conséquent. Des robes que l'on ne veut pas mettre parce que trop originales ou trop échancrées, ou encore parce que l'occasion ne se présente pas... Des sandales si mignonnes, mais inadaptées à la marche et à la météo. Des sacs, des ceintures, des colifichets de toutes sortes, si séduisants dans le magasin, si ringards lorsqu'on veut les porter... Sans même parler des cas où on découvre par hasard qu'une autre femme a acheté le même accessoire ou le même vêtement. Que faire alors, sinon le fourrer au fond d'un placard ?

Acheter pour acheter. Car le plaisir réside dans l'achat, et non dans l'usage... Une distraction, un passe temps, comme d'autres vont au cinéma ou pratiquent un sport... Acheter le plus cher possible. Sinon à quoi bon ? Prouver que l'on a les moyens, que l'on peut fréquenter les endroits chics, donner des ordres aux vendeuses, se délecter de leur politesse affectée comme d'un grand cru. Se sentir quelqu'un.

Corinne, pour rien au monde, n'aurait consenti à une partie de cartes. La belote, le rami, en famille ou entre copains, représentent, à ses yeux, le vice du jeu. L'antichambre du casino, d'où l'on sort décavé, pour ne pas dire vautré dans le ruisseau... Le tabac lui fait horreur, et elle n'a pas de mot assez dur pour fustiger ceux qui s'adonnent à la dégustation d'un pétard. L'alcool ? Avec modération... Un homme saoul, ou pire encore une femme saoule, déclenche immédiatement chez elle une montée irréprensible de mépris. Quant aux paradis artificiels, les drogues les plus dures, il faut avoir perdu toute dignité pour y toucher : ils ravalent leurs usagers à un rang purement végétatif.

Mais si on lui disait que ses frénésies d'achats constituent aussi une addiction, elle hausserait les épaules. Elle a pourtant les mêmes réflexes qu'un drogué, et elle passe par les mêmes phases : les affres du manque, l'exaltation lorsqu'elle tient enfin sa dose, la dissimulation de son mal à son entourage.

-Corinne est très dépensière, avoue enfin Thierry. Elle est incapable de gérer son argent. Tu as raison : on croirait qu'elle ne sait pas compter.

-Elles sont esclaves de la mode, mon cher ami, quittes à être constamment au découvert maximum autorisé par leur banquier. Combien d'entre elles sont régulièrement convoquées pour se faire tancer, comme des gamines qu'on a prises avec le doigt dans le pot de confiture ? Bérénice, mon épouse, n'y échappe pas non plus.

La tradition. Là encore.

Tout de même, Thierry se demande si le désamour de Corinne n'est pas lié à l'insuffisance de ses gains. Certes, il est à la tête d'une entreprise qui marche bien, qui lui

rapporte des bénéfices substantiels permettant un train de vie cossu. Mais il est loin d'être riche. *Elle m'en veut*, se dit-il, *parce que je ne suis pas capable de lui offrir tout ce qu'elle désire.*

De l'autre côté de la table, Marc s'est souvent posé la même question au sujet de son ami. Mais lui, il a trouvé la réponse : le manque d'argent est bien la cause des difficultés du couple.

Certes, Corinne est intéressée... Pourtant Thierry l'aime. Toute séparation est impossible, il ne pourrait pas se passer d'elle.

-Tu as haussé les épaules ?

-Excuse-moi. Je pensais à... autre chose.

Marion. Est-ce qu'il aime Marion ? Sans doute un peu, puisqu'il a fait l'amour avec elle. *Elle veut remplacer Corinne. Elle aussi, elle est intéressée.* Thierry en est désespéré : pourquoi ne nous aiment-elles pas ? Pourquoi n'aiment-elles pas nos corps ? Ce serait tellement plus simple.

-Dans le cas de Corinne, dit enfin Thierry, c'est plus grave. C'est une vraie maladie, la « maladie de l'argent ».

-Ce syndrome s'appelle oniomanie, précise doctement Marc

C'est comme une révélation pour Thierry, qui boit littéralement les paroles de l'expert comptable.

-Du grec : onios, qui signifie « à acheter », et mania, qui veut dire « folie », ajoute ce dernier... La folie d'acheter, en quelque sorte. La psychiatrie commence à s'intéresser à cette maladie, et de nombreuses monographies y ont déjà été consacrées.

Marc ne déteste pas la pédanterie. Il se plaît surtout à rappeler à son interlocuteur qu'avant de longues études universitaires, il a suivi brillamment des études secondaires truffées de grec et de latin. Et non un simple cursus technique !

C'est donc cela ! se dit Thierry. *Il me semblait aussi que ses parents avaient hâte de la marier. Ils n'en pouvaient plus.*

Son verre est vide. Il fait signe au garçon, qui apporte aussitôt deux autres bières. Marc jette un vague coup d'œil à travers la plaque de plexiglas, mais la place s'est maintenant vidée. Il n'y a plus de femmes, ni de jeunes filles...

-Ce que je ne comprends pas, reprend Thierry, c'est pourquoi elles dépensent autant d'argent, et qu'elles se donnent autant de mal, pour se faire belles... Pourquoi nous séduire, puisqu'elles ne nous aiment pas ?

-Ce qu'il faut comprendre, répond Marc, c'est que les femmes sont par nature incompréhensibles.

-Pourquoi veulent-elles absolument se marier, puisqu'elles n'aiment pas l'amour ?

Marc rectifie, sur un ton pontifiant :

-Disons plutôt, qu'elles n'aiment pas le sexe. Tout au moins, que la plupart d'entre elles ne l'aiment pas. Mais les femmes aiment l'amour. Autant et peut-être même davantage que nous. Ce qu'elles aiment dans l'amour, c'est les mots tendres, l'atmosphère romantique, les petites attentions, les cadeaux, le dévouement... Tout ce qui montre que l'homme leur appartient corps et âme : le chevalier devant sa dame.

-On a l'impression qu'elles ont toutes été élevées comme des princesses, et que les contingences matérielles doivent leur être épargnées.

-Ce qui leur fait horreur, c'est le sexe. Un plaisir fruste et grossier, qu'il faut bien accorder à l'homme. La position qu'elles occupent pendant le coït les humilie, puisqu'il semble consacrer la prééminence masculine... Tout au moins pour une majorité d'entre elles.

Sans laisser le temps à son interlocuteur de répondre, Marc ajoute, en se rengorgeant :

-Heureusement, ce n'est pas le cas de Bérénice. *Ma Bérénice aime le sexe, qui est pour elle un moyen d'expression et d'épanouissement...*

Bien entendu, Marc passe sous silence les fréquentes migraines de son épouse, et les nombreuses fois où elle y a mis le holà, prétextant qu'elle devait se lever tôt le lendemain.

J'ai l'impression, se dit l'expert comptable en son for intérieur, qu'elle prend plus de plaisir les soirs où j'ai tué une fille... Je la sens se tordre dans mes bras, rechercher l'étreinte torride, la caresse salace, comme si le contact de la mort l'excitait... Ce sont des soirs de rut, où je l'entends feuler comme une lionne en chaleur.

Thierry se sent quelque peu vexé : il a avoué implicitement les difficultés de Corinne à prendre son pied. Il considère qu'elle en porte la plus grande part de responsabilité, c'est pourquoi il insiste :

-Mais pourquoi ces femmes veulent-elles absolument se marier ? Elles savent bien que le mariage comporte des obligations d'ordre sexuel.

-Le mariage est une auberge espagnole. Chacun y consomme ce qu'il a lui-même apporté. L'homme veut du sexe, c'est la beauté de la femme qui le séduit, et plus encore la féminité. Il veut la déguster par chacun de ses sens, il veut s'en repaître, se l'approprier en assouvissant son excitation dans le coït. La femme est très différente : la beauté de l'homme ne l'intéresse pas, elle est en demande de sécurité et de protection. Si la force est un atout pour la séduction, c'est uniquement parce qu'elle rassure, tout comme la richesse ou la position sociale... Comme tu le vois, homme et femme ont des aspirations différentes, pour ne pas dire opposées ! Comment s'étonner que la plupart des couples finissent dans la mésentente ?

Thierry hoche la tête, comme pour marquer son approbation. Tout cela n'est pas nouveau pour lui : il a souvent ressenti, sans l'exprimer aussi clairement, que l'accord fusionnel auquel aspirent tous les couples, n'est qu'un moment fugace, et que les difficultés de l'existence le mettent rapidement à mal. Mais tout de même, comment expliquer que Corinne, qui dépend entièrement de lui, se montre parfois aussi âpre, comme si elle lui en voulait de la sécurité et du confort qu'il lui apporte.

Je n'ai aucun prestige à ses yeux, se dit-il. Elle n'a aucune admiration pour moi. Or, pour aimer un homme, une femme doit d'abord l'admirer. Elle a été professeur, c'est une intellectuelle, et moi, comme diplômé, je n'ai qu'un bac technique. Elle me considère comme un plouc.

Thierry contemple son verre de bière dont il écoute le chuchotement funèbre et obstiné. Lui reviennent en mémoire des scènes où il s'est senti exclu, privé de l'amour fusionnel avec la femme qu'il aime, séparé d'elle par une muraille invisible de pudeurs et de secrets...

Lorsqu'il émerge de sa rêverie amère, il se rend compte qu'un homme vient de prendre place à leur table et qu'il a déjà entamé la conversation avec Marc

Marc présente le nouveau venu :

-Mon beau-frère : le juge Ardennier. C'est lui qui est chargé de l'affaire du tueur de jeunes filles. Mais il ne pourra rien nous dire : il est tenu par le secret de l'instruction.

Les deux hommes échangent un bref salut.

Le serveur apporte les menus. Le magistrat tapote sa montre et lui demande :

-Peut-on être rapidement servis ? Je n'ai pas beaucoup de temps.

Thierry choisit, presque au hasard, sur la carte.

-Toujours beaucoup de travail ? demande Marc à son beau-frère.

-Ne m'en parle pas. C'est une affaire épouvantable. Il ne se passe pas une journée sans qu'on en parle, tant dans la presse écrite qu'à la télévision. L'opinion publique est chauffée à blanc, tenaillée par la peur, exaspérée par les lenteurs de l'enquête. J'ai déjà eu plusieurs coups de téléphone du Garde, qui veut presser le mouvement. Mais qu'est-ce que j'y peux, moi ? J'ai beau harceler les policiers, délivrer des commissions rogatoires, me déplacer moi-même sur les lieux, il faut reconnaître que l'affaire est encore loin d'être élucidée.

Marc jubile. Il est ravi de lui donner du fil à retordre. Il n'a jamais pu supporter l'air important qu'il se donne, ni sa manie ridicule de signer *Ardennier d'Attainchy*, alors que pour l'Etat Civil il n'est qu'Ardennier tout court.

J'ai toutes les cartes en main, se dit-il. *Tous les atouts maîtres*. Il se grise de l'orgueil fou du joueur, qui domine la partie, et qui se croit devenu le maître du monde. Il est en passe de réussir son pari, d'égaliser Jack l'Eventreur. Tuer cinq filles, comme son illustre modèle, puis disparaître dans le néant, ne plus faire parler de lui. Surtout, ne pas se faire prendre, faute de quoi tout serait raté.

Mais il sait que l'orgueil peut être fatal. Il faut jouer serré.

-On m'a bien fait comprendre, poursuit le magistrat, que si j'arrive à boucler rapidement le dossier, je peux espérer une importante promotion. Au moins la présidence d'un TGI, et peut-être même un poste de conseiller à la Cour d'Appel...

Il caresse d'un doigt le revers de son veston.

-Et la rosette qui va avec... Mais si j'échoue, on me laissera croupir dans un poste sans avenir. Pour moi, c'est quitte ou double.

Marc voudrait bien en savoir davantage. Mais il n'intervient pas, laissant Thierry s'enquérir :

-L'enquête n'a-t-elle vraiment pas progressé ?

-Je ne peux guère en parler : il y a le secret de l'instruction. Mais je peux quand même répéter ce qu'on peut lire dans les journaux : oui, nous avons des pistes. Plusieurs pistes même, et les différentes équipes policières travaillent à les recouper. Pratiquement jour et nuit.

-Ces crimes éparpillés, intervient Marc, ne peuvent qu'être le fait d'un professionnel de la route. Un individu qui voyage tous les jours pour son travail. Un voyageur de commerce, par exemple... Ou peut-être, tiens, un routier.

-Bien au contraire ! Un professionnel, du fait de sa tâche à accomplir, n'aurait absolument pas le loisir d'exécuter de tels forfaits avec tant de minutie. Car il y a de la minutie dans sa façon d'agir ! Pense donc : pas d'empreinte, pas de trace ADN, pas de paiement par carte bancaire, que nous aurions pu recouper, aucune connexion par téléphone portable. L'homme est intelligent, rusé même. Il connaît bien les méthodes de la police. Il joue avec nous comme un chat joue avec une souris. Mais il doit y avoir une faille : il y en a

toujours une. A nous de la trouver. Forcément, quelqu'un a vu, entendu, ou remarqué quelque chose d'inhabituel. Tôt ou tard, des renseignements nous parviendront.

Thierry écoute attentivement les paroles du juge. C'est un homme important, qui joue un rôle important dans une affaire qui plonge le pays entier dans l'angoisse. Il en oublie ses problèmes personnels. Plus que jamais, il se sent un simple quidam, un homme tout à fait ordinaire. Quelconque même. Il ose néanmoins demander :

-C'est sûrement un frustré. Peut-être même un marginal.

-Pas du tout ! Il faut de l'argent, pour avaler ainsi des kilomètres d'autoroute. C'est un individu qui ne regarde pas à la dépense. Je l'imagine plutôt comme un bourgeois que comme un marginal. Un homme bien établi dans la vie, qui possède une voiture puissante, et de solides revenus. Sûr de lui, habitué à commander... Qui peut s'absenter de son travail sans avoir à se justifier : vous remarquerez qu'il frappe toujours en semaine.

-C'est vrai, dit Marc. Nous l'avons remarqué.

-A coup sûr, conclut le juge, un travailleur indépendant. Il exerce peut-être une profession libérale...

-Comme moi ? interroge Marc, un sourire aux lèvres.

Il n'a pas pu s'empêcher de le défier.

-Mais oui. Comme toi. Une profession libérale plutôt lucrative.

Si tu savais ! se dit Marc. Si tu savais ! J'ai déjà posé les jalons pour une quatrième affaire. Le projet est déjà bien avancé, je n'ai plus que quelques petits détails à régler pour qu'il soit parfaitement au point. J'ai déjà repéré la fille, une étudiante un peu plus âgée que les précédentes. Elle est en stage jusqu'à la fin du mois : j'ai encore une quinzaine pour « la faire ». Après, j'en tuerai encore une autre avant de me mettre en sommeil pour toujours. Jamais tu ne trouveras.

Thierry intervient, décourageant :

-Il semble extrêmement mobile, comment allez-vous faire pour le localiser ? Je suppose qu'il faut bien orienter votre enquête, solliciter des témoins, interroger des gens susceptible de vous donner des indices? Il peut habiter n'importe où en France. Où allez-vous commencer vos enquêtes de voisinage et vos perquisitions ?

-Là encore, vous vous trompez. Avez-vous observé que les crimes sont situés le long d'axes routiers qui forment une sorte de toile d'araignée dont le centre est ici, dans notre ville. A chaque fois qu'il tue, il déplace le corps pour l'éloigner le plus possible de son domicile, afin de brouiller les pistes et de mettre sur l'affaire plusieurs services différents de police judiciaire, qui tâtonnent dans le vide, chacun ignorant ce que l'autre a découvert. Je suis convaincu qu'il habite Lyon, ou ses environs immédiats. L'un ou l'autre d'entre nous l'a peut-être déjà croisé dans la rue, sans le savoir.

Marc s'exclame :

-Ça fait froid dans le dos !

Tu l'as dit ! Pense-t-il. Je te réserve un nouvel itinéraire, qui te conduira jusqu'en Auvergne... J'espère que tu aimes les voyages. Tout est déjà repéré : les lieux, les heures... Elle quitte la maison de ses parents entre huit heures trente et huit heures quarante, et passe dans une petite venelle pour aller prendre le bus. A cette heure là, il n'y a jamais personne. C'est là que je l'attendrai.

Prévoyant. Organisé. Marc est sûr de lui. Il sait qu'il va gagner, une fois de plus.

-L'enquête progresse, affirme le juge. Nous disposons déjà de plusieurs renseignements qui, pour infimes qu'ils soient, pourront se révéler utiles si on les utilise bien. De plus, nous avons une idée assez précise du profil psychologique du tueur. Je ne peux pas en dire plus... Le secret de l'instruction, vous comprenez.

En réalité, le juge panique. L'enquête est au point mort, et sa carrière en dépend.

Il a terminé sa crème caramel, et avale d'un trait son café.

-En fait, dit Marc, tu connais son profil mais tu ne sais pas qui il est. Il peut être n'importe qui.

-Pour l'instant, réplique le juge. Mais bientôt nous le saurons.

Puis il ajoute en toute hâte :

-Excusez-moi, mais j'ai rendez-vous avec le commissaire, pour faire le point sur l'enquête.

Le voilà parti comme une flèche en direction du palais de justice... Thierry et Marc achèvent leur plat de résistance. Entrecôte frites pour Thierry, poulet haricots verts pour Marc.

-Je devine bien ce qu'elle voudrait, commence Marc.

Thierry l'interroge du regard. L'expert comptable s'explique :

-Comme toutes les femmes, Corinne rêve du prince charmant. Ce qu'elle demande à un homme, c'est de lui faire vivre ce rêve.

Et voilà ! pense Thierry. Elles sont toutes victimes de l'éducation qu'elles ont reçue : c'est leur manque de réalisme qui les rend malheureuses.

Pour un peu, il applaudirait son ami pour sa perspicacité.

-Hélas ! dit-il. Il n'y a pas assez d'hommes fortunés pour que chaque femme puisse en avoir un. La plupart d'entre elles doit se contenter du tout venant.

-Tu ne comprends pas. Pour elles, c'est un fantasme. Un fantasme sexuel, un peu comme pour nous une belle paire de seins ou un joli petit cul. Il leur faut un homme qui les rassure, par le pouvoir qu'il exerce sur autrui, par sa richesse, par la protection qu'il peut lui donner, par le rang social qu'il peut lui offrir. C'est cela qui les fait craquer. Elles ne veulent pas d'un petit patron étriqué comme toi, avec sa petite maison, sa petite auto, ses petites habitudes de prolo parvenu qui compte ses ronds. Ce qu'elles veulent, c'est du panache !

Petit patron étriqué ! Thierry en reste bouche bée. Depuis que sa femme a quitté l'enseignement, il lui verse chaque mois une somme équivalente à son ancien salaire d'enseignante, payée de sa poche, afin de lui permettre une indépendance financière.

Il lui faut donc davantage ?

-Alors, c'est foutu pour moi ? demande-t-il, dès qu'il a retrouvé la parole.

Marc se fait rassurant :

-Pas du tout, car tu as d'excellents amis. Je peux t'aider à la reconquérir.

Thierry a l'impression d'être un mendiant, à qui on fait l'aumône. Malgré sa honte, il est prêt à écouter son ami, et à profiter de ses conseils.

-Une femme ne peut aimer un homme que si elle le juge digne d'admiration. Tu dois acquérir une autre envergure.

Il a son plan, Marc. Comme lorsqu'il organise la traque d'une jeune fille. Il est réfléchi, organisé, méticuleux. Il a ferré Thierry, comme un pêcheur au gros... Il suffit de le tirer, de l'essouffler un peu pour l'amener dans l'épuisette. Au bout, il y a le festin, la jolie culbute. La curée.

-Je suis à la tête d'une entreprise moyenne, qui marche plutôt bien. Depuis que j'en ai pris la direction, je me suis un peu agrandi. Maintenant, je suis obligé de digérer tout ça. Je ne vois pas ce que je peux faire de plus.

-Changer de braquet, mon vieux ! Un nouveau camion, un salarié en plus... C'est fini tout ça. Il faut faire un gros coup. Pourquoi ne pas racheter « LEON FRANKY LOGISTICS » ?

Stupeur ! Thierry en a le souffle coupé.

Marc n'a pas choisi « LEON FRANKY LOGISTICS » par hasard. Il se souvient des camions bleus, avec des grosses lettres orange, qui ont croisé sa route à deux reprises, lorsqu'il transportait le cadavre d'Adeline dans son coffre.

-« LEON FRANKY LOGISTICS » ? Mais il est quatre fois plus gros que moi !

-Et alors ?

-Où trouverais-je les fonds ? En admettant qu'ils se laissent acheter.

-Ce n'est plus une entreprise familiale, comme à l'origine. C'est maintenant une société par actions, même si les héritiers y ont conservé des intérêts. Il suffit de réaliser une OPA. J'ai des amis bien placés qui nous aideront...

-Mais... L'argent ? Au bout du compte, il faut tout de même bien payer.

Marc a un sourire indulgent.

-Tu es un véritable enfant. Tu n'as jamais entendu parler du LBO ?

-Le LBO ?

-Oui. Leverage buy out. En français : achat à effet de levier.

Thierry cligne des yeux. Peu familier des montages financiers, c'est la première fois qu'il entend ce terme.

Marc comprend qu'une explication supplémentaire s'avère indispensable :

-Cela consiste à racheter une entreprise au moyen d'un endettement bancaire remboursable par la société achetée.

Il en est comme deux ronds de flan, Thierry. Il croit voir, sortie de la manche de son ami, une création étrange, une sorte de chimère. Bien sûr, il sait ce que c'est que d'acheter du matériel – un nouveau camion par exemple – au moyen d'un crédit « normal ». Mais là, l'opération lui paraît étrange, pour ne pas dire à la limite de l'honnêteté.

-Mais... bégaie-t-il. Mais... Comment est-ce possible ?

-C'est simple. Il faut créer une société holding, qui avancera les fonds.

Tout cela est très nouveau pour Thierry, qui boit les paroles de l'expert comptable avec l'impression d'écouter un récit fantastique.

-Tu en seras le PDG, poursuit ce dernier. La holding pourra emprunter auprès des banques, mais il te faudra quand même apporter des fonds propres.

-Des fonds propres ?... Quels fonds propres ? Je peux réunir à peine quelques dizaines de milliers d'euros.

Marc ricane.

-Bien sûr, tes maigres économies ne suffiront pas. Mais il y a ton entreprise, c'est déjà une garantie. Et tu as aussi cette terre en Champagne.

-Oui. Près de Ay. Mais elle est hors de la limite du terroir champenois : elle n'a pas droit à l'appellation. Je l'ai louée à un fermier qui fait de la betterave.

Marc pose une main tutélaire sur celle de son ami.

-Que dirais-tu d'un coup de baguette magique ?

-... De baguette magique ?

-Mais oui, mon vieux. Tu es né verni. Une bonne fée veille sur toi. J'ai des experts assermentés dans ma manche : sur le papier, ta terre peut se déplacer de plusieurs centaines de mètres, peut-être même d'un kilomètre ou deux. Bien sûr, il faudra « arroser » : l'expert ne se mouillera pas pour rien.

-Mais c'est...

-Ne me remercie pas ! Combien d'hectares ?

-Pas beaucoup. Une cinquantaine, tout au plus... C'est une terre qui me vient de mon arrière grand père : je n'y ai même jamais mis les pieds.

-Bon... Valeur approximative 60 millions. Avec les douze que vaut ton entreprise, tu pourras facilement emprunter 80 millions. Bien plus qu'il ne t'en faut pour racheter la « cible ». Surtout si des rumeurs bien orchestrées font baisser le prix des actions... Je serai, moi aussi, dans la holding, mais je ne pourrai pas apporter plus d'un million. Par contre, tu pourras bénéficier de mon expertise en matière de finance.

Thierry en a le tournis. Il a l'impression d'assister à un miracle. Les noces de Cana, ou la multiplication des pains et des poissons, au bord du lac de Tibériade. En mieux. En plus fort. Il regarde le thaumaturge : ses yeux sont comme des billes de loto.

-Et tu ferais tout ça ? Simplement par amitié pour moi ?

-Bien sûr que non, ricane son vis-à-vis. En affaire, on n'a jamais rien pour rien. Tu me réserveras 25% d'actions gratuites dans la nouvelle entreprise, quand tu auras absorbé « LEON FRANKY »

Thierry reste silencieux. Il réfléchit. Tout ça, c'est tellement bizarre, tellement nouveau...

-Allons... Même après tous les pots de vin et les arrosages, il te restera tout de même un joli bénéfice.

-Oui, mais...

-Mais quoi ?

-C'est quand même une escroquerie.

Marc lève les bras au ciel.

-Une escroquerie ! Les grands mots ! Est-ce que j'ai l'air d'un escroc ?

Nouveau silence de Thierry. Un raisonnement simple, joint à une honnêteté viscérale, lui suggérerait de répondre « oui » à cette question. Mais faut-il remettre en cause une longue amitié ?

Marc insiste :

-Me crois-tu capable de la moindre vilénie ? Ne suis-je pas le plus honnête des hommes ?

-Si, bien sûr... Mais quand même...

-Quoi ? Que peux-tu craindre ?

-Si la banque découvre que mes garanties ne valent rien ?

Cette fois, Marc éclate d'un rire sonore.

-Mon pauvre Thierry ! Tu es si naïf. Si les remboursements se déroulent normalement, personne ne cherchera rien. Et même en cas de difficulté, elle fera tout pour éviter les poursuites.

-Tout de même : il y a faux et usage de faux.

-Nul n'a intérêt à fourrer en prison un homme qui vient d'emprunter 80 millions ! Le prêteur remuera plutôt ciel et terre pour que tu puisses tenir. Rappelle-toi bien : « too big to fail ! », ce qui veut dire : trop important pour faire faillite (toujours la pédanterie). Un adage du monde des affaires. On poursuivra impitoyablement le pauvre type qui ne peut pas rembourser son crédit pour l'achat d'un frigo. Mais avec 80 millions de dettes, tu ne risques rien : c'est toi qui les tiens.

Thierry est abasourdi. Jusque là, il avait tout payé recta, comme un « con ».

-Par contre, poursuit l'expert comptable, il faudra resserrer les boulons chez « LEON FRANKY »

-Ce qui veut dire ?

-Tu vas rembourser en ponctionnant la trésorerie de la boîte. Il faudra donc améliorer le rendement de l'entreprise.

Thierry redescend sur terre. On a beau être camionneur, on finit toujours par comprendre qu'on a rien sans rien.

-Licencier du personnel ?

-On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! Oui, « dégraisser », mais pas seulement. Peut-être même embaucher des chauffeurs des pays de l'est : ils sont moins chers et moins exigeants. L'ouvrier français est comme un coq en pâte, c'est un vrai nabab. Il lui faut tout, il exige tout, et sans trop se fatiguer... Il y a toute une stratégie à mettre en place. J'ai mes idées là-dessus : il faut se servir des facilités offertes par l'Union Européenne.

De nouveau, Thierry ne sait quoi répondre. Il a comme une boule dans sa gorge qui l'empêche de parler. Il vient de comprendre que deux voies se présentent à lui. Rester un patron honnête, et mener une petite vie tranquille, certes confortable, mais sans luxe. Ou bien devenir un de ces patrons voyous, à la limite de la légalité, et n'ayant aucun souci de son personnel.

-Je connais chacun de mes employés par son nom, dit-il enfin, et je leur demande chaque matin des nouvelles de leur famille... Quand je les croise en ville, je leur serre la main, et j'embrasse leurs enfants...

Marc a encore des munitions. Il ouvre le feu avec l'artillerie lourde :

-Tu manques d'envergure, mon pauvre Thierry. Corinne n'a que peu d'estime pour toi... Ne dis pas non : je le sais par Bérénice, avec qui elle parle souvent. Elle te prend pour un minable, un besogneux. Tu sais, pour aimer un homme, une femme doit d'abord l'admirer.

Le silence s'épaissit encore un peu. Thierry porte sa tasse à sa bouche, mais elle est vide : il a fini son café. Marc l'observe d'un regard perçant.

-Jamais elle ne t'aimera, si tu ne sais pas faire preuve d'audace.

Corinne. Dédaigneuse, souvent de mauvaise humeur... Elle ne changera pas. Elle n'aime pas l'amour, elle n'aime pas le sexe. Quelque chose, en elle, peut être une éducation trop stricte, l'empêche d'établir une relation profonde avec un homme.

Mais peut-il vivre sans elle ? Il l'aime, malgré son agressivité, malgré sa maladie et son rapport pathologique avec l'argent... Il aime cette femme qui le méprise, parce qu'il n'est qu'un travailleur manuel. Il sait bien que c'est de la folie, mais il l'aime.

A chacun sa maladie.

Le regard de Marc est aussi performant qu'un scanner médical : il peut tout voir à l'intérieur de son ami. C'est un livre ouvert dans lequel il peut lire tout ce qu'il veut.

-Et puis, tu pourras aussi te faire une petite amie... Goûter les amours buissonnières. Les femmes, on ne les attire pas avec de la sueur et des larmes, il leur faut du bling bling !

Thierry sursaute. Comment ce diable d'homme est-il au courant pour Marion ?

Un sourire, qui se veut cordial, se dessine sur les lèvres de l'expert comptable. Il sait bien que Thierry va chercher, avant tout, à préserver son petit confort : son épouse, ses enfants, sa maison, son petit train train, sa maîtresse... C'est un timoré, c'est pour cela qu'il fera preuve d'audace ! Pour garder tout ça.

A moi les 25% ! Et sans risque, puisque tous les risques seront pour lui. Si on découvre quoi que ce soit, je prétendrai avoir été abusé.

-C'est bon, dit Thierry, d'une voix hésitante. Je réfléchirai.

Marc s'exclame, joyeux :

-Elle n'est pas belle, la vie ? Tu verras : tout ira bien. Personne ne se rendra compte de rien : une affaire comme celle-là ne peut pas rater. Tout le monde a intérêt à ce qu'elle réussisse.

12

Mardi 9 juin 2015

Soupçons

Bérénice est déçue. L'homme a l'air plutôt insignifiant. Trente ans. Trente-cinq au plus. Une abondante tignasse noire, et une barbe bien taillée, sans doute pour dissimuler une peau encore juvénile... Un jean, un pull acheté dans un supermarché, des chaussures non cirées...

Trop jeune, se dit-elle. Il manque d'expérience.

Pourtant, on le lui avait chaudement recommandé. Une amie. Une autre bourgeoise trompée par son mari.

Pas cher. Très efficace. Et surtout : discret.

La discrétion : une qualité particulièrement importante pour ce genre d'affaire.

Bérénice le regarde, droit dans les yeux. L'homme a le regard vif, inquisiteur. Sans doute, c'est le métier qui veut ça.

Tout cela, et en plus un certain charme.

Pas cher, discret, efficace ? Efficace pour quoi ? Son amie n'a-t-elle pas exigé un complément de service, pour rendre à l'époux volage la monnaie de sa pièce ? En somme, une juste compensation.

A quoi sert un détective privé ?

Bérénice lui tend une photo.

-C'est mon mari.

-Vous pensez qu'il vous trompe ?

Elle retient un mouvement d'humeur. Pourquoi, sinon, l'aurait-elle convoqué ?

-Je crois qu'il rencontre une autre femme, dit-elle simplement.

Corinne ! Cette garce de Corinne. Intérieurement, elle bout de rage mais surtout d'angoisse.

-Cette femme, vous la connaissez ?

Bérénice hésite à citer son nom. Ce serait lui donner corps, lui donner vie... Une malédiction. Elle se souvient qu'elle possède une photo d'elle, ou plutôt, une photo où elles figurent toutes les deux, prise par Marc l'année dernière, lors d'une « garden party » dans leur splendide propriété, à laquelle ils avaient invité les Dhoury.

Il ne lui faut que quelques minutes pour la retrouver dans le bureau de Marc, parmi les clichés retraçant la vie familiale.

-C'est *cette femme*, qui est à côté de moi. Elle s'appelle Corinne Dhoury.

-C'est une de vos amies ?

-C'était...

Pour marquer la rupture, Bérénice, qui s'était munie de ciseaux, coupe la photo en deux et tend le portrait de Corinne au détective. Celui-ci l'examine longuement. Certes, la femme sur la photo est plus jeune que sa cliente, assez jolie, mais toutefois moins racée qu'elle...

-Qu'est-ce qui vous fait croire que votre mari vous trompe ?

Bérénice s'attendait à cette question. Mais il n'est pas simple d'y répondre. Comment expliquer à autrui la naissance d'un soupçon ? D'abord une vague impression que l'homme s'éloigne d'elle, qu'il forme des projets où elle n'aura aucune part... Le sentiment confus qu'il se passe *des choses* anormales. Puis, la préoccupation, l'angoisse qui monte. Qui taraude d'autant plus qu'on n'en connaît pas exactement la cause. Et enfin, la détermination qu'il faut en avoir le cœur net, ne serait-ce que pour pouvoir se défendre.

-A plusieurs reprises, commence-t-elle péniblement, il a quitté son cabinet pour une journée entière. Parfois même, il est rentré très tard...

-Et vous pensez qu'il la voit ?

-Oui. Je pense qu'il a rendez-vous avec elle.

-Où ? Vous ne savez pas ?

-Non. N'importe où... Peut-être même assez loin.

Et elle ajoute, avec amertume :

-... Une promenade en amoureux.

Bérénice essuie discrètement une larme qui vient de jaillir, malgré elle. Le détective la regarde à la dérobée : elle n'est plus toute jeune, mais elle est encore pas mal.

Elle lui tend une feuille couverte de nombreuses lignes d'une écriture serrée.

-Tenez, dit-elle, depuis deux mois, j'ai noté les jours où il s'est absenté...

Le détective s'en saisit et commence à lire.

-Je vois, dit-il... le 10 avril... C'est curieux, il s'était aussi absenté la semaine précédente, et même celle d'avant.

-C'est toujours comme ça : Une absence d'une journée entière, à deux ou trois reprises, puis plus rien pendant plusieurs semaines.

-C'est vraiment curieux.

-Pour moi, ça ne fait aucun doute : il a une maîtresse. C'est sans doute *cette* Corinne... Plus j'y pense, plus je crois que c'est elle. Je ne me souviens pas de l'avoir vue, elle non plus, le 10 avril. Vous feriez bien de chercher à savoir ce qu'elle faisait ce jour là, et les autres jours où mon mari s'est absenté...

-Bien, dit l'homme, en fourrant la liste dans sa poche, je prendrai votre mari en filature. Vous aurez un compte-rendu, et des photos. Mais je vous préviens, cela peut vous faire mal.

-Qu'importe. Je veux savoir. Il *faut* que je sache. J'ai préparé une enveloppe dans laquelle vous trouverez les renseignements dont vous avez besoin. En particulier son adresse professionnelle et le numéro minéralogique de sa voiture. S'il vous faut autre chose, vous n'aurez qu'à téléphoner, à un moment où il est au bureau.

Bérénice le reconduit.

L'homme l'agace un peu avec ses questions idiotes... Il n'a pas l'air bien dégourdi. Rien à voir avec les limiers qu'on peut voir au cinéma, ou qu'on rencontre dans les polars, et qui parviennent à démêler les fils des énigmes les plus complexes... Lui, il semble bien capable de se perdre dans cette banale affaire d'adultère.

Enfin. On verra bien.

-Madame..., commence-t-il, lorsqu'ils arrivent sur le perron.

-Oui ?

-Vous devriez laisser tomber.

Bérénice en est estomaquée. Laisser tomber ? Cet âne ne veut donc pas travailler ?

- Que voulez-vous dire ?

-Un conseil, Madame. Il est parfois préférable de ne pas tout savoir sur la personne qui partage votre vie.

- Ça par exemple ! Et pourquoi donc ?

L'énervement de Bérénice est à son comble. Pour elle, on ne doit rien cacher à son conjoint : il faut être transparent comme du verre. C'est une question de loyauté. De morale élémentaire.

-Vous risquez de compromettre votre couple pour un petit flirt sans importance. Vous pourriez le regretter par la suite.

-Ecoutez, jeune homme, si vous ne vous sentez pas à la hauteur, rendez-moi les documents. Je ferai appel à un de vos collègues.

-Je suis parfaitement à la hauteur. Mais j'ai aussi un rôle de conseil.

Voilà presque une heure que Bérénice remâche son chagrin devant cet inconnu, avec l'humiliation d'être trompée par l'homme qui prétend l'aimer, et bafouée par l'une de ses meilleures amies. Tout cela, pour obtenir de lui un service qui lui sera facturé au prix fort.

Il existe une hiérarchie sociale, dans laquelle tout un chacun doit repérer sa place afin de ne jamais en sortir. Pourquoi ne pas le rappeler à ce peigne-cul ?

-Rien qu'à votre habillement, on voit que vous ne pouvez pas vous permettre de refuser une affaire.

-C'est vrai, Madame. J'ai besoin de travailler. Mais pour autant...

Elle lui coupe la parole

-Gardez vos conseils pour vous. Faites le travail demandé, et vous serez payé rubis sur l'ongle.

Ma foi... se dit-il. Puisqu'elle y tient !

-Bien, Madame, répond-il simplement, avant de la saluer. Je vais faire le nécessaire : vous aurez mon rapport dans quelques jours, avec des photos.

Ils ne se serrent pas la main. L'homme s'éloigne vers sa bagnole, une petite cylindrée déjà quelque peu fatiguée.

Dès qu'il est parti, elle laisse éclater sa fureur. Elle arpente la maison à grands pas, en pestant intérieurement contre sa rivale. Elle en arrive parfois à remuer les lèvres, voire à proférer à voix haute quelques propos orduriers à son égard. La bourgeoise « bon chic bon genre » à disparu pour faire place à une harpie.

-Salope ! éructe-t-elle dans un souffle. Si tu crois que je n'ai pas vu ton jeu, l'autre soir ? Tu le couvais littéralement des yeux, *mon* pauvre Marc !

Puis, elle se reprend, s'efforce de contenir sa colère et à ne pas étaler ses griefs au grand jour, et à se contenter d'une récapitulation intérieure des faits incriminés. Les images s'entrechoquent dans sa tête, insignifiantes en apparence, mais lourde de sens pour une femme trompée. Puis viennent les suppositions, mises en mots, puis en phrases, et pour finir en réquisitoires... Son cerveau se transforme en une cocotte minute, où la haine se met à bouillir. Heureusement, en prévision de la visite du détective, elle a donné congé à la femme de chambre et à la cuisinière, toutes deux parties au cinéma. Seul le chauffeur jardinier demeure sur la propriété, mais il est occupé à travailler dehors.

-J'ai des yeux, s'écrie-t-elle, c'est pour voir ! Tu crois que je n'ai pas remarqué tes jupes courtes et tes décolletés *vertigineux* ? C'est la mode ? Un *must* ? Et mon œil ? Tu lui mets tout ça sous les yeux, à *mon pauvre Marc*. Echantillon gratuit. Tu es bien moins découverte quand il n'est pas là. Une *fashion victim*, toi ? Une poufiasse, plutôt !

Elle se laisse tomber rageusement sur le fauteuil pivotant de cuir blanc, et le tourne face à l'insert, aujourd'hui éteint.

-Elle s'y voit déjà ! Ma place est toute chaude, il n'y a plus qu'à la prendre... Comme le coucou qui vole le nid d'un autre. N'est-ce pas que tu t'y vois déjà ? Dans mon magnifique salon de 6m sur 10, avec ses canapés blancs de cuir pleine fleur, et ses fauteuils assortis, œuvres d'un designer. Oui, œuvre, c'est le mot. Car c'est une véritable création, des pièces quasi uniques, et non du mobilier courant, comme celui que ton camionneur de mari a acheté chez je ne sais quel marchand. Un designer ! Est-ce que tu sais seulement ce que c'est, un designer ? Nous, nos meubles sont signés *Guido Pinarelli* ! Parfaitement ! La classe italienne.

Y compris la lourde bibliothèque en ébène blanc du Laos, réalisée sur commande... Ah ! Ça t'épates ! Tu en es sciée !

Dans sa rage, elle se lève, traverse la pièce en trois enjambées, puis elle se laisse tomber dans la canapé panoramique, une autre création de Guido Pinarelli.

La vocifération reprend, toujours à mi voix, presque inarticulée.

-Rien à voir avec ton pavillon de banlieue, où on se serre comme des sardines dès qu'on est plus d'une dizaine. Avec tes meubles, soit disant de teck et ton sofa en tissus, déjà râpé. Oui, râpé. Je l'ai bien vu. Tu as des goûts de merde, tu ne connais rien à la déco, et tu voudrais trôner dans mon salon ! Tu rêves de poser tes fesses sur mes sièges de cuir blanc, non plus en invitée, mais en maîtresse de maison. Et bien, tu en es encore loin, ma pauvre fille !

Elle se lève... De l'autre côté de la baie vitrée, elle vient d'apercevoir Firmin, le chauffeur jardinier. Armé d'une grande cisaille, il s'est mis à rectifier la forme des topiaires. Des petites branches ont poussé sur les ifs...

Il faut faire attention, se dit elle. Qu'il ne m'entende pas.

Mais c'est plus fort qu'elle. Il faut absolument que ça sorte, qu'elle s'exprime. Elle apostrophe durement son amie, comme si celle-ci était là. Elle se lève, s'éloigne de la baie et va reprendre sa place devant l'insert.

-Tu as toujours été envieuse, rugit-elle. J'ai surpris ton regard glauque, un soir où tu étais invitée...Au lieu de profiter, comme tout le monde, du charme d'une belle flambée, tu calculais le prix de notre insert, création d'un artiste contemporain. Jamais tu n'en possèderas un pareil, je t'en fiche mon billet !

Tout lui revient en mémoire, chaque invitation chez l'une ou chez l'autre, chaque confiance qu'elles se sont faites et jusqu'à la moindre rencontre... Tout ce qui peut étayer ses soupçons, noircir le portrait de l'ex amie traîtresse, voleuse de mari.

Elle se souvient de l'aparté qu'elles ont eu dans le dressing, le soir de l'invitation chez Corinne.

-Quand je pense que tu veux m'éblouir avec tes capes de vison ! Mais, ma conne, je peux en avoir autant que je veux. De plus belles encore. Mais je préfère m'habiller classique, moins tape à l'œil. Je ne cherche pas à jouer à la grande bourgeoise, parce que *je suis* une grande bourgeoise.

Bérénice s'aperçoit soudain qu'il reste des cendres dans l'insert. Le nettoyage a été mal fait : il faudra le faire remarquer à la femme de ménage.

-Ce soir là, on a parlé du tueur en série, jusque tard dans la soirée. Je n'ai pas pu en dormir de la nuit... Toi, tu buvais les paroles de mon pauvre Marc. Petite idiote !

Elle se lève, le cœur plein d'amertume.

Idiote ? Son ex amie est-elle vraiment si bête ? N'a-t-elle pas plutôt ourdi un plan ? Un plan diabolique pour l'évincer, elle, la femme légitime ? Pour prendre sa place ? Les hommes sont si bêtes, si volages... Si lâches aussi.

L'accablement est tombé sur elle comme une masse. Elle sort du salon et traverse de nouveau le vestibule, où elle vient de recevoir ce détective, qui lui a été si chaudement recommandé et qui lui a paru si godiche. Elle monte lentement le majestueux escalier qui monte au premier, l'étage des chambres...

Et ce pauvre Thierry qui ne voit rien ! se dit-elle. Il se laisse berner par cette « créature » ! Ah, c'est bien un homme. Lourdaud. Stupide. Sans autre finesse que ses appétits d'estomac et de bite.

Bérénice utilise le mot « bite » comme support de sa pensée. Puisque la pensée ne s'entend pas à l'extérieur et que, dans ces conditions, ce mot ne risque pas de la déclasser.

Il n'a pas senti les cornes peser sur son front. Il y a des choses qu'on ne sent qu'avec le cœur, et les hommes n'en ont pas. Ce sont des pourceaux, qui se vautrent dans l'amour comme si c'était du lisier. Dans l'amour ? Dans le sexe, plutôt ! Dans la fornication. Plus rien ne va, entre Corinne et son mari. Voilà bien longtemps que je le sais. Je le devine, moi, j'ai des antennes, et je sais lire dans les cœurs... Mais lui, il n'a pas compris que sa femme ne l'aimait plus. Enfin ! Il mérite sans doute ce qui lui arrive. Mais moi, l'ai-je mérité ?

Elle pénètre dans le dressing attenant à la chambre. Il est bien plus vaste, plus imposant que celui de sa rivale. Au milieu, entre les penderies et les rayonnages, dans un grand espace vide, trône une psyché.

Mon Dieu !

Bérénice vient de s'apercevoir dans la glace qu'elle utilise quotidiennement pour vérifier que ces vêtements tombent bien. Son visage n'a plus cette fraîcheur de teint, ni cette fermeté de naguère... Il s'en faut d'un rien, mais l'éclat de la jeunesse s'enfuit peu à peu. Malgré les crèmes de jour et de nuit, en dépit même des efforts de l'esthéticienne. Déjà, au coin des yeux, d'imperceptibles rides sont apparues. Elle a presque quarante ans !

Corinne a dix ans de moins. Elle répète, à haute voix, comme pour se faire mal :
Et moi ? L'ai-je mérité ?

Elle se voit de nouveau dans le dressing de Corinne, qui lui montre ses beaux atours pour la narguer. Elle lui parle, comme si sa rivale était là, tête baissée sous les reproches, le front couvert de cendre et de honte.

Tu veux m'impressionner, alors que tu crèves de jalousie ? Pauvre fille de rien ! Ton père n'était qu'un ouvrier, levé dès l'aurore pour pointer à l'usine. Un traîne misère, un besogneux ! Le dimanche, pour améliorer la pitance, il allait gratter la terre pour faire pousser ses patates, ses haricots... Et, tous autant que vous êtes, vous vous en remplissiez la panse.

Mais quand même, il y a la fraîcheur de Corinne, contre laquelle elle ne peut rien. Son charme, ses jolies boucles et sa peau encore lisse

Son jardin ! Tout un poème ! Avec sa cabane construite de bric et de broc, sa vieille baignoire piquée de rouille où il cultive ses fleurs, ses fûts noirs de goudron... C'est toi-même qui me l'as décrit. Tu ne te souviens pas ? C'est là que tu as connu Thierry, c'est le cadre de vos amours... Comme c'est romantique !

Bérénice se gausse. Une ironie pleine d'amertume.

C'est donc là qu'il t'a ôté ta culotte ? Dans cette cabane, au milieu des outils ? Sur un sac de patates, peut-être ? C'est là qu'il a ravi ta fleur, qu'il t'a tisonnée pour la première fois ?

Elle évoque des images vulgaires, dégradantes... Mais les sanglots viennent en même temps. Car maintenant, c'est Marc qui se couche sur elle, c'est pour lui qu'elle écarte les cuisses... Pour accueillir Marc dans sa chair. Son Marc.

Salope !

Bérénice n'est pas très ardente au lit. Elle se prête aux rapports conjugaux sans réel enthousiasme, par devoir, simulant le plaisir pour flatter son homme... Mais quand même, Marc est à elle ! C'est sa propriété. On n'a pas le droit de le lui prendre.

Cette fille est une voleuse !

Parfaitement, Corinne, une voleuse !

Issue de la plèbe, engendrée au sein des classes laborieuses, son ex amie en avait toutes les tares, et en particulier l'absence de tout sens moral.

Moi, s'écrie Bérénice avec fierté, je n'ai jamais travaillé ! Dans ma famille, nul n'a jamais consenti à se faire tâcheron pour quelques misérables picaillons... Nous ne pratiquons que le noble métier des armes ou la carrière ecclésiastique.

Il en était ainsi, depuis le chevalier Enguerrand d'Attainchy, compagnon de Charles le Téméraire, et de ses descendants directs, qui avaient plus ou moins obtenu le titre de baron. On avait *vécu noblement*, c'est-à-dire sans rien faire... Hélas ! Le temps des glorieux ancêtres était bel et bien révolu. Peu à peu, comme la gestion des domaines rapportait de moins en moins, il avait fallu vendre, tantôt une terre, tantôt une ferme... Bientôt, il n'est plus resté aux Attainchy qu'un vieux manoir branlant, impossible à entretenir faute d'argent.

Seul mon père a consenti à travailler... Henri Ardennier avait épousé la fille du dernier baron d'Attainchy, qui avait dû se résoudre à cette mésalliance afin de confier son bien le plus précieux au rejeton d'une famille bourgeoise florissante. Pour *redorer son blason*, en quelque sorte... Hélas ! La mouise s'attachant à sa proie, quelques désastres boursiers eurent, en quelques années seulement, raison de l'aisance des Ardennier. Henri dut accepter un modeste emploi de sous-directeur dans une administration, que son beau-père lui obtint, grâce aux relations qu'il avait conservées dans les « hautes sphères »...

Bérénice se souvient des réceptions données par son père, lorsqu'il fallut songer à la caser, de crainte qu'elle ne devînt vieille fille. Elle se rappelle le porto éventé, les biscuits ramollis, les lustres à pendeloques de cristal, couverts de poussière et de chiures de mouches, qu'elle n'osait pas regarder, tant ils lui faisaient honte. Pourtant, que de fois il fallut recommencer, avant que se présentât un sauveur en la personne de Marc Costois.

Tous ces efforts ! Pour se le faire voler par cette sale garce. Pour se faire dépouiller comme au cœur d'un quartier interlope.

Je n'aurais jamais dû te laisser entrer chez moi. Mon Marc, je l'ai mérité, par ma longue patience et par l'ampleur de mes sacrifices. Toi, tu n'as rien fait pour l'avoir, mais tu le veux quand même. Tu veux t'emparer de mon bien, me ravir l'homme que j'aime, celui qui me protège et qui est mon unique soutien...

Les larmes, maintenant, coulent avec la régularité d'une fontaine. Bérénice est entrée dans la chambre conjugale, elle s'affale au pied du lit, ses bras entourant ses genoux. Elle demeure ainsi prostrée de longues minutes. Elle pleure en silence.

Enfin, elle relève la tête. Elle a touché le fond du désespoir. Il faut réagir ! Les traîtres, il faut les punir ! Ne pas rester passive devant un crime aussi odieux. Mais comment faire ? Comment humilier cette pute ? Car c'est bien une pute, n'est-ce pas ? Comment lui faire mordre la poussière ? Comment l'obliger à demander grâce ?

Toi aussi tu travaillais, s'écrie-t-elle avec ironie. Toi aussi tu bossais... Ces termes évoquaient pour elle la promiscuité des ateliers et des échoppes, l'ambiance poisseuse des bureaux, la gouaille vulgaire des grèves avec occupation d'usine dans l'odeur du saucisson à

l'ail et des merguez, la pagaille hurlante des manifs syndicales... Tout une populace satisfaite et débridée... L'horreur.

Mais tu n'as pas travaillé longtemps ! Dès que tu as pu mettre la main sur ce nigaud de Thierry, tu as démissionné. Il faut croire que ça ne marchait pas trop. Prof ! Qui voudrait d'un métier pareil ? C'est vraiment que tu ne pouvais rien faire d'autre.

Bien sûr, Antoine travaille, lui aussi... Mais ce n'est pas pareil : un juge d'instruction est un homme de pouvoir, sa fonction est dépourvue de tout caractère servile... Ce qui lui permet de se sentir l'égal d'un officier. Une noblesse nouvelle, dite « de robe », a même émergé de la magistrature, cela signifie bien qu'elle ne fait pas déroger.

Antoine a toujours eu le respect de ses ancêtres... D'ailleurs, sur son courrier privé, et sur toute pièce non officielle, il signe Antoine Ardennier d'Attainchy. En toute simplicité.

Marc se gausse de cette habitude.

Marc ? Combien de temps sera-t-il encore avec moi ?

Le métier d'expert comptable, certes, est des plus lucratifs... Mais cela ne suffit pas pour expliquer l'opulence des Costois. Bérénice le sait : son époux est un magouilleur. Il a réussi des « coups », parfois à la « limite ». Et quand on parle de limite, il faut comprendre : un tout petit peu au-dessus de la limite, en ce qui concerne la légalité, et franchement au-dessous en ce qui concerne la stricte honnêteté. Il s'est fâché avec certaines de ses relations d'affaires, mais il n'a jamais été inquiété par la justice, ce qui est l'essentiel.

Son entregent, son sens des affaires, et son astuce qui confine au génie, forcent l'admiration. A défaut d'amour, Bérénice apprécie au plus haut point les grandes qualités de son époux.

Hélas ! La perte n'en est que plus grande. C'est cette garce qui profitera désormais des finesses financières de Costois, de ce don pour l'affairisme, et de cette heureuse absence de scrupule...

A cette idée, un flot d'amertume la submerge de nouveau... Comme un nageur qui se noie, elle avait cru, en se débattant, pouvoir sortir la tête de cette vague glauque, mais celle-ci s'avère finalement plus forte, et menace de l'emporter dans le néant. Ses forces l'abandonnent, elle laisse de nouveau couler ses larmes, qui mouillent ses genoux. Ce qui la fait souffrir, ce n'est pas tant la perte des avantages matériels que l'humiliation de voir triompher son ennemie, de devoir lui céder ce qui auparavant lui appartenait.

Enfin, la colère l'emporte sur le désespoir.

Bérénice se lève d'un coup. Elle a dans sa ligne de mire, posé sur sa table de nuit, dans un grand cadre d'argent, la photo de leur mariage...

Je te préviens, Marc, si tu vas avec elle, tout sera fini entre nous... Tu devras partir avec ta pétasse. Je ferai moi-même tes valises, et je les mettrai sur le trottoir devant la porte. Avec ma fille, j'obtiendrai sûrement la jouissance de la maison.

A la guerre, on fusille les traîtres sur le front des troupes. Pour l'exemple. Malheureusement, le code de justice militaire ne s'applique pas aux maris volages ! Bérénice se souvient tout à coup que Marc est l'unique propriétaire de la villa, dont l'achat est antérieur au mariage.

Elle ne fait pas partie des acquisitions du couple : en cas de séparation, Bérénice n'aura aucun droit sur elle.

Mon Dieu ! Elle va vraiment s'installer ici ! Et c'est moi qui devrai partir...Partir la tête basse, comme si c'était moi la coupable.

Un tel traitement, pour la petite fille du dernier baron d'Attainchy ! N'est-ce pas indigne ? Monstrueux ?

Oui, je te préviens, poursuit-elle, je demanderai le divorce, et je réclamerai la garde de notre fille... De ma fille.

Le jugement m'accordera une large indemnisation pour le préjudice moral, ainsi qu'une confortable pension pour ma fille et pour moi-même. Il faudra payer. Ce sera cruel, pour toi qui aimes tant l'argent. Mais il le faudra bien, car je n'hésiterai pas à te mettre les huissiers aux fesses ! Lorsqu'on a bafoué la femme qu'on prétendait aimer, lorsqu'on a trahi les serments d'amour qu'on lui a faits, on ne doit pas espérer sa mansuétude. On a perdu tout droit à la pitié. Ce sera œil pour œil !

Ce sera aussi le moment du partage. Il faudra bien y songer. As-tu oublié que la moitié de ce que tu possèdes m'appartient ? Ou presque. Mais oui ! Nous sommes mariés sous le régime de la communauté réduite aux acquêts. Je te le rappelle.

Costois voulait l'épouser sous le régime de la séparation de biens. Mais, sur les conseils de son père, Bérénice avait refusé cet arrangement, insuffisamment protecteur, allant jusqu'à menacer de rompre tout projet d'union. Pour faire une fin, Marc avait dû céder.

Parfaitement ! Une partie du fruit de tes merveilleuses magouilles me revient, que tu le veuilles ou non. Et ce n'est que justice, car c'est moi qui t'ai consacré vingt ans de ma vie, et non cette pute.

Si tu ne veux pas me donner mon dû, j'irai jusqu'à dénoncer aux juges les sommes que tu as placées sur ton compte à numéro, tout ce que tu as dissimulé au fisc, toutes tes fausses déclarations à l'Urssaf... Tu n'en finiras plus avec les poursuites, les redressements, les confiscations... A tes anciens amis, à tes relations d'affaires, je décrirai par le menu les méthodes que tu as utilisées pour les manipuler, pour endormir leur confiance afin de les dépouiller. Eux aussi, ils te feront payer. Ils t'obligeront à rendre gorge.

Il ne lui restera plus rien, à ta pétasse ! Et quant à toi, tu iras bouffer à la soupe populaire ! Bien heureux, encore, si tu échappes à la prison.

Ah ! tu as voulu tremper ton « bout » dans la chair fraîche ! En dépit de sa bonne éducation, ou peut-être à cause d'elle, Bérénice dispose d'un vocabulaire particulièrement riche pour traiter des questions amoureuses... Ce n'est pas gratuit, la chair fraîche ! Cela se paie, et au prix fort.

D'un pas martial, Bérénice redescend au salon.

Elle est toujours la maîtresse de maison, et elle compte bien que chacun le sache. En attendant la bataille décisive où elle terrassera l'ennemi, elle est bien décidée à régenter d'une main de fer le petit personnel.

Depuis quelques temps, elle a remarqué du laisser-aller... C'est intolérable ! Et chacun en prendra pour son grade. Elle sonne Firmin, le domestique mâle, occupé à remiser ses outils.

-L'insert a été mal nettoyé, dit-elle sèchement. C'est votre travail, il me semble...

-Que Madame me pardonne, mais il est encrassé, et je n'ai pas eu le temps de le nettoyer à fond. Dans cet appareil, il ne faut brûler que du bois.

-Qu'est-ce que vous racontez là ? Que je sache, c'est vous qui allumez le feu dans l'insert.

-Je ne sais pas ce qu'on y a brûlé, mais j'ai trouvé un tout petit bout d'étoffe blanche parmi les cendres. On dirait une fine dentelle, toute sale, toute roussie...

Bérénice hausse les épaules.

-Une fois, ajoute-t-il, j'ai même découvert un bouton. Un bouton noir. On dirait un bouton de costume.

-Vous avez rêvé, mon ami. De toute façon, vous nettoierez à fond cet insert. Nous somme presque en été, et on ne s'en servira plus avant l'hiver. J'exige que cette maison soit impeccable.

-Bien Madame, dit le valet en s'inclinant.

-Retournez à votre travail.

Ah, si tu crois avoir gagné... Si tu crois pouvoir m'évincer, pour y faire entrer ta pute, tu ne sais pas ce qui t'attend. Tu ne sais pas de quoi est capable une femme blessée !

Bérénice a retrouvé la niaque !

13

Jeudi 11 juin 2015

Amants et maîtresses...

Anaïs est prise d'un fou rire.

-Toi, Corinne, tu as un amant ?

Le visage mis en joie par ce qu'elle prend pour une bonne plaisanterie, elle fixe son amie d'un œil incrédule.

-Toi, répète-t-elle, un amant ?

Corinne est presque vexée.

-Oui. J'ai un amant. Et pourquoi pas ?

-Tu sais bien que tu n'aimes pas les hommes. Tu n'éprouves pour eux que du dégoût...

Elles sortent du lit... Il y a quelques minutes à peine, chacune d'elles donnait à l'autre sa ration de plaisir. Pour ne pas réveiller la petite, les caresses s'échangeaient en silence, au milieu des rires étouffés et des soupirs inarticulés. Eperonnée par les audaces de Corinne, Anaïs était partie comme une cavale fougueuse, puis, atteignant un pic de désir qui confinait à la folie, transportée par une fureur génésique qu'elle ne pouvait dominer, elle avait besogné son amie sans ménagement, dardant sa bouche ardente sur la chair tendre que celle-ci lui offrait.

Renversée sur le lit, pantelante, Corinne avait joui.

Elle avait joui violemment, totalement

Maintenant, les deux femmes se font face. Elles sont encore nues.

Corinne vient de faire un aveu qui lui coûte, et la jolie bouche d'Anaïs, dont elle aime tant les baisers, lui répond par une moquerie.

-Tu es lesbienne, Corinne, ajoute celle-ci, aussi doucement qu'elle le peut.

Ces mots sont prononcés presque à voix basse, pour ne pas blesser. Mais Corinne les reçoit comme un reproche. Cette tendance, si profonde en elle, cadre mal avec les exigences sociales.

-Nous le sommes toutes un peu, dit-elle maladroitement, en oubliant que les conquêtes d'Anaïs sont toutes masculines. Nous sommes si bien entre femmes...

-C'est plutôt parce que nous avons peur du jugement des hommes, peur de révéler nos petitessees. Quand ils sont là, nous sommes en représentation : nous devons avoir l'air parfaites, afin de les écraser de notre supériorité. Tout au moins, d'une supériorité de façade, sous laquelle nous dissimulons notre frivolité, nos jalousies, notre âpreté. C'est ainsi que nous voulons dominer, malgré nos insuffisances et nos défauts. Eux, ils sont bruts de décoffrage, mais sincères.

Corinne est éblouie par ce corps si harmonieux, cette beauté si féminine avec ses seins ronds et fermes, aux larges aréoles, aux pointes encore dressées... Avec ce ventre de déesse antique, mais palpitant de sensualité, ces cuisses aux formes parfaites qui, légèrement entrouvertes, laissent deviner la fente finement ciselée du sexe...

Elle sent bien qu'elle n'est pas la plus forte : on ne discute pas d'égal à égal avec une femme qu'on aime. Le souvenir de leurs amours d'adolescentes s'impose à elle, au point de la submerger... Deux corps qui s'enlacent, qui se tordent sous les caresses, qui cherchent à se mêler, à se confondre, à s'accabler de plaisir. Souvenir d'une suavité presque cruelle, dont elle sera perpétuellement assoiffée...

-Pourtant, plaide-t-elle, tu m'as aimée ?

Puis elle ajoute, presque craintivement :

-... tu m'aimes encore ?

-Oui, je t'ai vraiment aimée, et je t'aime toujours. J'aime ton corps, mais aussi ta personnalité, si complexe et si mystérieuse qui recèle des trésors de tendresse. Tu es mon amie. A jamais...

L'espoir, assoupi dans le cœur de Corinne, renaît brusquement.

-Tu veux dire...

Elle hésite. En amour, il est si difficile de réclamer !

-Tu veux dire que tu as encore du désir pour moi ?

Anaïs n'ose pas répondre. C'est l'amour de son mari qui lui importe le plus, et la fidélité à la famille qu'elle a fondée avec lui. Mais une réponse franche serait cause de souffrance, et fermerait définitivement la porte à cette étrange amitié sexuelle, si douce. Pourquoi ne pas partager ?

-Bien sûr, dit-elle enfin. Je t'aime encore et j'ai envie de faire l'amour avec toi. J'en aurai toujours envie.

En disant ces mots elle a conscience de s'engager sur un terrain peu sûr. Est-il toujours possible de gagner sur tous les tableaux ?

Mais le cœur de Corinne bondit de joie.

Elle vibre encore du plaisir partagé de leurs deux corps chauds et moites qui se sont cherchés sous la couette, de cette jouissance absolue et sans réserve qui les a emportées toutes les deux. Sans réfléchir, elle propose :

-Mettons-nous ensemble, toutes les deux ! Divorçons, l'une et l'autre, quittons ces liens matrimoniaux pour lesquels nous ne sommes pas faites. Marions nous, puisque c'est possible maintenant, créons une nouvelle famille dans laquelle nos trois enfants seraient élevés comme frères et sœurs...

Elle regrette aussitôt ces paroles : Comment vivraient-elles ? Du petit salaire d'Anaïs ? Un petit salaire de prof ? Elle se sait dépensière, comment pourrait-elle assouvir ses envies ?

Anaïs, quant à elle, est au pied du mur, placée devant un choix qui l'engage. Elle ne peut pas continuer dans l'ambiguïté, il faut mettre les choses au point, trancher, quitte à faire mal... Même au risque d'une rupture.

-Ce n'est pas possible. Je t'ai cédé parce que nous étions deux très jeunes filles avides d'amour. La violence même de ton désir rendait nécessaire cet accomplissement. Le désir charnel est noble, c'est ce qui lui donne le droit d'être impérieux.

-Mais pourtant, tu viens de me dire...

-C'est vrai. Je t'ai aimée, et je t'aime encore. Mais je ne suis pas homosexuelle. Ni même bisexuelle. Toi mise à part, je ne serai jamais amoureuse d'une femme... J'aime les hommes. J'aime leur corps. Tu m'as assez blâmée pour cela.

Corinne ne comprend plus. L'âme de son amie est pleine de mystère. Elle-même, sait-elle seulement où elle en est ?

-Tu veux dire... Tu veux dire que tu m'aimes, et que tu aimes aussi ton mari ?

-Oui, je l'aime aussi.

-Tu crois donc qu'on peut aimer deux personnes à la fois ?

-Oui. On le peut.

-Eprouver du désir pour ces deux personnes ?

-Oui.

Corinne en est effrayée. Anaïs serait-elle une perverse ? Une de ces femmes que la sensualité a rendues esclaves ? Homo ou pas, pour elle l'amour est géré par des règles strictes, dont il est imprudent de s'écarter.

-Tu aimes ton mari plus que moi ?

-Je l'aime autrement. Et même d'une façon très différente... Mon amour le plus profond, mon véritable amour, c'est Eric. C'est avec lui que je veux vivre, c'est avec lui que je veux donner le jour à des enfants, c'est avec lui que je veux les voir grandir... Et pour finir, c'est avec lui que je veux vieillir paisiblement. Toi, tu es mon amie, et le plaisir que tu me

donnes m'est précieux, car il a encore le parfum de la jeunesse et la beauté des élan désintéressés. Je vous aime tous les deux.

Quelle aberration ! Comment comprendre qu'une femme puisse être réellement éprise d'un homme ? Corinne ne peut pas l'admettre : cela lui semble impossible, voire même grotesque.

-Tu ne te sens pas humiliée lorsqu'il t'écrase de son corps ? Lorsqu'il t'oblige à prendre cette posture de soumission, dans laquelle ils nous mettent pour nous prendre ?

-Non. Je suis heureuse d'être femme, et de m'offrir à lui.

-Et cette chose... Cette chose si dégoûtante...

-Tu veux dire : leur sexe ?

-C'est cela, leur sexe. Ce truc bizarre qui pend entre leurs cuisses, et dont ils sont si fiers ! Qui est si laid, pourtant ! On dirait une larve, un ver, une bête répugnante. Quand je pense qu'ils osent nous le montrer, et pire encore de nous imposer son contact !

-Moi, je ne trouve pas. Je trouve même que c'est plutôt mignon. J'ai même doté le sexe de chacun de mes amants d'un petit nom d'amour... Celui d'Eric s'appelle « Paupol ». J'aime bien Paupol, je l'embrasse parfois.

Corinne secoue la tête

-« Paupol » ! répète-t-elle. Tu n'as pas honte ?

-Mais non. Pourquoi faudrait-il avoir honte ? J'aime bien le regarder, et le toucher. Sa peau est douce, et sa vision me porte dans un état merveilleux où j'attends l'amour. Pour exciter Paupol, ma vulve s'offre à ses regards, se laisse admirer, et même danse devant lui. Elle est déjà toute émue...

-Anaïs ! Arrête tes obscénités ! Tu m'écœures.

Pourquoi donc être prudes, après les caresses voluptueuses qui viennent de s'échanger ? La jeune femme prend plaisir à se moquer de son amie, et son visage s'éclaire d'un sourire malicieux.

-Paupol est très amoureux, poursuit-elle. Il se met à frétiller, dès qu'il la voit, et prend pour la séduire un aspect majestueux. Tout raide et tout dur, avec un bout tout rose, déjà luisant d'impatience. Il est magnifique : on dirait un paon qui fait la roue !

-Tais-toi !

Anaïs se met à rire franchement.

-Et je ne te dis pas la ferveur de leurs ébats !

Corinne se lève. Son caractère ombrageux l'empêche de partager l'humour de son amie. Elle est un peu vexée, mais s'efforce de dissimuler son mécontentement. Mais Anaïs la connaît trop bien pour être dupe

-Ne te fâche pas, dit-elle. Mais je comprends de moins en moins pourquoi tu t'es mariée.

-C'est indispensable pour une femme. Elle a besoin d'être protégée, il lui faut un mari, qui lui assure une place dans la société. Elle a besoin d'une maison, et d'un homme pour en assumer les dépenses. Mais, par-dessus tout, il lui faut des enfants. Dans notre société, une femme n'est prise en considération que si elle a des enfants. Ce n'est encore que trop vrai : nous ne sommes rien par nous même. Notre libération n'a pas encore eu lieu

-Ce n'est pas l'homme que tu aimes, mais ce qu'il te permet d'avoir. Pour toi, l'homme n'est pas une fin, mais un moyen. Tu aimes ton mari comme tu aimes ta machine à laver ou ta voiture : pour toi, c'est un simple objet utilitaire.

Corinne a enfilé sa veste, elle prend son sac à main et le serre convulsivement contre elle. Pourtant, elle ne veut pas partir...

-Je te trouve bien dure, dit-elle seulement.

-Pardonne-moi. Je ne veux que ton bonheur, et je crois sincèrement que tu serais plus heureuse en acceptant l'amour de ton mari, même s'il ne comble pas tes pulsions les plus profondes.

Corinne ouvre son sac, elle en sort un petit vaporisateur doré, cadeau de Thierry, et s'asperge de trois bouffées de parfum. La lettre dépasse soudain, Anaïs la remarque

-Tu as encore cette lettre ? Il me semble que tu l'avais déjà la dernière fois.

Corinne rosit. Cette lettre, elle aurait dû la donner à Roger, il y a déjà plus de deux mois.

-Cette lettre est destinée à mon amant... Pour mettre fin à notre liaison, avoue-t-elle.

Anaïs lui sourit, comme on sourit à une gamine qui se désole de la bêtise qu'elle a commise. Un sourire consolateur plus que réprobateur.

-Un amant ! Qu'avais-tu besoin d'un amant !

-C'est à cause de Thierry.

-A cause de Thierry ?

-Il s'était montré méchant. Radin

Anaïs comprend. Thierry, tout généreux et dévoué qu'il soit, s'est sans doute fâché pour une dépense inconsidérée.

-Corinne ! reproche-t-elle doucement. Comment peux-tu dire cela ?

-Je sais. C'est moi la méchante.

-Mais surtout, c'est trop bête. Tu as un brave mari, de beaux enfants, et une amie de cœur qui se donne à toi... Ta vie est des plus agréables. Pourquoi tout compromettre dans une aventure sans lendemain ?

Corinne baisse la tête.

- J'ai voulu le punir, lui montrer que je suis la plus forte et que j'ai le pouvoir de le rendre malheureux. C'est idiot, j'en conviens.

Une situation absurde, mais qui confine plus au tragique qu'au comique. Toutefois, Anaïs ne peut s'empêcher de railler son amie.

-C'est quand même pas le sexe qui te travaille ! Tu as déjà un conjoint officiel et une petite amie. Cela ne te suffit donc pas ? Il te fallait un amant pour t'envoyer en l'air ?

-Je t'en prie... Tu sais bien que je n'aime pas les hommes

-Est-ce que Thierry le sait ? Est-ce que tu lui as dit ?

-Ce sont des choses qu'on ne dit pas.

-Je ne comprends pas : comment veux-tu qu'il ait de la peine s'il ne le sait pas ? Quand on veut être méchant, il faut aller jusqu'au bout.

-Non. J'avais trop honte. Surtout à cause des enfants...

Un silence. Corinne comprend que sa vengeance raffinée a tourné au vaudeville classique. Elle n'est plus qu'une bourgeoise qui s'ennuie, nantie d'un amant sans charme particulier et d'un mari quelque peu balourd, qui ignore tout de son infortune. Tout cela ne

mérite pas un duel, ni même une larme, tout juste une scène de boulevard avec quiproquos et calembours...

-Je suis ridicule, dit-elle.

-C'est une chance qu'il n'en sache rien, dit Anaïs. Tu vas envoyer cette lettre à ton amant dès aujourd'hui.

-C'est impossible.

-Impossible ? Pourquoi impossible ? Envoie-lui cette lettre pour lui signifier tu veux rompre, et tout rentrera dans l'ordre. Tu ne vas pas me dire que tu tiens à lui ?

-Non, bien sûr. Je ne tiens pas à lui. Mais...

Corinne hésite.

-... Ce n'est pas un homme ordinaire, dit-elle enfin.

Anaïs persifle :

-Pas ordinaire ? C'est donc Adonis en personne ? Tu apprécies la beauté masculine, maintenant ? Voilà qui est nouveau !

-Mais non, répond-elle, agacée. Il est quelconque, et même plutôt laid... Enfin, comme tous les hommes.

Anaïs croit deviner : le défaut de Corinne, la tare qui l'empêche de maîtriser les questions d'argent, est probablement à l'origine de cette liaison.

-Il est riche ? Il t'a donné de l'argent pour solder une de tes dettes ?

Corinne hausse les épaules et serre les lèvres. Elle sait bien que sa meilleure amie est au courant de son problème avec l'argent, mais elle déteste qu'on en parle.

-Tu ne veux pas quitter Thierry pour te mettre avec lui ?

-C'est un simple camionneur. Un ouvrier. Thierry, lui, est patron.

-Alors, dit Anaïs en riant, il n'y a plus qu'une seule explication : il fait merveilleusement l'amour.

Corinne éclate. Elle ne supporte pas d'être raillée par la personne qu'elle aime le plus au monde.

-On ne peut pas parler sérieusement avec toi : tu ramènes tout à la rigolade !

-Avoue-le : il faut trouver une raison.

-C'est que...

-Vas-y : vide ton sac. Tu sais que je suis ton amie, et que je suis prête à tout pour t'aider à sortir de cette situation absurde.

-Anaïs... Il t'arrive de lire les journaux, ou de regarder les infos à la télé ?

Anaïs fait les yeux ronds.

-Je ne vois pas le rapport.

-Tu es forcément au courant de ces trois gamines, qui ont été assassinées dans des circonstances horribles.

-Et alors ?

-Et alors, c'est lui.

-Lui ? Qui ça, lui ?

-Lui. Roger. Mon amant. C'est lui qui a fait le coup.

Surprise ! Anaïs reste un moment bouche bée, ses yeux scrutent le visage de son amie. Dans quel guêpier est-elle allée se fourrer ?

Comme tout le monde, elle a entendu parler des enlèvements et des meurtres. Mais par quel hasard extraordinaire Corinne serait-elle tombée précisément sur cet homme là ?

-Comment le sais-tu ? Il te l'a avoué ?

-Bien sûr que non. Mais je suis certaine que c'est lui.

-Certaine ? Comment peux-tu en être certaine ?

-Il était sur les lieux au moment des faits. A chaque fois.

-Tu es sûre ?

-Tout à fait sûre. Tiens, par exemple, pour l'affaire de la petite Adeline, enlevée à Trécy le 5 avril et retrouvée morte 3 jours plus tard à Fort-Ligny... Le 4, il m'avait indiqué qu'il aurait le un transport de marchandises pour Fort-Ligny, le lendemain, et qu'il ferait sa pause à Trécy. Probable qu'il a aperçu la petite à ce moment là, et qu'il n'a pas pu se retenir...

-Ce n'est peut-être qu'une coïncidence

-Une coïncidence ? Et Bourty, c'est aussi une coïncidence ?

-Bourty ?

-Bourty sur Isère. C'est là que la petite Claire a été enlevée. Il y a travaillé trois jours, fin janvier. C'est lui qui me l'a dit. C'est à cette occasion qu'il a repéré la jeune fille... La semaine suivante, il est descendu vers le sud. Il a fait un arrêt à Bourty...

- Ça, tu le supposes...

-Ce n'est pas difficile à supposer. Puis, il est allé vers Nîmes, avec un camion frigorifique. Ça aussi, il me l'a dit. C'est à ce moment là qu'il l'a tuée... Rien de plus facile que de cacher un corps dans un camion frigorifique, et de l'abandonner ensuite dans un chantier, après le départ des ouvriers.

-Et la première victime ?

-Là , je suis moins sûre. Mais Bernoux est une commune du Rhône, proche de Lyon. Il sillonne souvent cette zone, que ce soit pour aller sur le nord ou sur l'est, et même sur Paris. Il peut très bien être impliqué aussi dans cette affaire. En tout cas, tu admettras que pour les deux autres, il y a trop de concordances pour que ce soit le simple fait du hasard.

Anaïs en est retournée... Elle a peur pour son amie, qui semble s'être fourrée dans une sale affaire.

-Il faut faire part de tes soupçons à la police, dit-elle.

-C'est bien mon intention.

-Il faut le faire tout de suite ! Et ne plus revoir cet homme.

Corinne hésite. Doit-elle tout dire ?

-Il faut que je le revoie. Une ou deux fois encore.

-Mais pourquoi ?

-Je le surveille.

La bêtise. La bêtise est révoltante, et plus particulièrement la bêtise de ceux qu'on aime.

-Que tu es cloche ! Il est dangereux. S'il se rend compte de tes soupçons, il va sans doute te tuer, toi aussi.

-Quelque chose me dit qu'il ne me fera aucun mal.

-Quoi ? Tu crois qu'il est amoureux ?

-Non. Pas vraiment. Mais il a l'air gentil.

Cette fois, Anaïs est atterrée. Elle s'étrangle d'indignation.

-Gentil !... Gentil ! Il a déjà tué trois fois ! C'est un psychopathe ! Bien sûr, en dehors de ses crises, il a l'air normal ! On croirait que tu ne te rends pas compte de ce que tu fais !

-J'attends une preuve. Une preuve décisive, indiscutable.

-Ma pauvre Corinne ! C'est le travail de la police ! Ne vas pas te mettre dans je ne sais quel guêpier.

Mais Corinne est sûre d'elle. Elle n'en démord pas.

-Je te dis que je ne risque rien.

-Et s'il recommence, s'il tue une autre fille ? Y as-tu pensé ? Tu serais responsable.

-Je commence à bien le connaître... Lorsqu'il sera sur le point de recommencer, il ne pourra pas me le cacher. Je le devinerai, dans ses yeux, dans sa voix, dans chacune de ses hésitations, de ses silences. Il ne me sera pas difficile de l'interroger sur ses itinéraires et sur ses horaires : il aime bien parler de son métier de chauffeur poids lourd... C'est là que la police interviendra : il sera pris sur le fait, il ne pourra pas nier.

Anaïs hausse les épaules.

-Ma pauvre Corinne ! répète-t-elle. Ma pauvre Corinne !

Bien sûr, l'opération policière peut rater. Mais Corinne commence à se demander si elle souhaite réellement l'arrestation du meurtrier.

Anaïs s'approche d'elle pour l'embrasser. Elle est encore nue...

-Sois prudente, lui souffle-t-elle à l'oreille.

Corinne l'enlace, puis prend sa bouche en voluptueux baiser. La main posée sur la croupe de son amie, dont elle éprouve toute la douceur, ainsi que la chaleur moite d'une peau tapissée d'une sueur fine. Elle respire aussi son odeur, une fragrance de parfum floral où se mêle une note plus épicée, celle de l'amour.

-Ne crains rien, dit-elle.

Puis elle ajoute :

-Je t'aime, Anaïs. Cela me rend plus forte que tout.

-Jeudi prochain, dit doucement Anaïs. On se reverra jeudi prochain, et on s'aimera.

Depuis deux mois, Corinne lui rend visite tous les jeudis après-midi.

-Je voudrais déjà y être. C'est long une semaine sans toi !

-Surtout, vas trouver la police, dès aujourd'hui. Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur.

Corinne a fait deux pas en direction de la porte.

-Tu le promets ? insiste Anaïs.

-Promis, répond Corinne du bout des lèvres.

Filature

Le détective a du mal à suivre la luxueuse berline. Il ne faut pas rester trop près, de peur de se faire remarquer. Et pourtant, il ne faut pas non plus la perdre de vue.

Plusieurs fois déjà, il avait cru l'avoir perdue. Il avait alors accéléré un bref instant, jusqu'à ce qu'il la retrouve, dans le lointain, avec soulagement. Il pourrait ainsi faire son rapport à sa cliente, et peut-être même prendre quelques photos.

Comment se lancer dans une carrière de détective privé quand on s'appelle Gaston Sucrier ? Ça fait garçon de bureau, ou serveur de bistrot... En tout cas, ça ne fait pas sérieux. C'est pourquoi il avait changé son nom. Pas pour l'état civil, bien sûr, mais sur ses cartes professionnelles... Kevin Marshall, ça fait tout de même mieux. Ça claque, comme un coup de feu. Ça fait américain. Dans le même ordre d'idée, il avait dissimulé son visage poupin sous une abondante barbe noire, impeccablement taillée... Pour inspirer confiance.

Il n'y avait plus qu'à...

Conduire une vieille bagnole poussive, achetée d'occasion. Prendre en photo les couples adultérins au moyen d'un réflex hors d'âge. Et sa fortune serait faite.

Il avait déjà déniché plusieurs clients.

Depuis le début, le trajet suivi par Marc le déconcerte.

La veille, il avait reçu un coup de fil de Bérénice, qui l'avertissait que son mari s'absenterait pour la journée du lendemain, et peut-être aussi le jour suivant. Elle lui avait ordonné de planquer tôt le matin au voisinage de la maison, et de se tenir prêt.

Habitué des affaires simples, des adultères bourgeois chaussés de charentaises, Gaston pensait que Marc se rendrait tout simplement au domicile de Corinne, profitant sans doute d'une absence du mari. Sa maison était située au centre du bourg, et Bérénice lui en avait donné l'adresse.

Il n'en fut rien. Le rendez-vous, visiblement, aurait lieu ailleurs... Pas loin, probablement. Dans l'un des charmants villages des environs.

Gaston se souvient de quelques belles ballades sur les pentes du mont Cindre... Les petites routes champêtres qui traversent des villages pittoresques, les auberges accueillantes aux fenêtres ornées de géraniums, et qui offrent du jambon de pays, arrosé de beaujolais... Et surtout les chemins creux, qui serpentent sous les frondaisons, si propices aux élans amoureux.

C'est l'endroit idéal pour une rencontre discrète entre deux amants.

Les deux voitures se lancent dans une étrange poursuite le long des routes étroites, des routes de petite montagne, pleines de virages et d'intersections, parsemées de hameaux et de bourgades, et où il est impossible d'aller vite.

Lorsque la berline ralentit pour traverser Saint Cyr, Gaston pense que la destination finale est proche, et il se prépare à stationner quelques centaines de mètres derrière l'expert

comptable. Il ne sera guère difficile de prendre en photo le couple irrégulier. Mais, au stop, celui-ci repart de plus belle, et file sur la D65.

Le mari de Bérénice semble connaître particulièrement bien le réseau des petites routes de campagne, preuve qu'il les emprunte souvent. Gaston, ignorant la destination finale, a du mal à le suivre. A cette heure matinale, ils sont les deux seuls usagers, et le suivre de trop près ferait échouer la filature.

Après Saint Didier, le lacs de départementales se fait plus clair, et on débouche enfin sur la D306, pratiquement rectiligne. La BM prend la direction de Limonest. On file alors un peu plus vite, en direction de Roanne et Villefranche.

Gaston remarque que l'homme qu'il suit prend grand soin de ne jamais dépasser les vitesses limites autorisées, qu'il n'oublie jamais non plus de mettre son clignotant. Cette conduite, parfaitement académique, lui semble étrange de la part d'un mari volage, impatient de rejoindre sa complice.

A la patte d'oie, on oblique vers l'A6. Mais, au lieu de le prendre, on poursuit sur la nationale 6.

Etrange. Pourquoi donc se compliquer la vie à ce point ? On-t-ils choisi de se retrouver dans un village bucolique, à plusieurs dizaines de km de chez eux ? Chacun d'eux se déplaçant par ses propres moyens, pour finalement se retrouver dans un hôtel de charme ? Cela s'est déjà vu. La brève carrière de Gaston comporte plusieurs exemples de ces couples de la bonne bourgeoisie qui vont s'ébattre en toute discrétion, loin de tout importun susceptible de les reconnaître.

Voilà qu'il tourne à gauche. Heureusement, il a bien mis son clignotant. Sur la route parfaitement droite, Gaston roule loin derrière et sans le signal lumineux, il aurait continué tout droit.

Après avoir coupé la nationale 7, la berline entre dans la Tour de Salvagny. Gaston la suit, dans les rues encore endormies de la petite ville... Où diable va-t-elle le conduire ? Centre ville. A l'intersection, on tourne à droite.

J'ai compris, se dit le détective. On va prendre l'autoroute, vers Roanne et Clermont.

Mais pourquoi ? Pourquoi aller si loin alors que les environs regorgent de sites agréables et d'auberges accueillantes ? Et si cette escapade n'avait finalement aucun rapport avec un quelconque adultère ? Il existe de nombreuses activités qu'un mari souhaite dissimuler à la curiosité d'une épouse. Pourquoi pas un trafic, ou une entourloupe à la limite de la légalité ?

Cette fois, Marc n'a plus aucun doute : cette voiture le suit.

En sortant de chez lui, il l'avait déjà remarquée : garée à quelques dizaines de mètres à peine du portail de la villa. Il l'avait vue déboîter tandis qu'il refermait la grille au moyen de sa télécommande.

Simple coïncidence ?

Dans le lacs de départementale, elle avait subitement disparu. A plusieurs reprises, elle a semblé se fondre dans le paysage, se dissimuler dans les nombreuses courbes, se masquer derrière les pans de mur des fermes. Mais Marc sentait qu'elle était là, à le talonner... Puis, à la faveur d'un stop ou d'un feu tricolore, il avait cru la reconnaître dans le lointain. Alors, visiblement, le conducteur levait le pied pour ne pas arriver trop vite.

Au péage, pour en avoir le cœur net, Marc avait fait preuve d'une lenteur volontaire.

Il était alors six heures du matin, et il n'y avait personne devant l'automate qui délivre les tickets. Il a pris la décision d'attendre le temps qu'il faudrait.

Bientôt, la voiture verte est arrivée. Impossible de ralentir trop, il lui aurait fallu s'arrêter complètement sur la bretelle d'accès, une attitude particulièrement suspecte. Elle a donc été obligée de s'arrêter immédiatement derrière Marc.

Tout en prenant son ticket, Marc les a observés avec attention. Le conducteur est un jeune homme portant la barbe. Probablement pour mieux passer inaperçu. C'est bien lui qu'il avait vu à proximité de son domicile. Quant à la voiture, c'est une vieille Renault, toute piquée de rouille. Un modèle de bas de gamme, avec largement plus de cent mille au compteur, et qui n'a probablement plus rien dans le ventre.

Trois tunnels qui se suivent. Marc roule prudemment, en prenant soin de respecter la limite de vitesse.

Ce n'est pas le moment d'être flashé par un radar...

Derrière lui, lorsque l'autoroute est en ligne droite, il peut voir dans son rétro la voiture verte qui le suit. Parfois, mais rarement, un autre véhicule s'intercale entre eux, car la circulation commence à s'intensifier. Marc lève alors le pied pour obliger l'importun à doubler. Il tient à surveiller son étrange et maladroit suiveur.

7h. Voilà presque une heure qu'il est parti. Il arrive à l'embranchement avec l'autoroute A72.

Il reste une soixantaine de km jusqu'à la sortie.

S'il veut réussir sa petite affaire, il doit absolument semer son poursuivant. Lui laisser croire qu'il continue sur Clermont Ferrand.

Dans moins de trois quarts d'heure, maintenant, il devra aborder la jeune fille, et insister pour la faire monter dans sa voiture.

Il a repéré le chemin qu'elle doit suivre, entre la maison de ses parents à l'orée du village, et l'arrêt de l'autocar, situé sur la nationale qui mène à Vichy, où elle effectue son stage. Il y a environ 500m de trajet sur une petite route à peine carrossable, qui traverse un petit bois... Déserte à cette heure matinale. Pas question que ce gêneur vienne compromettre l'opération.

Ce sera la quatrième. Après celle-là, il n'en faudra plus qu'une pour égaler le record de Jack l'Eventreur, son idole et son modèle. Pas pris. Pas même encore soupçonné. C'est en bonne voie ! Un nouveau mystère judiciaire pour les siècles à venir.

Il se sent pousser des ailes. Bientôt, il sera célèbre, tout en restant inconnu. Un grand homme, une étoile qui brille au firmament du crime.

Il tourne à droite, prend la bretelle qui permet de continuer sur l'A89. La voiture verte le suit.

Le tronçon suivant est limité à 110.

Tant pis ! Il faut savoir prendre des risques.

Marc accélère. 130. Mais l'autre suit toujours.

Marc appuie. La puissante berline bondit. Cent cinquante. Cent soixante-dix. La petite voiture verte disparaît dans le rétro. Cent quatre-vingt. Il roule ainsi une dizaine de minutes, puis revient sagement à 130. La sortie approche.

Peu importe un éventuel PV. Il avisera.

7h23. Voilà la sortie Thiers Vichy. La voiture verte n'a toujours pas reparu dans le rétro.

Il sera en avance à son rendez-vous. Il faudra se cacher pour attendre, sans éveiller de soupçons.

Marc prend la sortie, présente son ticket au péage et règle en espèces. Sans perdre de temps, il s'éloigne sur la départementale.

Où est-il passé ?

La puissante berline a disparu dans le lointain. Gaston accélère.

130.

La voiture vibre un peu. Il n'y a pas encore de cinquième vitesse sur ce vieux modèle, et il approche du bout de ce qu'il peut faire en quatrième... Quand même ! Le moteur tient bon, malgré les 168000 km qu'il a dans le coco. Bien sûr, il y a du bruit : ça ronfle.

Gaston appuie encore un peu.

143.

Pas trop ! Un PV serait catastrophique pour ses finances. La clientèle clairsemée de maris cocus et de femmes odieusement trompées ne lui rapporte pas suffisamment pour équilibrer son budget. Déjà, il est fréquemment contraint de taper famille et amis pour faire face à ses échéances, en particulier fiscales. Au point que certains d'entre eux changent de trottoir lorsqu'ils l'aperçoivent.

Quelle catastrophe surtout, s'il allait crever son moteur ! Il n'a pas le premier sou pour acquérir une nouvelle bagnole, même une occase pourrie. Or, une voiture est indispensable pour ce métier.

Pourtant, ce ne sont pas les cornus qui manquent ! Mais, par souci d'économie, la plupart d'entre eux préfèrent rendre au conjoint félon la monnaie de sa pièce, dans la même devise. Les coups de canif dans le contrat s'échangent alors comme des bottes dans une salle d'escrime. Seule l'espérance d'un divorce juteux peut pousser certaines femmes à faire appel au détective.

C'est sans doute le cas de Mme Costois. Leur train de vie, les signes extérieurs de richesse de son époux lui permettent de tabler sur une pension alimentaire conséquente, sans oublier la moitié des acquêts du ménage. De quoi faire un beau parti.

Gaston appuie encore un peu. En cas de PV, il le mettra sur sa note de frais, faisant valoir la nécessité de rattraper la berline... Les riches sont souvent radins, mais Mme Costois aura peut-être quand même l'élégance de ne pas trop éplucher la facture.

Ronflement de forge. Bruit de tôle. Vibrations. La pauvre voiture tremble de tous ses membres. Gaston a l'impression d'être aux commandes d'un marteau-piqueur.

Grincement de pignons.

Une odeur d'huile chaude se fait sentir. Un petit nuage bleuté s'échappe du capot.

Cette fois, il faut vraiment ralentir. Sous peine de tomber en rade et d'être dans l'impossibilité de présenter ses hommages à sa cliente.

Mine de rien, cette petite escapade à presque 150 l'a mené aux portes de Clermont Ferrand. Et la luxueuse BM n'est toujours pas en vue. Elle a probablement poursuivi sa route. Mais dans quelle direction ? Vers Paris ? Vers Bordeaux ? Vers le sud ?

A moins qu'elle ne soit sortie. Mais où ?

De toute façon, inutile de chercher à rattraper cet homme. Sa voiture est bien trop rapide. Et s'il est encore dans la région, comment le retrouver ?

Quoi qu'il en soit, il n'est pas avec cette Corinne dont sa cliente lui a donné l'adresse. Pour en avoir le cœur net, et pour prouver à sa cliente qu'il travaille avec zèle, il se propose d'aller l'espionner chez elle, à Saint Sixte.

Il a déjà repéré la maison des Dhoury. Le salon comporte une grande baie vitrée qui donne sur le jardin. En rôdant tout autour, il pourra peut-être prendre quelques photos, qu'il pourra inclure dans le dossier qu'il remettra à Mme Costois.

Gaston fait demi-tour à la sortie suivante. Il sera à St Sixte avant midi.

Corinne ? Il l'avait déjà épiée. A plusieurs reprises, il s'était introduit dans le jardin et il avait fait le tour de la maison pour jeter un coup d'œil par les fenêtres. Sans se faire prendre. Chez elle, rien d'anormal, rien qui puisse laisser supposer qu'elle aurait un amant. Il l'avait vue s'occuper de son ménage et jouer avec ses enfants, ou encore donner des ordres à son unique bonne... Une femme bien ordinaire.

Encore jeune, elle est plutôt jolie. Sans toutefois avoir la classe de madame Costois.

Il avait quelque peu espéré l'apercevoir en petite tenue. Mais il en a été pour ses frais. Les chambres et la salle de bains sont à l'étage, et Corinne est toujours habillée lorsqu'elle descend.

Mme Costois ? Elle n'a pas la fraîcheur de Corinne. Elle doit avoir dans les 40... 42 *balais*. L'âge où on soupçonne son mari de rechercher une chair plus juvénile. Mais elle a de beaux restes... Et de l'élégance. En un mot, elle est racée, tandis que le charme de sa supposée rivale est plutôt plébéen.

Tout en conduisant pour retourner à son point de départ, Gaston se laisse aller à un brin de nostalgie mêlé d'espérance. Son impécuniosité, jointe à un certain manque d'audace, avait fait de lui un spécialiste des râteaux.

Et si je lui proposais une petite consolation, à Bérénice ? Une consolation parce qu'elle est cocue, si je découvre quelque chose, *in fine* ? Ou mieux encore, si elle ne l'est pas, une consolation de voir le divorce pour faute lui échapper, et la confortable pension lui passer sous le nez ?

Il se voit déjà en gigolpince. Peut-être une nouvelle vocation.

Je sais bien qu'elle ne m'épousera pas. Mais je peux lui servir de consolation. Pour quelques temps au moins. Le temps qu'elle se refasse une santé, sur le plan sentimental.

Pourquoi en demander plus ?

18h

Marc est maintenant au-delà de Montpellier. Il est maintenant sur l'A9, en direction de Nîmes.

Il cherche la sortie n°29, où se trouve le motel, qu'il a repéré sur Internet, il y a une quinzaine de jours, lorsqu'il préparait son « voyage ». Très organisé, il ne laisse jamais rien au hasard, et met un point d'honneur à régler minutieusement le moindre détail.

Là, il pourra se détendre. Décompresser.

Au péage, il présente son ticket, bien en place dans la poche de poitrine de son veston, étalé sur le siège du passager. Puis, il règle en espèces.

L'hôtel se trouve dans une zone d'activité, à la limite de la ville. C'est un établissement discret, pas cher, mais néanmoins agréable et accueillant. Il est fréquenté par une clientèle de passage, en particulier des représentants de commerce. L'idéal.

Bien sûr, il n'a pas réservé. Mais à cette heure, il doit encore rester quelques chambres. Surtout un vendredi.

Sitôt installé dans sa chambre, il décroche le téléphone pour appeler chez lui, comme convenu. Il a laissé son portable à la maison, pour ne pas commettre l'erreur de l'utiliser. Bérénice est au bout du fil. Il lui raconte qu'il a passé une agréable journée, qu'il a déjeuné chez un ami, et que celui-ci lui a proposé une affaire. Sans préciser davantage.

« -Mais tu sais, dit-il en guise de conclusion, je ne suis pas encore décidé... Il faut réfléchir... »

....

-Demain, je serai de retour vers midi »

Il termine en lui souhaitant une bonne nuit. « Je t'embrasse »

Il a jeté sur le lit sa petite mallette, qui contient son pyjama et du linge de rechange. Tout à l'heure, à la réception, il a donné un faux nom et une fausse adresse. On ne demande plus de papiers d'identité. Demain, en partant, il paiera en espèces.

Décompresser.

Il n'y a pas de bar, mais seulement une sorte de salon, garni de quelques fauteuils. Marc s'y installe et commande un double whisky.

Marc est content. Content de lui.

La journée s'est bien passée.

7h38

Avant le péage, un bref arrêt sur la BAU, lui a permis de poser des fausses plaques. De puissants aimants leur permettent d'adhérer instantanément aux plaques licites de son véhicule, si bien que l'opération n'a guère pris plus d'une minute. Le voilà paré contre les caméras. Il les gardera jusqu'à ce que l'affaire soit terminée, et qu'il ait repris l'autoroute vers le sud.

Bien entendu, suite au parcours effectué à 180, ce qui n'était pas prévu dans son timing, il est arrivé en avance au rendez-vous. Pour ne pas se faire remarquer, il s'est garé dans un chemin qui s'enfonce dans le bois.

La montre de bord marque 7h 37

Le stage débute à 8h, à Vichy. A 7h45, elle doit prendre le bus, qui passe sur la nationale, au bout de la petite route asphaltée qui vient du village.

Marc attend. Elle ne va pas tarder. Le plus dur sera de la convaincre de monter dans sa voiture. Il faudra trouver un prétexte. Ou peut-être même utiliser la force. Heureusement, on est assez loin du village.

7h 42. Elle n'est toujours pas là. Elle est en retard.

Marc s'impatiente.

Et si elle allait ne pas venir ? Elle est peut-être malade... ou autorisée à s'absenter pour un motif quelconque. Il est possible même que le stage soit terminé. Marc ignore combien de temps il doit durer.

Marc scrute la route. Elle est vraiment très en retard, car il est maintenant 7h45, et l'homme vient d'apercevoir le bus à l'intersection avec la nationale. Si l'affaire manque, il faudra en planifier une autre, ce qui nécessitera d'autres observations, d'autres repérages, et finalement l'établissement d'un autre plan, soigneusement minuté.

Enfin ! Il aperçoit une forme vêtue de clair. C'est elle.

Elle court. Ou plutôt, elle essaie, car ses escarpins à talons aiguille ne lui permettent pas de courir. Elle court trois pas, enfin elle sautille plutôt... Puis elle fait trois mètres d'une curieuse marche accélérée qui la force à se dandiner...

Marc sourit. C'est elle.

Il lui barre la route. Il va lui adresser la parole sous un prétexte quelconque. Pour lui demander un renseignement, ou une adresse... Il sait qu'il présente bien.

-Excusez-moi, dit-elle, sans même le laisser parler, je suis très en retard. Je vais rater mon bus.

-Où allez-vous ?

-A Vichy. Pour mon stage.

Décidément. Le Ciel est avec lui !

-Je viens de le voir passer, dit-il, l'air navré.

Elle est catastrophée. Un désespoir muet se peint sur son visage, ses traits se contractent. Elle est sur le point de pleurer. A dix-sept ans, c'est encore une gamine.

-Si vous voulez, je vous y conduis.

L'espoir renaît ! Elle le regarde, éperdue de reconnaissance, les yeux luisants de larmes.

-Vous voulez bien ?

-Puisque je vous le propose.

L'homme est sympathique, souriant. Il porte un élégant costume et une cravate. Ce n'est pas un vagabond, ni un de ces hommes qui s'attaquent aux femmes... C'est un bourgeois, ou un fonctionnaire qui occupe un poste important.

-C'est que... Mon stage, c'est important pour le diplôme que je prépare. Il n'y a qu'un seul bus dans la journée.

-Venez, dit-il. Il faut arriver à l'heure pour votre stage.

La jeune fille ouvre la porte côté passager. C'est alors qu'elle remarque la veste soigneusement pliée du conducteur, posée sur le siège.

-Installez-vous plutôt à l'arrière, lui dit Marc.

Aussitôt assise, il la voit s'agiter sur la banquette.

-Que se passe-t-il ?

-C'est ma chaussure qui me fait mal, avoue-t-elle.

-Il faut souffrir pour être belle, répond-il un peu moqueur. Mais cela vous réussit : vous êtes tout à fait charmante.

Puis il ajoute :

-Bouclez votre ceinture, on y va. Ne prenons pas de retard.

-Je me suis disputée avec ma mère, lui avoue-t-elle, c'est pour ça que je suis en retard. Elle ne veut pas que je mette des talons pour aller travailler, et elle trouve que je me maquille trop. Je suis étudiante, maintenant, je ne suis plus une petite fille !

Marc vient de tourner sur la nationale. Il accélère.

-Vous avez raison, dit-il. Votre mère ne vous a pas vue grandir.

-Non, dit-elle, je n'ai pas raison. J'ai été méchante. Je regrette.

Marc la questionne sur ses projets. Son stage ? C'est pour préparer quel diplôme ? Il lui présente l'avenir, sous des aspects riants : un bon métier, un amoureux, des enfants... Une maman réconciliée, qui l'accueille à bras ouverts avec sa progéniture.

-Je vous le promets, dit-il. La jeunesse est toujours un cap délicat.

Il inspire confiance

Elle a les yeux rivés sur lui. Il conduit avec sérieux, sans hésiter mais sans à-coups. Il possède une belle voiture... C'est sûrement un homme qui exerce de hautes responsabilités.

Elle n'a pas vu qu'il vient de s'engager sur un chemin étroit. Non asphalté. Il a dû ralentir, mais malgré cela, la voiture est soudain secouée par les cahots.

-Vous êtes sûr que c'est par là ?

-Un raccourci, dit-il simplement. On arrive plus vite au centre ville.

Une vague étendue couverte de graviers. Il s'arrête.

Elle le voit mettre des gants de latex.

Elle veut se sauver. Elle se précipite sur la portière et tente de l'ouvrir.

Il a passé son bras entre les appuie-têtes, il l'agrippe, il la rejette brutalement vers l'intérieur de l'habitacle.

Elle est là, toute tremblante, rencognée sur son siège, lorsqu'il vient lui ouvrir pour la sortir du véhicule.

-Ne me faites pas de mal, supplie-t-elle.

Il la tire vers l'extérieur. Elle tente de lutter. Il est beaucoup plus fort qu'elle.

18h17

Marc sirote son whisky

Il se sent bien dans ce petit hôtel quelconque, pour touristes peu fortunés ou travailleurs en déplacement. Un établissement de classe très inférieure à ceux qu'il fréquente habituellement, lorsqu'il se déplace pour une véritable raison professionnelle, ou encore lors des vacances en famille... Il pourrait se permettre beaucoup plus cher, et même un palace, mais là, il est perdu parmi les clients anonymes, et la médiocrité des lieux le rassure.

Une fois de plus, il va gagner la partie.

Devant lui, une grande photo encadrée donne un aperçu des merveilles de la région. Un château, dans un paysage riant. Le nom est marqué dessous, en petit.

Domage que je n'aie pas le temps de visiter, pense-t-il.

Il ne l'a pas ratée. Il est même plutôt fier du travail accompli. L'affaire s'est déroulée sans heurt, comme une mécanique bien réglée.

Il l'a forcée à descendre, puis à s'allonger à côté du véhicule. Il a lu de la résignation dans ses yeux lorsqu'il a retroussé la jupe. Il ne l'a touchée qu'avec les gants de latex. Cela, il en est sûr. Il l'a maintenue fermement de la main gauche, pour mettre son préservatif.

Elle s'est mise à crier. Personne ne pouvait l'entendre, ils étaient loin de tout. Néanmoins, par prudence, il lui a bourré la bouche avec des mouchoirs de papier. Un paquet entier, ouvert pour la circonstance. Il en a toujours sur lui.

Malgré les larmes qui jaillissent de ses yeux, elle subit son supplice avec courage. Elle reste consciente jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il prenne son orgasme. Elle sait que c'est fini pour elle... Elle ne le supplie même pas du regard lorsqu'il place ses pouces sur sa trachée. Résignée.

Elle est morte comme une fleur qu'on cueille.

8h11

Marc avait tout prévu.

Il sort de la malle arrière une grande bâche en plastique, achetée dans une grande surface de bricolage. C'est une de ces bâches transparentes destinée aux travaux de peinture... L'emballage est déjà découpé sur le côté pour pouvoir la sortir sans perdre de temps, mais il ne l'a jamais touchée à main nue.

Il enroule prestement la jeune fille dedans, sans même ôter les mouchoirs qui lui ont servi de bâillon. Elle est légère comme une plume. Il la porte dans le coffre, où il a étalé la veille une autre feuille de plastique, elle aussi manipulée avec des gants.

Il est absolument sûr que son ADN ne se trouve pas sur le corps de la fille, et aussi que le corps de celle-ci ne polluera pas son coffre, qu'on n'y retrouvera aucune de ses sécrétions corporelles, ni aucun cheveu. Du travail bien fait !

Il a gardé les fausses plaques pour passer le péage.

Après 15 minutes de route tranquille, il arrive sur Clermont. Il suit son plan : prendre l'A75, et rouler vers le sud, sans se presser. Lorsqu'il serait assez loin, il se débarrasserait de l'encombrant colis qu'il trimballe dans son coffre.

Marc est détendu, rasséréné, parce que l'affaire a été menée à bien, impeccablement, et qu'il est sûr que personne ne l'a vu.

Il se conduit maintenant en touriste, se donnant même le luxe d'admirer les magnifiques paysages d'Auvergne.

9h51

Elle est morte depuis plus d'une heure et demie. Il a dépassé Issoire depuis dix bonnes minutes.

Marc met la radio. Mozart. Concerto pour piano et orchestre n°23.

L'andante : c'est le passage qu'il préfère. Toute la suavité du piano qui s'unit à l'orchestre... Rien de tel pour calmer le stress.

Marc ne craint pas la prison. Il a juste peur de perdre la partie, de manquer le point décisif

12h37

Marc est sorti de l'autoroute. Il roule maintenant sur la nationale, il a laissé sur sa gauche la route de Mende. Il connaît bien ce département de montagne, pour avoir fréquemment parcouru à vélo les petits chemins escarpés qui serpentent par les forêts, et qui débouchent parfois sur des à-pic vertigineux.

Passé Florac, il aborde la Corniche des Cévennes. Sur la départementale étroite et sinueuse, il ne peut guère dépasser le 50. De temps à autre, un automobiliste du coin le dépasse, profitant d'une meilleure connaissance du terrain, d'un bref intervalle en ligne droite

entre deux virages. On est à mi-pente, la route a été taillée dans la montagne et, par moments, elle est bordée par le rocher. Les arbres se font plus rares, et on peut voir dans le lointain, une longue cohorte de crêtes bleutées.

Le paysage est magnifique. Mais Marc ne peut pas trop en profiter : le poids qu'il transporte dans son coffre mobilise toute son attention.

Il attend d'être seul : le délestage devra se faire très vite.

Voilà l'endroit. Celui qu'il attendait. Après un virage en épingle à cheveux, il y a, sur la droite, une sorte de mur, un parapet qui sépare la route du précipice. Il y est déjà venu plusieurs fois, il sait que le ravin est profond, et qu'il sera difficile d'apercevoir le corps depuis la route.

C'est l'endroit idéal. Par chance, voilà plusieurs minutes qu'aucune auto ne l'a doublé. Avant d'aborder le virage, il s'assure qu'aucun véhicule n'apparaît dans le rétro. Personne non plus vers l'avant, dans la brève portion d'asphalte visible avant la courbe suivante. A cet endroit, il n'est pas possible de rouler vite, il dispose donc de deux bonnes minutes avant le passage d'une autre voiture, dans un sens ou dans l'autre.

Il ne lui en faudra pas tant. Surtout que le précipice est du bon côté, sur la droite. Ce qui lui épargnera de traverser la chaussée avec son fardeau.

Il s'arrête sur le bord de la route, descend, vérifie encore une fois que personne ne peut le voir.

Il ouvre prestement son coffre.

Il met une nouvelle paire de gants de latex. Puis, d'une traction brusque, sort le corps toujours enveloppé de son linceul de plastique transparent. Il le pousse énergiquement dans le ravin, au-delà du mur de pierre. Le cadavre roule sur la pente abrupte, la tête heurte un rocher, puis la chute reprend, s'accélère... Il finit par tomber brutalement dans un trou de plusieurs mètres, avec un bruit mou. Marc imagine la jolie fille disloquée, couvertes d'ecchymoses, de blessures post mortem.

Il ne faut pas rester là !

Marc démarre sur les chapeaux de roues. Il continue vers Saint Jean du Gard.

12h52

Plus loin, le bas côté est aménagé en une étroite esplanade couverte de gravier, qui borde la route. Deux voitures y stationnent. Leurs occupants sont descendus et s'affairent à prendre des photos.

C'est un col, le point culminant au-delà duquel on redescend vers St Jean, puis vers Nîmes...

Marc s'arrête et descend, lui aussi. Une sorte de promontoire permet d'avancer, de dominer le vide et de découvrir les vallées, le ravinement et les ciselures du massif... Il marche sur l'herbe rase, puis continue jusqu'au bout de l'étroite langue de terre poudreuse où affleurent les rochers.

A ses pieds, un cirque s'étend sur des dizaines de km, comme une vasque titanesque close par plusieurs rangées de crêtes qui font chatoyer toutes les nuances de bleu. A l'intérieur, s'alanguissent des collines couvertes d'épaisses forêts de sapins, une végétation touffue qui laisse paraître par endroits la tache vert tendre d'une prairie. Ça et là surgit l'éclair d'une cascade.

Un panorama grandiose. Quel tombeau magnifique pour une fille pauvre !

D'ici, on ne peut pas voir le cadavre. Marc pense au corps disloqué, à l'autopsie, à ce que le légiste découvrira. L'examen externe révélera les ecchymoses sur la tête, et les marques violettes de la strangulation. Puis, il ouvrira le corps, fera une grande entaille pour l'examen des organes internes... Il verra les os broyés, les chairs lacérées, à cause de la chute... Pire encore, il découvrira le sexe forcé meurtri, souillé de sang : le viol n'est que trop évident, malgré l'absence de sperme. Tout cela sera mis dans son rapport, un rapport bien technique.

Son crime est un chef d'œuvre. Un joyau. Un diamant qui resplendit de tous ses feux au cœur de la merveille qui lui sert d'écrin.

Jack ! Cette fois, l'élève a rejoint le maître ! J'ai fait aussi bien que ton dernier crime... Je veux parler du meurtre de Mary Jane Kelly, bien entendu. On la découvre au matin, il y a du sang partout ! Sur le sol, sur les murs... Sur le lit, gît une femme dépecée, éventrée, écorchée, dont les organes ont été éparpillés dans la chambre sordide... Sa tête repose sur ses seins, sur les débris de son sexe de femme impure, vouée au péché. Tout cela forme une composition digne des plus grands chefs d'œuvres, où s'exaltent la démesure du crime et l'ivresse démoniaque du sang.

Je viens, moi aussi, d'accomplir mon quatrième meurtre. Mon style est différent, moins flamboyant, mais sa sombre beauté ne cède en rien à celle de tes créations les plus élaborées. Il me reste à compléter mon œuvre en immolant une cinquième victime, et, comme toi, je ne serai pas pris.

Il fait demi-tour vers Florac, puis retourne sur l'autoroute.

13h28

Marc s'arrête dans une aire de pique-nique, dépourvue de station service et de restaurant, équipée en tout et pour tout de toilettes. Il n'y a personne. Il en profite pour se débarrasser des fausses plaques, qu'il jette prestement dans la poubelle, après les avoir soigneusement essuyées. De telles plaques risqueraient de le rendre suspect, si un gendarme contrôle ses papiers.

Le préservatif, il le jetterait plus tard. Avec grand soin. Pour l'instant, il est dans la boîte à gants, emballé dans un mouchoir de papier.

Le sac à main, surtout, il ne faut pas l'oublier sur la banquette arrière. Il contient les papiers de la fille. Il faudra veiller à s'en débarrasser, le plus loin possible de la poubelle où il jettera le préservatif... Encore plusieurs arrêts, suffisamment espacés. Marc joue au petit poucet.

14h17

Marc a faim. Il s'arrête sur une aire pourvue d'un restaurant. Pas un self comme sur la plupart des aires, mais un vrai restaurant.

Pourquoi ne prendrait-il pas un peu de bon temps ?

Après avoir jeté le préservatif au fond d'une poubelle, il commande un repas gastronomique : une entrée, une spécialité régionale, un dessert, une sorte de gâteau. Il mange avec appétit. Il se permet même un petit verre de rosé. Pas plus, car la journée n'est pas finie.

16h20

Voilà une demi-heure maintenant qu'il a franchi le viaduc de Millau.

Une aire pourvue simplement de toilettes et de tables de pique nique lui permet de se débarrasser du sac à main... Il a remis des gants de latex pour le projeter le plus loin possible au fond d'une poubelle déjà pleine de détritiques et de papiers gras. Au-dessus du sac, pour l'ensevelir, il étale les ordures, les gobelets vides, les boîtes de plastiques, les débris d'aliments... Il ressort ses mains souillées. Les gants, il les jettera plus loin.

17h12

Marc s'arrête une nouvelle fois.

Il fait le plein, et paye en liquide. Il en profite pour acheter une bouteille d'eau gazeuse, et surtout pour jeter ses gants...

Un bon quart d'heure de repos sur une terrasse ombragée au bord d'un étang. Il vide sa bouteille. Il avait soif.

Il repart. Il reste environ 45 minutes pour l'hôtel.

Dans la boîte à gants, il n'y a plus rien. Sauf la culotte de la fille... Elle est toute imprégnée de son odeur. La fragrance d'une fille qui sent l'étreinte de la mort.

Malgré le risque, il veut la conserver quelques jours, au fond de son bureau, sous une pile de dossiers.

Un petit souvenir... Dangereux, certes, mais combien enivrant ! Il faut bien en profiter un peu. Et puis, cela fait partie du jeu. Où serait la victoire, si l'on ne donnait pas une petite chance à la défaite ?

Puis il la brûlerait dans l'incinérateur du jardin.

15

Vendredi 12 juin 2015

En bateau

Roger tire sur les rames. La barque bondit, glisse sur l'eau avec un bruit soyeux, puis son mouvement finit par mourir doucement... Roger soulève les avirons, les ramène derrière lui, vers l'avant du bateau, et les plonge de nouveau dans l'eau pour donner une nouvelle impulsion.

Il est assis au milieu, sur le banc de nage. Il a retroussé les manches de sa chemise à carreaux. Corinne peut admirer ses avant-bras musclés, déjà bronzés par les longs périodes routiers.

Aujourd'hui, il a posé une RTT. Il s'est rendu libre pour la journée.

Rendez-vous était pris, depuis plus d'une semaine, dans une petite guinguette sur les bords de la Saône, à dix km à peine de St Sixte au Mont d'Or, où habite sa maîtresse. Corinne avait un peu peur de rencontrer quelqu'un qui pourrait la reconnaître, mais elle a quand même accepté.

Chacun est venu avec sa propre voiture. Roger a loué la barque pour une heure, en versant une caution.

Elle est assise à l'arrière du bateau, dans le sens de la marche, et fait face à l'homme qui rame. De temps à autre, elle le guide pour qu'il évite les obstacles qui bordent le rivage, les pontons qui s'avancent dans l'eau ou les autres barques amarrées près du bord...

-Attention sur ta gauche ! Va un peu à droite... encore un peu. Voilà.

Roger exécute la manœuvre.

-Tu t'en tires bien, s'exclame-t-elle, pleine d'admiration. Moi, je ne sais pas si j'y arriverais.

-Ce n'est pas difficile ! Mis à part qu'on ne voit pas où on va.

La barque glisse sur l'eau, avance rapidement, régulièrement. Roger respire calmement, il ne paraît pas faire d'effort excessif.

Il est vrai, se dit-elle, qu'il est bien musclé. Son travail quotidien nécessite de la force, et de l'endurance... Il faut bien résister à la fatigue, pendant les longues journées de conduite, et bien maîtriser le bahut de plusieurs tonnes, pour lui faire exécuter les manœuvres délicates... Il paraît qu'il y a maintenant des femmes qui font ce travail, mais moi, je demande à voir...

Pour Corinne, dompter un monstre de 30 tonnes nécessite la puissance virile, celle que le mâle normalement abruti exerce sur la matière, qu'il domine à coups redoublés de son marteau.

Roger souque. A chaque fois, la barque bondit sur l'eau, les muscles saillent sous la chemise, et les tolets grincent un peu.

Malgré son aversion pour le sexe masculin, elle ne peut s'empêcher d'admirer la régularité du mouvement, l'apparente absence d'effort, la sérénité qui émane de ce visage pourtant quelconque. Devant elle se tient l'image rassurante d'une force tutélaire, qui protège et qui œuvre pour le bien. Plus que l'amant, c'est le père qu'elle retrouve, le pourvoyeur de bienfaits, la corne d'abondance de ses désirs de petite fille...

Elle ne peut se défendre non plus d'une pointe d'orgueil. Elle a su canaliser cette énergie pour la mettre à son service exclusif, faire de l'homme une pièce annexe d'elle-même, uniquement destinée à satisfaire ses envies.

La rivière se divise en deux bras, pour former une île étroite et allongée.

Roger s'engage dans le petit bras, large d'une dizaine de mètre à peine. Il est entièrement plongé dans l'ombre des grands arbres qui bordent le rivage, tant sur la terre ferme que sur l'île elle-même. L'autre, celui sur lequel passent les péniches, est plongé dans la lumière crue du soleil. L'onde y paraît bleutée, avec des vaguelettes frangées de lumière, tandis que la barque des amants vogue sur un chenal d'émeraude, bruissant de chants d'oiseaux.

-Et si on allait dans l'île ? propose-t-elle.

A l'aveugle, Roger lève l'un des avirons pour amorcer le virage. L'étroit boyau liquide est vite traversé, et la barque aboutit dans un buisson.

-Plus loin, Roger. La berge est dégagée, on pourra monter.

Il y a déjà une autre barque, à-demi tirée sur une pente douce. Roger saute à terre, attache le bateau à un solide pieu fiché en terre, puis aide Corinne à descendre.

-Pas longtemps, dit-il. Je dois rendre la barque dans une heure.

L'île est une couverte d'herbe et de buissons, et de quelques grands arbres. Corinne s'assoit sur une petite butte et retrousse un peu sa jupe pour offrir ses jambes à la caresse du soleil. Roger s'accroupit auprès d'elle.

Elle se sent bien, charmée par l'escapade insolite qu'elle est en train de vivre. Elle est à peine à une dizaine de km de chez elle, et pourtant elle est en rupture totale avec sa vie routinière de maîtresse de maison.

Thierry ? Il est encore bien plus loin. A peine l'honore-t-elle d'une pensée fugitive... Il est avec ses camions, Thierry. Il planifie les missions des chauffeurs, il prévoit les réparations, l'entretien du matériel, et il prépare les devis des clients. Pauvre Thierry ! Toujours bien terre à terre. Aujourd'hui, il a rendez-vous avec l'expert comptable. Il le lui a dit ce matin. C'est la troisième fois, ce mois-ci... Toujours les gros sous. Une vie de cloporte, sans panache, sans éclat... Une vie de minable.

Corinne sent la chaleur du soleil sur ses cuisses.

Elle regarde Roger, accroupi à-côté d'elle, dans une attitude pleine de respect. Si elle aimait les hommes, elle dirait que c'est un bel homme, grand, bien découpé, costaud. Un homme à qui le travail ne fait pas peur. Ses mains sont longues et fines, on dirait des mains d'aristocrate, et pourtant on devine qu'elles ont de la force.

Dire que ces mains-là ont déjà étranglé trois filles !

Corinne n'a pas peur. Elle a le sentiment d'être protégée par une sorte de baraka, et qu'il ne lui fera aucun mal.

Il ne tue que des adolescentes... Une femme adulte lui fait peur.

Comme les loups, qui ont peur de l'homme.

Mieux, elle se sent bien près de lui. Bien sûr, elle ne l'aime pas vraiment, mais une étrange amitié les unit, et elle se laisse aller à cette aventure sans lendemain, dont elle savoure le charme capiteux.

Pourtant, elle ne sait presque rien de lui. Ils n'ont échangé aucune de ces confidences que se font généralement des amis.

Elle pose sa main sur celle de Roger. Le *violeur récidiviste* ne songe même pas à la toucher ! C'est elle qui doit proposer :

-Tu veux faire l'amour ?

Elle n'y tient pas vraiment. Mais c'est un passage obligé : ils sont amants, tout de même !

-Ici ?

-Il n'y a personne sur l'île.

-Tu n'as pas vu l'autre barque ? Il y a sûrement quelqu'un. Un pêcheur, peut-être.

Elle n'y avait pas pensé. C'est vrai : il y a quelqu'un. La honte la reprend. Et si quelqu'un la surprenait, au moment même où elle accomplit cet acte bestial ? Même un inconnu...

-Tu as raison, dit-elle.

Il hésite. Il se sent obligé, lui aussi. Peut-on imaginer un rendez-vous d'amour sans sacrifier au rituel de l'étreinte ? Dans une heure, ils rendront la barque à la guinguette et, après un dernier café, ils devront se séparer. Corinne doit être à la maison lorsque ses enfants rentreront de l'école. Et ce sera trop tard.

Elle serait mortifiée de n'avoir pas pu inspirer du désir. Elle le ressentirait comme un échec. Du moins le pense-t-il.

-Nous ne faisons rien de mal, tu sais. Si tu le veux.

Elle ne répond pas. Ils entendent tous deux le bruissement des feuilles agitées par le vent. Il insiste :

-Tu le veux ?

-Oui.

Puis elle ajoute, rapidement, en baissant la voix :

-Mais je ne veux pas me déshabiller. Tu n'auras qu'à retrousser un peu ma jupe... Tu te mettras sur moi, pour me cacher.

Roger obéit. Bien sûr, on est moins à l'aise, mais le plaisir de faire l'amour sous le soleil vaut bien quelques restrictions. Et puis, il lui faut bien ménager la pudeur de son amante... Il retrousse donc la jupe et baisse un peu la culotte. Il approche ses lèvres de la vulve pour y déposer un baiser tendre et respectueux.

Non, dit-elle. Seulement avec ta main.

Anaïs ! Comme elle aimerait offrir son sexe à la bouche d'Anaïs ! Cette bouche si pulpeuse, si sensuelle, experte au point de la porter au seuil de la jouissance par un simple baiser intime, un peu prolongé...

Anaïs ! Pourquoi n'es-tu pas là, près de moi, dans la splendeur de cette belle journée ? Pourquoi faut-il toujours se donner à un autre ?

Roger se couche sur elle, et l'embrasse. Sur la bouche, sur les joues, sur les oreilles... Partout. En même temps, il lui caresse doucement le sexe, il la travaille pour la faire venir...

Elle est résolue à se laisser aller, à se donner pleinement, et même à accepter, s'il le faut, le séisme d'un nouvel orgasme, ce qui s'est déjà produit avec cet homme. Un sacrifice nécessaire à l'orgueil masculin.

Dans l'euphorie qui suit l'amour, il se détendra, et il sera mis en confiance.

Après, peut-être qu'il parlera.

C'est la première fois qu'elle le fait en dehors d'un espace clos, c'est pourquoi elle n'est pas très à l'aise. C'est trop long ! Elle coupe court aux préliminaires, bien qu'elle ne se sente pas prête. Elle fait glisser la fermeture éclair de la braguette, et en sort un sexe déjà durci.

-Viens, dit-elle. Il faut faire vite.

Elle reçoit la verge sans excitation, puis elle la sent aller et venir en elle... Contractée, elle le laisse faire sans bouger, sans participer.

Son regard se perd dans le bleu du ciel. Elle pense aux trois filles... Ont-elles joui pendant le viol ? Peut-on éprouver du plaisir au cœur de la terreur, dans un corps tenaillé par la souffrance ?

Et lorsqu'il a mis ses mains sur leur cou ? Ces belles mains d'aristocrate... Qu'ont-elles ressenti ? L'orgasme de partir vers l'infini, de poser sa souffrance dans un dernier jaillissement de sève ?

Roger éjacule, elle sent la liqueur jaillir en elle. Il a fini. Il se retire.

Corinne remonte sa culotte et rabat sa jupe.

Roger est assis près d'elle, les bras appuyés sur ses genoux. Son visage n'exprime pas la joie d'un amant comblé, mais plutôt une préoccupation maussade. Elle l'interroge du regard.

-Je suis un salaud, dit-il sombrement.

Elle ne s'attendait pas à des regrets, encore moins à une honte d'avoir forniqué. Surtout de la part d'un homme. D'ordinaire, ce n'est pas la délicatesse qui les étouffe !

-Un salaud ? Pourquoi dis-tu cela ? Nous avons simplement fait l'amour...

-Tu ne sais pas tout. Il faut que je t'avoue...

Avouer ? Il va avouer ? Comme ça, tout à trac ?

Et quand il aura tout dit, elle sera officiellement sa complice. Elle ne pourra pas reculer, elle sera obligée de le dénoncer. A moins qu'il ne le fasse lui-même. Ce serait mieux. Il faudra le persuader d'aller se dénoncer, de tout raconter à la police. *Je lui promettrai de lui rendre visite en prison, de lui apporter des douceurs... Ou à l'asile. Peut-être qu'il sera déclaré irresponsable ? Il est si gentil, en dehors de ses crises.*

-Tu m'écoutes ?...

Il a commencé à parler. Mais elle affûte ses arguments, pour le convaincre, et les premiers mots ont glissé sur elle. Les aveux. Il faut d'abord les écouter.

-Tu disais ?

-Je suis marié, tu sais. Je ne te l'ai jamais dit, mais je suis marié.

Marié ! Tous les soirs dans un petit nid douillet, auprès de sa petite femme ! Même les jours où...

-J'ai posé une RTT. Mais ma femme me croit au travail. Je lui ai menti.

Il faut qu'il en dise davantage.

-Continue, dit-elle. Soulage-toi.

- J'en suis arrivé à mener une double vie : mentir à ma femme, et passer une agréable journée auprès d'une maîtresse... Je suis très touché par les sentiments que tu éprouves pour moi. Ce n'est pas pour toi que je dis cela, c'est pour moi : je ne suis pas fier de ma duplicité.

Il bat sa coulpe pour leur vague affaire d'adultère.

Corinne s'énerve intérieurement. Il faut qu'il avoue. Et surtout qu'il avoue le pire, si elle veut pouvoir le dénoncer.

-Ce n'est pas si grave, dit-elle. Tu sais bien que ce n'est que pour le sexe. Celle que tu aimes, c'est bien elle.

-Oui, mais j'ai trahi sa confiance. Quant à elle, elle est pure comme un lys ! Je n'en ai pas le moindre doute. Fidèle et dévouée ! Je suis un scélérat.

La bouche de Corinne se tord en un rictus crispé. Elle secoue la tête.

-Tu n'en fais pas un peu trop ?

Puis elle suggère :

-Tu lui cache autre chose ? De plus grave ?...

-Non... Mais ce qui me fait encore plus de peine, c'est de mentir à ma fille.

Une fille ! Mon Dieu ! Il a donc une fille !

-Tu comprends... Sa confiance en moi est absolue. Pour elle, je suis son papa chéri, presque son dieu. Si elle savait !

-Est-ce qu'elle a le même âge que les autres filles ?

-Quelles autres filles ?

-Tu sais bien : celles qui ont été assassinées. Tu as sûrement lu les journaux.

Roger la regarde, sans rien répondre.

-Tu ne comprends pas ? Mais si, voyons. Tout le monde en parle. Adeline, retrouvée à Fort Ligny... Claire découverte dans une décharge près de Nîmes...

-Pourquoi est-ce que tu me parles de ces filles ?

-Parce que tu me parles de ta fille.

-Je ne saisis pas le rapport. Tu crois que je dois avoir peur pour elle ?

-Mais bien sûr. Cet homme est un tueur en série, il ne cessera que s'il est arrêté. Il faut qu'il soit arrêté.

-Je le souhaite autant que toi. Mais que pouvons-nous faire ? C'est le travail de la police.

Corinne se tait. Elle cueille une graminée et commence à la mâchouiller...

Il ne veut rien dire.

Il ne voudra jamais se dénoncer.

Cette journée a été si belle !

De nouveau, elle regarde ses mains. Ce ne sont pas des mains d'étrangleur, même si elles ont tué. Ce sont plutôt des mains d'artiste, de sculpteur ou de peintre, qui façonnent le corps des femmes pour en sublimer la beauté.

Savoir ce qu'il ressent lorsqu'il tue ? Elle en meurt d'envie.

Mais qui oserait demander à l'assassin ses sentiments au moment du crime ?

-Dis-moi ?...

-Oui ?

-Rien... Je voulais savoir si tu es heureux avec ta femme. Mais c'est une question bête.

-Pas du tout. Nous sommes très heureux, et je me sens d'autant plus coupable.

-Et avec moi ?

-Avec toi, ce n'est pas pareil : nous ne sommes que des amis.

Elle se tait. Et pourtant, elle voudrait l'interroger encore.

Car son silence laisse tout imaginer. La traque haletante du prédateur, angoissé à l'idée que le gibier pourrait manquer, et qu'il ne pourrait ne pas être en mesure de satisfaire son ignoble faim. La victime, happée, qui se débat, qui cherche à s'échapper, et qui supplie... Puis, le viol qui déchire, les larmes d'humiliation et de douleur qui jaillissent.

Tu les as vus, ces yeux pleins de terreur ?

Et le dernier souffle d'une gamine qui meurt, l'as-tu senti sur ton visage ? T'es-tu rassasié de jeunesse et de beauté ?

Ces mains ont senti les os qui craquent, le spasme de la vie qui s'éteint. Il faut le dénoncer.

Mais il ne parlera pas.

La chaleur du soleil la pénètre, mais une autre chaleur la berce et l'endort doucement. Une chaleur qui ne doit rien à l'amour, mais qui émane d'une sympathie naissante.

Dis-le. Dis le pour moi, pour que je puisse te comprendre. Je ne te jugerai pas, tu resteras mon ami.

Malgré tout.

Je sais bien que tu es malade. Sinon, comment expliquer ce monstrueux coït du sexe et de la mort ?

C'est à son tour d'avouer. De faire le point.

Non seulement elle se sent bien près de lui, mais cet homme la fascine. Pour tout le monde, il est l'honnête travailleur, le bon père de famille... Mais pour trois filles, il a été l'instrument du destin.

L'ange de la mort, qui se joue de la police et des magistrats, capable de tromper le monde entier. Incroyablement fort, comme ces dieux antiques qui exigeaient leur tribut de sang humain.

Un éclat de cette sombre gloire rejailit sur elle ! Une lueur sur une existence terne et sans intérêt.

Elle n'a qu'une seule envie : que cette étrange amitié dure indéfiniment

Seul le sexe la rebute. Mais il sera peut-être d'accord pour ne plus la toucher, pour rester simplement auprès d'elle comme un bon copain. Il est prêt à y renoncer, elle le sent.

Je suis la seule à savoir. La seule. Si je ne le dénonce pas, il ne sera pas pris.

Ce moment de chaleur humaine, elle le partage avec un assassin, et elle en partage aussi la monstruosité. Le crime est entré en elle, comme par osmose. Elle commence à l'admettre.

Je ne veux pas qu'on le prenne ! Je ne dirai rien.

Maintenant, elle est vraiment sa complice. Au sens judiciaire du terme.

Elle a entendu parler de ces femmes, qui ont partagé la vie de criminels sans jamais les dénoncer. « Comment est-ce possible ? » s'était-elle souvent demandé. « Comment ne pas être totalement écœurée ? ». Il faut croire que la passion, que l'amour, permet de tout supporter, de tout accepter. Mais lorsque la passion n'existe pas ? Lorsqu'il s'agit d'une simple amitié ?

Ces filles, après tout, elle n'en a rien à faire. Elle ne les connaît même pas. Lui, elle le connaît, elle veut le garder pour elle, pour ces entrevues discrètes, ces escapades, ces ruptures avec le quotidien...

Roger se lève.

Il a l'air d'un homme ordinaire. Bon et travailleur. Elle a l'impression d'être sous sa protection.

Je ne dirai rien.

-Il faut rentrer, dit-il, à regret. L'heure touche à sa fin.

Corinne se lève aussi. Elle ouvre son sac à main et en sort un bâton de rouge à lèvres ainsi qu'un petit miroir. Puisqu'il faut regagner le monde civilisé...

La lettre est tombée par terre. Cette lettre qu'elle porte toujours sur elle, chaque fois qu'elle a rendez-vous avec lui, quitte à la déplacer d'un sac à un autre, si nécessaire.

Roger la ramasse et la lui tend.

En la rangeant dans son sac, elle se promet de la détruire.

Roger se dirige vers la berge. Elle le suit.

Elle lui demande :

-On recommencera ?

De nouveau, elle lui prend la main. Ils retournent vers la rive comme de vrais amoureux.

-On recommencera, si tu le veux.

Peu importe, se dit-elle, qu'il tue de nouveau.

16

Jeudi 18 juin 2015

Bérénice

La petite bicoque aurait du charme, n'était son aspect vieillot et mal entretenu.

Bérénice y est déjà venue la veille... Elle a tout de suite remarqué avec dégoût la rouille qui commence à ronger le portillon, badigeonné d'une affreuse couleur jaunâtre. Il faut le pousser d'une secousse pour qu'il consente à s'ouvrir en grinçant. Il donne alors accès à une courte allée couverte de gravier, qui mène à un perron de quatre marches de béton gris.

Sur la droite, un minuscule parterre entouré d'une bordure de ciment héberge un vieux rosier grimpant, couvert de grosses fleurs. Indifférent aux mauvaises herbes qui envahissent son domaine, il a l'air de se prélasser.

De part et d'autre de la porte d'entrée, couverte d'une indéfinissable teinte brunâtre, se trouvent deux fenêtres. Malgré l'heure tardive, aucune d'elle n'est éclairée.

Gaston n'est pas encore rentré. Il est probablement encore sur une enquête.

Bérénice hausse les épaules.

Elle tire une clé de son sac à main, et elle ouvre la porte. Tant pis, elle n'aura qu'à l'attendre à l'intérieur.

Dès son entrée, l'odeur du renfermé la saisit. Ou plutôt, un remugle indéfinissable, l'odeur du « vieux », mélange de relents de cave et de cuisine, avec l'âcreté des sueurs et les senteurs suspectes d'un après rasage bon marché. Un « jus » qui imprègne les papiers peints pisseux, les planchers disjoints, et jusqu'à la poussière qui tapisse les meubles.

Après un bref couloir, elle pénètre dans le salon.

Bérénice allume la lumière et s'assoit dans un fauteuil au velours râpé. Devant elle, elle peut voir une vieille table basse dont le vernis marron est rongé de plusieurs cercles de divers diamètres et, plus loin, dans l'ombre, un canapé marron quelque peu effondré.

Sur le côté, un buffet deux corps, d'un vague style Henri II, occupe tout un pan de mur. Avec ses colonnes tarabiscotées et ses portes couvertes de scènes sculptées, il hurle son mauvais goût. Entre les deux corps, dans l'espace destiné en principe à l'exposition de quelques beaux objets, s'entassent bibelots, photos, paperasses et sacs de plastique. L'un des pieds en forme de boule ayant été cassé, il est remplacé par une brique posée de chant.

Bérénice le jauge en connaisseuse, quasiment en experte. Authentique, un tel meuble vaudrait de l'argent. Beaucoup. Mais au premier coup d'œil, elle décèle l'imitation industrielle, une fabrication du XIX^{ème} siècle finissant, consécutive à l'engouement de cette époque pour les meubles de « style ». Aujourd'hui, même un brocanteur n'en voudrait pas.

Pourquoi conserve-t-il cette horreur ?

Le sol est jonché de miettes de pain, et de débris divers. Ça et là paissent des « moutons », principalement sous les meubles et dans les coins, où ils peuvent profiter d'une sérénité que ne trouble ni balai, ni aspirateur... Une belle empreinte de semelle boueuse macule aussi le plancher. Sans doute l'enseigne de la profession. Depuis combien de temps est-elle là ?

Bérénice détourne le regard.

Au centre de la pièce trône une table mastoc, de forme carrée, assortie au buffet. Enfin... de même style. Elle est flanquée de quatre lourdes chaises de chêne foncé, dont l'assise et le haut dossier sont recouvert de skaï rouge, bordé par une rangée continue de clous ronds, du plus bel effet. Sur la toile cirée gluante, une assiette sale et un verre tiennent compagnie à un vieil ordinateur portable ouvert, mais dont l'écran est éteint. Plusieurs papiers et quelques chemises cartonnées, maculées de graisse, complètent le décor.

Quel contraste avec son intérieur à elle, si élégant.

Bérénice soupire.

Sa liaison avec Gaston est toute récente : elle date de la veille...

Vendredi 12 juin 2015

Le vendredi précédent, jour où a débuté son enquête sur les activités extra conjugales de Marc, il est rentré tout penaud d'une traque où il a fait chou blanc, malgré un long parcours en automobile qui l'a conduit aux abords de Clermont Ferrand. Pour ne pas rapporter à sa

cliente un dossier vide, il a passé ensuite plus d'une heure à rôder autour de la maison des Dhoury.

-Elle n'est pas avec votre mari, a-t-il dit, en présentant de nombreuses photos de Corinne.

Visiblement, celle-ci ne se doute pas qu'on la photographie. Elle est prise dans des attitudes naturelles, au cours de ses activités quotidiennes. On la voit débarrasser la table, puis devant l'évier, en train de rincer sa tasse. Un moment plus tard, elle est pelotonnée sur un canapé et elle regarde la télé.

Gaston a fait au téléobjectif plusieurs gros plans sur l'écran.

-Voyez, c'est bien aujourd'hui. C'est la fin du JT sur la 2, et vous pouvez reconnaître le reportage sur la collision entre un poids lourd et un train, qui a eu lieu ce matin.

-Je ne mets pas en doute votre honnêteté, dit-elle sèchement.

Par contre, il n'insiste pas sur plusieurs photos en gros plan de Corinne. Elle a ramené ses jambes sur le canapé, et sa jupe s'est quelque peu retroussée... On peut voir ses genoux, et même un bon morceau de ses cuisses. Sous le détective, Bérénice détecte l'amateur de femmes. Nul doute que s'il avait eu la chance de la surprendre dans la salle de bain, il aurait profité de l'occasion. Peut-être d'ailleurs l'a-t-il fait, et garde-t-il les clichés pour son usage personnel ? La salle de bains est à l'étage, mais le gaillard est jeune et vigoureux, une petite escalade ne lui fait sûrement pas peur.

-Elle n'est pas mal du tout, votre amie.

-Mon ex amie, corrige-t-elle.

Pas mal du tout ! Bien sûr, Corinne a dix ans de moins qu'elle ! A quarante ans, Bérénice se rend compte qu'elle a commencé à vieillir. On la remarque moins, on la désire moins, malgré sa lutte quotidienne contre les ébauches de rides et ses efforts assidus pour préserver ce qui reste. Certes, elle est encore « bien », mais le rayonnement de la jeunesse s'enfuit peu à peu. Un jour, Marc lui signifierait que c'est fini, qu'il veut divorcer pour en épouser une plus jeune.

Ce petit détective minable se permet de retourner le couteau dans la plaie !

-Et mon mari, vous ne savez pas ce qu'il a fait ? Où est-il allé ?

-Quand je l'ai perdu de vue, c'était un peu avant la sortie pour Vichy... Il a accéléré fortement, et je n'ai pas pu le suivre. Ma voiture n'est pas assez puissante. Ensuite, j'ai continué presque jusqu'à Clermont, mais je ne l'ai pas revu.

Bérénice lève les yeux au ciel. Peut-on pousser aussi loin l'incompétence ?

-Bref, dit-elle en guise de conclusion, vous n'avez aucun renseignement sur le but de son voyage.

-Aucun, Madame. J'en suis désolé.

Elle le regarde droit dans les yeux. Il a l'air d'un collégien à qui le prof vient de mettre une sale note. Avec un sourire forcé, il ajoute néanmoins :

-Mais on pourrait peut-être quand même se revoir.

Interloquée par autant d'audace, elle reste sans voix pendant plus d'une minute

-Se revoir ? dit-elle enfin. A quoi bon ? Vous m'enverrez votre facture, et on en restera là.

Il insiste :

-Il ne faudrait pas se quitter fâchés. Je connais un petit bouchon sympa. Je vous invite, quand vous voulez...

Ça alors ! C'est trop fort ! Ce minable sans le sou se permet de draguer !

Bien sûr, il ne s'attaque pas à la belle Corinne. Trop difficile pour lui. Il s'en prend à la dame vieillissante, à celle qui ne sait pas où est allé son mari, ni ce qu'il a fait, et qui a de bonnes raisons de se croire cocue. Un consolateur, tombé du ciel.

Un consolateur à qui il faudra donner des cadeaux, et peut-être même de l'argent. Bérénice se doute bien que ne sont pas seulement ses beaux yeux qui intéressent le jeune homme.

Faute de capacité pour le métier d'enquêteur, il lui reste sa belle gueule. Et il croit que cela suffit !

-Merci bien, grince-t-elle. Je n'ai nullement l'intention de tromper mon mari, même s'il le fait de son côté. Votre facture, et adieu.

Aucun espoir. Il reflue vers la sortie, et elle claque rageusement la porte derrière lui.

Lundi 15 juin 2015

C'est le lundi suivant que l'événement s'est produit...

Le week-end s'était bien passé. Marc est rentré le samedi, à l'heure prévue. Il était d'excellente humeur, et il avait même pensé à rapporter un petit cadeau à chacune des deux femmes : pour Bérénice, un flacon de son parfum préféré, et pour Tatiana une paire de boucles d'oreilles avec de vraies perles...

Quel homme merveilleux ! Comment a-t-elle pu le soupçonner ?

Pendant toute la soirée, où ils sont seuls tous les trois, il se montre particulièrement enjoué.

-Hier, dit-il, j'ai revu un vieil ami.

-Tu me l'as dit au téléphone.

-Finalement, l'affaire qu'il me propose, je crois que je ne vais pas la prendre... Trop foireux.

-Tu as raison : il faut être carré en affaires.

-Et surtout, ne jamais sortir du cadre strict de la légalité. C'est trop dangereux. Tu ne connais pas François, mais il a toujours été un peu magouilleur... Moi, je n'aime pas ça. Enfin, j'ai quand même fait un peu de tourisme : c'est une merveilleuse région.

-Tu la connais bien

-Eh oui ! Cela m'a fait plaisir de revoir les Cévennes.

Après un dîner particulièrement agréable, et bien arrosé, Marc et Bérénice ont fait l'amour. Il s'est montré particulièrement adent, et elle s'est crue revenue au temps de sa jeunesse, aux débuts de leur mariage.

Le dimanche est à l'avenant : détendu et ensoleillé.

Mais le lundi, alors que Bérénice veut sortir sa Golf pour aller en ville, elle se rend compte que la voiture de son mari occupe le centre de l'allée qui mène au garage, ce qui l'empêche de passer.

Marc s'est attardé dans son bureau. Il a vaguement expliqué qu'il ne se rendrait à son cabinet qu'en fin de matinée. Il est occupé à compiler un dossier, et Bérénice se résout à ne pas le déranger.

Pourtant, il faut déplacer le véhicule, le reculer pour le stationner dans la rue.

Heureusement, se souvient-elle, il y a un double des clés dans le meuble du vestibule. C'est celui dont se sert Firmin, le domestique, lorsque Marc lui demande de la mettre au garage ou de la sortir...

Bérénice n'a pas l'habitude de conduire une grosse voiture. Elle vire un peu trop court, la berline sort du bateau et saute le trottoir. Un choc assez brutal.

Un bruit sec accompagne le contact du pneu avec le caniveau, suivi pendant une fraction de seconde par le raclement sourd d'un petit objet qui glisse sur le tapis de sol. Comment son mari, si soigneux, a-t-il pu laisser traîner quelque chose sur le plancher de sa voiture ? A-t-il transporté quelqu'un ?

Intriguée, elle sort du véhicule et jette un coup d'œil entre les sièges. Elle aperçoit le bout d'une chaussure qui dépasse de sous le siège du passager avant.

Elle prend l'objet en main. C'est un escarpin de femme à talon aiguille, de couleur rose bonbon, avec un absurde nœud sur le dessus. Un peu kitch.

Aussitôt, ses soupçons reviennent. Certes, il n'était pas avec Corinne. Mais cet ami, qu'il prétend avoir revu, et dont il n'a cité que le prénom... Si c'était une femme ? Si c'était Françoise, et non François ? Et cette affaire, si c'était une pure invention ? Furieuse, elle se dirige vers la maison en brandissant sa trouvaille, avec la ferme intention de demander des explications.

A mi chemin de la maison, elle s'arrête net. Elle a le pressentiment qu'il vaut mieux cacher cette découverte. Elle planque la chaussure dans le coffre de la Golf, et elle part en ville, comme prévu.

Lorsqu'elle revient, plus d'une heure après, la BM est au garage. Les quatre portes sont grande ouvertes, ainsi que la malle arrière. Marc est occupé à nettoyer les sièges avec l'aspirateur. Tout est nickel.

-Je suis passé au lavage, dit-il. Elle était vraiment sale après mon voyage... Tu sais comme je suis méticuleux.

Bérénice remarque la carrosserie lustrée, qui luit sous la lampe du garage, les jantes étincelantes, les pneus entièrement noirs, sans la moindre trace de poussière.

En sortant du garage, elle perçoit une vague odeur de brûlé. Cela vient de l'incinérateur du jardin.

Marc lui semble bien mystérieux, et même vaguement suspect. En fin de matinée, il se rend à son cabinet d'expertise comptable, et le reste de la journée se passe normalement. Elle n'y pense plus... Seule une vague inquiétude la tenaille : a-t-il une maîtresse ? Et s'il allait la quitter ? Divorcer... Pourtant, on est si bien, tous les trois. On forme une famille unie, où on s'aime. Le week-end, en particulier, a été merveilleux.

Est-ce la fin ?

Le journal télévisé du soir s'ouvre sur une note dramatique : une jeune fille a disparu.

Le journaliste qui présente l'émission a pris un ton de circonstance :

Une étudiante de 17 ans, Melle Emilie Loupon, ne s'est pas présentée à son stage vendredi dernier. Ce matin là, elle a quitté son domicile vers 7h 30 pour se rendre normalement à son travail. Depuis, nul ne l'a revue, ni dans le village de Chanzy le Val où elle habite, ni dans la ville de Vichy où l'attendait son employeur. Après une nuit d'angoisse, ses parents ont signalé sa disparition à la gendarmerie...

Melle Loupon est une jeune fille sérieuse et travailleuse, et toute fugue semble exclue. La Gendarmerie a ouvert une enquête pour « disparition inquiétante »...

Le souvenir de plusieurs affaires analogues est dans toutes les mémoires. Depuis l'automne dernier, trois jeunes filles ont été enlevées, violées puis étranglées. Les corps ont été retrouvés à plusieurs centaines de km du lieu de leur enlèvement. Des affaires qui, à ce jour, n'ont pas encore été élucidées...

Il se pourrait que le tueur de l'autoroute ait récidivé...

-Tu crois que c'est lui ? demande Bérénice, la voix altérée par l'émotion.

Bien qu'elle ne soit pas directement concernée, le traitement inhumain infligé à des créatures innocentes, jointe à l'impuissance des forces de l'ordre, la remplit de révolte.

-Cela se pourrait, répond Marc. Ce salaud ne s'arrêtera pas avant d'être sous les verrous.

Bérénice gamberge à l'instar d'un fin limier qui mènerait l'enquête :

-Moi, dit-elle, je ne comprends pas. Cet homme, ou plutôt, ce monstre... Il ne vit pas seul. Son entourage a forcément remarqué quelque chose d'anormal dans son comportement, dans sa façon d'être. Voire même des déplacements suspects, des absences injustifiables...

-Tu crois ? Je pense plutôt que, dans bien des familles, on vit d'une manière juxtaposée, et qu'on peut parfaitement ignorer ce que fait son conjoint. D'ailleurs, la plupart des adultères se déroulent paisiblement, sans éclat, dans une nonchalance feutrée, pour ne pas dire dans une certaine indifférence.

Bérénice s'énerve. Une femme peut pardonner d'être trompée... Mais peut-on fermer les yeux sur de telles abominations ?

Elle pense à l'escarpin rose découvert sous le siège de la BM. Elle bout intérieurement, car le doute la dévore, et qu'elle ne saura jamais le fin mot de l'histoire. Certes, être cocue est une potion amère, qui génère de la rancœur et une envie légitime de vengeance. Mais il n'y a rien de pire que de partager la vie d'un criminel.

-Ceux qui savent quelque chose, et qui ne disent rien, sont des complices, tranche-t-elle péremptoirement.

-Tu as tout à fait raison, admet Marc.

-Tu comprends : je pense à notre fille. Elle est du même âge que ces pauvres gamines. Si j'avais cet individu devant moi, je l'étriperais de mes propres mains. Sans hésiter.

-Moi aussi, renchérit Marc. Un tel individu ne mérite pas de vivre.

Mardi 16 juin 2015

Le lendemain, mardi, est une de ces journées mornes et ennuyeuses. Bérénice a l'impression de tourner en rond, se bornant à donner quelques ordres à des domestiques qui, fort heureusement, connaissent parfaitement leur service, et n'ont besoin d'aucune directive.

Ni lecture ni musique ne parviennent à l'intéresser. Elle ne peut même pas à fixer son attention sur le feuilleton télévisé qu'elle préfère.

Faut-il lui demander où il est allé ? Essayer de savoir ce qu'il a fait pendant ces deux jours ? Lui demander s'il y a une autre femme dans sa vie ?

Et si elle lui demandait, tout à trac, à qui appartient cette chaussure ? Ce qu'elle faisait sous le siège passager ? Ne serait-ce que pour voir comment il réagit, pour bénéficier de l'effet de surprise afin d'obtenir des aveux... De tels aveux sont dangereux, ils risquent de briser un équilibre fragile. Il lui signifierait sans doute que tout est fini entre eux, et qu'il veut divorcer.

Inversement, maintenir l'ambiguïté c'est laisser une chance à son couple. Il pourrait se lasser d'elle, et préférer finir sa vie avec la mère de son enfant.

Ces questions lancinantes l'on tenue éveillée une partie de la nuit. Tout au long de la journée, elles continuent à la tarauder, si bien que les heures passent dans une sorte de brume épaisse et tenace, qui l'empêche de voir et d'entendre clairement, et d'être à ce qu'elle fait.

Et pourtant, ce samedi soir, il lui a fait l'amour avec vigueur. Un homme peut-il vraiment faire preuve d'une telle passion, s'il est épris d'une autre femme ? Peut-on être hypocrite à ce point ?

En fin d'après midi, lasse de tourner en rond dans sa maison, Bérénice se décide à sortir.

Sur la place principale de Saint Sixte, face à l'église, le « Manhattan » est le point de ralliement des habitants du bourg. A la fois bar-tabac et maison de la presse, on peut aussi y jouer au loto ou au tiercé, se faire servir un sandwich ou un croque, ou même donner rancart à sa maîtresse.

Sur la vitrine, côté presse, sont placardées des publicités pour les éditions du soir. L'une d'elles annonce, en caractère noirs sur fond blanc :

DECOUVERTE MACABRE DANS UN RAVIN !

Bérénice traverse l'étroite terrasse où quelques clients sirotent leur bière ou leur café, et elle entre pour acheter le journal. Elle s'installe un moment à une table pour lire l'article.

Les affaires criminelles ont toujours du succès auprès du public. Les journalistes, d'ailleurs, s'y complaisent volontiers, régaland leurs lecteurs de multiples détails. Pour en obtenir de plus noirs, de plus sordides, ils n'hésitent pas, si besoin, à harceler les enquêteurs, et même à violer quelque peu le secret de l'instruction. Il faut bien satisfaire un public, friand de sensationnel. Le lecteur, lui, a son content de frisson, il se délecte du suave parfum de l'horreur, avec une pointe de perversité qui le fait jouir, par le truchement du journal, de ces crimes qu'il n'oserait accomplir lui-même.

Bérénice lit :

Dans le département de la Lozère, en contrebas de la D9, qui mène de Florac à Saint Jean du Gard, on a découvert ce matin le corps d'une jeune femme, enveloppé dans une

bâche de plastique transparent. Le cadavre, partiellement dénudé, porte de nombreuses ecchymoses et de multiples contusions, peut-être dues à une chute de plusieurs mètres au fond du ravin. Le cou porte de profondes marques de strangulation, ce qui semble être la cause de la mort.

La victime n'est munie d'aucun papier, ni d'argent. Elle n'est probablement pas originaire de la région, car aucune disparition n'y a été signalée.... L'enquête a été confiée à la gendarmerie de Florac...

Florac. Bérénice se souvient bien de la petite cité cévenole. La grand-mère maternelle de Marc y habitait. Au début de leur mariage, ils avaient effectués plusieurs séjours chez la vieille dame, et Marc se plaisait alors à évoquer ses souvenirs d'enfance, les vacances qu'il y avait passées, au cœur d'une nature préservée. Puis la vieille dame était morte, et l'on on avait suivi son enterrement jusqu'au petit cimetière communal

Bérénice revoit la maison fraîche, les rues calmes et pleine d'ombre, et ce souvenir la remplit de nostalgie.

Mon Dieu ! Comme tout a changé ! Comme Marc a changé ! Nous allons sans doute nous séparer.

Le temps détruit tout.

La fragilité du bonheur est un thème mainte fois rebattu. Ce qui n'empêche pas sa cruauté.

Le soir, à l'heure du JT, Marc vient la rejoindre devant la télé.

-Tu sais, lui dit-elle, on a découvert un corps...

-Je sais. A la limite entre la Lozère et le département du Gard... C'est à la une de tous les journaux.

L'écran s'allume. L'émission vient de commencer et on est déjà en pleine présentation du principal sujet, le crime de la départementale 9.

Tête droite, Marc regarde attentivement.

...en à peine une journée, l'enquête a bien progressé. Tout d'abord, la victime a été formellement identifiée : il s'agit de la jeune Emilie Loupon, disparue vendredi dernier, à Chanzy le Val, dans l'Allier...

Bérénice jette un regard furtif à son mari. Il a redressé la tête, encore un peu plus, dans une attitude extatique, et elle croit voir un vague sourire errer sur ses lèvres.

-Je connais bien la région, dit-il. J'y ai passé plusieurs fois des vacances, chez ma grand-mère...

-Je sais. On y est même allé ensemble, au début qu'on était mariés... Il y a presque vingt ans. Tu te souviens ?...

...Ses vêtements sont en désordre, et elle ne porte qu'une seule chaussure, un escarpin rose à talon aiguille, avec un nœud sur le dessus. L'autre a été perdue, probablement au moment du meurtre...

Le cœur de Bérénice cesse de battre : une main s'est refermée sur lui et le comprime avec violence. L'écran se perd dans une brume cotonneuse, le son s'éloigne, lui aussi, il devient indistinct, incompréhensible... La suite du journal lui échappe totalement, son cerveau est déconnecté, elle a perdu la vue et l'ouïe... Dans un réflexe absurde de survie, celui d'une femme qui se débat pour ne pas succomber, elle se tourne vers son mari pour

implorer de l'aide. Il est devenu blême, sa face crayeuse traverse la brume, comme sous la lueur crue d'un éclair.

Enfin, le souffle lui revient. A côté d'elle, le visage de Marc s'est recoloré, lui aussi, il a pris une teinte rose, inhabituelle.

...la découverte de la chaussure manquante, serait un progrès décisif pour l'enquête. Car cela permettrait de déterminer l'endroit où le meurtre a été commis, sans doute à proximité de l'endroit où la jeune femme a été enlevée. Il est en effet certain que le corps a été transporté, peut-être même sur une distance assez longue, probablement dans le coffre d'un véhicule. Ce mode opératoire rappelle plusieurs affaires précédentes, non encore élucidées, en particulier le meurtre d'Adeline Banniols, enlevée à Trécy le comte en avril dernier, et dont le corps a été retrouvé à plusieurs centaines de kilomètres...

-J'espère, articule péniblement Bérénice, que quelqu'un retrouvera cette chaussure.

-Moi aussi. Cet individu est dangereux : il peut frapper n'importe où !

Un cauchemar ! L'homme assis à côté d'elle n'est autre que l'assassin ! Aucun doute : dans le coffre de sa voiture, elle en détient la preuve absolue. Il est là, si calme, impassible, à regarder l'écran.

S'il s'en prenait à Tatiana ? ... Non, impossible ! D'abord, il l'aime. C'est sa fille. Tout monstre qu'il soit, il a des sentiments.... Et puis, surtout...

Bérénice sent qu'il y a une autre raison. Une raison qui émerge peu à peu dans sa tête.

Son mari est prudent. Précautionneux. Chacun de ses crimes est un chef d'œuvre, qui ne souffre aucune erreur. Ce qui permet son impunité, c'est l'absence totale de lien entre sa victime et lui. Il ne portera jamais la main sur une personne de son entourage.

Il a tué ces filles parce qu'il ne les connaissait pas ! Elles ont été choisies au hasard.

Tatiana est en parfaite sécurité. Ainsi qu'elle-même. Du moins, tant qu'il ne se sait pas découvert.

Sur l'écran, Bérénice peut voir maintenant le visage de son frère, Antoine. C'est le juge d'instruction. Il assure que l'enquête fait des progrès rapides, promet vaguement une solution prochaine. Mais son air fatigué inflige un démenti à ses paroles. Il nage, et ça se voit.

La solution, c'est elle qui la détient. Il suffirait qu'elle lui apporte cette chaussure. Sa carrière bondirait vers les sommets de la magistrature...

Elle y pense une bonne partie de la nuit. A côté d'elle, l'assassin dort à poings fermés.

Elle ne s'endort que sur le matin. Ou plutôt, elle sombre par épuisement dans un sommeil entrecoupé de rêves macabres. Une jeune fille, aux vêtements en désordre, enveloppée d'une bâche de plastique transparent... Elle porte un escarpin rose, avec un nœud sur le dessus. Un fantôme qui l'appelle.

Pourtant, aucune photo du cadavre n'a été diffusée à la télé, pas plus que dans les journaux...

Mercredi 17 juin 2015

Le lendemain matin, elle rejoint son mari à la table du petit déjeuner. Il mange de bon appétit. Elle l'embrasse timidement. Il lui demande :

-Ça ne va pas ? Tu as l'air contrariée.

Elle répond simplement :

-J'ai mal dormi.

-Tu es trop nerveuse. Tu devrais voir le médecin : il te donnera un traitement pour te détendre.

Sa décision est prise : il faut détruire cette chaussure. Mais il ne faut pas qu'il me voie, car il comprendrait que je sais tout. Attendre qu'il soit parti à son cabinet d'expertise comptable...

Elle avale sa tasse de café, puis elle monte. Un bon bain la détendra quand même un peu, et lui insufflera la dose de courage nécessaire pour affronter la journée.

Elle entend le pas de Marc dans l'allée. Elle entrebâille un peu la fenêtre au verre dépoli.

La berline est là, dans l'allée qui mène au garage. Comme il le fait souvent, Marc ne l'a pas rentrée lorsqu'il est revenu de son travail. Elle le voit ouvrir la portière côté passager arrière...

Elle se cache, ferme presque complètement le vantail, en prenant soin de ne pas faire de bruit, et se met à genoux pour que son ombre ne soit pas visible. Elle peut tout juste glisser un œil par l'interstice.

Il s'est accroupi, il regarde sous les sièges. Il y passe la main. Lorsqu'il se relève, son front est barré d'une ride. Chez lui, c'est la marque d'une colère contenue.

Bérénice s'est mise à quatre pattes, elle rampe vers la baignoire.

Sitôt qu'il est parti, elle donne l'ordre à Firmin d'allumer l'incinérateur au fond du jardin, prétextant quelques vieilleries à brûler. Un peu plus tard, quand le feu ronfle, elle y jette la chaussure, cachée dans un sac de papier bourré d'allume-feu chimique. Pour la vraisemblance, elle y ajoute quelques vieux bouts de bois et de carton.

Bérénice décroche le combiné puis compose le numéro.

Elle tombe sur la messagerie du détective.

-Je me suis mal comportée, dit-elle après le bip sonore. Vous avez raison : il faut que nous nous revoyions... Je suis très sensible à l'affection que vous avez pour moi, et je serais insensée de repousser le bonheur quand il se présente...

Cette dernière phrase lui coûte un effort presque surhumain, et elle doit faire appel à toute sa volonté pour parvenir à la prononcer. Elle poursuit, corrigeant quelque peu ses paroles précédentes, pour bien montrer qu'elle n'est pas tout à fait dupe.

-... même si ce bonheur ne doit durer qu'un moment. J'ai très envie de découvrir le petit « bouchon » dont vous me parliez l'autre jour, et je réponds avec enthousiasme à votre invitation, si celle-ci est toujours valable.

Gaston est déjà là. Elle l'aperçoit tout de suite, au fond de la salle sombre et quelque peu vieillotte... Elle savait bien qu'il serait en avance : il n'est pas amoureux, certes, mais il compte tirer avantage de cette relation avec une femme plus âgée que lui.

C'est en sortant de chez le bijoutier qu'elle a reçu son appel, sur son portable. Il a renouvelé l'invitation avec empressement, et lui a donné l'adresse du bistrot sympa où l'on mijote de si bons petits plats.

-C'est pour vous, dit-elle en lui tendant le paquet cadeau. Pour me faire pardonner.

-Il ne fallait pas, répond-il par politesse.

Mais il y comptait bien !

C'est une grosse gourmette en argent. Un de ces colifichets qu'affectionnent les « julots ». Du moins le croit-elle... Elle l'a achetée dans une boutique où personne ne la connaît, et elle l'a payée en espèces.

-Bien sûr, ils n'ont pas eu le temps de graver votre prénom. Mais la gravure est commandée et réglée... Vous n'aurez qu'à la porter à l'adresse indiquée sur l'étiquette.

Elle se doute bien qu'il va plutôt la négocier sitôt leur idylle terminée.

-Je ne sais que dire, Mme Costois. C'est vraiment magnifique.

-Alors ne dites rien. Commandez plutôt des cocktails...

Bérénice est tout sourire, elle bat des paupières et fait semblant d'être gaie... Elle se force même à rosir de temps à autre, pour singer l'émotion d'une lycéenne à son premier rendez-vous d'amour. Elle sait bien qu'à quarante ans, il faut user de tous les atouts pour réussir à séduire.

Lui, il se laisse bernier. Il a l'air de marcher, de croire que son ex cliente est éprise. Pourquoi se méfierait-il ? La perspective de quelques bonnes parties de jambes en l'air, avec une femme certes plus âgée, mais qui a quand même de beaux restes, n'a rien d'effrayant. Surtout si ses prouesses sexuelles sont récompensées par des cadeaux.

La gourmette en argent est de bon augure.

Le serveur apporte le plat principal : tablier de sapeur pour lui, et quenelle de brochet pour elle.

-Vous savez, dit-elle d'une voix flûtée, au moment de commencer à manger, j'aurai sans doute encore besoin de vos services...

Gaston, quelque peu étonné qu'elle ait de nouveau recours à ses compétences d'enquêteur, lève les sourcils. Il verse un demi-verre de Moulin à Vent dans le verre de Bérénice, puis s'en sert à lui-même une bonne rasade.

-Je suis à votre disposition, répond-il sans la moindre vergogne.

-Votre filature a prouvé que mon mari n'était pas avec Corinne. Mais...

-Mais ?...

Elle l'agace un peu. Faudra-t-il de nouveau épier les allées et venues du mari ? C'est bien fatigant, et il risque de faire de nouveau chou blanc. Le service au plumard est bien plus efficace, et surtout bien plus juteux.

-Je pense qu'il y a une autre femme, j'en suis même quasi certaine. Il y a quand même ces absences répétées dont je vous ai parlé. Pas moyen de savoir où il va.

-Je l'ai perdu de vue, un peu avant la sortie 29, pour Thiers et Vichy... C'est tout ce que je peux vous dire.

-Vous ne l'avez plus revu après ?

-Non...

-C'est là qu'il faut chercher.

Gaston s'est bien régalé, il finit en sautant avec avidité. Bérénice le regarde faire, sans rien dire. Enfin, le serveur enlève prestement les assiettes.

Bérénice remplit le verre de son vis-à-vis, puis lève le sien pour trinquer. L'alcool est une aide précieuse pour toute séductrice.

On apporte les cafés gourmands. Sur chaque plateau, une tasse d'expresso fort, entouré de mignardises sur des petits napperons de papier, et de deux boules de glace dans une verrine.

Gaston a bien fait les choses ! Il escompte un retour sur investissement.

Je le laisserai payer, se dit-elle, pour flatter son ego.

-Vous connaissez l'hôtel du Flamand Rose ?

Un hôtel dans la vieille ville, pas très confortable, un peu vieillot, mais très discret.

-Mon métier est de tout connaître, vous le savez bien, répond-il en ricanant bêtement.

-J'y ai retenu une chambre, pour cet après-midi.

Elle rougit. Mais cette fois sans se forcer : c'est la première fois qu'elle trompe son mari. Pire encore, c'est elle qui en prend l'initiative.

Le visage de Gaston s'illumine. Il affecte un large sourire : c'est dans la poche !

-Il est temps, dit Bérénice, de rendre coup pour coup ! Après tout, mon mari l'a bien cherché.

C'est là, à l'hôtel du Flamand rose, après une baise rapide, qu'elle lui a demandé sa clé. Comme il n'avait pas de double sur lui, ils sont allés ensemble à la bicoque qui sert de domicile au détective.

-Demain, a-t-elle promis, demain soir je t'y attendrai, vers vingt heures...

Jeudi 18 juin 2015

Nous y voilà, se dit Bérénice, en entendant grincer le portillon. Quelques secondes après, la clé s'introduit dans la serrure.

-C'est ouvert, crie-t-elle.

Aussitôt, Gaston est devant elle.

Le métier de gigolpince et celui de détective privé se ressemblent, car l'un comme l'autre nécessite du tact et de la subtilité. Gaston a cependant plus d'aptitude pour le premier. Il la prend doucement dans ses bras, et dépose sur ses lèvres un baiser. Non pas un de ces baisers avides, inspirés par un désir brutal, mais un baiser léger comme un zéphyr, à la fois tendre et romantique.

Bérénice se laisse faire, tout en gardant la tête froide.

-Offrez-moi un verre, dit-elle, lorsque ces effusions prennent fin.

Elle a repris place sur le fauteuil de velours râpé.

-Whisky ? propose-t-il.

-Oui. Il me faut quelque chose de fort.

-Alors, whisky ! La boisson favorite des fins limiers.

Il se met à ricaner. Que c'est agaçant !

Gaston jette sur la table le quotidien qu'il vient d'acheter, puis il fouille dans la partie basse du buffet pour en tirer deux grands verres et la bouteille déjà bien entamée.

Bérénice se lève à demi, pour lire la une du journal. Elle a juste le temps d'apercevoir un article sur deux colonnes, en première page :

L'affaire de Chanzy le Val...

Gaston revient, avec les deux verres, remplis sur un bon tiers de leur hauteur.

-Vous avez vu ça ? dit-il en désignant le journal. On a enlevé une jeune fille, dans l'Allier. On ne parle que de ça, dans la presse, à la radio, et même à la télé. On soupçonne un serial killer.

Bérénice reste muette. Elle ne bouge pas, ne cille même pas... Elle fait un effort terrible pour paraître impassible. Enfin, elle tend sa main pour prendre son verre. Son bras lui semble de plomb.

Le détective poursuit :

-Dans l'Allier... Vendredi dernier... Vers huit heures. C'est pile le moment où j'y étais. Vous ne me soupçonnez tout de même pas, Madame Costois ?

La bonne blague ! Il insiste :

-Si ça se trouve, c'est moi qui ai fait le coup !

Il ricane.

Elle sourit

-Je vous crois incapable d'un acte aussi abject.

Mon mari, lui, est plus malin ! Toi, tu te serais fait pincer dès le premier meurtre.

Elle boit une bonne rasade d'alcool pour se donner du courage.

-Vous savez, continue-t-elle, la pauvre gamine a été violée, étranglée, et jetée dans un ravin. C'est abominable.

-Vous croyez que tous ces meurtres de jeunes filles sont le fait d'une seule et même personne ?

-C'est certain. Il y a trop de similitudes.

-Moi aussi, je crois qu'il s'agit d'un serial killer... Et particulièrement habile. Je m'intéresse à ces affaires, j'ai même fait un dossier avec des coupures de presse.

-Vraiment ?

-Que voulez-vous, l'amour du métier ! Je suis quand même détective.

Elle ne peut s'empêcher de persifler :

-Vous espérez découvrir le coupable ?

-Non. Ces messieurs de la PJ sont bien meilleurs que moi ! Mais il paraît que leur enquête piétine. D'après les journaux, ils n'ont pratiquement aucun indice.

-Pour l'instant.

-Vous avez raison. On ne peut pas vivre en solitaire, il a sûrement une famille, des amis, des connaissances... Que sais-je ? Des voisins, une concierge... Ils ont forcément remarqué quelque chose d'anormal dans son comportement.

-Et vous croyez qu'ils vont parler ?

-C'est certain. Et puis, la police a d'autres moyens : partout où on va, on nous suit à la trace .

-Je sais. Au moyen des téléphones portables, des cartes bancaires... Mais dans les enquêtes précédentes, ça n'a rien donné.

-Il y a aussi cette chaussure...

-Une chaussure ?

-La victime a perdu un de ses escarpins. C'est dans le journal d'aujourd'hui... Les gendarmes ont organisé une battue pour la retrouver. Si on la retrouve, on saura où le crime a eu lieu. On peut même espérer des empreintes, ou une trace ADN...

-Si on la retrouve...

Il est difficile de feindre pendant un long moment. La voix de Bérénice vient de se casser.

-Que se passe-t-il, Madame Costois, Vous semblez préoccupée...

-Vous ne pouvez pas comprendre. J'ai une fille, moi aussi...

-Il ne faut pas avoir peur ! Il n'y a pas une chance sur un million pour que cet individu surgisse dans votre vie. Encore moins que pour gagner à la loterie !

Elle saisit son verre et le choque bruyamment contre celui de son interlocuteur.

-A votre santé !

Il faut l'obliger à boire, lui aussi.

-A propos de mon mari...

-Oui ?

-Je vous ai donné une liste des jours où il s'est absenté....

-Je me souviens. Elle est dans son dossier.

-Pouvez-vous me la rendre ?

-Si vous me demandez de le surveiller, je peux encore en avoir besoin.

-Soyez gentil. Rendez-la moi.

Cet imbécile ne comprend donc pas que je lui laisse une dernière chance ? Bérénice est furieuse : va-t-il la pousser au pire ?

Le détective se décide enfin à se lever. Le dossier de Marc traîne sur le buffet, et la feuille est à l'intérieur.

-Je garde le reste ?

-Si vous voulez.

La feuille est là. Gaston la lit machinalement.

-... Le 10 avril...Il s'est absenté toute la journée du 10 avril, avez-vous noté... C'est une date qui me rappelle quelque chose...

Sur la table, il ouvre une des chemises cartonnées, celle qui se trouve sur le dessus. Des coupures de presse s'en échappent. L'une d'elles virevolte et vient tomber aux pieds de Bérénice, elle relate la découverte du corps à Fort Ligny, avec une photo du sous bois et, en médaillon, celle de la victime prise de son vivant... C'est une de ces photos qui trônent, pieusement encadrées, sur une cheminée ou sur une commode, et qui représente une petite fille souriante, et à qui l'encre d'imprimerie donne un air fantomatique.

Bérénice a mis la main dans son sac à main.

-... J'ai trouvé ! s'écrie le détective.

Il est content de lui. Il tient le bout de journal à deux mains, comme un trophée, tout en parcourant des yeux le contenu.

-Je l'avais soigneusement classée. Le 10 avril c'est ...

Il esquisse le geste de lui tendre le papier.

- ... c'est le jour de l'enlèvement d'Adeline, à Trécy le Comte.

Il jette de nouveau un coup d'œil au papier qu'il tient encore en main.

-Il faut que je regarde si les autres dates concordent aussi.

Elle est debout devant lui. Elle tient dans son poing le Luger que son père a récupéré sur le cadavre d'un officier allemand, lorsqu'il était dans la Résistance.

-Madame Costois ? fait le détective, interloqué.

Elle ne répond pas. *Tant pis pour toi, pense-t-elle, tu n'as pas compris que tu étais sur le fil du rasoir. Je ne vais pas te laisser gâcher ma vie et celle de ma fille. Peu importe que mon mari soit un assassin, peu importe même qu'il recommence. Tant qu'il sera libre, j'aurai de l'argent. Je suis une égoïste.*

-Les autres dates concordent aussi, dit-elle enfin d'un ton funèbre. Je ne vais tout de même pas vous laisser raconter tout cela chez les flics.

Elle se saisit d'un coussin qui traîne sur le canapé, et le place au bout du canon, comme elle l'a vu faire dans les films policiers. Elle tire à deux reprises. Malgré cette précaution, la vieille pétoire fait un bruit assourdissant.

Elle a tiré de toute sa haine.

Haine envers celui qui a partagé sa vie, et dont les fantasmes odieux mettent en péril la routine confortable où elle avait bâti son nid. Cet homme vient de faire d'elle une meurtrière, sa complice après coup, il l'a obligée à compromettre son honneur et sa liberté.

Quand je pense que je ne l'ai jamais aimé d'amour ! Il se prend pour un séducteur, il croit qu'il me fait monter au septième ciel par la puissance de ses reins, mais je n'ai jamais éprouvé pour lui le moindre désir, ni ressenti la moindre jouissance.

L'imbécile !

Haine aussi pour l'enquêteur minable, incapable de résoudre l'affaire la plus simple, et qui cherche à vivre aux dépens des femmes...

Haine pour les hommes, en général, pervers et hypocrites, mais surtout si bêtes !

Elle a lâché le pistolet, qui tombe à terre.

Gaston est étendu, fauché par une balle en plein cœur. Une tache rouge s'élargit sur sa poitrine. Le corps s'agite d'un dernier soubresaut.

Elle n'éprouve aucune pitié pour l'homme qu'elle vient d'abattre, pas plus que pour les filles tuées par son mari.

Bérénice ramasse le pistolet : il ne faut pas le laisser ici.

Tout à l'heure, en rentrant chez elle, elle ira le jeter dans la rivière, du haut d'un pont.

Il faut réagir, reprendre courage. Et d'abord, faire le ménage.

A commencer par son verre. Bérénice l'essuie soigneusement avec un mouchoir de papier. Puis, en le tenant par ce mouchoir, elle le range dans le buffet, à côté des autres verres. Elle essaie de se remémorer tous ses faits et gestes depuis qu'elle est entrée. Elle n'a pratiquement pas bougé. Ses empreintes ne sont ni sur le buffet, ni sur la table... Elle essuie quand même, par précaution l'horrible table basse où était posé son verre.

Quant au tissu qui recouvre le fauteuil, et au coussin, même si elle y a touché, il sera impossible d'y trouver des empreintes.

Des traces ADN ? *Il est sans doute préférable que j'emmène le coussin, il rejoindra le pistolet au fond de l'eau... Ou mieux, je le brûlerai dans l'incinérateur, comme la chaussure...*

Reste l'accoudoir en bois. Bérénice le frotte énergiquement avec un autre kleenex, qu'elle fourre ensuite dans sa poche. Et le bouton électrique, puisqu'elle a allumé la lumière en entrant.

Ne rien oublier.

Heureusement qu'elle aime regarder les polars à la télé : sans eux elle n'aurait pas eu ces notions de base.

Elle sourit amèrement à la pensée qu'elle met en pratique les mêmes précautions que son époux, et qu'elle raisonne comme lui pour déjouer les méthodes de la police.

Le coup de feu n'a probablement pas été entendu... *Il me reste à sortir en faisant attention de ne pas être vue... Heureusement, à cette heure, ils regardent tous la télé...*

Bérénice avance dans le couloir, pose sa main munie d'un mouchoir sur le bouton de la porte.

Soudain, elle se rappelle... *Il faut emporter le dossier de Marc !* Elle retourne au salon, enjambe le cadavre, se saisit de la chemise cartonnée, elle y fourre la fameuse liste, les photos, les comptes rendus... En faisant bien attention pour que rien ne tombe à terre... Elle prend aussi l'agenda du détective.

Tout cela finira dans l'incinérateur.

Elle sort enfin. Dans la rue, il n'y a personne. Un coup de chance.

Elle ferme soigneusement la porte à clé, pour retarder la découverte du corps, puis elle fourre la clé dans sa poche.

17

Jeudi 18 juin 2015

Reconquête

Anaïs est blottie dans ses bras. Corinne sent la chaleur du corps de son amie, de même que la rondeur de ses seins contre sa poitrine.

C'est le jeudi après-midi. Eric est en cours, il ne rentrera pas avant 6 heures du soir. Elles seront tranquilles...

Elles viennent de faire l'amour, et elles le referont de nouveau avant de se quitter. Sans même se le dire, elles comprennent l'une comme l'autre que leurs deux corps saturés de caresses et de plaisirs ont besoin d'une pause. Nues toutes deux, elles ont tiré la couette pour se couvrir, et mieux profiter ainsi de ce moment d'étroite complicité.

A côté du lit conjugal, où l'amour vient de triompher, la petite dort dans son berceau. Tout à l'heure, ce sera l'heure de la tétée. Quand la petite se réveillera, Anaïs devra sortir du lit pour l'allaiter.

-Où en es-tu avec ton amant ?

Anaïs se moque gentiment, et même tendrement de sa compagne, dont elle connaît les goûts exclusifs en matière de sexualité.

-J'ai rompu, répond simplement Corinne.

Cette lettre, qui traînait dans son sac à main depuis des mois, elle l'avait envoyée par la poste à l'hôtel Saint Gilles.

Toute femme a par nature envie de savoir ce qu'on lui cache. Après une longue minute d'hésitation Anaïs lui demande :

-Tu l'as dénoncé ?

-Ce n'est pas lui.

-Je ne comprends pas. Tu étais pratiquement sûre de sa culpabilité.

Corinne n'a pas envie d'en parler.

Elle se sent vaguement honteuse de s'être trompée... Et surtout, elle est déçue. Ce qu'elle n'ose pas avouer à son amie. Jusque là, elle vivait dans l'illusion d'une aventure extraordinaire, et celle-ci s'est transformée en banale coucherie.

Elle enlace Anaïs, se met sur elle, puis la serre fortement dans ses bras. La tête enfouie dans l'oreiller, tout contre la joue de son amante, elle lui dit à l'oreille :

-Ce n'est pas lui, j'en suis certaine.

-Comment peux-tu en être sûre ?

Corinne lui met la main entre les cuisses. Cette vulve, qui tressaille sous ses doigts, est pour elle un talisman, qui la protège et qui la rassure, un rempart de chair entre elle et le monde.

Anaïs insiste :

-Si tu sais quelque chose, il faut le dire à la police. Cet individu est dangereux, il peut tuer de nouveau.

-Ça ne peut pas être lui. Nous étions ensemble, vendredi dernier, au moment du dernier crime.

-Ensemble ? Vous étiez ensemble ?

-On s'était donné rendez-vous pour une promenade en bateau. J'ai passé un moment très agréable avec lui...

-Mais alors, pourquoi rompre ?

Corinne n'ose pas dire la vérité. Le lundi suivant, lorsqu'elle a regardé le journal télévisé, elle a été obligée de se rendre à l'évidence. Le mode opératoire est le même : le serial killer a encore frappé. Et l'assassin ne peut pas être Roger ! Roger est innocent ! Innocent ! Il en perd tout prestige à ses yeux. L'ogre, exigeant tous les deux mois son tribut de chair fraîche, avant de venir roucouler à ses pieds, s'est effondré... De prédateur insatiable, de meurtrier habile à tromper la police, il redevient simple camionneur. Un chauffeur de poids lourd au visage quelconque, empêtré dans sa culpabilité vis-à-vis de son épouse et de sa fille. Autant dire rien. On peut aimer un criminel, avoir pour lui de l'admiration, voire même de la compassion, mais peut-on aimer un être sans éclat, une de ces innombrables fourmis qui arpentent la planète ?

-Cela ne pouvait pas durer : je dois redevenir une femme honorable. Je dois penser d'abord à mes enfants.

Mais Anaïs a pris goût aux rendez-vous du jeudi. Elle n'a nullement l'intention d'y renoncer.

-Mais... Et nous ?

-Nous ?

-Oui, nous deux. Notre liaison.

-Nous, c'est différent. Nous sommes simplement des amies, des amies de jeunesse, presque des amies d'enfance. Tant que je vivrai, je t'aimerai.

Elles sont alanguies l'une contre l'autre, joue contre joue.

D'une longue caresse, Corinne enveloppe le sexe de son amie. Son doigt effleure les nymphes, sollicite le clitoris, qui commence à s'émouvoir... De nouveau, Anaïs tressaille, comme électrisée.

-Cochonne ! s'écrie-t-elle en riant. Tu veux recommencer tout de suite ?

-Je t'aime. Et je n'ai jamais aimé que toi. Je ne serai jamais rassasiée de ton corps.

Anaïs laisse échapper un profond soupir d'aise

-Tu me caresses si bien ! Avec toi, je me sens toute petite, comme un ange au paradis.

Hélas ! pense Corinne. *Irais-tu jusqu'au bout ? Quitterais-tu Eric pour vivre avec moi ?*

Mais elle repousse aussitôt cette pensée : Corinne est une bourgeoise, attachée à son statut d'épouse et de mère. Peu importe qu'elle n'aime pas Thierry, ce statut implique qu'elle vive avec lui. Si Anaïs lui proposait de se mettre en couple avec elle, elle refuserait tout net.

La femme est avant tout un être social.

Bien avant d'être une amante.

Destin de femme...

Quand Lydie se réveille, il faut changer sa couche.

Anaïs nettoie tendrement le petit postérieur souillé. Elle prend visiblement plaisir dans l'accomplissement de cette tâche ingrate, comme si ce soin banal prodigué à l'enfant était l'expression ultime de sa sensualité exacerbée.

Au comble de l'émotion, Corinne articule :

-C'est cela qui te rend si belle !

-De quoi parles-tu ?

-De cet élan vital, qui te transporte. Moi, je suis une femme de devoir... Bien sûr, j'aime mes enfants, et je prends soin d'eux, mais chez toi, il y a quelque chose de plus.

Corinne l'aide en tenant l'enfant sur la table à langer. Un travail d'équipe qui les unit dans une complicité profonde et heureuse...

Lorsqu'elles ont fini, Anaïs s'assoit sur le lit pour donner le sein au bébé. Elle est nue, enveloppée d'une aura d'amour et de volupté.

-J'adore ça, confie-t-elle à son amie.

-Moi aussi, répond celle-ci toute émue, je prenais plaisir à allaiter mes enfants. Un plaisir physique, animal, pénétrant... Une fois j'ai même eu un orgasme.

- Quel dommage qu'Eric ne soit pas là ! J'aime qu'il me regarde quand j'allaites ma fille.

Un froid. Un silence. Corinne a incliné la tête.

-S'il était là, dit-elle enfin, je n'y serais pas. Il y a des moments pour le mari, et d'autres pour l'amante. Tu ne veux quand même pas me cacher dans l'armoire, à la manière des vaudevilles ?

Elles rient toutes les deux.

Lorsque la petite a fait son rot, Anaïs la maintient blottie contre elle. Les deux amies s'attendentent des risettes de l'enfant, qui exprime son bonheur tout simple d'être en vie, loin des complications de l'âge adulte.

-Tu sais, Corinne...

Celle-ci sent venir un conseil. Elle n'aime pas ça.

-Oui ? dit-elle néanmoins.

-Puisque tu as rompu, c'est le moment de te rapprocher de Thierry. C'est un chic type. Corinne ne répond rien. Elle sait qu'elle ne pourra pas forcer sa nature.

-Tu le prends pour un minable, mais il t'aime. Et c'est cela l'essentiel. On n'a pas besoin d'une fortune pour être heureux, notre destin sur Terre est d'assumer une vie modeste, faite de travail et d'amour.

-Toi, Anaïs, tu prêches la résignation ?

-Je ne suis pas résignée. Je te parle d'une vie d'espérance.

-Tu en parles à ton aise. Toi, tu es une femme *normale*, avec des désirs *normaux*...

Enfin, je veux dire « normaux » pour la société dans laquelle nous sommes contraints de vivre. Et je t'envie pour cela... Mais moi, tu sais bien que je n'aurai jamais de plaisir dans le lit d'un homme. Il me faut une compensation.

Corinne est une envieuse. Anaïs l'a toujours su... Mais quel agacement d'être enviée par plus riche que soi !

-Cette compensation, tu l'as. Thierry gère très bien sa petite entreprise. Vous ne manquerez jamais de rien, ni toi, ni tes enfants.

-Puisses-tu dire vrai. Il a beaucoup changé, ces derniers temps.

-Tu crois qu'il a des problèmes au niveau de son entreprise ?

Corinne hésite à répondre. Mais après tout, Anaïs est une amie.

-Tu garderas cela pour toi : c'est encore confidentiel. Il est en train de racheter « LEON FRANKY LOGISTICS »

Anaïs ne peut réprimer un mouvement de surprise, tant la chose est incroyable.

-Tu en es sûre ?

-Absolument. Il me l'a dit lui-même.

-C'est la plus grosse entreprise de transport du pays ! Comment aura-t-il les fonds nécessaires ?

-Il m'a parlé de prêts bancaires. Il a fourni de solides garanties... Enfin, c'est ce qu'il m'a dit. J'ignorais qu'il possédait des terres d'une grande valeur.

L'étonnement d'Anaïs se mue en admiration amusée. Elle a l'impression d'être redevenue la petite fille, qui riait aux éclats lorsque le prestidigitateur sortait de son chapeau un lapin inattendu et bien vivant.

-Peste ! Ton mari est un génie de la finance. Je ne le connaissais pas sous ce jour !

-Il travaille beaucoup avec Marc. Souvent, ils s'enferment tous les deux dans le bureau de mon mari. Je les entends parler affaires jusque tard dans la nuit.

-Marc ?

-Marc Costois, son expert comptable. C'est son bon génie. Heureusement qu'il est là, il connaît toutes les lois, en particulier celles qui concernent le financement des entreprises. Sans lui, Thierry ne se serait pas lancé dans ce projet.

Le visage d'Anaïs s'est rembruni.

-Je ne comprends toujours pas comment la petite grenouille peut avaler le bœuf.

-Je ne comprends pas trop non plus... Thierry m'a parlé d'OPA, d'achat avec « effet de levier »... Tout ce que je sais, c'est qu'ils restent des heures à discuter au milieu d'un tas de papiers, à épilucher des contrats, à compulsier des actes notariés, à prévoir des échéanciers. Moi, je ne m'en mêle pas. Je fais confiance à Marc.

Anaïs comprend que la réputation de magouilleur de ce dernier n'est pas usurpée.

-Une fois, ajoute Corinne, pour me rassurer, Thierry m'a montré le bilan de « LEON FRANKY LOGISTICS ». Les bénéfices sont considérables. La firme qu'il vient de fonder, qui regroupera les deux entreprises, encaissera les bénéfices, ce qui lui permettra de faire face aux échéances... Voilà, en simplifiant, comment ça marche.

-Hum, répond Anaïs, avec une moue significative, reconnaissons que ce n'est pas bête...

Une fois de plus, il lui faut constater qu'on ne peut s'enrichir que par des moyens qui sont à la limite de l'honnêteté.

Le travail, lui, ne paie pas. *D'ailleurs, si c'était le cas, on en pousserait des cris d'horreur et de réprobation, comme devant un spectacle obscène.*

-Il faut une intelligence supérieure pour concevoir de tels projets. Marc est particulièrement compétent.

-Dans ce cas, je ne vois pas ce qui t'inquiète. Ton mari aurait-il pris un risque excessif ?

-Non. Marc ne l'aurait pas laissé faire.

-Tout est bien légal ?

-Avec Marc, on peut avoir confiance. Il connaît parfaitement les lois.

Et aussi, pense Anaïs, la meilleure façon de les contourner.

-Tu as peur que l'affaire échoue ? Que ton mari s'endette trop, qu'il se retrouve en liquidation judiciaire ?

-Pas du tout. L'affaire est bien engagée... Elle aboutira, j'en suis tout à fait certaine.

Pourtant, le ton de sa voix trahit une certaine angoisse. Anaïs voudrait en savoir plus, mais elle n'ose la questionner davantage.

Corinne sait que son mari la trompe. De bonnes âmes l'en ont avertie... Connaissant les femmes, elle se doute bien que sa rivale ambitionne autre chose que des parties de jambes en l'air. L'amour, dans un bureau déserté, mais qui sent encore le travail et la sueur, cela manque quelque peu de romantisme...

-Tu comprends, dit-elle en hésitant, ce sera une entreprise considérable... Avec Marc, il projette de créer des filiales à l'étranger... Dans les anciens pays de l'est.

Anaïs sourit. Pas besoin de dessin pour imaginer les fabuleux profits dégagés par ces travailleurs, payés au SMIC de leur pays, mais travaillant en France. Marc pense à tout. Car l'idée vient de lui, bien sûr, et non de l'honnête Thierry, respectueux du travail des hommes. Comment le magouilleur est-il parvenu à le circonvenir, à le ligoter, à lui faire vaincre ses scrupules et sa peur ? Voilà qui demeure un mystère. Mais ce qui est certain, c'est que l'habile

financier ne s'est pas oublié dans la distribution, et qu'il doit toucher, lui aussi, un solide pactole, peut-être même la plus grosse part.

-Et alors ? Le tiroir-caisse va s'emballer, mais tu as tort de t'en faire.

-C'est que...

Corinne hésite encore. Elle a l'impression que sa langue est devenue sèche dans sa bouche.

Enfin, elle se lance.

-... mon mari a une maîtresse.

Anaïs laisse éclater son hilarité.

-Toi aussi, tu as une maîtresse ! Moi.

Corinne lui lance un regard sévère.

-Ce n'est pas la même chose. Elle, elle voudra se faire épouser.

Elle vide son sac, dénonce les galipettes coupables de son époux :

-Crois-moi : quand une femme fait des propositions à un homme, ce n'est jamais gratuit ! Et elle sait manœuvrer, la bougresse ! Une pétasse, digne d'un bordel de bas étage. Et cet imbécile de Thierry qui se laisse mener comme un âne par le licou. Elle se voit déjà à ma place, dans mon lit, dans ma maison... Tu te rends compte ? Il y a moins d'un an, elle était au chômage, elle venait mendier un travail. Je l'ai vue, en plein hiver, avec sa petite robe de coton, pas très fraîche. Une fille de rien.

-Tu veux dire : une fille comme nous ?

-Sauf que nous, on ne va pas voler les hommes des autres.

-Thierry ne te quittera jamais : il est bien trop attaché à ses enfants. C'est un casanier, un pantouflard, il aime son confort et la bonne bouffe. Tu peux être tranquille, ce type d'homme est ennemi de tout changement.

-En tout cas, il l'a déjà nommée DRH de la nouvelle entreprise. Il me l'a dit : elle le mérite. Le mérite du cul, oui...

Anaïs a beau se mordre les lèvres, elle ne parvient pas à endiguer un éclat de rire.

-La traditionnelle « promotion canapé » ! Tu vois bien : il aime son confort. Une femme à la maison, et une autre au travail. C'est un vrai pacha, ton époux ! Comme tu n'aimes pas les hommes, une baisse de vigueur ne sera pas pour toi une grande privation. Tu viendras te faire consoler dans les bras de ton amie.

-Je n'aime pas les hommes, mais je tiens à ma maison, à mon mariage, et à ma réussite sociale. J'étais avec lui pour bouffer de la vache enragée, et maintenant qu'il devient riche, je ne veux pas qu'une autre vienne rafler la mise !

Argument sans réplique.

Anaïs a bien envie de demander à quelle « vache enragée » son amie vient de faire allusion, l'entreprise de Thierry ayant toujours été prospère et bien gérée. Elle s'en abstient cependant, préférant jouer la solidarité féminine :

-Il faut te battre Corinne.

Celle-ci hausse les épaules.

-L'*autre* est plus jeune. Tu sais comment sont les hommes.

-Mais tu viens juste d'avoir trente ans ! Tu es au sommet de ta beauté. Si tu sais t'y prendre, tu pourras facilement conserver l'affection de ton mari.

-Tu en parles comme si c'était un jeu.

-La vie de couple nécessite beaucoup d'habileté, ce qui n'est pas contradictoire avec l'honnêteté.

Corinne n'en croit pas ses oreilles.

-Tu vas me conseiller ? Toi qui es passée d'un garçon à l'autre ?

-Mais oui. J'ai eu plusieurs amours, c'est vrai, mais maintenant j'ai formé avec Eric un couple solide. Il peut être sûr de ma fidélité, comme je suis sûre de la sienne. Mon expérience m'a permis de comprendre toute la valeur de l'amour.

Pour masquer son agacement, Corinne ironise :

-Ton expérience ! Allons-y, alors. Leçon numéro un : je t'écoute.

-D'abord, cesse de fuir les embrassements de ton mari.

-Mais voyons... Tu sais bien...

-Il faut faire un effort, sinon, c'est l'autre qui gagnera. Le sexe est nécessaire dans un couple, car il scelle l'entente entre les deux époux. Il n'est rien de plus beau, et de plus noble, qu'un coït, où chacun cherche à donner à l'autre la joie d'être en vie.

Corinne se renfrogne :

-Jamais je n'arriverai à forcer ma nature.

-Rappelle-toi cette citation : « faites semblant de croire et bientôt vous croirez ». Elle s'applique aussi aux choses du sexe : « faites semblant d'aimer, et bientôt vous aimerez ». Applique-toi à rechercher les caresses de ton mari, montre lui tes charmes, et fais-lui comprendre que tu as envie de lui.

-Tu me conseilles... Mais toi, tu le fais ?

-Bien sûr. J'aime qu'il me voie nue, je ne lui cache rien, car mon corps est à lui, comme le sien est à moi. Nous nous sommes donnés l'un à l'autre. Ça le fait bander ! Et je trouve cela merveilleux. C'est si beau un homme qui bande ! C'est le plus bel hommage qu'il peut nous rendre.

-Tu me fais honte.

-Mais pourquoi ? Montre-toi lascive, les hommes adorent ça. Contrôle de la main l'état dans lequel tu l'as mis, et si cet état est *favorable*, n'hésite pas à prendre des initiatives.

-Des initiatives ! Tu en demandes trop.

-Tu en prends bien avec moi. C'est la même chose. Si Paris vaut bien une messe, ton mariage mérite, lui aussi, quelques efforts. Veux-tu le sauver ?

-Oui.

-Moi, avec *mon* Eric, quand il est en forme, quand il m'a produit une tige bien ferme, je n'hésite pas à prendre la direction des opérations. La femme n'est pas sur Terre pour se montrer docile, ni pour attendre et subir, elle doit se montrer créatrice, et s'imposer par son génie. Je le pousse sur le lit, je prends les choses en main, au propre comme au figuré ! Je m'accroupis sur son ventre, je m'enfile moi-même, et je me délecte de sa chair... Ils adorent être des hommes-objets. Ils n'ont qu'une seule envie : nous faire jouir !

-Mais toi, dit Corinne avec accablement, tu es une cochonne.

-C'est vrai. Je te l'ai déjà dit : je suis vivante, pleine de désir.

-Moi, je ne pourrai jamais me conduire comme une pute.

-Qui parle de se conduire comme une pute ? J'aime le sexe, mais cela n'empêche pas la gentillesse et le respect. Montres-lui que tu apprécies les attentions et les égards qu'il a pour toi. Car je suis sûre qu'il en a.

-Oui, et ça m'agace plutôt.

-Eh bien, raisonne-toi. N'hésite pas à lui rendre la pareille. Aie recours aux mots doux... Tout le monde finit par y croire, celui qui les dit comme celui qui les écoute. Ils sont le ciment de l'amour, l'aliment d'où il tire sa force.

-Des mots d'amour ! Des mots d'amour à mon mari ! Lorsqu'il descend de son camion.

-Mais oui. Thierry n'a rien d'un rustre, il y sera sensible. Et surtout, débarrasse-toi de toute agressivité envers lui. Renonce aux remarques acerbes, à la raillerie. Le mariage n'est pas un combat, ni la conquête d'un territoire ennemi.

Corinne reste pensive, son visage exprime son désaccord, et aussi l'incertitude devant une tâche qui lui paraît trop lourde.

-D'après toi, il faut donner le change... Mentir. Je n'y arriverai jamais.

-Si tu en as la volonté, tu peux y arriver. C'est à ce prix que tu pourras gagner contre ta rivale.

C'est vrai : Paris vaut bien une messe, et même de multiples prières quotidiennes.

-A la longue, ajoute Anaïs, le bonheur viendra par surcroît.

18

Mercredi 29 juillet 2015

Sur la route

La lettre est dans sa poche.

C'est une lettre de licenciement, signée de la nouvelle DRH : Marion X***.

Depuis une semaine, Roger effectue son préavis d'un mois. Ensuite, il touchera ses trois mille euros d'indemnité et il s'inscrira au chômage.

« LEON FRANKY LOGISTICS » n'existe plus. La boîte a été absorbée par une autre entreprise, pourtant beaucoup plus petite. David vient d'avaler Goliath ! La nouvelle boîte s'appelle « TRANSROAD ECLAIR », elle vient d'ouvrir une filiale en Pologne...

Depuis plus d'une quinzaine, la bâche et la cabine du bahut arborent le logo et la raison sociale de la nouvelle entreprise. Ils n'ont pas traîné.

Que réserve l'avenir ?

Bien sûr, on aura toujours besoin de chauffeurs routiers... Avec la mondialisation, les transports de marchandises ne peuvent que s'intensifier. Mais la concurrence des entreprises basées dans les pays de l'est, en Ukraine, en Bulgarie ... voire même en Russie, se fait de plus en plus dure, et finit par gâcher le métier.

On lui a bien proposé un emploi dans la nouvelle filiale, basée dans la région de Varsovie. Pour 700 euros nets par mois... Même pas la moitié de ce qu'il gagnait avant. Il en a parlé avec Catherine, sa femme. « *Ce serait mieux que rien* », lui a-t-il dit.

C'est elle qui, indignée, l'a poussé à refuser : « *C'est du cynisme. Ils se moquent des salariés qui les ont loyalement servis. C'est une honte ! Tu ne dois pas accepter ça.* »

On verra bien.

Le voyant abattu, elle lui a dit : « *Tu retrouveras du travail. Il y a encore des employeurs honnêtes.* »

Les premiers jours ont été très durs.

Roger a même pensé se foutre en l'air. Lancer son bahut à pleine vitesse, braquer délibérément vers la culée d'un pont, pour se fracasser sur le béton.

Le deuxième jour de son préavis, il est sur le point de passer à l'acte. Sur une portion toute droite de l'autoroute, il accélère à fond. Le pont se rapproche. Dans quelques secondes, tout sera fini !

Au dernier moment, il a vu le visage de sa gamine en pleurs. Le désespoir d'une enfant qui vient de perdre son père... Qui saura jamais quel grain de sable nous fait basculer d'un côté ou de l'autre du destin ? Il a levé le pied, et maintenu son bolide dans l'axe de la route.

C'est la vie qui l'emporte. Heureux, malgré tout.

Dès lors, il a su qu'il ne se suiciderait pas, et dans sa tête, des projets de recherche d'un nouvel emploi ont commencé à s'échafauder.

Maintenant, Roger roule paisiblement sur l'autoroute, il fait son travail sans état d'âme. Consciencieusement.

Vendredi, après avoir reconduit le bahut, il se rendra à un rendez-vous pour un nouvel emploi.

Vendredi !

C'est un vendredi qu'il a revu Corinne pour la dernière fois. Il y a trois mois à peine, ils s'étaient donné rendez-vous pour une promenade en barque sur la Saône.

Comme tout cela passe vite ! Il y a des moments où le destin semble mettre le turbo.

Il ne l'a pas avoué à Catherine, car il se sent coupable. Cela fait un mois, maintenant, qu'il a reçu la lettre par laquelle Corinne lui a donné congé.

Sa lettre de licenciement, là encore...

Qui comprendra jamais les femmes ? Elle avait pourtant l'air si content de le retrouver. Bien sûr, il avait remarqué tout de suite qu'elle n'aimait pas le sexe. Elle s'en acquittait comme par obligation, une « tradition » qu'il faut suivre en matière d'adultère. Elle venait pour autre chose Sans doute fuyait-elle une vie trop monotone... Auprès d'un mari terne, sans relief, qu'elle méprisait un peu.

Celle lettre, il l'a gardée plusieurs jours dans sa poche. Il l'a relue plusieurs fois, car il n'en croyait pas ses yeux.

L'enveloppe en était cornée, et le papier quelque peu froissé, bien que propre. Il a eu tout de suite l'impression qu'elle avait été rédigée depuis longtemps, peut-être même depuis le début de leur liaison.

Mais alors, pourquoi continuer ?

Quoi qu'il en soit, il est plutôt soulagé que cette aventure ait pris fin. Il se sent plus propre pour remplir ses devoirs d'époux et de père. Moins fragmenté, surtout. Car le mensonge disloque, divise un être entre plusieurs affirmations contradictoires. Il est redevenu entier, intact...

Il se souvient du texte : chaque mot est gravé dans sa mémoire comme s'il avait voulu l'apprendre par cœur.

Je me suis sottement jetée à votre tête, un jour où je n'allais pas bien...

Nous avons, l'un comme l'autre, perdu assez de temps dans une liaison sans lendemain...

J'ai trop de droiture pour me détourner plus longtemps de mes devoirs envers mon mari... Je veux retrouver l'estime de moi-même, et mériter de nouveau l'amour de mes enfants, ces deux anges que le Ciel m'a donnés, dans son infinie bonté.

Je ne me rendrai donc pas au rendez-vous. Je me bornerai à déposer cette lettre à l'hôtel, quelques instants avant l'heure convenue. On vous la remettra à votre arrivée...

C'est beaucoup mieux ainsi : vous trouverez sans peine une autre amie. Une femme libre, qu'aucun devoir ne lie et avec qui vous pourrez fonder une attache forte et durable.

S'il vous reste un peu d'amitié pour moi, vous accepterez ma décision.

Entre nous, il ne subsistera rien, pas même un souvenir qui serait un reste de trahison. Nous ne nous sommes jamais connus...

Ne m'en veuillez pas pour cette rigueur, et acceptez mes remerciements pour ces quelques instants d'amitié que vous avez bien voulu m'accorder.

Il ne manque que la signature.

Corinne. Bien sûr.

Corinne Dhoury

L'épouse de Thierry Dhoury. Ce mari qu'elle dénigrait ! Sans en parler franchement, mais de façon allusive, et surtout par ses silences, ses réticences...

Un ouvrier comme moi, pense Roger

Il a commencé comme chauffeur dans la boîte créée par son père. Une petite boîte qui a pris son essor après la guerre. Et maintenant, il rachète « LEON FRANKY LOGISTICS ». Comment est-ce possible ?

Il y a, dans cette question, un peu d'admiration. Mais aussi de la colère et de la rancœur. Comment un ouvrier, qui a connu la grande fraternité de la route, peut-il se conduire ainsi ? Licencié du personnel, alors que l'entreprise fait d'énormes bénéfices ? Délocaliser à l'étranger une partie de ses activités, pour payer des salaires plus bas, et faire une concurrence déloyale aux transporteurs nationaux ?

Les travailleurs, même « manuels », ne sont pas moins intelligents que les autres. Pour tout dire, Roger flaire une énorme combine, pas très reluisante. Une grosse arnaque.

Devant, un bahut déboîte pour doubler un autre camion. Ils roulent longuement côte à côte.

Cela arrive souvent : deux poids lourds chargés jusqu'à la gueule, dont l'un veut dépasser l'autre pour rouler un peu plus vite et gagner ainsi quelques minutes... Un dépassement interminable, sur plusieurs kilomètres.

Sur la file de droite, le camion accélère, et commence à chier du poivre à celui qui prétend doubler. L'autre accélère aussi, dans un grand gémissement de moteur. Une course idiote s'amorce.

Peu à peu, ils prennent de la distance. Roger, qui roule raisonnablement, les voit disparaître dans le lointain.

Roger aime la route. Le sentiment de liberté lorsqu'il se lance, seul dans sa cabine, sur le ruban de bitume qui mène jusqu'au bout du monde. Il aime ce métier, la compagnie de sa radio qui brise sa solitude, les paysages qui défilent dans des contrées changeantes, les copains rencontrés au hasard des aires de repos et des restaurants routiers.

Pour rien au monde il ne voudrait en changer.

A la barrière de péage, deux voitures bleues équipées de gyrophares barrent la voie située le plus à droite. Sous le commandement d'un officier, une dizaine de gendarmes s'activent sous les éclats de lumière bleue.

Deux énormes bahuts sont arrêtés sur le côté droit. Un sous-officier fait signe à Roger de stopper et de se garer à la suite.

Puis, on le fait descendre de sa cabine.

-Bonjour Monsieur. Contrôle d'alcoolémie, et du temps de conduite.

Tandis que Roger souffle dans l'appareil, un gradé arrive, et désigne de la main le chauffeur du camion précédent.

-Tu sais combien il avait ?

-Avec le cirque qu'ils ont fait, je ne pense pas qu'ils soient à jeun, ni l'un ni l'autre !

-2,4 g par litre de sang, pour celui là ! Il était temps qu'on l'arrête !

L'homme est assis sur le marchepied de son bahut. Il pleure.

Il se lève en vacillant et parvient à articuler, avec un fort accent :

- Pas ma fête !

-Vous vous rendez compte ? rétorque le sous-officier. Vous rouliez côte à côte, à plus de 120 à l'heure !

- l'ôtre, le « poulak », voulait pas m' lisser doubler. Moi, pas le temps. Mon patron, i vout que j'roule...

-Vous êtes des dangers publics ! Vous ne vous rendez pas compte des risques que vous prenez, pour les autres et pour vous-mêmes. Montrez-moi vos papiers...

Roger est un peu gêné d'assister à la scène. Malgré lui, il ne peut pas s'empêcher d'avoir pitié du pauvre bougre.

-Vous, ça va, lui dit le gendarme. Vous êtes à zéro. Mais ne partez pas, il faut encore contrôler votre « disque ».

C'est alors qu'arrive un autre individu, vêtu d'un jean et d'un pull malpropre. L'air pas frais, avec sa barbe de trois jours.

Roger devine qu'il s'agit du « Polak »

-Vous parlez français ? lui demande le gendarme

-Mais, je suis Français, moi.

-Votre camion est immatriculé en Pologne...

-C'est ma boîte, qui s'est délocalisée là bas... Je roule presque toujours en France.

-Bon, admettons...

- Je peux partir ? J'ai rien fait, moi.

-Doucement, Monsieur, rétorque le militaire. Votre chronotachygraphe indique deux heures quarante de conduite, mais vous avez chargé votre fret hier soir, à Maastricht ! Ce sont vos propres déclarations.

-J'ai rien fait. Je roulais tranquillement. C'est l'autre qui...

-Vous êtes dans le sud de la France. A plus de mille kilomètres de votre point de départ. Vous avez roulé toute la nuit ?

-C'est mon patron... Il dit...

Un geste éloquent du pouce frotté contre le bout des doigts. Le geste de compter des billets.

-...il dit qu'il faut que l'argent rentre. Qu'il n'y arrive plus. Des que je serai rentré, il y a une autre mission : je repars de suite...

-Il est trafiqué votre tachygraphe, coupe le gendarme d'un ton sévère.

-Juste débranché. C'est pour être en règle...

-En règle ?... Tu entends ce qu'il dit ?

-C'est interdit, Monsieur, dit l'officier. Le temps de conduite journalier ne doit pas dépasser 9 heures. Et encore, il faut respecter les pauses. Nous allons dresser procès verbal.

-C'est toujours les petits qui trinquent, grommelle l'homme en s'éloignant.

-Vous ne partez pas : on n'a pas fini.

L'autre chauffeur a regagné en titubant sa place sur le marchepied de son camion. Il discute avec le brigadier qui examine ses papiers.

-Vous êtes Roumain ?

-Oui. Moi Roumain.

-Vous n'êtes pas en état de conduire : vous tenez à peine debout ! Pour vous, ce sera la cellule de dégrisement. Je vous préviens que vous risquez la prison.

Le Roumain hausse les épaules pour signifier qu'il s'en fout. Le gendarme ne s'en formalise pas.

-Bon, dit-il, vous dormirez en cellule, cela vous fera du bien : vous êtes exténué.

Il s'adresse ensuite à Roger :

-La semaine dernière, il y en a un qui nous a suppliés de l'arrêter. Il roulait depuis deux jours, presque sans arrêt, juste deux petites heures de sommeil dans sa cabine, quand son bahut tanguait trop sur la route ! Avec 2,98 g d'alcool par litre de sang, pour tenir le coup. Ce sont de pauvres diables, mais nous, on est bien obligés d'appliquer la procédure.

-C'est vrai, dit Roger, ce sont des esclaves.

-Les arrêter, ça leur sauve parfois la vie ! Le pire, c'est que les patrons ne sont jamais condamnés. Ils prétendent ne rien savoir des infractions commises par leurs chauffeurs. Voilà ce qu'ils disent à l'audience : « Je leur ai bien interdit de débrancher leur chronotachygraphe » ou encore : « je ne savais pas qu'il roulait un dimanche, ce n'est pas moi qui lui ai demandé »

Le militaire ébauche un geste d'impuissance.

-Nous, qu'est-ce qu'on peut faire ?...

Puis il ajoute :

-... Pour vous, c'est bon. Tout est en règle, vous pouvez partir...

Plus loin, sur la route, la radio diffuse le bulletin d'information :

Le cadavre d'une jeune fille a été découvert dans la Seine... Le corps, enveloppé d'une bâche de plastique noir, flottait à la surface du fleuve lorsqu'il a été repéré par la brigade fluviale. Il s'agit de la jeune Amélie B... , 14 ans, habitant Vitry sur Loire, et dont on était sans nouvelles depuis plus de trois jours...

Encore une, se dit Roger. C'est la cinquième !

Toujours le même tueur. Une émule de Jack l'Eventreur, dirait-on, qui surgit brusquement, frappe impitoyablement, et disparaît ensuite dans la nuit, en se jouant de la police.

Sera-t-il arrêté un jour ?

Dire qu'il s'agit probablement d'un homme ordinaire, qui va et qui vient parmi les autres humains ! Le matin, il embrasse ses enfants, salue sa concierge, puis il se rend paisiblement à son travail. Le soir, il achète son pain chez le boulanger avant de rentrer chez lui. Partout, il transporte avec lui son effroyable secret. Un homme comme tout le monde, un homme comme vous et moi, qui regarde les séries à la télévision !

La radio nasille encore, parle d'un autre *fait divers macabre*.

L'adjectif « macabre » semble réjouir le présentateur, peut-être parce qu'il donne une petite pointe épicée qui va réveiller l'attention des auditeurs.

On a découvert ce matin, dans une petite maison de la banlieue lyonnaise, le cadavre d'un homme tué par balle. Il s'agit probablement du dénommé Gaston Sucrier, qui exerçait à ses heures la profession de détective privé, et qui était domicilié dans cette maison. L'état de décomposition avancé du corps laisse supposer que la mort remonte à plusieurs semaines.

C'est le facteur qui a donné l'alerte. Porteur d'une lettre recommandée du Trésor Public, il s'était déjà présenté plusieurs fois au domicile du détective, trouvant à chaque fois porte close... Les voisins, auprès desquels il s'est renseigné, lui ont appris que personne ne n'avait vu le détective depuis plus d'un mois.

Une enquête est en cours, pour confirmer l'identité du cadavre et déterminer les conditions dans lesquelles la victime a trouvé la mort. Le parquet a requis l'ouverture d'une information judiciaire, qui a été confiée au juge Ardennier...